This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY

ST. GILES · OXFORD

V ON FUND

Vet. Fr. II A. 1837

OEUVRES
DE
MOLIERE.

NOUVELLE EDITION,

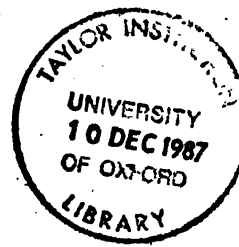
Augmentée de la Vie de l'Auteur & des Remarques Hiſtoriques & Critiques,

Par M. DE VOLTAIRE.

Avec de très-belles Figures en Tailles douces.

TOME SIXIEME.

A AMSTERDAM ET A LEIPZIG
Chez ARKSTE'E & MERKUS,
MDCCLXV.


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
10 DEC 1987
OF OXFORD
LIBRARY

PIECES
CONTENUES
dans ce Sixiéme Tome.

LES FOURBERIES DE SCAPIN, Comédie en trois Actes en proſe, repréſentée à Paris, ſur le théâtre du Palais Royal, le 24 Mai 1671.

PSICHE', Tragédie-Ballet en cinq Actes en vers, repréſentée à Paris au Palais des Tuileries pendant le Carnaval 1670, & ſur le théâtre du Palais Royal, le 24 Juillet 1671.

LES FEMMES SCAVANTES. Comédie en cinq Actes en vers, repréſentée à Paris ſur le théâtre du Palais *Royal*, le 11 Mars 1672.

LA COMTESSE D'ESCARBAGNAS, Comédie-Ballet en pluſieurs Actes en proſe, repréſentée à Saint Germain en Laye, au mois de Février 1672, & à Paris en un Acte, ſans intermédes, ſur le théâtre du Palais Royal, le 1 Juillet de la même année.

PASTORALE COMIQUE.

LE MALADE IMAGINAIRE, Comédie-Ballet en trois Actes en pro-

PIECES CONTENUES

ſe, avec un Prologue, repréſentée à Paris ſur le théâtre du Palais Royal, le 10 Février 1673.

REMERCIMENT AU ROI.

LA GLOIRE DU VAL-DE-GRACE.

LES

LES
FOURBERIES
DE
SCAPIN,
COMÉDIE.

ACTEURS.

ARGANTE, pere d'Octave & de Zerbinette.
GERONTE, pere de Léandre & de Hiacinte.
OCTAVE, fils d'Argante, & amant de Hiacinte.
LE'ANDRE, fils de Géronte, & amant de Zerbinette.
ZERBINETTE, crue Égyptienne, & reconnue fille d'Argante, amante de Léandre.
HIACINTE, fille de Géronte, & amante d'Octave.
SCAPIN, valet de Léandre.
SILVESTRE, valet d'Octave.
NE'RINE, nourrice de Hiacinte.
CARLE, ami de Scapin.
Deux porteurs.

La scene est à Naples.

LES FOURBERIES DE SCAPI

C. Eisen dessin. et grave. 1740.

TAYLOR INST.
OXFORD

LES FOURBERIES DE SCAPIN,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

OCTAVE, SILVESTRE.

OCTAVE.

AH! Fâcheuſes nouvelles pour un cœur amoureux! Dures extrémités où je me vois réduit! Tu viens, Silveſtre, d'apprendre au port, que mon pere revient?

SILVESTRE.

Oui.

OCTAVE.

Qu'il arrive ce matin même?

SILVESTRE.

Ce matin même.

OCTAVE.

Et qu'il revient dans la réſolution de me marier?

SILVESTRE.

Oui.

OCTAVE.

Avec une fille du Seigneur Géronte?

SILVESTRE.

Du Seigneur Géronte.

OCTAVE.

Et que cette fille eſt mandée de Tarente ici pour cela?

SILVESTRE.

Oui.

OCTAVE.

Et tu tiens ces nouvelles de mon oncle?

SILVESTRE.

De votre oncle.

OCTAVE.

A qui mon pere les a mandées par une lettre?

SILVESTRE.

Par une lettre.

OCTAVE.

Et ce oncle, dis-tu, ſçait toutes nos affaires?

SILVESTRE.

Toutes nos affaires.

OCTAVE.

Ah! Parle, ſi tu veux, & ne te fais point, de la ſorte, arracher les mots de la bouche.

SILVESTRE.

Qu'ai-je à parler davantage? Vous n'oubliez aucune circonſtance, & vous dites les choſes tout juſtement comme elles ſont.

OCTAVE.

Conſeille-moi, du moins; & me dis ce que je dois faire dans ces cruelles conjonctures.

SILVESTRE.

Ma, foi, je m'y trouve autant embarraſſé que vous; & j'aurois bon beſoin que l'on me conſeillât moi-même.

OCTAVE.

Je ſuis aſſaſſiné par ce maudit retour.

SILVESTRE.

Je ne le ſuis pas moins.

OCTAVE.

Lorſque mon pere apprendra les choſes, je vais voir fondre ſur moi un orage ſoudain d'impétueuſes reprimandes.

SILVESTRE.

Les reprimandes ne ſont rien; & plût au Ciel que j'en fuſſe quitte à ce prix! Mais j'ai bien la mine, pour moi, de payer plus cher vos folies, & je vois ſe former, de loin, un nuage de coups de bâton, qui crévera ſur mes épaules.

OCTAVE.

● Ciel ! Par où ſortir de l'embarras où je me trouve?

SILVESTRE.

C'eſt à quoi vous deviez ſonger, avant que de vous y jetter.

OCTAVE.

Ah ! Tu me fais mourir par tes leçons hors de ſaiſon.

SILVESTRE.

Vous me faites bien plus mourir par vos actions *étourdies.*

OCTAVE.

Que dois-je faire? Quelle réſolution prendre? A quel reméde recourir ?

****

OCTAVE, SCAPIN, SILVESTRE.

SCAPIN.

Qu'eſt-ce, Seigneur Octave? Qu'avez-vous? Qu'y a-t-il? Quel déſordre eſt-ce là? Je vous vois tout troublé.

OCTAVE.

Ah! Mon pauvre Scapin, je *ſuis* perdu, je ſuis déſeſpéré, *je ſuis le plus* infortuné de tous les hommes.

SCAPIN.

Comment?

OCTAVE.

N'as-tu rien appris de ce qui me regarde?

SCAPIN.

Non.

OCTAVE.

Mon pere arrive avec le Seigneur *Géronte*, & ils me veulent marier.

SCAPIN.

Hé bien? Qu'y a-t-il là de ſi funeſte?

OCTAVE.

Hélas! Tu ne ſçais pas la cauſe de mon inquiétude.

SCAPIN.

Non : mais il ne tiendra qu'à vous que je la ſçache bientôt : & je ſuis homme conſolatif, homme à m'intéreſſer aux affaires des jeunes gens.

OCTAVE.

Ah! Scapin, ſi tu pouvois trouver quelque invention, forger quelque machine, pour me tirer de la peine où je ſuis, je croirois t'être redevable de plus que de la vie.

SCAPIN.

A vous dire la vérité, il y a peu de choſes qui me ſoient impoſſibles, quand je m'en veux mêler. J'ai ſans doute reçu du Ciel un génie aſſez beau pour toutes les fabriques de ces gentilleſſes d'eſprit, de ces galanteries ingénieuſes à qui le vulgaire ignorant donne le nom de fourberies; & je puis dire, ſans vanité, qu'on n'a guéres vû d'homme qui fût plus habile ouvrier de reſſorts & d'intrigues, qui ait acquis plus de gloire que moi dans ce noble métier. Mais, ma foi, le mérite eſt trop maltraité aujourd'hui; & j'ai renoncé à toutes choſes, depuis certain chagrin d'une affaire qui m'arriva.

OCTAVE.

Comment! Quelle affaire, Scapin?

SCAPIN.

Une avanture où je me brouillai avec la Juſtice.

OCTAVE.

La Juſtice?

SCAPIN.

Oui. Nous eûmes un petit démêlé enſemble.

SILVESTRE.

Toi, & la Juſtice?

SCAPIN.

Oui. Elle en uſa fort mal avec moi, & je me dépitai de telle ſorte contre l'ingratitude du ſiécle, que je réſolus de ne plus rien faire. Baſte. Ne laiſſez pas de me conter votre avanture.

OCTAVE.

Tu ſçais, Scapin, qu'il y a deux mois que le Seigneur Géronte, & mon pere s'embarquérent enſemble pour un voyage qui regarde certain commerce où leurs intérêts ſont mêlés.

SCAPIN.

Je ſçais cela.

OCTAVE.

Et que Léandre & moi nous fumes laiſſés par nos

peres ; moi, ſous la conduite de *Silveſtre*, & Léandre ſous ta direction.

SCAPIN.

Oui. Je me ſuis fort bien acquitté de ma charge.

OCTAVE.

Quelque tems après, Léandre fit rencontre d'une jeune Egyptienne, dont il devint amoureux.

SCAPIN.

Je ſçais cela encore.

OCTAVE.

Comme nous ſommes grands amis, il me fit auſſitôt confidence de ſon amour, & me mena voir cette fille, que je trouvai belle à la vérité, mais non pas tant qu'il vouloit que je la trouvaſſe. Il ne m'entretenoit que d'elle chaque jour, m'exagéroit à tous momens ſa beauté & ſa grace, me louoit ſon eſprit, & me parloit avec tranſport des charmes de ſon entretien, dont il me rapportoit juſqu'aux moindres paroles, qu'il s'efforçoit toujours de me faire trouver les plus ſpirituelles du monde. Il me querelloit quelquefois de n'être pas aſſez ſenſible aux choſes qu'il me venoit dire, & me blâmoit ſans ceſſe de l'indifférence où j'étois pour les feux de l'amour.

SCAPIN.

Je ne vois pas encore où ceci veut aller.

OCTAVE.

Un jour que je l'accompagnois pour aller chez les gens qui gardent l'objet de ſes vœux, nous entendîmes ; dans une petite maiſon d'une rue écartée, quelques plaintes mêlées de beaucoup de ſanglots. Nous demandons ce que c'eſt ; une femme nous dit, en ſoupirant, que nous pouvions voir là quelque choſe de pitoyable en des perſonnes étrangéres ; & qu'à moins que d'être inſenſibles, nous en ſerions touchés.

SCAPIN.

Où eſt-ce que cela nous mène?

OCTAVE.

La curioſité me fit preſſer Léandre de voir ce que c'étoit. Nous entrons dans une ſale, où nous voyons une vieille femme mourante, aſſiſtée d'une ſervante

qui faiſoit des regrets, & d'une jeune fille toute fondante en larmes, ſa plus belle & la plus touchante qu'on puiſſe jamais voir.

SCAPIN.

Ah, ah!

OCTAVE.

Une autre auroit paru effroyable en l'état où elle étoit; car elle n'avoit pour habillement qu'une méchante petite juppe, avec des braſſiéres de nuit, qui étoient de ſimple ſutaine; & ſa coeffure étoit une cornette jaune, retrouſſée au haut de ſa tête, qui laiſſoit tomber en déſordre ſes cheveux ſur ſes épaules; & cependant, faite comme cela, elle brilloit de mille attraits, & ce n'étoit qu'agrémens & que charmes, que toute ſa perſonne.

SCAPIN.

Je ſens venir les choſes.

OCTAVE.

Si tu l'avois vûe, Scapin, en l'état que je dis, tu l'aurois trouvée admirable.

SCAPIN.

Oh! Je n'en doute point; &, ſans l'avoir vûe, je vois bien qu'elle étoit tout-à-fait charmante.

OCTAVE.

Ses larmes n'étoient point de ces larmes deſagréables, qui défigurent un viſage; elle avoit à pleurer une grace touchante, & ſa douleur étoit la plus belle du monde.

SCAPIN.

Je vois tout cela.

OCTAVE.

Elle faiſoit fondre chacun en larmes, en ſe jettant amoureuſement ſur le corps de cette mourante, qu'elle appelloit ſa chère mere; & il n'y avoit perſonne qui n'eût l'ame percée de voir un ſi bon naturel.

SCAPIN.

En effet, cela eſt touchant, & je vois bien que ce bon naturel-là vous la fit aimer.

OCTAVE.

Ah! Scapin, un barbare l'auroit aimée.

SCA-

SCAPIN.

Assûrément. Le moyen de s'en empêcher?

OCTAVE.

Après quelques paroles, dont je tâchai d'adoucir la *douleur* de cette charmante affligée, nous sortîmes de là; & demandant à Léandre ce qu'il lui sembloit de cette personne, il me répondit froidement qu'il la trouvoit assez jolie. Je fus piqué de la froideur avec laquelle il m'en parloit, & je ne voulus *point lui* découvrir l'effet que ses beautés avoient fait *sur* mon ame

SILVESTRE *à Octave.*

Si vous n'abrégez ce récit, nous en voilà pour jusqu'à demain. Laissez-le moi finir en deux mots. [*à Scapin.*] Son cœur prend feu dès ce moment, il ne sçauroit plus vivre, qu'il n'aille consoler son aimable affligée. *Ses* fréquentes visites sont rejettées de la servante, devenue la gouvernante par le trépas de la mere. Voilà mon homme au desespoir. Il presse, supplie, conjure; point d'affaire. On lui dit que la fille, quoique sans bien, & sans appui, est de famille honnête; & qu'à moins que de l'épouser, on ne peut souffrir ses poursuites. Voilà son amour augmenté par les difficultés. Il consulte dans sa tête, agite, raisonne, balance, prend sa *résolution; le* voilà marié avec elle depuis trois jours.

SCAPIN.

J'entends.

SILVESTRE.

Maintenant mets avec cela le retour imprévû du pere qu'on n'attendoit que dans deux mois, la découverte que l'oncle a faite du secret de notre mariage, & l'autre mariage qu'on veut faire de lui avec la fille que le Seigneur Géronte a eue d'une seconde femme qu'on dit qu'il a épousée à Tarente; &

OCTAVE.

Et, par dessus tout cela, mets encore l'indigence où se trouve cette aimable personne, & l'impuissance où je me vois d'avoir de quoi la secourir.

SCAPIN.

Est-ce là tout? Vous voilà bien embarrassés tous

deux pour une bagatelle. C'eſt bien-là de quoi ſe tant alarmer. N'as-tu point de honte, toi, de demeurer court à ſi peu de choſe? Que diable, te voilà grand & gros comme pere & mere, & tu ne ſçaurois trouver dans ta tête, forger dans ton eſprit quelque ruſe galante, quelque honnête petit ſtratagême, pour ajuſter vos affaires? Fi. Peſte ſoit du butor! Je voudrois bien que l'on m'eût donné autrefois nos vieillards à dupper, je les aurois joués tous deux par deſſous la jambe; & je n'étois pas plus grand que cela, que je me ſignalois déjà par cent tours d'adreſſe jolis.

SILVESTRE.

J'avoue que le Ciel ne m'a pas donné tes talens, & que je n'ai pas l'eſprit, comme toi, de me brouiller avec la juſtice.

OCTAVE.

Voici mon aimable Hiacinte.

****

SCENE III.

HIACINTE, OCTAVE, SCAPIN, SILVESTRE.

HIACINTE.

Ah! Octave, eſt-il vray ce que Silveſtre vient de de dire à Nérine, que votre pere eſt de retour, & qu'il veut vous marier?

OCTAVE.

Oui, belle Hiacinte, & ces nouvelles m'ont donné une atteinte cruelle. Mais que vois-je? Vous pleurez! Pourquoi ces larmes? Me ſoupçonnez-vous, dites-moi, de quelque infidélité, & n'êtes-vous pas aſſûrée de l'amour que j'ai pour vous?

HIACINTE.

Oui, Octave, je ſuis ſûre que vous m'aimez; mais je ne le ſuis pas que vous m'aimiez toujours.

OCTAVE.

Hé, peut-on vous aimer, qu'on ne vous aime toute la vie?

HIACINTE.

J'ai ouï dire, Octave, que votre sexe aime moins long-tems que le nôtre, & que les ardeurs que les hommes font voir, sont des feux qui s'éteignent aussi facilement qu'ils naissent.

OCTAVE.

Ah! Ma chére Hiacinte, mon cœur n'est donc pas fait comme celui des autres hommes, & je sens bien, pour moi, que je vous aimerai jusqu'au tombeau.

HIACINTE.

Je veux croire que vous sentez ce que vous dites, & je ne doute point que vos paroles ne soient sincéres; mais je crains un pouvoir qui combattra dans votre cœur les tendres sentimens que vous pouvez avoir pour moi. Vous dépendez d'un pere, qui veut vous marier à une autre personne; & je suis sûre que je mourai si ce malheur m'arrive.

OCTAVE.

Non, belle Hiacinte, il n'y a point de pere qui puisse me contraindre à vous manquer de foi, & je me résoudrai à quitter mon pays, & le jour même, s'il est besoin, plûtôt qu'à vous quitter. J'ai déjà pris, sans l'avoir vûe, une aversion effroyable pour celle que l'on me destine; &, sans être cruel, je souhaiterois que la mer l'écartât d'ici pour jamais. Ne pleurez donc point, je vous prie, mon aimable Hiacinte; car vos larmes me tûent, & je ne les puis voir sans me sentir percer le cœur.

HIACINTE.

Puisque vous le voulez, je veux bien essuyer mes pleurs, & j'attendrai d'un œil constant ce qu'il plaira au Ciel de résoudre de moi.

OCTAVE.

Le Ciel nous sera favorable.

HIACINTE.

Il ne sçauroit m'être contraire; si vous m'êtes fidéle.

OCTAVE.

Je le serai assûrément.

HIACINTE.

Je serai donc heureuse?

SCAPIN *à part.*

Elle n'eſt point tant ſotte ma foi, & je la trouve aſſez paſſable.

OCTAVE *montrant Scapin.*

Voici un homme qui pourroit bien, s'il le vouloit, nous être, dans tous nos beſoins, d'un ſecours merveilleux.

SCAPIN.

J'ai fait de grands ſermens de ne me mêler plus du monde; mais, ſi vous m'en priez bien fort tous deux, peut-être. . . .

OCTAVE

Ah! S'il ne tient qu'à te prier bien fort pour obtenir ton aide, je te conjure de tout mon cœur de prendre la conduite de notre barque.

SCAPIN *à Hiacinte.*

Et, vous, ne dites-vous rien?

HIACINTE.

Je vous conjure, à ſon exemple, par tout ce qui vous eſt le plus cher au monde, de vouloir ſervir notre amour.

SCAPIN.

Il faut ſe laiſſer vaincre, & avoir de l'humanité. Allez, je veux m'employer pour vous.

OCTAVE.

Croi que. . . .

SCAPIN.

[*à Octave.*] Chut. [*à Hiacinte.*] Allez-vous-en, vous, & ſoyez en repos.

SCENE IV.

OCTAVE, SCAPIN, SILVESTRE.

SCAPIN *à Octave.*

Et vous, préparez-vous à ſoutenir avec fermeté l'abord de votre pere.

OCTAVE.

Je t'avoue que cet abord me fait trembler par a-

vance, & j'ai une timidité naturelle que je ne ſçaurois vaincre.

SCAPIN.

Il faut portant paroître ferme au premier choc, de peur que, ſur votre foibleſſe, il ne prenne le pied de vous mener comme un enfant. Là, tâchez de vous compoſer par étude. Un peu de hardieſſe, & ſongez à répondre réſolument ſur ce qu'il pourra vous dire.

OCTAVE.

Je ferai du mieux que je pourrai.

SCAPIN.

Cà, eſſayons un peu, pour vous accoutumer. Répétons un peu votre rôle, & voyons ſi vous ferez bien. Allons. La mine réſolue, la tête haute, les regards aſſûrés.

OCTAVE.

Comme cela?

SCAPIN.

Encore un peu davantage.

OCTAVE.

Ainſi?

SCAPIN.

Bon. Imaginez-vous que je ſuis votre pere qui arrive, & répondez-moi fermement comme ſi c'étoit à lui même. Comment pendard, vaurien, infame, fils indigne d'un pere comme moi, oſes-tu bien paroître devant mes yeux après tes bons déportemens, après le lâche tour que tu m'as joué pendant mon abſence? Eſt-ce là le fruit de mes ſoins, maraud, eſt-ce là le fruit de mes ſoins, le reſpect qui m'eſt dû, le reſpect que tu me conſerves? Allons donc. Tu as l'inſolence, fripon, de t'engager ſans le conſentement de ton pere, de contracter un mariage clandeſtin? Répon-moi, cocquin, répon-moi. Voyons un peu tes belles raiſons. Oh! Que diable, vous demeurez interdit.

OCTAVE.

C'eſt que je m'imagine que c'eſt mon pere que j'entends.

SCAPIN.

Hé, oui. C'eſt par cette raiſon qu'il ne faut pas être comme un innocent.

OCTAVE.

Je m'en vais prendre plus de réſolution, & je répondrai fermement.

SCAPIN.

Aſſûrément?

OCTAVE.

Aſſûrément.

SILVESTRE.

Voilà votre pere qui vient.

OCTAVE.

O Ciel! Je ſuis perdu.

SCENE V.

SCAPIN, SILVESTRE.

SCAPIN.

Holà, Octave! démeurez, Octave. Le voilà enfui. Quelle pauvre eſpéce d'homme! Ne laiſſons pas d'attendre le vieillard.

SILVESTRE.

Que lui dirai-je?

SCAPIN.

Laiſſe-moi dire, moi, & ne fais que me ſuivre.

SCENE VI.

ARGANTE, SCAPIN & SILVESTRE dans le fond du théâtre.

ARGANTE *ſe croyant ſeul.*

A-t-on jamais ouï parler d'une action pareille à celle-là?

SCAPIN *à Silveſtre.*

Il a déja appris l'affaire, & elle lui rient ſi fort en tête que, tout ſeul, il en parle haut.

ARGANTE *ſe croyant ſeul.*

Voilà une témérité bien grande.

SCAPIN *à Silveſtre.*

Ecoutons-le un peu.

ARGANTE *ſe croyant ſeul.*

Je voudrois bien ſçavoir ce qu'ils me pourront dire ſur ce beau mariage.

SCAPIN *à part.*

Nous y avons ſongé.

ARGANTE *ſe croyant ſeul.*

Tâcheront-ils de me nier la choſe?

SCAPIN *à part.*

Non. Nous n'y penſons pas.

ARGANTE *ſe croyant ſeul.*

Ou s'il entreprendront de l'excuſer?

SCAPIN *à part.*

Celui-là ſe pourra faire.

ARGANTE *ſe croyant ſeul.*

Prétendront-ils m'amuſer par des contes en l'air?

SCAPIN *à part.*

Peut-être.

ARGANTE *ſe croyant ſeul.*

Tous leurs diſcours ſeront inutiles.

SCAPIN *à part.*

Nous allons voir.

ARGANTE *ſe croyant ſeul.*

Ils ne m'en donneront point à garder.

SCAPIN *à part.*

Ne jurons de rien.

ARGANTE *ſe croyant ſeul.*

Je ſçaurai mettre mon pendard de fils en lieu de ſûreté.

SCAPIN *à part.*

Nous y pourvoirons.

ARGANTE *ſe croyant ſeul.*

Et pour le coquin de Silveſtre, je le rouerai de coups.

SILVESTRE *à Scapin.*

J'étois bien étonné, s'il m'oublioit.

ARGANTE *appercevant Silveſtre.*

Ah, ah! Vous voilà donc, ſage gouverneur de famille, beau directeur de jeunes gens.

SCAPIN.

Monſieur, je ſuis ravi de vous voir de retour.

ARGANTE,

Bon jour, Scapin. [*à Silveſtre.*] Vous avez ſuivi mes ordres vrayment d'une belle manière, & mon fils s'eſt comporté fort ſagement pendant mon abſence.

SCAPIN.

Vous vous portez bien, à ce que je vois.

ARGANTE.

Aſſez bien. [*à Silveſtre.*] Tu ne dis mot, coquin, tu ne dis mot.

SCAPIN.

Votre voyage a-t-il été bon?

ARGANTE.

Mon Dieu! Fort bon. Laiſſe-moi un peu quereller en repos.

SCAPIN.

Vous voulez quereller?

ARGANTE.

Oui, je veux quereller.

SCAPIN.

Et qui, Monſieur?

ARGANTE *montrant Silveſtre.*

Ce maraud-là.

SCAPIN.

Pourquoi?

ARGANTE.

Tu n'as pas ouï parler de ce qui s'eſt paſſé dans mon abſence?

SCAPIN.

J'ai bien ouï parler de quelque petite choſe.

ARGANTE.

Comment, quelque petite choſe? Une action de cette nature!

SCA-

SCAPIN.

Vous avez quelque raiſon.

ARGANTE.

Une hardieſſe pareille à celle-là!

SCAPIN.

Cela eſt vray.

ARGANTE.

Un fils qui ſe marie ſans le conſentement de ſon pere!

SCAPIN.

Oui, il y a quelque choſe à dire à cela. Mais je ſerois d'avis que vous ne fiſſiez point de bruit.

ARGANTE.

Je ne ſuis pas de cet avis, moi, & je veux faire du bruit tout mon ſaoul. Quoi! Tu ne trouves pas que j'aye tous les ſujets du monde d'être en colére?

SCAPIN.

Si-fait. J'y ai d'abord été, moi, lorſque j'ai ſçû la choſe, & je me ſuis intéreſſé pour vous, juſqu'à quereller votre fils. Demandez-lui un peu quelles belles reprimandes je lui ai faites, & comme je l'ai chapitré ſur le peu de reſpect qu'il gardoit à un pere, dont il devoit baiſer les pas. On ne peut pas lui mieux parler, quand ce ſeroit vous même. Mais quoi! Je *me ſuis rendu* à la raiſon, & j'ai conſi*déré que, dans le* fond, il n'a pas tant de tort qu'on pourroit croire.

ARGANTE.

Que me viens-tu conter? Il n'a pas tant de tort de s'aller marier de but en blanc avec une inconnue.

SCAPIN.

Que voulez-vous? Il y a été pouſſé par ſa deſtinée.

ARGANTE.

Ah, ah! Voici une raiſon la plus belle du monde. On n'a plus qu'à commettre tous les crimes imaginables, tromper, voler, aſſaſſiner; & dire pour excuſe qu'on y a été pouſſé par ſa deſtinée.

SCAPIN.

Mon Dieu! Vous prenez mes paroles trop en philoſophe. Je veux dire qu'il s'eſt trouvé fatalement engagé dans cette affaire.

ARGANTE.

Et pourquoi s'y engageoit-il?

SCAPIN.

Voulez-vous qu'il ſoit auſſi ſage que vous? Les jeunes gens ſont jeunes, & n'ont pas toujours la prudence qu'il leur faudroit, pour ne rien faire que de raiſonnable; témoin notre Léandre, qui, malgré toutes mes leçons, malgré toutes mes remontrances, eſt allé faire de ſon côté pis encore que votre fils. Je voudrois bien ſçavoir ſi vous-même n'avez pas été jeune, & n'avez pas dans votre tems fait des fredaines comme les autres. J'ai ouï dire, moi, que vous avez été autrefois un bon compagnon parmi les femmes, que vous faiſiez de votre drôle avec les plus galantes de ce tems-là; & que vous n'en approchiez point, que vous ne pouſſaſſiez à bout.

ARGANTE.

Cela eſt vray, j'en demeure d'accord; mais je m'en ſuis toujours tenu à la galanterie, & je n'ai point été juſqu'à faire ce qu'il a fait.

SCAPIN.

Que vouliez-vous qu'il fît? Il voit une jeune perſonne qui lui veut du bien; car il tient de vous d'être aimé de toutes les femmes, il la trouve charmante, il lui rend des viſites, lui conte des douceurs, ſoupire galamment, fait le paſſionné. Elle ſe rend à ſa pourſuite. Il pouſſe ſa fortune. Le voilà ſurpris avec elle par ſes parens, qui, la force à la main, le contraignent de l'épouſer.

SILVESTRE *à part.*

L'habile fourbe que voilà!

SCAPIN.

Euſſiez-vous voulu qu'il ſe fût laiſſé tuer? Il vaut mieux encore être marié, qu'être mort.

ARGANTE.

On ne m'a pas dit que l'affaire ſe ſoit ainſi paſſée.

SCAPIN *montrant Silveſtre.*

Demandez-lui plûtôt. Il ne vous dira pas le contraire.

ARGANTE *à Silveſtre.*

C'eſt par force qu'il a été marié?

SILVESTRE.

Oui, Monſieur.

SCAPIN.

Voudrois-je vous mentir?

ARGANTE.

Il devoit donc aller tout auſſitôt proteſter de violence chez un Notaire.

SCAPIN.

C'eſt ce qu'il n'a pas voulu faire.

ARGANTE.

Cela m'auroit donné plus de facilité à rompre ce mariage.

SCAPIN.

Rompre ce mariage?

ARGANTE.

Oui.

SCAPIN.

Vous ne le romprez point.

ARGANTE.

Je ne le rompai point?

SCAPIN.

Non.

ARGANTE.

Quoi! Je n'aurai *pas pour* moi les droits de pere, & la *raiſon de la violence* qu'on a faite à mon fils.

SCAPIN.

C'eſt une choſe dont il ne demeurera pas d'accord.

ARGANTE.

Il n'en demeurera pas d'accord?

SCAPIN.

Non.

ARGANTE.

Mon fils?

SCAPIN.

Votre fils. Voulez-vous qu'il confeſſe qu'il ait *été* capable de crainte, & que ce ſoit par force qu'on lui ait fait faire les choſes? Il n'a garde d'aller avouer cela. Ce ſeroit ſe faire tort, & ſe montrer indigne d'un pere comme vous.

ARGANTE.

Je me moque de cela.

SCAPIN.

Il faut, pour ſon honneur & pour le vôtre, qu'il diſe dans le monde que c'eſt de bon gré qu'il l'a épouſée.

ARGANTE.

Et je veux, moi, pour mon honneur & pour le ſien, qu'il diſe le contraire.

SCAPIN.

Non, je ſuis ſûr qu'il ne le ſera pas.

ARGANTE.

Je l'y forcerai bien.

SCAPIN.

Il ne le fera pas, vous dis-je.

ARGANTE.

Il le fera, ou je le deshériterai.

SCAPIN.

Vous?

ARGANTE.

Moi.

SCAPIN.

Bon.

ARGANTE.

Comment, bon?

SCAPIN.

Vous ne les deshériterez point.

ARGANTE.

Je ne le deshériterai point?

SCAPIN.

Non.

ARGANTE.

Non?

SCAPIN.

Non.

ARGANTE.

Ouais? Voici qui eſt plaiſant. Je ne deshériterai pas mon fils?

SCAPIN.

Non, vous dis-je.

ARGANTE.

Qui m'en empêchera?

SCAPIN.

Vous-même.

ARGANTE.

Moi ?

SCAPIN.

Oui. Vous n'aurez pas ce cœur-là.

ARGANTE.

Je l'aurai.

SCAPIN.

Vous vous moquez.

ARGANTE.

Je ne me moque point.

SCAPIN.

La tendreſſe paternelle fera ſon office.

ARGANTE.

Elle ne fera rien.

SCAPIN.

Oui, oui.

ARGANTE.

Je vous dis que cela fera.

SCAPIN.

Bagatelles.

ARGANTE.

Il *ne faut point* dire, bagatelles.

SCAPIN.

Mon Dieu! Je vous connois, vous êtes bon naturellement.

ARGANTE.

Je ne ſuis point bon, & je ſuis méchant quand je veux. Finiſſons ce diſcours qui m'échauffe la bile. [*à Silveſtre.*] Va-t-en; pendard, va-t-en me chercher mon fripon, tandis que j'irai rejoindre le Seigneur Géronte, pour lui conter ma diſgrace.

SCAPIN.

Monſieur, ſi je vous puis être utile en quelque choſe, vous n'avez qu'à me commander.

ARGANTE.

Je vous remercie. [*à part.*] Ah! Pourquoi faut-il

qu'il ſoit fils unique, & que n'ai-je à cette heure la fille que le Ciel m'a ôtée, pour la faire mon héritière!

****

SCENE VII.

SCAPIN, SILVESTRE.

SILVESTRE.

J'Avoue que tu es un grand homme, & voilà l'affaire en bon train; mais l'argent d'autre part nous preſſe pour notre ſubſiſtance, & nous avons, de tous côtés, des gens qui aboyent après nous.

SCAPIN.

Laiſſe-moi faire, la machine eſt trouvée. Je cherche ſeulement dans ma tête un homme qui nous ſoit affidé, pour jouer un perſonnage dont j'ai beſoin. Atten. T'ien-toi un peu. Enfonce ton bonnet en méchant garçon. Campe-toi ſur un pied. Mets la main au côté. Fais les yeux furibonds. Marche un peu en roi de théatre. Voilà qui eſt bien. Sui-moi. J'ai des ſecrets pour déguiſer ton viſage & ta voix.

SILVESTRE.

Je te conjure, au moins, de ne m'aller point brouiller avec la juſtice.

SCAPIN.

Va, va, nous partagerons les périls en frères; & trois ans de galére de plus, ou de moins, ne ſont pas pour arrêter un noble cœur.

Fin du premier Acte.

ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

GERONTE, ARGANTE.

GERONTE.

OUI, ſans doute, par le tems qu'il fait, nous aurons *ici* nos gens aujourd'hui, & un matelot qui vient de Tarente, m'a aſſûré qu'il avoit vû mon homme qui étoit près de s'embarquer. Mais l'arrivée de ma fille trouvera les choſes *mal diſpoſées* à ce que nous nous propoſions, & ce que vous venez de m'apprendre de votre fils, rompt étrangement les meſures que nous avions priſes enſemble.

ARGANTE.

Ne vous mettez pas en peine, je vous réponds de *renverſer* tout cet obſtacle, & j'y vais travailler de ce pas.

GERONTE.

Ma foi, Seigneur Argante, voulez-vous que je vous diſe? L'éducation des enfans eſt une choſe à quoi il faut s'attacher fortement.

ARGANTE.

Sans doute. A quel propos cela?

GERONTE.

A propos de ce que les mauvais déportemens des jeunes gens viennent le plus ſouvent de la mauvaiſe éducation que leurs peres leur donnent.

ARGANTE.

Cela arrive par fois. Mais que voulez-vous dire par là?

GERONTE.

Ce que je veux dire par là?

ARGANTE.

Oui.

GERONTE.

Que, ſi vous aviez, en brave pere, bien morigéné votre fils, il ne vous auroit pas joué le tour qu'il vous a fait.

ARGANTE.

Fort bien. De ſorte donc que vous avez bien mieux morigéné le vôtre?

GERONTE.

Sans doute; & je ſerois bien fâché qu'il m'eût rien fait approchant de cela.

ARGANTE.

Et ſi ce fils, que vous avez en brave pere ſi bien morigéné, avoit fait pis encore que le mien? Hé?

GERONTE.

Comment!

ARGANTE.

Comment?

GERONTE.

Qu'eſt-ce que cela veut dire?

ARGANTE.

Cela veut dire, Seigneur Géronte, qu'il ne faut pas être ſi prompt à condamner la conduite des autres; & que ceux qui veulent gloſer, doivent bien regarder chez eux s'il n'y a rien qui cloche.

GERONTE.

Je n'entends point cette énigme.

ARGANTE.

On vous l'expliquera.

GERONTE.

Eſt-ce que vous auriez ouï dire quelque choſe de mon fils?

ARGANTE.

Cela ſe peut faire.

GERONTE.

Et quoi encore?

ARGANTE.

Votre Scapin, dans mon dépit, ne m'a dit la choſe qu'en gros, & vous pourrez de lui, ou de quelqu'autre, être inſtruit du détail. Pour moi, je vais vîte conſulter un Avocat, & aviſer des biais que j'ai à prendre. Juſqu'au revoir.

SCE-

SCENE II.

GERONTE *seul.*

Que pourroit-ce être que cette affaire-ci? Pis encore que le sien! Pour moi, je ne vois pas ce que l'on peut faire de pis; & je trouve que se marier sans le consentement de son pere, est une action qui passe tout ce qu'on peut s'imaginer.

SCENE III.

GERONTE, LEANDRE.

GERONTE.

Ah! Vous voilà

LEANDRE *courant à Géronte pour l'embrasser.*

Ah! Mon pere, que j'ai de joye de vous voir de retour.

GERONTE *refusant d'embrasser Léandre.*

Doucement. Parlons un peu d'affaire.

LEANDRE.

Souffrez que je vous embrasse, & que.....

GERONTE *le repoussant encore.*

Doucement, vous dis-je.

LEANDRE.

Quoi! Vous me refusez, mon pere, de vous exprimer mon transport par mes embrassemens?

GERONTE.

Oui. Nous avons quelque chose à démêler ensemble.

LEANDRE.

Et quoi?

GERONTE.

Tenez-vous, que je vous voye en face.

LEANDRE.

Comment?

GERONTE.

Regardez-moi entre deux yeux.

LEANDRE.

Hé bien!

GERONTE.

Qu'eſt-ce donc qui s'eſt paſſé ici?

LEANDRE.

Ce qui s'eſt paſſé?

GERONTE.

Oui. Qu'avez-vous fait dans mon abſence?

LEANDRE.

Que voulez-vous, mon pere, que j'aye fait?

GERONTE.

Ce n'eſt pas moi qui veux que vous ayiez fait; mais qui demande ce que c'eſt que vous avez fait.

LEANDRE.

Moi! Je n'ai fait aucune choſe dont vous ayiez lieu de vous plaindre.

GERONTE.

Aucune choſe?

LEANDRE.

Non.

GERONTE.

Vous êtes bien réſolu.

LEANDRE.

C'eſt que je ſuis ſûr de mon innocence.

GERONTE.

Scapin pourtant a dit de vos nouvelles.

LEANDRE.

Scapin?

GERONTE.

Ah, ah! Ce mot vous fait rougir.

LEANDRE.

Il vous a dit quelque choſe de moi?

GERONTE.

Ce lieu n'eſt pas tout-à-fait propre à vuider cette affaire, & nous allons l'examiner ailleurs. Qu'on ſe rende au logis; j'y vais revenir tout-à-l'heure.

Ah! Traître, s'il faut que tu me desbonores, je te renonce pour mon fils; & tu peux bien, pour jamais, te résoudre à fuir de ma présence.

SCENE IV.

LEANDRE *seul.*

Me trahir de cette manière! Un coquin, qui doit par cent raisons être le premier à cacher les choses que je lui confie, est le premier à les aller découvrir à mon pere. Ah! Je jure le Ciel que cette trahison ne demeurera pas impunie.

SCENE V.

OCTAVE, LEANDRE, SCAPIN.

OCTAVE.

Mon cher Scapin, que ne dois-je point à tes soins! Que tu es un homme admirable; & que le Ciel m'est favorable de t'envoyer à mon secours!

LEANDRE.

Ah, ah! Vous voilà. Je suis ravi de vous trouver, Monsieur le coquin.

SCAPIN.

Monsieur, votre serviteur. C'est trop d'honneur que vous me faites.

LEANDRE *mettant l'épée à la main.*

Vous faites le méchant plaisant. Ah! Je vous apprendrai...

SCAPIN *se mettant à genoux.*

Monsieur.

OCTAVE *se mettant entre deux, pour empêcher Léandre de frapper Scapin.*

Ah! Léandre.

LEANDRE.

Non, Octave, ne me retenez point, je vous prie.

SCAPIN *à Léandre.*

Hé, Monsieur !

OCTAVE *retenant Léandre.*

De grace.

LEANDRE *voulant frapper Scapin.*

Laissez-moi contenter mon ressentiment.

OCTAVE.

Au nom de l'amitié, Léandre, ne le maltraite point.

SCAPIN.

Monsieur, que vous ai-je fait ?

LEANDRE *voulant frapper Scapin.*

Ce que tu m'as fait, traître ?

OCTAVE *retenant encore Léandre.*

Hé, doucement.

LEANDRE.

Non, Octave, je veux qu'il me confesse lui-même, tout-à-l'heure, la perfidie qu'il m'a faite. Oui, coquin, je sçais le trait que tu m'as joué, on vient de me l'apprendre, & tu ne croyois pas peut-être que l'on me dût révéler ce secret ; mais je veux en avoir la confession de ta propre bouche, ou je vais te passer cette épée au travers du corps.

SCAPIN.

Ah ! Monsieur, auriez-vous bien ce cœur-là ?

LEANDRE.

Parle donc.

SCAPIN.

Je vous ai fait quelque chose, Monsieur ?

LEANDRE.

Oui, coquin, & ta conscience ne te dit que trop ce que c'est.

SCAPIN.

Je vous assûre que je l'ignore.

LEANDRE *s'avançant pour frapper Scapin.*

Tu l'ignores !

OCTAVE *retenant Léandre.*

Léandre.

SCAPIN.

Hé bien, Monsieur, puisque vous le voulez, je vous

confeſſe que j'ai bû avec mes amis ce petit quarteau de vin d'Eſpagne dont on vous fit préſent il y a quelques jours; & que c'eſt moi qui fis une fente au tonneau, & répandis de l'eau autour, pour faire croire que le vin s'étoit échappé.

LEANDRE.

C'eſt toi, pendard, qui m'as bû mon vin d'Eſpagne, & qui as été cauſe que j'ai tant querellé la ſervante, croyant que c'étoit elle qui m'avoit fait le tour?

SCAPIN.

Oui, Monſieur. Je vous en demande pardon.

LEANDRE.

Je ſuis bien aiſé d'apprendre cela; mais ce n'eſt pas l'affaire dont il eſt queſtion maintenant.

SCAPIN.

Ce n'eſt pas cela, Monſieur!

LEANDRE.

Non. C'eſt une autre affaire encore qui me touche bien plus, & je veux que tu me la diſes.

SCAPIN.

Monſieur, je ne me ſouviens pas d'avoir fait autre choſe.

LEANDRE *voulant frapper Scapin.*

Tu ne veux pas parler?

SCAPIN.

Hé!

OCTAVE *retenant Léandre.*

Tout doux.

SCAPIN.

Oui, Monſieur, il eſt vray qu'il y a trois ſemaines que vous m'envoyâtes porter le ſoir une petite montre à la jeune Egyptienne que vous aimez. Je revins au logis mes habits tout couverts de boue, & le viſage plein de ſang, & vous dis que j'avois trouvé des voleurs qui m'avoient bien battu, & m'avoient dérobé la montre. C'étoit moi, Monſieur, qui l'avois retenuë.

LEANDRE.

C'eſt-toi qui as retenu ma montre?

SCAPIN.

Oui, Monſieur, afin de voir quelle heure il eſt.

LEANDRE.

Ah, ah ! J'apprends ici de jolies choſes, & j'ai un ſerviteur fort fidéle vrayment. Mais ce n'eſt pas cela encore que je demande.

SCAPIN.

Ce n'eſt pas cela ?

LEANDRE.

Non, infame, c'eſt autre choſe encore que je veux que tu me confeſſes.

SCAPIN *à part.*

Peſte ?

LEANDRE.

Parle vîte ; j'ai hâte.

SCAPIN.

Monſieur, voilà tout ce que j'ai fait.

LEANDRE *voulant frapper Scapin.*

Voilà tout ?

OCTAVE *ſe mettant au devant de Léandre.*

Hé.

SCAPIN.

Hé bien, oui, Monſieur. Vous vous ſouvenez de ce loupgarou, il y a ſix mois, qui vous donna tant de coups de bâton la nuit, & vous penſa faire rompre le cou dans une cave où vous tombâtes, en fuyant.

LEANDRE.

Hé bien ?

SCAPIN.

C'étoit moi, Monſieur, qui faiſois le loupgarou.

LEANDRE.

C'étoit toi, traître, qui faiſois le loupgarou ?

SCAPIN.

Oui, Monſieur, ſeulement pour vous faire peur, & vous ôter l'envie de nous faire courir toutes les nuits, comme vous aviez de coutume.

LEANDRE.

Je ſçaurai me ſouvenir, en tems & lieu, de tout ce que je viens d'apprendre. Mais je veux venir au fait, & que tu me confeſſes ce que tu as dit à mon pere.

SCAPIN.

A votre pere ?

LEANDRE.

Oui, fripon, à mon pere.

SCAPIN.

Je ne l'ai pas seulement vû depuis son retour.

LEANDRE.

Tu ne l'a pas vû ?

SCAPIN.

Non, Monsieur.

LEANDRE.

Assûrément?

SCAPIN.

Assûrément. C'eſt une choſe que je vais vous faire dire par lui-même.

LEANDRE.

C'eſt de ſa bouche que je tiens pourtant....

SCAPIN.

Avec votre permiſſion, il n'a pas dit la vérité.

SCENE VI.

LEANDRE, OCTAVE, CARLE, SCAPIN.

CARLE.

Monſieur, je vous apporte une nouvelle qui eſt fâcheuſe pour votre amour.

LEANDRE.

Comment?

CARLE.

Vos Egyptiens ſont ſur le point de vous enlever Zerbinette; & elle-même, les larmes aux yeux, m'a chargé de venir promtement vous dire que, ſi dans deux heures vous ne ſongez à leur porter l'argent qu'ils vous ont demandé pour elle, vous l'allez perdre pour jamais.

LEANDRE.

Dans deux heures!

CARLE.

Dans deux heures.

SCENE VII.

LEANDRE.

Ah! Mon pauvre Scapin, j'implore ton ſecours.

SCAPIN *ſe levant, & paſſant fièrement devant Léandre.*

Ah! Mon pauvre Scapin. Je ſuis mon pauvre Scapin à cette heure qu'on a beſoin de moi.

LEANDRE.

Va, je te pardonne tout ce que tu viens de me dire & pis encore, ſi tu me l'as fait.

SCAPIN.

Non, non, ne me pardonnez rien. Paſſez-moi votre épée au travers du corps. Je ſerai ravi que vous me tuyez.

LEANDRE.

Non. Je te conjure plûtôt de me donner la vie, en ſervant mon amour.

SCAPIN.

Point, point, vous ferez mieux de me tuer.

LEANDRE.

Tu m'es trop précieux; & je te prie de vouloir employer pour moi ce génie admirable, qui vient à bout de toute choſe.

SCAPIN.

Non, tuez-moi, vous dis-je.

LEANDRE.

Ah! De grace, ne ſonge plus à tout celà, & penſe à me donner le ſecours que je te demande.

OCTAVE.

Scapin, il faut faire quelque choſe pour lui

SCAPIN.

Le moyen, après une avanie de la ſorte?

LEANDRE.

Je te conjure d'oublier mon emportement, & de me prêter ton adreſſe.

OCTAVE.

Je joins mes prières aux ſiennes.

SCAPIN.

J'ai cette inſulte-là ſur le cœur.

OCTAVE.

Il faut quitter ton reſſentiment.

LEANDRE.

Voudrois-tu m'abandonner, Scapin, dans la cruelle extrémité où ſe voit mon amour?

SCAPIN.

Me venir faire, à l'improviſte, un affront comme celui-là!

LEANDRE.

J'ai tort, je le confeſſe.

SCAPIN.

Me traiter de coquin, de fripon, de pendard, d'infame!

LEANDRE.

J'en ai tous les regrets du monde.

SCAPIN.

Me vouloir paſſer ſon épée au travers du corps!

LEANDRE.

Je t'en demande pardon de tout mon cœur; &, s'il ne tient qu'à me jetter à tes genoux, tu m'y vois, Scapin, pour te conjurer encore une fois de ne me point abandonner.

OCTAVE.

Ah! Ma foi, Scapin, il ſe faut rendre à cela.

SCAPIN.

Levez-vous. Une autre fois ne ſoyez pas ſi prompt.

LEANDRE.

Me promets-tu de travailler pour moi?

SCAPIN.

On y ſongera.

LEANDRE.

Mais tu ſçais que le tems preſſe.

SCAPIN.

Ne vous mettez pas en peine. Combien eſt-ce qu'il vous faut?

LEANDRE.

Cinq cens écus.

SCAPIN.

Et à vous?

OCTAVE.

Deux cent piſtoles.

SCAPIN.

Je veux tirer cet argent de vos peres. [*à Octave.*] Pour ce qui eſt du vôtre, la machine eſt déjà toute trouvée ; &, [*à Léandre.*] quant au vôtre, bien qu'avare au dernier degré, il y faudra moins de façon encore; car vous ſçavez que, pour l'eſprit, il n'en a pas, grace à Dieu, grande proviſion, & je le livre pour une eſpéce d'homme à qui l'on fera toujours croire tout ce que l'on voudra. Cela ne vous offenſe point, il ne tombe entre lui & vous aucun ſoupçon de reſſemblance; & vous ſçavez aſſez l'opinion de tout le monde, qui veut qu'il ne ſoit votre pere que pour la forme.

LEANDRE.

Tout beau, Scapin.

SCAPIN.

Bon, bon; on fait bien ſcrupule de cela. Vous moquez-vous? Mais j'apperçois venir le pere d'Octave. Commençons par lui, puiſqu'il ſe préſente. Allez vous-en tous deux. [*à Octave.*] Et, vous, avertiſſez votre Silveſtre de venir vîte jouer ſon rôle.

****

SCENE VIII.

ARGANTE, SCAPIN.

SCAPIN *à part.*

Le voilà qui rumine.

ARGANTE *ſe croyant ſeul.*

Avoir ſi peu de conduite & de conſidération ! S'aller jetter dans un engagement comme celui-là ! Ah ! Ah, jeuneſſe impertinente !

SCAPIN.

Monſieur, votre ſerviteur.

ARANTE.

Bon jour, Scapin.

SCAPIN.

Vous rêvez à l'affaire de votre fils.

ARGANTE.

Je t'avoue que cela me donne un furieux chagrin.

SCAPIN.

Monſieur, la vie eſt mêlée de traverſes, il eſt bon

de s'y tenir ſans ceſſe préparé; & j'ai ouï dire il y a long-tems une parole d'un ancien que j'ai toujours retenue.

ARGANTE.

Quoi?

SCAPIN.

Que, pour peu qu'un pere de famille ait été abſent de chez lui, il doit promener ſon eſprit ſur tous les fâcheux accidens que ſon retour peut rencontrer, ſe figurer ſa maiſon brûlée, ſon argent dérobé, ſa femme morte, ſon fils eſtropié, ſa fille ſubornée; &, ce qu'il trouve qui ne lui eſt point arrivé, l'imputer à bonne fortune. Pour moi, j'ai pratiqué toujours cette leçon dans ma petite philoſophie; & je ne ſuis jamais revenu au logis, que je ne me ſois tenu prêt à la colére de mes maîtres, aux reprimandes, aux injures, aux coups de pied au cul, aux baſtonnades, aux étriviéres; &, ce qui a manqué à m'arriver, j'en ai rendu graces à mon bon deſtin.

ARGENTE,

Voilà qui eſt bien; mais ce mariage impertinent qui trouble celui que nous voulons faire, eſt une choſe que je ne puis ſouffrir, & je viens de conſulter des Avocats pour le faire caſſer.

SCAPIN.

Ma foi, *Monſieur*, ſi vous m'en croyez, vous tâcherez par quelqu'autre voye, d'accommoder l'affaire. Vous ſçavez ce que c'eſt que les procès en ce pays-ci, & vous allez vous enfoncer dans d'étranges épines.

ARGANTE.

Tu as raiſon, je le vois bien. Mais quelle autre voye?

SCAPIN.

Je penſe que j'en ai trouvé une. La compaſſion que m'a donnée tantôt votre chagrin, m'a obligé à chercher dans ma tête quelque moyen pour vous tirer d'inquiétude, car je ne ſçaurois voir d'honnêtes peres chagrinés par leurs enfans, que cela ne m'émeuve. &, de tout tems, je me ſuis ſenti pour votre perſonne une inclination particuliére.

ARGANTE.

Je te ſuis obligé.

SCAPIN.

J'ai donc été trouver le frere de cette fille qui a été épousée. C'eſt un de ces braves de profeſſion, de ces gens qui ſont tout coups d'épée, qui ne parlent que d'échiner; & ne font non plus de conſcience de tuer un homme, que d'avaler un verre de vin. Je l'ai mis ſur ce mariage, lui ai fait voir qu'elle facilité offroit la raiſon de la violence pour le faire caſſer, vos prérogatives du nom de pere, & l'appui que vous donneroient auprès de la Juſtice & votre droit, & votre argent, & vos amis. Enfin, je l'ai tant tourné de tous les côtés, qu'il a prêté l'oreille aux propoſitions que je lui ai faites d'ajuſter l'affaire pour quelque ſomme; & il donnera ſon conſentement à rompre le mariage pourvû que vous lui donniez de l'argent.

ARGANTE.

Et qu'a-t-il demandé?

SCAPIN.

Oh! D'abord des choſes par deſſus les maiſons.

ARGANTE.

Hé, quoi?

SCAPIN.

Des choſes extravagantes.

ARGANTE.

Mais encore?

SCAPIN.

Il ne parloit pas moins que de cinq ou ſix cent piſtoles.

ARGANTE.

Cinq ou ſix cent fiévres quartaines qui le puiſſent ferrer. Se moque-t-il des gens?

SCAPIN.

C'eſt ce que je lui ai dit. J'ai rejetté bien loin de pareilles propoſitions, & je lui ai bien fait entendre que vous n'étiez point une duppe, pour vous demander des cinq ou ſix cent piſtoles. Enfin, après pluſieurs diſcours, voici où s'eſt réduit le réſultat de notre conférence. Nous voilà au tems, m'a-t-il dit, que je dois partir pour l'armée, je ſuis après à m'équiper; & le beſoin que j'ai de quelque argent me fait conſentir, malgré moi, à

ce qu'on me propoſe. Il me faut un cheval de ſervice, & je n'en ſçaurois avoir un qui ſoit tant ſoit peu raiſonnable, à moins de ſoixante piſtoles.

ARGANTE.

Hé bien, pour ſoixante piſtoles, je les donne.

SCAPIN.

Il faudra le harnois, & les piſtolets; & cela ira bien à vingt piſtoles encore.

ARGANTE.

Vingt piſtoles & ſoixante, ce ſeroit quatre-vingt.

SCAPIN.

Juſtement.

ARGANTE.

C'eſt beaucoup; mais, ſoit, je conſens à cela.

SCAPIN.

Il lui faut auſſi un cheval pour monter ſon valet, qui coûtera bien trente piſtoles.

ARGANTE.

Comment diantre! Qu'il ſe proméne; il n'aura rien du tout.

SCAPIN.

Monſieur.

ARGANTE.

Non. C'eſt un impertinent.

SCAPIN.

Voulez-vous que ſon valet aille à pied?

ARGANTE.

Qu'il aille comme il lui plaîra, & le maître auſſi.

SCAPIN.

Mon Dieu! Monſieur, ne vous arrêtez point à peu de choſe. N'allez point plaider, je vous prie; & donnez tout pour vous ſauver des mains de la Juſtice.

ARGANTE.

Hé bien, ſoit. Je me réſous à donner encore ces trente piſtoles.

SCAPIN.

Il me faut encore, a-t-il dit, un mulet pour porter....

ARGANTE.

Oh! Qu'il aille au diable avec ſon mulet. C'en eſt trop; & nous irons devant les Juges.

SCAPIN.

De grace, Monſieur....

ARGANTE.

Non, je n'en ferai rien.

SCAPIN.

Monſieur, un petit mulet.

ARGANTE.

Je ne lui donnerois pas ſeulement un âne.

SCAPIN.

Conſidérez....

ARGANTE.

Non, j'aime mieux plaider.

SCAPIN.

Hé! Monſieur, de quoi parlez-vous là, & à quoi vous réſolvez-vous? Jettez les yeux ſur les détours de la Juſtice. Voyez combien d'appels & de degrés de juriſdiction. combien de procédures embarraſſantes, combien d'animaux raviſſans, par les griffes deſquels il vous faudra paſſer, ſergens, procureurs, avocats, greffiers, ſubſtituts, rapporteurs, juges, & leurs clercs. Il n'y a pas un de tous ces gens-là qui, pour la moindre choſe, ne ſoit capable de donner un ſoufflet au meilleur droit du monde. Un ſergent baillera de faux exploits, ſur quoi vous ſerez condamné ſans que vous le ſçachiez. Votre Procureur s'entendra avec votre partie, & vous vendra à beaux deniers comptans. Votre Avocat, gagné de même, ne ſe trouvera point lorſqu'on plaidera votre cauſe, ou dira des raiſons qui ne feront que battre la campagne, & n'iront point au fait. Le Greffier délivrera par contumace des ſentences & arrêts contre vous. Le clerc du rapporteur ſoustraira des piéces, ou le rapporteur même ne dira pas ce qu'il a vû; & quand, par les plus grandes précautions du monde, vous aurez paré tout cela, vous ſerez ébahi que vos juges auront été ſollicités contre vous, ou par des gens dévots, ou par des femmes qu'ils aimeront. Hé, Monſieur, ſi vous le pouvez, ſauvez-vous de cet enfer-là. C'eſt être damné dès ce monde, que d'avoir à plaider; & la ſeule penſée d'un procès ſeroit capable de me faire fuir juſqu'aux Indes.

ARGANTE.

A combien eſt-ce qu'il fait monter le mulet?

SCAPIN.

Monſieur, pour le mulet, pour ſon cheval, & celui de ſon homme, pour le harnois & les piſtolets, & pour payer quelque petite choſe qu'il doit à ſon hôteſſe, il demande en tout deux cent piſtoles.

ARGANTE.

Deux cent piſtoles!

SCAPIN.

Oui.

ARGANTE *ſe promenant en colere.*

Allons, allons, nous plaiderons.

SCAPIN.

Faites réflexion.....

ARGANTE.

Je plaiderai.

SCAPIN.

Ne vous allez point jetter.....

ARGANTE.

Je veux plaider.

SCAPIN.

Mais, pour plaider, il vous faudra de l'argent. Il vous en faudra pour l'exploit, il vous en faudra pour le contrôle, il vous en faudra pour la procuration, pour la préſentation, conſeils, productions, & journées du Procureur. Il vous en faudra pour les conſultations & plaidoiries des Avocats, pour le droit *de retirer le ſac*, & pour les groſſes d'*écritures*. Il vous en faudra pour le rapport des ſubſtituts, pour les épices de concluſion, pour l'enrégiſtrement du greffier, façon d'appointement, ſentences & arrêts, contrôles, ſignatures, & expéditions de leurs clercs ſans parler de tous les préſens qu'il vous faudra faire. Donnez cet argent-là à cet homme-ci, vous voilà hors d'affaire.

ARGANTE.

Comment! Deux cent piſtoles?

SCAPIN.

Oui. Vous y gagnerez. J'ai fait un petit calcul, en moi-même, de tous les frais de la Juſtice; & j'ai trouvé qu'en donnant deux cent piſtoles à votre homme, vous en aurez de reſte, pour le moins, cent cinquante, ſans compter les ſoins, les pas, &

les chagrins que vous épargnerez. Quand il n'y auroit à eſſuyer que les ſottiſes que diſent, devant tout le monde, de méchans plaiſans d'Avocats, j'aimerois mieux donner trois cent piſtoles, que de plaider.

ARGANTE.

Je me moque de cela, & je défie les Avocats de rien dire de moi.

SCAPIN.

Vous ferez ce qu'il vous plaira; mais, ſi j'étois que de vous, je fuirois les procès.

ARGANTE.

Je ne donnerai pas deux cent piſtoles.

SCAPIN.

Voici l'homme dont il s'agit.

****

SCENE IX.

ARGANTE, SCAPIN, SILVESTRE déguiſé en ſpadaſſin.

SILVESTRE.

Scapin, faites-moi connoître un peu cet Argante, qui eſt pere d'Octave.

SCAPIN.

Pourquoi, Monſieur?

SILVESTRE.

Je viens d'apprendre qu'il veut me mettre en procès, & faire rompre par Juſtice le mariage de ma ſœur.

SCAPIN.

Je ne ſçais pas s'il a cette penſée; mais il ne veut point conſentir aux deux cent piſtoles que vous voulez, & il dit que c'eſt trop.

SILVESTRE.

Par la mort, par la tête, par la ventre, ſi je le trouve, je le veux échiner, dûſſai-je être roué tout vif.

[*Argante, pour n'être point vû, ſe tient en tremblant derrière Scapin.*]

SCA-

SCAPIN.

Monſieur, ce pere d'Octave a du cœur, & peut-être ne vous craindra-t-il point.

SILVESTRE.

Lui? Lui? Par la ſang, par la tête, s'il étoit-là, je lui donnerois, tout-à-l'heure, de l'épée dans le ventre. [*appercevant Argante.*] Qui eſt cet homme-là?

SCAPIN.

Ce n'eſt pas lui, Monſieur, ce n'eſt pas lui.

SILVESTRE.

N'eſt-ce point quelqu'un de ſes amis?

SCAPIN.

Non, Monſieur, au contraire, c'eſt ſon ennemi capital.

SILVESTRE.

Son ennemi capital.

SCAPIN.

Oui.

SILVESTRE.

Ah! Parbleu, j'en ſuis ravi. [*à Argante.*] Vous êtes ennemi, Monſieur, de ce faquin d'Argante? Hé?

SCAPIN.

Oui, oui, je vous en réponds.

SILVESTRE *ſecouant rudement la main d'Argante.*

Touchez-là. Touchez. Je vous donne ma parole, & vous jure ſur mon honneur, par l'épée que je porte, par tous les ſermens que je ſçaurois faire, qu'avant la fin du jour je vous déferai de ce maraud, fieffé, de ce faquin d'Argante. Repoſez-vous ſur moi.

SCAPIN.

Monſieur, les violences en ce pays-ci ne ſont guéres ſouffertes.

SILVESTRE.

Je me moque de tout, & je n'ai rien à perdre.

SCAPIN.

Il ſe tiendra ſur ſes gardes aſſurément; & il a des parens, des amis, & des domeſtiques, dont il ſe fera un ſecours contre votre reſſentiment.

SILVESTRE.

C'eſt ce que je demande, morbleu, c'eſt ce que je demande. [*mettant l'épée à la main.*] Ah, tête! Ah, ventre! Que ne le trouvai-je à cette heure avec tout ſon ſecours! Que ne paroît-il à mes yeux au milieu de trente perſonnes! Que ne les vois-je fondre ſur moi les armes à la main! [*ſe mettant en garde.*] Comment, marauds, vous avez la hardieſſe de vous attaquer à moi! Allons, morbleu, tue, point de quartier. [*pouſſant de tous les côtés, comme s'il avoit pluſieurs perſonnes à combattre.*] Donnons. Ferme. Pouſſons. Bon pied, bon œil. Ah! Coquins, Ah! Canaille, vous en voulez par-là; je vous en ferai tâter votre ſaoul. Soutenez, marauds, ſoutenez. Allons A cette botte. A cette autre. A celle-ci. A celle-là. [*ſe tournant du côté d'Argante & de Scapin.*] Comment, vous reculez? Pied ferme, morbleu, pied ferme.

SCAPIN.

Hé, hé, hé, Monſieur, nous n'en ſommes pas.

SILVESTRE.

Voilà qui vous apprendra à vous oſer jouer à moi.

SCENE X.

ARGANTE, SCAPIN.

SCAPIN.

Hé bien, vous voyez combien de perſonnes tuées pour deux cent piſtoles. Or ſus, je vous ſouhaite une bonne fortune.

ARGANTE *tout tremblant.*

Scapin.

SCAPIN.

Plaît-il?

ARGANTE.

Je me réſous à donner les deux cent piſtoles.

SCAPIN.

J'en ſuis ravi, pour l'amour de vous.

ARGANTE.

Allons le trouver, je les ai ſur moi.

SCAPIN.

Vous n'avez qu'à me les donner. Il ne faut pas, pour votre honneur, que vous paroiſſiez-là, après avoir paſſé ici pour autre que ce que vous êtes; &, de plus, je craindrois qu'en vous faiſant connoître, il n'allât s'aviſer de vous demander davantage.

ARGANTE.

Oui; mais j'aurois été bien aiſe de voir comme je donne mon argent

SCAPIN.

Eſt-ce que vous vous défiez de moi?

ARGANTE.

Non pas; mais....

SCAPIN.

Parbleu, Monſieur, je ſuis un fourbe, ou je ſuis honnête homme; c'eſt l'un des deux. Eſt-ce que je voudrois vous tromper, & que, dans tout ceci, j'ai d'autre intérêt que le vôtre, & celui de mon maître, à qui vous voulez vous allier? Si je vous ſuis ſuſpect, je ne me mêle plus de rien, & vous n'avez qu'à chercher, dès cette heure, qui accommodera vos affaires.

ARGANTE.

Tien donc.

SCAPIN.

Non, Monſieur, ne me confiez point votre argent. Je ſerai bien aiſe que vous vous ſerviez de quelqu'autre.

ARGANTE.

Mon Dieu! Tien.

SCAPIN.

Non, vous dis-je, ne vous fiez point à moi. Que ſçait-on, ſi je ne veux point vous attraper votre argent?

ARGANTE.

Tien, te dis-je, ne me fais point conteſter davantage. Mais ſonge à bien prendre tes ſûretés avec lui.

SCAPIN.

Laiſſez-moi faire, il n'a pas affaire à un ſot.

ARGANTE.

Je vais t'attendre chez moi.

SCAPIN.

Je ne manquerai pas d'y aller. [*seul.*] Et un. Je n'ai qu'à chercher l'autre. Ah! Ma foi, le voici. Il semble que le Ciel, l'un après l'autre, les amène dans mes filets.

SCENE XI.

GERONTE, SCAPIN.

SCAPIN *faisant semblant de ne pas voir Géronte.*

O Ciel! O disgrace imprévue! O misérable pere! Pauvre Géronte, que feras-tu?

GERONTE *à part.*

Que dit-il là de moi, avec ce visage affligé?

SCAPIN.

N'y a-t il personne qui puisse me dire où est le Seigneur Géronte?

SCAPIN.

Qu'y a-t-il, Scapin?

SCAPIN *courant sur le théatre, sans vouloir entendre, ni voir Géronte.*

Où pourrai-je le rencontrer pour lui dire cette infortune?

GERONTE *courant après Scapin.*

Qu'est-ce que c'est donc?

SCAPIN.

En vain je cours de tous côtés pour le pouvoir trouver.

GERONTE.

Me voici.

SCAPIN.

Il faut qu'il soit caché en quelqu'endroit qu'on ne puisse point deviner.

GERONTE *arrêtant Scapin.*

Holà, Es-tu aveugle, que tu ne me vois pas?

SCAPIN.

Ah! Monſieur, il n'y a pas moyen de vous rencontrer.

GERONTE.

Il y a une heure que je ſuis devant toi. Qu'eſt-ce que c'eſt donc qu'il y a?

SCAPIN.

Monſieur.....

GERONTE.

Quoi?

SCAPIN.

Monſieur votre fils.....

GERONTE.

Hé bien, mon fils.....

SCAPIN.

Eſt tombé dans une diſgrace la plus étrange du monde.

GERONTE.

Et quelle?

SCAPIN.

Je l'ai trouvé tantôt tout triſte de je ne ſçais quoi que vous lui avez dit, où vous m'avez mêlé aſſez mal à propos; &, cherchant à divertir cette triſteſſe, nous nous ſommes allés promener ſur le port. Là, entr'autres plusieurs choſes, nous avons arrêté nos *yeux ſur une* galère turque aſſez bien équipée. Un jeune Turc de bonne mine, nous a invités d'y entrer, & nous a préſenté la main. Nous y avons paſſé. Il nous a fait mille civilités, nous a donné la collation, où nous avons mangé des fruits les plus excellens qui ſe puiſſent voir, & bû du vin que nous avons trouvé le meilleur du monde.

GERONTE.

Qu'y a-t-il de ſi affligeant en tout cela?

SCAPIN.

Attendez, Monſieur, nous y voici. Pendant que nous mangions, il a fait mettre la galère en mer; &, ſe voyant éloigné du port, il m'a fait mettre dans un eſquif, & m'envoye vous dire que, ſi vous ne lui envoyez par moi tout-à-l'heure cinq cens écus, il va vous emmener votre fils à Alger.

GERONTE.

Comment, diantre, cinq cens écus!

SCAPIN.

Oui, Monſieur; &, de plus, il ne m'a donné pour cela que deux heures.

GERONTE.

Ah! Le pendard de Turc, m'aſſaſſiner de la façon!

SCAPIN.

C'eſt à vous, Monſieur, d'aviſer promtement aux moyens de ſauver des fers un fils que vous aimez avec tant de tendreſſe.

GERONTE.

Que diable alloit-il faire dans cette galère.

SCAPIN.

Il ne ſongeoit pas à ce qui eſt arrivé.

GERONTE.

Va-t-en, Scapin, va-t-en vîte dire à ce Turc, que je vais envoyer la Juſtice après lui.

SCAPIN.

La Juſtice en pleine mer! Vous moquez-vous des gens?

GERONTE.

Que diable alloit-il faire dans cette galère?

SCAPIN.

Une méchante deſtinée conduit quelquefois les perſonnes.

GERONTE.

Il faut, Scapin, il faut que tu faſſes ici l'action d'un ſerviteur fidéle.

SCAPIN.

Quoi, Monſieur?

GERONTE.

Que tu ailles dire à ce Turc qu'il me renvoye mon fils, & que tu te mettes à ſa place, juſqu'à ce que j'aye amaſſé la ſomme qu'il demande.

SCAPIN.

Hé! Monſieur, ſongez-vous à ce que vous dites, & vous figurez-vous que ce Turc ait ſi peu de ſens, que d'aller recevoir un miſérable comme moi, à la place de votre fils?

GERONTE.

Que diable alloit-il faire dans cette galère?

SCAPIN.

Il ne devinoit pas ce malheur. Songez, Monsieur, qu'il ne m'a donné que deux heures.

GERONTE.

Tu dis qu'il demande...

SCAPIN.

Cinq cens écus.

GERONTE.

Cinq cens écus! N'a-t-il point de conscience?

SCAPIN.

Vrayment, oui, de la conscience à un Turc!

GERONTE.

Sçait-il bien ce que c'est que cinq cens écus?

SCAPIN.

Oui, Monsieur, il sçait que c'est mil cinq cent livres.

GERONTE.

Croit-il, le traître, que mil cinq cent livres se trouvent dans le pas d'un cheval?

SCAPIN.

Ce sont des gens qui n'entendent point de raison.

GERONTE.

Mais que diable allait-il faire dans cette galère?

SCAPIN.

Il est vray; mais quoi? On ne prévoyoit pas les choses. De grace, Monsieur, dépêchez.

GERONTE.

Tien, voilà la clé de mon armoire.

SCAPIN.

Bon.

GERONTE.

Tu l'ouvriras.

SCAPIN.

Fort bien.

GERONTE.

Tu trouveras une grosse clé du côté gauche, qui est celle de mon grenier.

SCAPIN.

Oui.

GERONTE.

Tu iras prendre toutes les hardes qui ſont dans cette grande manne, & tu les vendras aux fripiers, pour aller racheter mon fils.

SCAPIN *en lui rendant la clé.*

Hé, Monſieur, rêvez vous? Je n'aurois pas cent francs de tout ce que vous dites; &, de plus, vous ſçavez le peu de tems qu'on m'a donné.

GERONTE.

Mais que diable alloit-il faire dans cette galère?

SCAPIN.

Oh! Que de paroles perdues! Laiſſez-là cette galère, & ſongez que le tems preſſe, & que vous courez riſque de perdre votre fils. Hé as! Mon pauvre maître, peut-être que je ne te verrai de ma vie; & qu'à l'heure que je parle, on t'emméne eſclave en Alger. Mais le Ciel me ſera témoin que j'ai fait pour toi tout ce que j'ai pû; & que, ſi tu manques à être racheté, il n'en faut accuſer que le peu d'amitié d'un pere.

GERONTE.

Atten, Scapin, je m'en vais querir cette ſomme.

SCAPIN.

Dépêchez donc vîte, Monſieur, je tremble que l'heure ne ſonne.

GERONTE.

N'eſt-ce pas quatre cens écus que tu dis?

SCAPIN.

Non. Cinq cens écus.

GERONTE.

Cinq cens écus!

SCAPIN.

Oui.

GERONTE.

Que diable alloit-il faire dans cette galère?

SCAPIN.

Vous avez raiſon; mais hâtez-vous.

GERONTE.

N'y avoit-il point d'autre promenade?

SCA-

SCAPIN.

Cela eſt vray; mais faites promtement.

GERONTE.

Ah! maudite galère!

SCAPIN *à part.*

Cette galère lui tient au cœur.

GERONTE.

Tien, Scapin, je ne me ſouvenois pas que je viens juſtement de recevoir cette ſomme en or, & je ne croyois pas qu'elle dût m'être ſi tôt ravie. [*Tirant ſa bourſe de ſa poche, & la préſentant à Scapin.*]

Tien. Va-t-en racheter mon fils.

SCAPIN *tendant la main.*

Oui, Monſieur.

GERONTE *retenant la bourſe qu'il fait ſemblant de vouloir donner à Scapin.*

Mais dis à ce Turc que c'eſt un ſcélérat.

SCAPIN *tendant encore la main.*

Oui.

GERONTE *recommençant la même action.*

Un infame.

SCAPIN *tendant toujours la main.*

Oui.

GERONTE *de même.*

Un homme ſans foi, un voleur.

SCAPIN.

Laiſſez-moi faire.

GERONTE *de même.*

Qu'il me tire cinq cens écus contre toute ſorte de droit.

SCAPIN.

Oui.

GERONTE *de même.*

Que je ne les lui donne ni à la mort, ni à la vie.

SCAPIN.

Fort bien.

GERONTE *de même.*

Et que, ſi jamais je l'attrape, je ſçaurai me venger de lui.

SCAPIN.

Oui.

GERONTE *remettant ſa bourſe dans ſa poche, & s'en allant.*

Va, va, vîte requerir mon fils.

SCAPIN *courant après Géronte.*

Holà, Monſieur.

GERONTE.

Quoi?

SCAPIN.

Où eſt donc cet argent?

GERONTE.

Ne te l'ai-je pas donné?

SCAPIN.

Non vrayment; vous l'avez remis dans votre poche.

GERONTE.

Ah! C'eſt la douleur qui me trouble l'eſprit.

SCAPIN.

Je le vois bien.

GERONTE.

Que diable alloit-il faire dans cette galère? Ah, maudite galère! Traître de Turc; à tous les diables!

SCAPIN *ſeul.*

Il ne peut digérer les cinq cens écus que je lui arrache; mais il n'eſt pas quitte envers moi, & je veux qu'il me paye en une autre monnoye l'impoſture qu'il m'a faite auprès de ſon fils.

****

SCENE XII.

OCTAVE, LEANDRE, SCAPIN.

OCTAVE.

Hé bien, Scapin, as-tu réuſſi pour moi dans ton entrepriſe?

LEANDRE.

As-tu fait quelque choſe pour tirer mon amour de la peine où il eſt?

SCAPIN *à Octave.*

Voilà deux cent piſtoles que j'ai tirées de votre pere.

OCTAVE.

Ah! Que tu me donnes de joye!

SCAPIN *à Léandre.*

Pour vous, je n'ai pû faire rien.

LEANDRE *voulant s'en aller.*

Il faut donc que j'aille mourir; & je n'ai que faire de vivre, si Zerbinette m'eſt ôtée.

SCAPIN.

Holà, holà, tout doucement. Comme, diantre, vous allez vite?

LEANDRE *ſe retournant.*

Que veux-tu que je devienne?

SCAPIN.

Allez, j'ai votre affaire ici.

LEANDRE.

Ah! Tu me redonnes la vie.

SCAPIN.

Mais à condition que vous me permettrez, à moi, une petite vengeance contre votre pere, pour le tour qu'il m'a fait.

LEANDRE.

Tout ce que tu voudras.

SCAPIN.

Vous me le promettez devant témoin?

LEANDRE.

Oui.

SCAPIN.

Tenez, voilà cinq cens écus.

LEANDRE.

Allons-en promtement acheter celle que j'adore.

Fin du ſecond Acte.

ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

ZERBINETTE, HIACINTE, SCAPIN, SILVESTRE.

SILVESTRE.

OUI, vos amans ont arrêté entr'eux que vous fussiez ensemble; & nous nous acquittons de l'ordre qu'ils nous ont donné.

HIACINTE *à Zerbinette.*

Un tel ordre n'a rien qui ne soit fort agréable. Je reçois avec joye une compagne de la sorte; & il ne tiendra pas à moi, que l'amitié qui est entre les personnes que nous aimons, ne se répande entre nous deux.

ZERBINETTE.

J'accepte la proposition, & ne suis point personne à reculer, lorsqu'on m'attaque d'amitié.

SCAPIN.

Et lorsque c'est d'amour qu'on vous attaque?

ZERBINETTE.

Pour l'amour, c'est une autre chose; on y court un peu plus de risque, & je n'y suis pas si hardie.

SCAPIN.

Vous l'êtes, que je crois, contre mon maître maintenant; & ce qu'il vient de faire pour vous, doit vous donner du cœur pour répondre comme il faut à sa passion.

ZERBINETTE.

Je ne m'y fie encore que de la bonne sorte; & ce n'est pas assez pour m'assûrer entiérement, que ce qu'il vient de faire. J'ai l'humeur enjouée, & sans cesse je ris; mais, tout en riant, je suis sérieuse sur de certains chapitres, & ton maître s'abusera, s'il croit qu'il lui suffise de m'avoir achetée, pour me voir toute à lui. Il doit lui en coûter autre chose que de l'argent; &, pour répondre à son amour de

la manière qu'il ſouhaite, il me faut un don de ſa foi, qui ſoit aſſaiſonné de certaines cérémonies qu'on trouve néceſſaires.

SCAPIN.

C'eſt-là auſſi comme il l'entend. Il ne prétend à vous qu'en tout bien & en tout honneur; & je n'aurois pas été homme à me mêler de cette affaire, s'il avoit une autre penſée.

ZERBINETTE.

C'eſt ce que je veux croire, puiſque vous me le dites; mais, du côté du pere, j'y prévois des empêchemens.

SCAPIN.

Nous trouverons moyen d'accommoder les choſes

HIACINTE *à Zerbinette.*

La reſſemblance de nos deſtins doit contribuer encore à faire naître notre amitié; & nous nous voyons toutes deux dans les mêmes allarmes, toutes deux expoſées à la même infortune.

ZERBINETTE.

Vous avez cet avantage, au moins, que vous ſçavez de qui vous êtes née; & que l'appui de vos parens, que vous pouvez faire connoître, eſt capable d'ajuſter tout, pour aſſûrer votre bonheur, & faire donner un conſentiment au mariage qu'on trouve fait. Mais, pour moi, je ne rencontre aucun ſecours dans ce que je puis être, & l'on me voit dans un état qui n'adoucira pas les volontés d'un pere qui ne regarde que le bien.

HIACINTE.

Mais auſſi avez-vous cet avantage, que l'on ne tente point, par un autre parti, celui que vous aimez.

ZERBINETTE.

Le changement du cœur d'un amant n'eſt pas ce que l'on peut le plus craindre. On ſe peut naturellement croire aſſez de mérite pour garder ſa conquête; & ce que je vois de plus redoutable dans ces ſortes d'affaires, c'eſt la puiſſance paternelle, auprès de qui tout le mérite ne ſert de rien.

HIACINTE.

Hélas! Pourquoi faut-il que de juſtes inclinations

ſe trouvent traverſées? La douce choſe que d'aimer, lorſque l'on ne voit point d'obſtacle à ces aimables chaînes, dont deux cœurs ſe lient enſemble.

SCAPIN.

Vous vous moquez. La tranquillité, en amour, eſt un calme deſagréable. Un bonheur tout uni nous devient ennuyeux; il faut du haut & du bas dans la vie, & les difficultés, qui ſe mêlent aux choſes, réveillent les ardeurs, augmentent les plaiſirs.

ZERBINETTE.

Mon Dieu! Scapin, fais-nous un peu ce récit, qu'on m'a dit qui eſt ſi plaiſant, du ſtratagême dont tu t'es aviſé pour tirer de l'argent de ton vieillard avare. Tu ſçais qu'on ne perd point ſa peine, lorſqu'on me fait un conte; & que je le paye aſſez bien, par la joye qu'on m'y voit prendre.

SCAPIN.

Voilà Silveſtre qui s'en acquittera auſſi bien que moi. J'ai dans la tête certaine petite vengeance dont je vais goûter le plaiſir.

SILVESTRE.

Pourquoi, de gayeté de cœur, veux-tu chercher à t'attirer de méchantes affaires?

SCAPIN.

Je me plais à tenter des entrepaiſes hazardeuſes.

SILVESTE.

Je te l'ai déja dit, tu quitterois le deſſein que tu as, ſi tu m'en voulois croire.

SCAPIN.

Oui; mais c'eſt moi que j'en croirai.

SILVESTRE.

A quoi diable te vas-tu amuſer?

SCAPIN.

De quoi diable te mets-tu en peine?

SILVESTRE.

C'eſt que je vois que, ſans néceſſité, tu vas courir riſque de t'attirer une venue de coups de bâton.

SCAPIN.

Hé bien, c'eſt aux dépens de mon dos, & non pas du tien.

SILVESTRE.

Il eſt vray que tu es maître de tes épaules, & tu en diſpoſeras comme il te plaira.

SCAPIN.

Ces ſortes de périls ne m'ont jamais arrêté; & je hais ces cœurs puſillanimes qui, pour trop prévoir les ſuites des choſes, n'oſent rien entreprendre.

ZERBINETTE *à Scapin.*

Nous aurons beſoin de tes ſoins.

SCAPIN.

Allez, je vous irai bientôt rejoindre. Il ne ſera pas dit qu'impunément on m'ait mis en état de me trahir moi-même, & de découvrir des ſecrets qu'il étoit bon qu'on ne ſçût pas.

****

SCENE II.

GERONTE, SCAPIN.

GERONTE.

Hé bien, Scapin, comment va l'affaire de mon fils?

SCAPIN.

Votre fils, Monſieur, eſt en lieu de ſûreté; mais vous courez maintenant vous, le péril le plus grand du monde, & je voudrois, pour beaucoup, que vous fuſſiez dans votre logis.

GERONTE.

Comment donc?

SCAPIN.

A l'heure que je parle, on vous cherche de toutes parts pour vous tuer.

GERONTE.

Moi?

SCAPIN.

Oui.

GERONTE.

Et qui?

SCAPIN.

Le frère de cette perſonne qu'Octave a épouſée. Il croit que le deſſein que vous avez de mettre votre fille à la place que tient ſa ſœur, eſt ce qui pouſſe le plus fort à faire rompre leur mariage; &, dans cette penſée, il a réſolu hautement de décharger ſon déſeſpoir ſur vous; & de vous ôter la vie pour venger ſon honneur. Tous ſes amis, gens d'épée comme lui, vous cherchent de tous les côtés, & demandent de vos nouvelles. J'ai vû même, deçà & delà, des ſoldats de ſa compagnie, qui interrogent ceux qu'ils trouvent, & occupent par pelotons toutes les avenues de votre maiſon. De ſorte que vous ne ſçauriez aller chez vous; vous ne ſçauriez faire un pas ni à droit, ni à gauche, que vous ne tombiez dans leurs mains.

GERONTE.

Que ferai-je, mon pauvre Scapin?

SCAPIN.

Je ne ſçais pas, Monſieur, & voici une étrange affaire. Je tremble pour vous depuis les pieds juſqu'à la tête, &..... Attendez.

[*Scapin fait ſemblant d'aller voir au fond du théâtre, s'il n'y a perſonne.*]

GERONTE *en tremblant.*

Hé?

SCAPIN *revenant.*

Non, non, non, ce n'eſt rien.

GERONTE.

Ne ſçaurois-tu trouver quelque moyen pour me tirer de peine?

SCAPIN.

J'en imagine bien un; mais je courrois riſque, moi, de me faire aſſommer.

GERONTE.

Hé, Scapin, montre-toi ſerviteur zélé. Ne m'abandonne pas, je te prie.

SCAPIN.

Je le veux bien. J'ai une tendreſſe pour vous qui ne ſçauroit ſouffrir que je vous laiſſe ſans ſecours.

GE-

GERONTE.

Tu en ſeras récompenſé, je t'aſſûre; & je te promets cet habit-ci, quand je l'aurai un peu uſé.

SCAPIN.

Attendez. Voici une affaire que j'ai trouvée fort à propos pour vous ſauver. Il faut que vous vous mettiez dans ce ſac; & que....

GERONTE *croyant voir quelqu'un.*

Ah!

SCAPIN.

Non, non, non, ce n'eſt perſonne. Il faut, dis-je, que vous vous mettiez là-dedans, & que vous vous gardiez de remuer en aucune façon. Je vous chargerai ſur mon dos, comme un paquet de quelque choſe; & je vous porterai ainſi, au travers de vos ennemis, juſques dans votre maiſon, où, quand nous ſerons une fois, nous pourrons nous barricader, & envoyer querir main forte contre la violence.

GERONTE.

L'invention eſt bonne.

SCAPIN.

La meilleure du monde. Vous allez voir. [*à part.*] Tu me payeras l'impoſture.

GERONTE.

Hé?

SCAPIN.

Je dis que vos ennemis ſeront bien attrapés. Mettez-vous bien juſqu'au fond; & ſur-tout prenez garde *ne* vous point montrer, & de ne branler pas, quelque choſe qui puiſſe arriver.

GERONTE.

Laiſſe-moi faire. Je ſçaurai me tenir.

SCAPIN.

Cachez-vous. Voici un ſpadaſſin qui vous cherche. [*en contrefaiſant ſa voix.*] *Quoi! Je n'aurai pas l'abantage dé tuèr cé Géronte, & quelqu'un, par charité, né m'enſeignera pas où il eſt?* [*à Géronte, avec ſa voix ordinaire.*] Ne branlez pas. *Cadedis, jé lé trouvérai, ſe cachât-il au centre dé la terre.* [*à Géronte, avec ſon ton na-*

turel.] Ne vous montrez pas. *Oh, l'homme au ſac,* Monſieur. *Jé té vaille un louis, & m'enſeigne où put être Géronte.* Vous cherchez le Seigneur Géronte? *Oui mordi, Jé lé cherche.* Et pour quelle affaire, Monſieur? *Pour quelle affaire?* Oui. *Jé beux, cadédis, lé faire mourir ſous les coups dé bâton.* Oh, Monſieur, les coups de bâton ne ſe donnent point à des gens comme lui, & ce n'eſt pas un homme à être traité de la ſorte. *Qui? Cé fat dé Géronte, cé maraud, cé vélitre?* Le Seigneur Géronte, Monſieur, n'eſt ni fat, ni maraud, ni belître, & vous devriez, s'il vous plaît, parler d'autre façon. *Comment, tu mé traites à moi, avec cette hautur?* Je défends, comme je dois, un homme d'honneur qu'on offenſe. *Eſt-ce que tu es des amis dé cé Géronte?* Oui, Monſieur, j'en ſuis. *Ah, cadédis, tu es dé ſes amis, à la vonne hure.*

[*donnant pluſieurs coups de bâton ſur le ſac.*] *Tien. Boilà cé que jé té vaille pour lui.*

[*criant, comme s'il recevoit les coups de bâton.*] Ah, ah, ah, ah, ah, Monſieur! Ah, ah! Monſieur, tout beau. Ah! Doucement, ah, ah, ah! *Va, porte-lui céla de ma part. Adinſias.* Ah! Diable ſoit le gaſcon. Ah!

GERONTE *mettant la tête hors du ſac.*

Ah? Scapin, je n'en puis plus.

SCAPIN.

Ah! Monſieur, je ſuis tout moulu, & les épaules me font un mal épouvantable.

GERONTE.

Comment? C'eſt ſur les miennes qu'il a frappé.

SCAPIN.

Nenni, Monſieur, c'étoit ſur mon dos qu'il frappoit.

GERONTE.

Que veux-tu dire? J'ai bien ſenti les coups, & les ſens bien encore.

SCAPIN.

Non, vous dis-je, ce n'eſt que le bout du bâton qui a été juſques ſur vos épaules.

GERONTE.

Tu devois donc te retirer un peu plus loin, pour m'épargner...

SCAPIN *faiſant remettre Geronte dans le ſac.* Prenez garde. En voici un autre qui a la mine d'un étranger. *Parti, moi couvrir comme une baſque, & moi ne pouvre point trouſſair de tout le jour ſti tiable de Gironte?* Cachez vous bien. *Dites un peu moi ſons, monſir l'homme, s'il ve plaît, ſous ſçavoir point où l'eſt ſti Gironte que moi cherchir?* Non, Monſieur, je ne ſçais point où eſt Géronte. *Dites-moi le ſons franchemente, moi li fouloir pas grande choſe à lui. L'eſt ſeulement pour li donnir un petite régale ſur le dos, d'un douzaine de coups de bâtonne, & de trois ou quatre petites coups d'épée au trafers de ſon poitrine.* Je vous aſſûre, Monſieur, que je ne ſçais pas où il eſt. *Il me ſemble que ji ſoi remuar quelque choſe dans ſti ſac.* Pardonnez-moi, Monſieur. *Li eſt aſſûrément quelque hiſtoire là tetans.* Point du tout, Monſieur. *Moi l'aſoir enfie de donner ain coup d'épée dans ſti ſac.* Ah, Monſieur, gardez-vous-en bien. *Montre-le moi un pen ſons, ce que c'eſtre là.* Tout beau, Monſieur. *Quement, tout beau!* Vous n'avez que faire de vouloir voir ce que je porte. *Et moi je le fouloir foir, moi.* Vous ne le verrez point. *Ah, que de badinemente.* Ce ſont bardes qui m'appartiennent. *Montre-moi ſons, te dis-je.* Je n'en ferai rien. *Toi n'en faire rien!* Non. *Moi pailler de ſte batonne deſſus les épaules de toi.* Je me moque de cela. *Ah! Toi faire le trôle.* [*donnant des coups de bâton ſur le ſac, & criant comme s'il les recevoit.*] Ah, ah, ah, ah, Monſieur, ah, ah, ah, ah! *Juſqu'au reſoir; l'être-là un petit leçon pour l'i apprendre à toi à parlair inſolentemente.* Ah! Peſte ſoit du baragouineux. Ah!

GERONTE *ſortant ſa tête hors du ſac.*

Ah! Je ſuis roué.

SCAPIN.

Ah! Je ſuis mort.

GERONTE.

Pourquoi diantre faut-il qu'ils frappent ſur mon dos?

SCAPIN *lui remettant la tête dans le ſac.*

Prenez garde, voici une demi douzaine de ſoldats tout enſemble. [*contrefaiſant la voix de pluſieurs perſonnes.* [*Allons, tâchons à trouver ce Géronte, cherchons par-tout. N'épargnons point nos pas. Courons toute la ville. N'oublions aucun lieu. Viſitons tout. Furetons de tous les côtés. Par où irons-nous? Tournons par là. Non, par ici. A gauche. A droite. Nenni. Si fait.* [*à Géronte, avec ſa voix ordinaire.*] Cachez-vous bien. *Ah! Camarades. voici ſon valet. Allons, coquin, il faut que tu nous enſeignes où eſt ton maître.* Hé, Meſſieurs, ne me maltraitez point. *Allons, di-nous où il eſt? Parle. Hâte-toi, expédions. Dépêche vîte. Tôt.* Hé, Meſſieurs, doucement. [*Géronte met doucement la tête hors du ſac, & apperçoit la fourberie de Scapin.*] *Si tu ne nous fais trouver ton maître tout-à-l'heure, nous allons faire pleuvoir ſur toi une ondée de coups de bâton.* J'aime mieux ſouffrir toute choſe, que de vous découvrir mon maître. *Nous allons t'aſſommer.* Faites tout ce qu'il vous plaira. *Tu as envie d'être battu. Ah, tu en veux tâter? Voilà...* Oh!

[*Comme il eſt prêt de frapper, Géronte ſort du ſac, & Scapin s'enfuit.*]

GERONTE *ſeul.*

Ah! Infâme. Ah! Traître. Ah! Scélérat. C'eſt ainſi que tu m'aſſaſſines?

SCENE III.

ZERBINETTE, GERONTE.

ZERBINETTE *riant, ſans voir Géronte.*

Ah, ah! Je veux prendre un peu l'air.

GERONTE *à part, ſans voir Zerbinette.*

Tu me le payeras, je te jure.

ZERBINETTE *ſans voir Géronte.*

Ah, ah, ah, ah! La plaiſante hiſtoire, & la bonne duppe que ce vieillard.

GERONTE.

Il n'y a rien de plaiſant à cela, & vous n'avez que faire d'en rire.

ZERBINETTE.

Quoi? Que voulez-vous dire, Monſieur?

GERONTE.

Je veux dire que vous ne devez pas vous moquer de moi.

ZERBINETTE.

De vous?

GERONTE.

Oui.

ZERBINETTE.

Comment? Qui ſonge à ſe moquer de vous?

GERONTE.

Pourquoi venez-vous ici me rire au nez?

ZERBINETTE.

Cela ne vous regarde point, & je ris toute ſeule d'un conte qu'on vient de me faire, le plus plaiſant qu'on puiſſe entendre. Je ne ſçais pas ſi c'eſt parce que je ſuis intéreſſée dans la choſe; mais je n'ai jamais trouvé rien de ſi drôle qu'un tour qui vient d'être joué par un fils à ſon pere, pour en attraper de l'argent.

GERONTE.

Par un *fils* à ſon pere, pour en attraper de l'argent?

ZERBINETTE.

Oui. Pour peu que vous me preſſiez, vous me trouverez aſſez diſpoſée à vous dire l'affaire; & j'ai une démangeaiſon naturelle à faire part des contes que je ſçais.

GERONTE.

Je vous prie de me dire cette hiſtoire.

ZERBINETTE.

Je le veux bien. Je ne riſquerai pas grand'choſe à vous la dire, & c'eſt une avanture qui n'eſt pas pour être long-tems ſecrette. La deſtinée a voulu que je me trouvaſſe parmi une bande de ces perſonnes, qu'on appelle Egyptiens, & qui, rodant de province en province, ſe mêlent de dire la bonne fortune, & quelquefois de beaucoup d'autres choſes.

En arrivant dans cette ville, un jeune homme me vit, & conçut pour moi de l'amour. Dès ce moment, il s'attache à mes pas, & le voilà d'abord, comme tous les jeunes gens, qui croyent qu'il n'y a qu'à parler, & qu'au moindre mot qu'ils nous disent, leurs affaires ſont faites; mais il trouva une fierté qui lui fit un peu corriger ſes premières penſées. Il fit connoître ſa paſſion aux gens qui me tenoient, & il les trouva diſpoſés à me laiſſer à lui, moyennant quelque ſomme. Mais le mal de l'affaire étoit, que mon amant ſe trouvoit dans l'état où l'on voit très-ſouvent la plûpart des fils de famille, c'eſt-à-dire, qu'il étoit un peu dénué d'argent; il a une pere, qui, quoique riche, eſt un avaricieux fieffé, le plus vilain homme du monde. Attendez. Ne me ſçaurois-je ſouvenir de ſon nom? Ah! Aidez-moi un peu. Ne pouvez-vous me nommer quelqu'un de cette ville qui ſoit connu pour être avare au dernier point?

GERONTE.

Non.

ZERBINETTE.

Il y a à ſon nom du ron... ronte. Or... Oronte. Non. Gé... Géronte; oui Géronte juſtement; voilà mon vilain, je l'ai trouvé, c'eſt ce ladre-là que je dis. Pour venir à notre conte, nos gens ont voulu aujourd'hui partir de cette ville; & mon amant m'alloit perdre faute d'argent, ſi pour en tirer de ſon pere, il n'avoit trouvé du ſecours dans l'induſtrie d'un ſerviteur qu'il a. Pour le nom du ſerviteur, je le ſçais à merveille. Il s'appelle Scapin; c'eſt un homme incomparable, & il mérite toutes les louanges qu'on peut donner.

GERONTE *à part.*

Ah, coquin que tu es!

ZERBINETTE.

Voici le ſtratagême dont il s'eſt ſervi pour attraper ſa duppe. Ah, ah, ah, ah! Je ne ſçaurois m'en ſouvenir, que je ne rie de tout mon cœur. Ah, ah, ah! Il eſt allé trouver ce chien d'avare. Ah, ah, ah! & il lui a dit, qu'en ſe promenant ſur le port avec ſon fils, hi, hi, ils avoient vû une galère tur-

que, où on les avoit invités d'entrer, qu'un jeune turc leur y avoit donné la collation; ah! que, tandis qu'ils mangeoient, on avoit mis la galère en mer; & que le turc l'avoit renvoyé lui ſeul à terre dans un eſquif, avec ordre de dire au pere de ſon maître, qu'il emmenoit ſon fils en Alger, s'il ne lui envoyoit tout-à-l'heure cinq cens écus. Ah, ah, ah! Voilà mon ladre, mon, vilain, dans de furieuſes angoiſſes; & la tendreſſe qu'il a pour ſon fils fait un combat étrange avec ſon avarice. Cinq cens écus qu'on lui demande, ſont juſtement cinq cens coups de poignard qu'on lui donne. Ah, ah, ah! Il ne peut ſe réſoudre à tirer cette ſomme de ſes entrailles; & la peine qu'il ſouffre lui fait trouver cent moyens ridicules pour ravoir ſon fils. Ah, ah, ah! Il veut envoyer la juſtice en mer après la galère du turc. Ah, ah, ah! Il ſollicite ſon valet de s'aller offrir à tenir la place de ſon fils, juſqu'à ce qu'il ait amaſſé l'argent qu'il n'a pas envie de donner. Ah, ah, ah! Il abandonne, pour faire les cinq cens écus, quatre ou cinq vieux habits qui n'en valent pas trente. Ah, ah, ah! Le valet lui fait comprendre à tous coups l'impertinence de ſes propoſitions, & chaque réflexion eſt douloureuſement accompagnée, d'un, Mais que diable alloit-il faire dans cette galère? Ah, maudite galère! Traître de turc! Enfin après pluſieurs détours, après avoir *long-tems* gémi & ſoupiré... Mais il me ſemble que vous ne riez point de mon conte. Qu'en dites-vous?

GERONTE.

Je dis que le jeune homme eſt un pendard, un inſolent qui ſera puni par ſon pere, de tout ce qu'il lui a fait; que l'Egyptienne eſt une malaviſée, une impertinente, de dire des injures à un homme d'honneur qui ſçaura lui apprendre à venir ici débaucher les enfans de famille, & que le valet eſt un ſcélérat, qui ſera par Géronte envoyé au gibet avant qu'il ſoit demain.

SCENE IV.

ZERBINETTE, SILVESTRE.

SILVESTRE.

Où eſt-ce donc que vous vous échapez? Sçavez-vous bien que vous venez de parler là au pere de votre amant?

ZERBINETTE

Je viens de m'en douter, & je me ſuis adreſſée à lui-même, ſans y penſer, pour lui conter ſon hiſtoire.

SILVESTRE.

Comment ſon hiſtoire?

ZERBINETTE.

Oui. J'étois toute remplie du conte, & je brûlois de le redire. Mais qu'importe? Tant pis pour lui. Je ne vois pas que les choſes, pour nous, en puiſſent être ni pis, ni mieux.

SILVESTRE.

Vous aviez grande envie de babiller; & c'eſt avoir bien de la langue, que de ne pouvoir ſe taire de ſes propres affaires.

ZERBINETTE.

N'auroit-il pas appris cela de quelqu'autre?

****

SCENE V.

ARGANTE, ZERBINETTE, SILVESTRE.

ARGANTE.

Holà, Silveſtre.

SILVESTRE *à Zerbinette.*

Rentrez dans la maiſon. Voilà mon maître qui m'appelle.

SCE-

SCENE VI.

ARGANTE, SILVESTRE.

ARGANTE.

Vous vous êtes donc accordés, coquin, vous vous êtes accordés, Scapin, vous, & mon fils, pour me fourber; & vous croyez que je l'endure?

SILVESTRE.

Ma foi, Monsieur, si Scapin vous fourbe, je m'en lave les mains; & vous assûre que je n'y trempe en aucune façon.

ARGANTE.

Nous verrons cette affaire, pendard, nous verrons cette affaire; & je ne prétends pas qu'on me fasse passer la plume par le bec.

****

SCENE VII.

GERONTE, ARGANTE, SILVESTRE.

GERONTE.

Ah! Seigneur Argante, vous me voyez accablé de disgrace.

ARGANTE.

Vous me voyez aussi dans un accablement horrible.

GERONTE.

Le pendard de Scapin, par une fourberie, m'a attrapé cinq cens écus.

ARGANTE.

Le même pendard de Scapin, par une fourberie aussi, m'a attrapé deux cent pistoles.

GERONTE.

Il ne s'est pas contenté de m'attraper cinq cens écus, il m'a traité d'une manière que j'ai honte de dire. Mais il me la payera.

ARGANTE.

Je veux qu'il me faſſe raiſon de la pièce qu'il m'a jouée.

GERONTE.

Et je prétends faire de lui une vengeance exemplaire.

SILVESTRE *à part.*

Plaiſe au Ciel que, dans tout ceci, je n'aye point ma part!

GERONTE.

Mais ce n'eſt pas encore tout, Seigneur Argante, & un malheur nous eſt toujours l'avantcoureur d'un autre. Je me réjouiſſois aujourd'hui de l'eſpérance d'avoir ma fille, dont je faiſois toute ma conſolation; & je viens d'apprendre de mon homme qu'elle eſt partie il y a long-tems de Tarente, & qu'on y croit qu'elle a péri dans le vaiſſeau où elle s'embarqua.

ARGANTE.

Mais pourquoi, s'il vous plaît, la, tenir à Tarente, & ne vous être pas donné la joye de l'avoir avec vous?

GERONTE.

J'ai eu mes raiſons pour cela; & des intérêts de famille m'ont obligé juſqu'ici à tenir fort ſecret ce ſecond mariage. Mais que vois-je?

****

SCENE VIII.

ARGANTE, GERONTE, NERINE, SILVESTRE.

GERONTE.

Ah! Te voilà, Nérine.

NERINE *ſe jettant aux genoux de Géronte.*

Ah! Seigneur Pandolphe, que...

GERONTE.

Appelle-moi Géronte, & ne te ſers plus de ce nom. Les raiſons ont ceſſé qui m'avoient obligé à le prendre parmi vous à Tarente.

NERINE.

Las! Que ce changement de nom nous a cauſé de troubles & d'inquiétudes dans les ſoins que nous avons *pris* de vous venir chercher ici!

GERONTE.

Où eſt ma fille & ſa mere?

NERINE.

Votre fille, Monſieur, n'eſt pas loin d'ici; mais avant que de vous la faire voir, il faut je vous demande pardon de l'avoir mariée, dans l'abandonnement où, faute de vous rencontrer, je me ſuis trouvée avec elle.

GERONTE.

Ma fille mariée?

NERINE.

Oui, Monſieur.

GERONTE.

Et avec qui?

NERINE.

Avec un jeune homme nommé Octave, fils d'un certain Seigneur Argante.

GERONTE.

O Ciel!

ARGANTE.

Quelle *rencontre!*

GERONTE.

Méne-nous, méne-nous promtement où elle eſt.

NERINE.

Vous n'avez qu'à entrer dans ce logis.

GERONTE.

Paſſe devant. Suivez-moi, ſuivez-moi, Seigneur Argante.

SILVESTRE *ſeul.*

Voilà une avanture qui eſt tout-à-fait ſurprenante.

SCENE IX.

SCAPIN, SILVESTRE.

SCAPIN.

Hé bien Silveſtre, que font nos gens?

SILVESTRE.

J'ai deux avis à te donner. L'un, que l'affaire d'Octave eſt accommodée. Notre Hiacinte s'eſt trouvée la fille du Seigneur Géronte; & le hazard a fait, ce que la prudence des peres avoit délibéré. L'autre avis, c'eſt que les deux vieillards font contre toi des menaces épouvantables; & ſur-tout le Seigneur Géronte.

SCAPIN.

Cela n'eſt rien. Les menaces ne m'ont jamais fait mal; & ce ſont des nuées qui paſſent bien loin ſur nos têtes.

SILVESTRE.

Pren garde à toi. Les fils ſe pourroient bien raccommoder avec les peres, & toi demeurer dans la naſſe.

SCAPIN.

Laiſſe-moi faire, je trouverai moyen d'appaiſer les courroux, &....

SILVESTRE.

Retire-toi, les voilà qui ſortent.

SCENE X.

GERONTE, ARGANTE, HIACINTE, ZERBINETTE, NERINE, SILVESTRE.

GERONTE.

Allons, ma fille, venez chez moi. Ma joye auroit été parfaite, ſi j'y avois pû voir votre mere avec vous.

ARGANTE.

Voici Octave tout à propos.

SCENE XI.

ARGANTE, GERONTE, OCTAVE, HIACINTE, ZERBINETTE, NERINE, SILVESTRE.

ARGANTE.

Venez, mon fils, venez vous réjouir avec nous de l'heureuſe avanture de votre mariage. Le Ciel...

OCTAVE.

Non, mon pere; toutes vos propoſitions de mariage ne ſerviront de rien. Je dois lever le maſque avec vous, & l'on vous a dit mon engagement.

ARGANTE.

Oui. Mais tu ne ſçais pas...

OCTAVE.

Je ſçais tout ce qu'il faut ſçavoir.

ARGANTE.

Je te veux dire que la fille du Seigneur Géronte...

OCTAVE.

La fille du Seigneur Géronte ne me ſera jamais de rien.

GERONTE.

C'eſt elle...

OCTAVE *à Géronte.*

Non, Monſieur, je vous demande pardon, mes réſolutions ſont priſes.

SILVESTRE *à Octave.*

Ecoutez...

OCTAVE.

Non. Tai-toi. Je n'écoute rien.

ARGANTE *à Octave.*

Ta femme...

OCTAVE.

Non, vous dis-je, mon pere, je mourrai plûtôt que de quitter mon aimable Hiacinte. Oui, vous avez beau faire. [*Traverſant le théatre pour ſe mettre à côté d'Hiacinte.*] la voilà celle à qui ma foi eſt engagée; je l'aimerai toute ma vie, & je ne veux point d'autre femme.

ARGANTE

Hé bien, c'eſt elle qu'on te donne. Quel diable d'étourdi qui ſuit toujours ſa pointe!

HIACINTE *montrant Géronte.*

Oui, Octave, voilà mon pere que j'ai trouvé, & nous nous voyons hors de peine.

GERONTE.

Allons chez moi, nous ſerons mieux qu'ici pour nous entretenir.

HIACINTE *montrant Zerbinette.*

Ah! Mon pere, je vous demande par grace, que je ne ſois point ſéparée de l'aimable perſonne que vous voyez. Elle a un mérite, qui vous fera concevoir de l'eſtime pour elle quand il ſera connu de vous.

GERONTE.

Tu veux que je tienne chez moi une perſonne qui eſt aimée de ton frere, & qui m'a dit tantôt au nez mille ſottiſes de moi-même.

ZERBINETTE.

Monſieur, je vous prie de m'excuſer. Je n'aurois pas parlé de de la ſorte, ſi j'avois ſçû que c'étoit vous, & je ne vous connoiſſois que de réputation?

GERONTE.

Comment, que de réputation?

HIACINTE.

Mon pere, la paſſion que mon frere a pour elle n'a rien de criminel, & je réponds de ſa vertu.

GERONTE.

Voilà qui eſt fort bien. Ne voudroit-on point que je mariaſſe mon fils avec elle? Une fille inconnuë, qui fait le métier de coureuſe.

SCENE XII.

ARGANTE, GERONTE, LEANDRE, OCTAVE, HIACINTE, ZERBINETTE, NERINE, SILVESTRE.

LEANDRE.

Mon pere, ne vous plaignez point que j'aime une

inconnuë, ſans naiſſance & ſans bien. Ceux de qui je l'ai rachetée, viennent de me découvrir qu'elle eſt de cette ville, & d'honnête famille, que ce ſont eux qui l'y ont dérobée à l'âge de quatre ans; & voici un braſſelet qu'ils m'ont donné, qui pourra nous aider à trouver ſes parens.

ARGANTE.

Hélas! A voir ce braſſelet, c'eſt ma fille que je perdis à l'âge que vous dites.

GERONTE.

Votre fille?

ARGANTE.

Oui, c'eſt; & j'y vois tous les traits qui m'en peuvent rendre aſſuré. Ma chére fille.

HIACINTE.

O Ciel! Que d'avantures extraordinaires!

****

SCENE XIII.

ARGANTE GERONTE, LEANDRE, OCTAVE, HIACINTE, ZERBINETTE, NERINE, SILVESTRE, CARLE.

CARLE.

Ah! *Meſſieurs*, il vient d'arriver un accident étrange.

GERONTE.

Quoi?

CARLE.

Le pauvre Scapin....

GERONTE.

C'eſt un coquin que je veux faire pendre.

CARLE.

Hélas! Monſieur, vous ne ſerez pas en peine de cela. En paſſant contre un bâtiment, il lui eſt tombé ſur la tête un marteau de tailleur de pierre, qui lui a briſé l'os, & découvert toute la cervelle. Il ſe meurt, & il a prié qu'on l'apportât ici pour vous pouvoir parler avant que de mourir.

ARGANTE.

Où eſt-il?

CARLE.

Le voilà.

****

SCENE DERNIERE.

ARGANTE, GERONTE, LEANDRE, OCTAVE, HIACINTE, ZERBINETTE, NERINE, SCAPIN, SILVESTRE, CARLE.

SCAPIN *apporté par deux hommes, & la tête entournée de linges, comme s'il avoit été bleſſé.*

Ah, ah! Meſſieurs, vous me voyez.... Ah! Vous me voyez dans un étrange état... Ah! Je n'ai pas voulu mourir, ſans venir demander pardon à toutes les perſonnes que je puis avoir offenſées. Ah! Oui, Meſſieurs, avant que de rendre le dernier ſoupir, je vous conjure de tout mon cœur, de vouloir me pardonner tout ce que je puis vous avoir fait, & principalement le Seignenr Argante & le Seigneur Géronte. Ah!

ARGANTE.

Pour moi, je te pardonne; va, meurs en repos.

SCAPIN *à Géronte.*

C'eſt vous, Monſieur, que j'ai le plus offenſé par les coups de bâton que...

GERONTE.

Ne parle point davantage, je te pardonne auſſi.

SCAPIN.

C'a été une témérité bien grande à moi, que les coups de bâton que je...

GERONTE.

Laiſſons cela.

SCAPIN.

J'ai, en mourant, une douleur inconcevable des coups de bâton que...

GE-

GERONTE.

Mon Dieu! Tai-toi.

SCAPIN.

Les malheureux coups de bâton que je vous..

GERONTE.

Tai-toi, te dis-je, j'oublie tout.

SCAPIN.

Hélas, quelle bonté! Mais eſt-ce de bon cœur, Monſieur, que vous me pardonnez ces coups de bâton que....

GERONTE.

Hé, oui. Ne parlons plus de rien; je te pardonne tout, voilà qui eſt fait.

SCAPIN.

Ah! Monſieur, je me ſens tout ſoulagé depuis cette parole.

GERONTE.

Oui; mais je te pardonne à la charge que tu mourras.

SCAPIN.

Comment, Monſieur?

GERONTE.

Je me dédis de ma parole, ſi tu réchappes.

SCAPIN.

Ah! Ah! Voilà mes foibleſſes qui me reprennent.

ARGANTE.

Seigneur Géronte, en faveur de notre joye, il faut lui pardonner ſans condition.

GERONTE.

Soit.

ARGANTE.

Allons ſouper enſemble, pour mieux goûter notre plaiſir.

SCAPIN.

Et moi, qu'on me porte au bout de la table, en attendant que je meure.

LES FOURBERIES DE SCAPIN,

Comédie en prose & en trois Actes, représentée sur le Théâtre du Palais Royal le 24 Mai 1671.

Les Fourberies de Scapin sont une de ces Farces, que Molière avoit préparées en Province. Il n'avoit pas fait scrupule d'y inférer deux Scènes entières du *Pédant joué*, mauvaise Pièce de Cirano de Bergérac. On prétend que quand on lui reprochoit ce plagiarisme, il répondoit: *Ces deux Scènes sont assez bonnes; cela m'appartenoit de droit: il est permis de reprendre son bien par-tout où on le trouve.*

Si Molière avoit donné la Farce des Fourberies de Scapin pour une vraie Comédie, Despréaux auroit eu raison de dire dans son Art Poëtique:

C'est par-là que Molière illustrant ses Ecrits,
Peut-être de son Art eût emporté le prix,
Si moins ami du peuple en ses doctes peintures,
Il n'eût point fait souvent grimacer ses figures;
Quitté pour le bouffon l'agréable & le fin,
Et sans honte à Térence allié Tabarin.
Dans ce sac ridicule où Scapin s'enveloppe,
Je ne reconnois plus l'Auteur du Misantrope.

On pourroit répondre à ce grand Critique, que Molière n'a point allié Térence avec Tabarin dans ses vraies Comédies, où il surpasse Térence: que s'il a déféré au goût du Peuple, c'est dans ses Farces, dont le seul titre annonce du bas comique; & que ce bas comique étoit nécessaire pour soutenir la Troupe.

Molière ne pensoit pas que les Fourberies de Scapin & le Mariage forcé valussent l'Avare, le Tartuffe & le Misantrope, ou fussent du même genre. De plus, comment Despréaux peut-il dire, que *Molière peut-être de son Art eût emporté le prix*? Qui aura donc ce prix, si Molière ne l'a pas?

FIN.

PSICHÉ,

TRAGI-COMÉDIE,

ET BALLET.

AVERTISSEMENT.

Cet ouvrage n'eſt pas tout d'une même main. Le carnaval approchoit, & les ordres preſſans du Roy, qui vouloit en voir pluſieurs repréſentations avant le carême, obligérent Molière à avoir recours à d'autres perſonnes. Il n'y a de lui que le plan & la diſpoſition du ſujet, les vers qui ſe récitent dans le prologue, la première ſcene du ſecond acte, & la première ſcene du troiſiéme. Le reſte de la piéce eſt de Pierre Corneille, qui y a employé une quinzaine de jours. Les paroles qui ſe chantent en muſique, ſont de Quinault, à la réſervé de la plainte Italienne.

ACTEURS.

ACTEURS DU PROLOGUE.

FLORE.
VERTUMNE, Dieu des jardins.
PALE'MON, Dieu des eaux.
VE'NUS.
L'AMOUR.
E'GIALE, } Graces.
PHAENE, }
NYMPHES de la ſuite de Flore, *chantantes.*
DRYADES & SYLVAINS de la ſuite de Vertume, danſans.
SYLVAINS chantans.
DIEUX DES FLEUVES de la ſuite de Palémon, danſans.
DIEUX DES FLEUVES chantans.
NAYADES
AMOURS de la ſuite de Vénus, danſans.

ACTEURS DE LA TRAGI-COMEDIE.

JUPITER.
VE'NUS.
L'AMOUR.
ZEPHIRE. }
E'GIALE, } Graces.
PHAE'NE }
LE ROI, pere de Pſiché,
PSICHE'. }
AGLAURE, } ſœurs de Pſiché.
CIDIPPE, }
CLEOME'NE, } Princes, amans de Pſiché.
AGE'NOR, }
LYCAS, Capitaine des Gardes.
DEUX AMOURS.
LE DIEU D'UN FLEUVE.
Suite du Roi.

ACTEURS DES INTERMEDES.

PREMIER INTERMEDE.

FEMME désolée, chantante.
DEUX HOMMES affligés, chantans.
HOMMES affligés, } danſans.
FEMMES désolées, }

SECOND INTERMEDE.

VULCAIN.
CYCLOPES danſans.
FE'ES danſantes.

TROISIEME INTERMEDE.

UN ZE'PHIRE chantant.
DEUX AMOURS chantans.
ZE'PHIRS danſans.
AMOURS danſans.

QUATRIEME INTERMEDE.

FURIES danſantes.
LUTINS faiſant des ſauts périlleux.

CINQUIEME INTERMEDE.

NOCES DE L'AMOUR ET DE PSICHE'.

APOLLON.
LES MUSES, chantantes.
ARTS traveſtis en bergers galans, danſans.
BACCHUS.
SILENE.
DEUX SATYRES chantans.
DEUX SATYRES voltigeans.
EGYPANS danſans.
MENADES danſantes.
MOME.
POLICHINELLES danſans.
MATASSINS danſans.
MARS.
GUERRIERS portant des enſeignes.
GUERRIERS portant des piques.
GUERRIERS portant des maſſes & des boucliers.
CHOEUR des Divinités céleſtes.

PROLOGUE DE PSICHÉ.

I. Punt delin. et fecit, 1740.

TAYLOR INST.
OXFORD

PSICHÉ,

TRAGI-COMEDIE ET BALLET.

****

PROLOGUE.

Le théâtre représente, sur le devant, un lieu champêtre, & la mer dans le fond.

SCENE PREMIERE.

FLORE, VERTUMNE, PALEMON, NYMPHES DE FLORE, DRYADES, SYLVAINS, FLEUVES, NAYADES.

On voit des nuages suspendus en l'air qui, en descendant, roulent, s'ouvrent, s'étendent; &, répandus dans toute la largeur du théâtre, laissent voir VENUS & L'AMOUR accompagnés de six AMOURS, &, à leurs côtés, EGIALE & PHAENE.

FLORE.

Ce n'eſt plus le tems de la guerre;
Le plus puiſſant des Rois
Interrompt ſes exploits,
Pour donner la paix à la terre.
Deſcendez, mere des Amours,
Venez nous donner de beaux jours.

CHOEUR *des divinités de la terre & des eaux.*

Nous goûtons une paix profonde,
Les plus doux jeux ſont ici bas;
On doit ce repos plein d'appas
Au plus grand Roi du monde.
Deſcendez, mere des Amours,
Venez nous donner de beaux jours.

PREMIERE ENTRE'E DE BALLET.

Les Dryades, les Sylvains, les Dieux des fleuves & les Nayades ſe réuniſſent & danſent à l'honneur de Vénus.

VERTUMNE.

Rendez-vous, beautés cruelles,
Soupirez à votre tour.

PALEMON.

Voici la reine des belles,
Qui vient inſpirer l'amour.

VERTUMNE.

Un bel objet toujours ſévére.
Ne ſe fait jamais bien aimer.

PALEMON.

C'eſt la beauté qui commence de plaire,
Mais la douceur achéve de charmer.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

C'eſt la beauté qui commence de plaire,
Mais la douceur achéve de charmer.

VERTUMNE.

Souffrons tous qu'Amour nous bleſſe;
Languiſſons, puiſqu'il le faut.

PALEMON.

Que ſert un cœur ſans tendreſſe?
Eſt-il un plus grand défaut?

VERTUMNE.

Un bel objet toujours ſévére
Ne ſe fait jamais bien aimer.

PALEMON.

C'eſt la beauté qui commence de plaire,
Mais la douceur achéve de charmer.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

C'eſt la beauté qui commence de plaire;
Mais la douceur achéve de charmer.

FLORE.

Eſt-on ſage,
Dans le bel âge,
Eſt-on ſage
De n'aimer pas?
Que, ſans ceſſe,
L'on ſe preſſe

De

De goûter les plaiſirs ici-bas.
La ſageſſe
De la jeuneſſe,
C'eſt de ſçavoir jouir de ſes appas.

II. ENTRÉE DE BALLET.

Les Divinités de la terre & des eaux mêlent leurs danſes au chant de Flore.

FLORE.

L'amour charme
Ceux qu'il déſarme:
L'Amour charme,
Cédons-lui tous.
Notre peine
Seroit vaine
De vouloir réſiſter à ſes coups;
Quelque chaîne
Qu'un amant prenne,
La liberté n'a rien qui ſoit ſi doux.

CHOEUR *des Divinités de la terre & des eaux.*

Nous goûtons une paix profonde,
Les plus doux jeux ſont ici-bas;
On doit ce repos plein d'appas
Au plus grand Roi du monde.
Déſcendez, mere des Amours,
Venez nous donner de beaux jours.

III. ENTRÉE DE BALLET.

Les Dryades, les Sylvains, les Dieux des fleuves, & les Nayades, voyant approcher Vénus, continuent d'exprimer, par leurs danſes, la joye que leur inſpire ſa préſence.

VENUS *dant ſa machine.*

Ceſſez, ceſſez pour moi tous vos chants d'allégreſſe,
De ſi rares honneurs ne m'appartiennent pas,
Et l'hommage qu'ici votre bonté m'adreſſe,
Doit être réſervé pour de plus doux appas.
C'eſt une trop vieille méthode
De me venir faire ſa cour,
Toutes les choſes ont leur tour,
En Vénus n'eſt plus à la mode.

Il eſt d'autres attraits naiſſans,
Où l'on va porter ſes encens;
Pſiché, Pſiché la belle, aujourd'hui tient ma place,
Déjà tout l'univers s'empreſſe à l'adorer,
Et c'eſt trop que, dans ma diſgrace,
Je trouve encor quelqu'un qui me daigne honorer.
On ne balance point entre mes deux mérites,
A quitter mon parti tout s'eſt licentié,
Et, du nombreux amas de Graces favorites
Dont je traînois par-tout les ſoins & l'amitié,
Il ne m'en eſt reſté que deux des plus petites,
Qui m'accompagnent par pitié.
Souffrez que ces demeures ſombres
Prêtent leur ſolitude aux troubles de mon cœur,
Et me laiſſez, parmi leurs ombres,
Cacher ma honte & ma douleur

Flore & les autres Déités ſe retirent; & Vénus avec ſa ſuite ſort de ſa machine.

SCENE II.

VENUS deſcenduë ſur la terre, L'AMOUR, EGIALE, PHAENE, AMOURS.

EGIALE.

Nous ne ſçavons, Déeſſe, comment faire,
Dans ce chagrin qu'on voit vous accabler,
Notre reſpect veut ſe taire,
Notre zéle veut parler.

VENUS.

Parlez; mais, ſi vos ſoins aſpirent à me plaire,
Laiſſez tous vos conſeils pour une autre ſaiſon;
Et ne parlez de ma colére,
Que pour dire que j'ai raiſon.
C'étoit-là, c'étoit-là la plus ſenſible offenſe,
Que ma Divinité pût jamais recevoir;
Mais j'en aurai la vengeance,
Si les Dieux ont du pouvoir.

PHAENE.

Vous avez plus que nous de clartés, de ſageſſe,
Pour juger ce qui peut être digne de vous;
Mais, pour moi, j'aurois crû qu'une grande Déeſſe
Devroit moins ſe mettre en courroux.

VENUS.

Et c'eſt-là la raiſon de ce courroux extrême.
Plus mon rang a d'éclat, plus l'affront eſt ſanglant;
Et, ſi je n'étois pas dans ce degré ſuprême,
Le dépit de mon cœur ſeroit moins violent.
Moi, la fille du Dieu qui lance le tonnerre,
Mere du Dieu qui fait aimer,
Moi, les plus doux ſouhaits du Ciel & de la Terre,
Et qui ne ſuis venue au jour que pour charmer,
Moi, qui, par tout ce qui reſpire,
Ai vû de tant de vœux encenſer mes autels
Et qui, de la beauté, par des droits immortels
Ai tenu de tout tems le ſouverain empire,
Moi, dont les yeux ont mis deux grandes Déités
Au point de me céder le prix de la plus belle
Je me vois ma victoire & mes droits diſputés
Par une chetive mortelle?
Le ridicule excès d'un fol entêtement,
Va juſqu'à m'oppoſer une petite fille?
Sur ſes traits & les miens j'eſſuyerai conſtamment
Un téméraire jugement,
Et, du haut de Cieux, où je brille,
J'entendrai prononcer aux mortels prévenus,
Elle eſt plus belle que Vénus?

EGIALE.

Voilà comme l'on fait, c'eſt le ſtile des hommes,
Ils ſont impertinens dans leurs comparaiſons.

PHAENE.

Ils ne ſçauroient louer, dans le ſiécle où nous ſommes,
Qu'ils n'outragent les plus grands noms.

VENUS.

Ah! Que de ces trois mots la rigueur inſolente
Venge bien Junon & Pallas,
Et conſole leurs cœurs de la gloire éclatante
Que la fameuſe pomme aiquit à mes appas!
Je les vois s'applaudir de mon inquiétude,
Affecter à toute heure un ris malicieux,
Et, d'un fixe regard, chercher avec étude
Ma confuſion dans mes yeux.
Leur triomphante joye, au fort d'un tel outrage,
Semble me venir dire, inſultant mon courroux,

Vante, vante, Vénus. les traits de ton viſage,
Au jugement d'un ſeul tu l'emportas ſur nous,
Mais, par le jugement de tous,
Une ſimple mortelle a ſur toi l'avantage.
Ah ! Ce coup-là m'achéve, il me perce le cœur,
Je n'en puis plus ſouffrir les rigueurs ſans égales;
Et c'eſt trop de ſurcroît à ma vive douleur,
Que le plaiſir de mes rivales.
Mon fils, ſi j'eus jamais ſur toi quelque crédit,
Et ſi jamais je te fus chére,
Si tu portes un cœur à ſentir le dépit
Qui trouble le cœur d'une mere
Qui ſi tendrement te chérit,
Employe, employe ici l'effort de ta puiſſance
A ſoutenir mes intérêts;
Et fais à Pſiché, par tes traits,
Sentir les traits de ma vengeance.
Pour rendre ſon cœur malheureux,
Pren celui de tes traits le plus propre à me plaire,
Le plus empoiſonné de ceux
Que tu lances dans ta colère.
Du plus bas, du plus vil, du plus affreux mortel,
Fais que, juſqu'à la rage, elle ſoit enflammée;
Et qu'elle ait à ſouffrir le ſupplice cruel
D'aimer, & n'être point aimée.

L'AMOUR.

Dans le monde on n'entend que plaintes de l'amour;
On m'impute par-tout milles fautes commiſes,
Et vous ne croiriez point le mal & les ſottiſes
Que l'on dit de moi chaque jour.
Si pour ſervir votre colère....

VENUS.

Va, ne réſiſte point aux ſouhaits de ta mere;
N'applique tes raiſonnemens
Qu'à chercher les plus promts momens
De faire un ſacrifice à ma gloire outragée.
Pars, pour toute réponſe à mes empreſſemens;
Et ne me revois point que je ne ſois vengée.

[*L'Amour s'envole.*]

Fin du Prologue.

PSICHÉ.

F. Rosa delin. et pinx. 1740.

PSICHE,

TRAGI-COMEDIE, & BALLET.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre repréſente le Palais du Roi.

SCENE PREMIERE.

AGLAURE, CIDIPPE.

AGLAURE.

Il eſt des maux, ma ſœur, que le ſilence aigrit,
Laiſſons, laiſſons parler mon chagrin & le vôtre;
Et de nos cœurs, l'un à l'autre,
Exhalons le cuiſant dépit.
Nous nous voyons ſœurs d'infortune;
Et la vôtre & la mienne ont un ſi grand rapport,
Que nous pouvons mêler toutes les deux en une,
Et, dans notre juſte tranſport,
Murmurer, à plainte commune,
Des cruautés de notre ſort.
Quelle fatalité ſecrette,
Ma ſœur, ſoumet tout l'univers
Aux attraits de notre cadette;
Et, de tant de Princes divers
Qu'en ces lieux la fortune jette,
N'en préſente aucun à nos fers?
Quoi! Voir de toutes parts, pour lui rendre les armes,
Les cœurs ſe précipiter,
Et paſſer devant nos charmes,
Sans s'y vouloir arrêter?
Quel ſort ont nos yeux en partage,

Et qu'eſt-ce qu'ils ont fait aux Dieux
De ne jouir d'aucun hommage,
Parmi tous ces tributs de ſoupirs glorieux
Dont le ſuperbe avantage
Fait triompher d'autres yeux?
Eſt-il pour nous, ma ſœur, de plus rude diſgrace,
Que de voir tous les cœurs mépriſer nos appas;
Et l'heureuſe Pſiché jouir avec audace
D'une foule d'amans attachés à ſes pas?

CIDIPPE.

Ah! Ma ſœur, c'eſt une avanture
A faire perdre la raiſon;
Et tous les maux de la nature
Ne ſont rien en comparaiſon.

AGLAURE.

Pour moi, j'en ſuis ſouvent juſqu'à verſer des larmes.
Tout plaiſir, tout repos, par-là m'eſt arraché;
Contre un pareil malheur ma conſtance eſt ſans armes,
Toujours à ce chagrin mon eſprit attaché
Me tient devant les yeux la honte de nos charmes,
Et le triomphe de Pſiché.
La nuit, il m'en repaſſe une idée éternelle
Qui ſur toute choſe prévaut,
Rien ne me peut chaſſer cette image cruelle;
Et, dès qu'un doux ſommeil me vient délivrer d'elle,
Dans mon eſprit, auſſi-tôt,
Quelque ſonge la rappelle
Qui me réveille en ſurſaut.

CIDIPPE.

Ma ſœur, voilà mon martyre.
Dans vos diſcours je me voi;
Et vous venez-là de dire
Tout ce qui ſe paſſe en moi.

AGLAURE.

Mais encor, raiſonnons un peu ſur cette affaire.
Quels charmes ſi puiſſans en elle ſont épars?
Et par où, dite-moi, du grand ſecret de plaire,
L'honneur eſt-il acquis à ſes moindres regards?

Que voit-on dans ſa perſonne,
Pour inſpirer tant d'ardeurs?
Quel droit de beauté lui donne
L'empire de tous les cœurs?
Elle a quelques attraits, quelque éclat de jeuneſſe,
On en tombe d'accord, je n'en diſconviens pas;
Mais lui céde-t-on fort pour quelque peu d'aineſſe,
Et ſe voit-on ſans appas?
Eſt-on d'une figure à faire qu'on ſe raille?
N'a-t-on point quelques traits, & quelques agrémens,
Quelque teint, quelques yeux, quelque air & quelque taille
A pouvoir dans nos fers jetter quelques amans?
Ma ſœur, faites-moi la grace
De me parler franchement.
Suis-je faite d'un air, à votre jugement,
Que mon mérite au ſien doive céder la place;
Et, dans quelque ajuſtement,
Trouvez-vous qu'elle m'efface?

CIDIPPE.

Qui? Vous, ma ſœur? Nullement.
Hier à la chaſſe, près d'elle,
Je vous regardai long-tems,
Et, ſans vous donner d'encens,
Vous me parûtes plus belle.
Mais, moi, dites, ma ſœur, ſans me vouloir flater,
Sont-ce des viſions que je me mets en tête,
Quand je me crois taillée à pouvoir mériter
La gloire de quelque conquête?

AGLAURE.

Vous, ma ſœur? Vous avez, ſans nul déguiſement,
Tout ce qui peut cauſer une amoureuſe flâme.
Vos moindres actions brillent d'un agrément
Dont je me ſens toucher l'ame;
Et je ſerois votre amant,
Si j'étois autre que femme.

CIDIPPE.

D'où vient donc qu'on la voit l'emporter ſur nous deux,

Qu'à ſes premiers regards les cœurs rendent les armes;
Et que, d'aucun tribut de ſoupirs & de vœux,
On ne fait honneur à nos charmes?

AGLAURE.

Toutes les dames, d'une voix,
Trouvent ſes attraits peu de choſe;
Et, du nombre d'amans qu'elle tient ſous ſes loix,
Ma ſœur, j'ai découvert la cauſe.

CIDIPPE.

Pour moi, je la devine; & l'on doit préſumer
Qu'il faut que là-deſſous ſoit caché du myſtère.
Ce ſecret de tout enflammer
N'eſt point de la nature un effet ordinaire,
L'art de la Theſſalie entre dans cette affaire;
Et quelque main a ſçû, ſans doute, lui former
Un charme pour ſe faire aimer.

AGLAURE.

Sur un plus fort appui ma croyance ſe fonde;
Et le charme qu'elle a pour attirer les cœurs,
C'eſt un air, en tout tems, deſarmé de rigueurs,
Des regards careſſans que la bouche ſeconde,
Un ſouris, chargé de douceurs,
Qui tend les bras à tout le monde,
Et ne vous promet que faveurs.
Notre gloire n'eſt plus aujourd'hui conſervée;
Et l'on n'eſt plus au tems de ces nobles fiertés,
Qui, par un digne eſſai d'illuſtres cruautés,
Vouloient voir d'un amant la conſtance éprouvée.
De tout ce noble orgueil, qui nous ſéyoit ſi bien,
On eſt bien deſcendu dans le ſiécle où nous ſommes,
Et l'on en eſt réduite à n'eſpérer plus rien,
A moins que l'on ſe jette à la tête des hommes.

CIDIPPE.

Oui, voilà le ſecret de l'affaire; & je voi
Que vous le prenez mieux que moi.
C'eſt pour nous attacher à trop de bienſéance,
Qu'aucun amant, ma ſœur, à nous ne veut venir;
Et nous voulons trop ſoutenir
L'honneur de notre ſexe, & de notre naiſſance.
Les hommes maintenant aiment ce qui leur rit,

L'es-

L'eſpoir, plus que l'amour, eſt ce qui les attire;
Et c'eſt par-là que Pſiché nous ravit
Tous les amans qu'on voit ſous ſon empire.
Suivons, ſuivons l'exemple, ajuſtons-nous au tems;
Abaiſſons-nous, ma ſœur, à faire des avances;
Et ne ménageons plus de triſtes bienſéances
Qui nous ôtent les fruits du plus beau de nos ans.

AGLAURE.

J'approuve la penſée, & nous avons matière
D'en faire l'épreuve première
Aux deux Princes qui ſont les derniers arrivés.
Ils ſont charmans, ma ſœur; & leur perſonne entière
Me.... Les avez-vous obſérves?

CIDIPPE.

Ah! Ma ſœur, ils ſont faits tous deux d'une manière,
Que mon ame.... Ce ſont deux Princes achevés.

AGLAURE.

Je trouve qu'on pourroit rechercher leur tendreſſe,
Sans ſe faire deshonneur.

CIDIPPE.

Je trouve que, ſans honte, une belle Princeſſe
Leur pourroit donner ſon cœur.

AGLAURE.

Les voici tous deux; & j'admire
Leur air & leur ajuſtement.

CIDIPPE.

Ils ne démentent nullement
Tout ce que nous venons de dire.

****

SCENE II.

CLEOMENE, AGENOR, AGLAURE, CIDIPPE.

AGLAURE.

D'où vient, Princes, d'où vient que vous fuyez ainſi?
Prenez-vous l'épouvante en nous voyant paroître?

CLEOMENE.

On nous faiſoit croire qu'ici
La Princeſſe Pſiché, Madame, pourroit être.

AGLAURE.

Tous ces lieux n'ont-ils rien d'agréable pour vous,
Si vous ne les voyez ornés de ſa préſence?

AGENOR.

Ces lieux peuvent avoir des charmes aſſez doux;
Mais nous cherchons Pſiché dans notre impatience.

CIDIPPE.

Quelque choſe de bien preſſant
Vous doit, à la chercher, pouſſer tous deux, ſans doute.

CLEOMENE.

Le motif eſt aſſez puiſſant,
Puiſque noire fortune, enfin, en dépend toute.

AGLAURE.

Ce ſeroit trop à nous, que de nous informer
Du ſecret que ces mots nous peuvent enfermer.

CLEOMENE.

Nous ne prétendons point en faire de myſtère,
Auſſi bien, malgré nous, paroîtroit-il au jour;
Et le ſecret ne dure guère,
Madame, quand c'eſt de l'amour.

CIDIPPE.

Sans aller plus avant, Princes, cela veut dire,
Que vous aimez Pſiché tous deux.

AGENOR.

Tous deux ſoumis à ſon empire,
Nous allons, de concert, lui découvrir nos feux.

AGLAURE.

C'eſt une nouveauté, ſans doute, aſſez bizarre,
Que deux rivaux ſi bien unis.

CLEOMENE.

Il eſt vray que la choſe eſt rare;
Mais non pas impoſſible à deux parfaits amis.

CIDIPPE.

Eſt-ce que dans ces lieux il n'eſt qu'elle de belle,
Et n'y trouvez-vous point à ſéparer vos vœux?

AGLAURE.

Parmi l'éclat du ſang, vos yeux n'ont-ils vû qu'elle
A pouvoir mériter vos feux?

CLEOMENE.

Eſt-ce que l'on conſulte au moment qu'on s'enflamme?
Choiſit-on qui l'on veut aimer?
Et, pour donner toute ſon ame,
Regarde-t-on quel droit on a de nous charmer?

AGENOR.

Sans qu'on ait le pouvoir d'élire,
On ſuit, dans une telle ardeur,
Quelque choſe qui nous attire;
Et, lorſque l'amour touche un cœur,
On n'a point de raiſon à dire.

AGLAURE.

En vérité, je plains les fâcheux embarras
Où je vois que vos cœurs ſe mettent.
Vous aimez un objet dont les rians appas
Mêleront des chagrins à l'eſpoir qu'ils vous jettent;
Et ſon cœur ne vous tiendra pas
Tout ce que ſes yeux vous promettent.

CIDIPPE.

L'eſpoir qui vous appelle au rang de ſes amans,
Trouvera du mécompte aux douceurs qu'elle étale;
Et *c'eſt pour eſſuyer* de très-fâcheux momens,
Que *les* ſoudains retours de ſon ame inégale.

AGLAURE.

Un clair diſcernement de ce que vous valez
Nous fait plaindre le ſort où cet amour vous guide;
Et vous pouvez trouver, tous deux, ſi vous voulez,
Avec autant d'attraits, une ame plus ſolide.

CIDIPPE.

Par un choix plus doux de moitié
Vous pouvez de l'amour ſauver votre amitié;
Et l'on voit, en vous deux, un mérite ſi rare,
Qu'un tendre avis veut bien prévenir, par pitié,
Ce que votre cœur ſe prépare.

CLEOMENE.

Cet avis généreux fait, pour nous, éclater
Des bontés qui nous touchent l'ame;

Mais le Ciel nous réduit à ce malheur, Madame,
De ne pouvoir en profiter.

AGENOR.

Votre illuſtre pitié veut en vain nous diſtraire
D'un amour dont tous deux nous redoutons l'effet;
Ce que notre amitié, Madame, n'a pas fait,
Il n'eſt rien qui le puiſſe faire.

CIDIPPE.

Il faut que le pouvoir de Pſiché..... La voici.

SCENE III.

PSICHE', CIDIPPE, AGLAURE, CLEOMENE, AGENOR.

CIDIPPE.

Venez jouir, ma ſœur, de ce qu'on vous apprête.

AGLAURE.

Préparez vos attraits à recevoir ici
Le triomphe nouveau d'une illuſtre conquête.

CIDIPPE.

Ces Princes ont tous deux ſi bien ſenti vos coups,
Qu'à vous le découvrir, leur bouche ſe diſpoſe.

PSICHE'.

Du ſujet qui les tient ſi rêveurs parmi nous,
Je ne me croyois pas la cauſe;
Et j'aurois crû toute autre choſe,
En les voyant parler à vous.

AGLAURE.

N'ayant ni beauté, ni naiſſance
A pouvoir mériter leur amour & leurs ſoins,
Ils nous favoriſent au moins
De l'honneur de la confidence.

CLEOMENE *à Pſiché.*

L'aveu qu'il nous faut faire à vos divins appas,
Eſt ſans doute, Madame, un aveu téméraire;
Mais tant de cœurs, près du trépas,
Sont, par de tels aveux, forcés à vous déplaire,
Que vous êtes réduite à ne les punir pas

Des foudres de votre colère.
Vous voyez en nous deux amis
Qu'un doux rapport d'humeurs ſçut joindre dès l'enfance;
Et ces tendres liens ſe ſont vûs affermis
Par cent combats d'eſtime & de ce reconnoiſſance.
Du deſtin ennemi les aſſauts rigoureux,
Les mépris de la mort & l'aſpect des ſupplices,
Par d'illuſtres éclats de mutuels offices,
Ont de notre amitié ſignalé les beaux nœuds;
Mais, à quelques eſſais qu'elle ſe ſoit trouvée,
Son grand triomphe eſt en ce jour,
Et rien ne fait tant voir ſa conſtance éprouvée,
Que de ſe conſerver au milieu de l'amour.
Oui, malgré tant d'appas, ſon illuſtre conſtance,
Aux loix qu'elle nous fait, a ſoumis tous nos vœux;
Elle vient, d'une douce & pleine déférence,
Remettre à votre choix le ſuccès de nos feux,
Et, pour donner un poids à notre concurrence
Qui, des raiſons d'Etat, entraîne la balance
Sur le choix de l'un de nous deux,
Cette même amitié s'offre, ſans répugnance,
D'unir nos deux Etats au ſort du plus heureux.

AGENOR.

Oui, de ces deux Etats, Madame,
Que ſous votre heureux choix nous nous offrons d'unir,
Nous voulons faire à notre flâme
Un ſecours pour vous obtenir.
Ce que, pour ce bonheur, près du Roi votre pere,
Nous nous ſacrifions tous deux,
N'a rien de difficile à nos cœurs amoureux;
Et c'eſt au plus heureux faire un don néceſſaire
D'un pouvoir dont le malheureux,
Madame, n'aura plus affaire.

PSICHE'.

Le choix que vous m'offrez, Princes, montre, à mes yeux,
De quoi remplir les vœux de l'ame la plus fière;
Et vous me le parez tous deux d'une manière,
Qu'on ne peut rien offrir qui ſoit plus précieux.
Vos feux, votre amitié, votre vertu ſuprême,

Tout me reléve en vous l'offre de votre foi;
Et j'y vois un mérite à s'oppoſer lui-même
A ce que vous voulez de moi.
Ce n'eſt pas à mon cœur qu'il faut que je défére
Pour entrer ſous de tels liens;
Ma main, pour ſe donner; attend l'ordre d'un pere,
Et mes ſœurs ont des droits qui vont devant les miens.
Mais, ſi l'on me rendoit ſur mes vœux abſolue,
Vous y pourriez avoir trop de part à la fois,
Et toute mon eſtime, entre vous ſuſpendue,
Ne pourroit ſur aucun laiſſer tomber mon choix.
A l'ardeur de votre pourſuite,
Je répondrois aſſez de mes vœux les plus doux;
Mais c'eſt, parmi tant de mérite,
Trop que deux cœurs pour moi, trop peu qu'un
cœur pour vous.
De mes plus doux ſouhaits j'aurois l'ame gênée,
A l'effort de votre amitié;
Et j'y vois l'un de vous prendre une deſtinée
A me faire trop de pitié.
Oui, Princes, à tous ceux dont l'amour ſuit le vôtre,
Je vous préférerois tous deux avec ardeur;
Mais je n'aurois jamais le cœur
De pouvoir préférer l'un de vous deux à l'autre.
A celui que je choiſirois,
Ma tendreſſe feroit un trop grand ſacrifice;
Et je m'imputerois à barbare injuſtice,
Le tort qu'à l'autre je ferois.
Oui, tous deux vous brillez de trop de grandeur d'ame,
Pour en faire aucun malheureux;
Et vous devez chercher dans l'amoureuſe flâme
Le moyen d'être heureux tous deux.
Si votre cœur me conſidére
Aſſez, pour me ſouffrir de diſpoſer de vous,
J'ai deux ſœurs capables de plaire,
Qui peuvent bien vous faire un deſtin aſſez doux;
Et l'amitié me rend leur perſonne aſſez chère,
Pour vous ſouhaiter leurs époux.

CLEOMENE.

Un cœur dont l'amour eſt extrême
Peut-il bien conſentir, hélas,
D'être donné par ce qu'il aime!
Sur nos deux cœurs, Madame, à vos divins appas

Nous donnons un pouvoir ſuprême,
Diſpoſez-en pour le trépas;
Mais, pour un autre que vous-même,
Ayez cette bonté de n'en diſpoſer pas.

AGENOR.

Aux Princeſſes, Madame, on feroit trop d'outrage;
Et c'eſt, pour leurs attraits, un indigne partage
Que les reſtes d'une autre ardeur.
Il faut d'une premier feu la pureté fidéle,
Pour aſpirer à cet honneur
Où votre bonté nous appelle;
Et chacune mérite un cœur
Qui n'ait ſoupiré que pour elle.

AGLAURE.

Il me ſemble, ſans nul courroux,
Qu'avant que de vous en défendre,
Princes, vous deviez bien attendre
Qu'on ſe fût expliqué ſur vous.
Nous croyez-vous un cœur ſi façile & ſi tendre?
Et, lorſqu'on parle ici de vous donner à nous,
Sçavez-vous ſi l'on veut vous prendre?

CIDIPPE.

Je penſe que l'on a d'aſſez hauts ſentimens
Pour refuſer un cœur qu'il faut qu'on ſollicite,
Et qu'on ne veut devoir qu'à ſon propre mérite
La conquête de ſes amans.

PSICHE'.

J'ai crû pour vous, mes ſœurs, une gloire aſſez grande,
Si la poſſeſſion d'un mérite ſi haut....

****

SCENE IV.

PSICHE', AGLAURE, CIDIPPE, CLEOMENE, AGENOR, LYCAS.

LYCAS *à Pſiché.*

Ah! Madame.

PSICHE.

Qu'as-tu?

LYCAS.

Le Roi....

PSICHE'.

Quoi?

LYCAS.

Vous demande.

PSICHE'.

De ce trouble ſi grand que faut-il que j'attende?

LYCAS.

Vous ne le ſçaurez que trop tôt.

PSICHE'.

Hélas! Que pour le Roi tu me donnes à craindre!

LYCAS.

Ne craignez que pour vous, c'eſt vous que l'on doit plaindre.

PSICHE'.

C'eſt pour louer le Ciel, & me voir hors d'effroi,
De ſçavoir que je n'aye à craindre que pour moi.
Mais appren-moi, Lycas, le ſujet qui te touche.

LYCAS.

Souffrez que j'obéiſſe à qui m'envoye ici,
Madame; & qu'on vous laiſſe apprendre de ſa bouche
Ce qui peut m'affliger ainſi.

PSICHE'.

Allons ſçavoir ſur quoi l'on craint tant ma foibleſſe.

****

SCENE V.

AGLAURE, CIDIPPE, LYCAS.

AGLAURE.

Si ton ordre n'eſt pas juſqu'à nous étendu,
Dis-nous quel grand malheur nous couvre ta triſteſſe.

LYCAS.

Hélas! Ce grand malheur dans la cour répandu,

Voyez-

Voyez-le vous-même, Princeſſe,
Dans l'oracle qu'au Roi les deſtins ont rendu.
Voici ſes propres mots, que la douleur, Madame,
A gravés au fond de mon ame.

Que l'on ne penſe nullement
A vouloir de Pſiché conclure l'hyménée;
Mais qu'au ſommet d'un mont elle ſoit promptement
En pompe funébre menée;
Et que, de tous abandonnée,
Pour époux elle attende en ces lieux conſtamment
Un monſtre, dont on a la vûe empoiſonnée,
Un ſerpent qui répand ſon vénin en tous lieux.
Et trouble dans ſa rage & la Terre & les Cieux.

Après un arrêt ſi ſévère,
Je vous quitte; & vous laiſſe à juger, entre vous,
Si, par de plus cruels & plus ſenſibles coups,
Tous les Dieux nous pouvoient expliquer leur colère.

SCENE VI.

AGLAURE, CIDIPPE.

CIDIPPE.

Ma ſœur, que ſentez-vous à ce ſoudain malheur;
Où nous voyons Pſiché par les deſtins plongée?

AGLAURE.

Mais vous, que ſentez-vous ma ſœur?

CIDIPPE.

A ne vous point mentir, je ſens que, dans mon cœur,
Je n'en ſuis pas trop affligée.

AGLAURE.

Moi, je ſens quelque choſe au mien
Qui reſſemble aſſez à la joye.
Allons. Le deſtin nous envoye
Un mal que nous pouvons regarder comme un bien.

Fin du premier Acte.

PREMIER INTERMEDE.

La ſcéne eſt changée en des rochers affreux, & fait voir dans l'éloignement une effroyable ſolitude. C'eſt dans ce déſert que Pſiché doit être expoſée pour obéïr à l'oracle. Une troupe de perſonnes affligées y viennent déplorer ſa diſgrace.

FEMMES déſolées, HOMMES affligés chantans, & danſans.

UNE FEMME *déſolée.*

Deh, piangéte al pianto mio,
Saſſi duri, antiche ſelve,
Lagrimate fonti, e belue,
D'un bel volto il fato rio.

1. HOMME *affligé.*

Ahi dolore!

2. HOMME *affligé.*

Ahi martire!

1. HOMME *affligé.*

Cruda morte,

FEMME *déſolée*; & 2. HOMME *affligé.*

Empia ſorte,

Les deux HOMMES *affligés.*

Che condanni à morir tante beltà,

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Cieli, ſtelle! Ahi crudeltà!

UNE FEMME *déſolée.*

Riſpondete a miei lamenti,
Antri cavi, aſcoſe rupi,
Deh ridite, fondi cupi,
Del mio duolo i meſti accenti.

1. HOMME *affligé.*

Ahi dolore!

2. HOMME *affligé.*

Ahi martire!

1. HOMME *affligé.*

Cruda morte,

FEMME, *déſolée*, & 2. HOMMES *affligés.*

Empia ſorte,

Les deux HOMMES *affligés.*
Che condanni à morir tanta beltà.
TOUS TROIS ENSEMBLE.
Cieli, ſtelle! Ahi crudeltà?
2. HOMME *affligé.*
Com'eſſer puo frà voi, ô Numi eterni,
Chi voglia eſtinta una beltà innocente?
Ahi! Che tanto rigor, Cielo inclemente,
Vince di crudeltà gli ſteſſi inferni.
1. HOMME *affligé.*
Numo fiero!
2 HOMME *affligé.*
Dio fevero!
Les deux HOMMES *affligés.*
Perche tanto rigor
Contro innocente cor?
Ahi, ſentenza inudita,
Dar morte à la beltà, ch'altrui da vita!

****

ENTREE DE BALLET.

Six hommes affligés, & ſix femmes déſolées, expriment, en danſant, leur douleur par leurs attitudes.

UNE FEMME *déſolée.*
Ahi ch'indarno ſi tarda,
Non reſiſte à gli Dei mortale affetto,
Alto impero ne sforza,
Ove commanda il Ciel l'Uvom cede à sforza.
1. HOMME *affligé.*
Ahi dolore!
2. HOMME *affligé.*
Ahi martire?
1. HOMME *affligé.*
Cruda morte,
FEMME *déſolée*, & 2. HOMMES *affligés.*
Empira ſorte,
Les deux HOMMES *affligés.*
Che condanni à morir tanta beltà.
TOUS TROIS ENSEMBLE.
Cieli, ſtelle! Ahi crudeltà!

Fin du premier Interméde.

ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

LE ROI, PSICHE', AGLAURE, CLIDIPPE, LYCAS, Suite.

PSICHE'.

De vos larmes, Seigneur, la source m'eſt bien chère;
Mais c'eſt trop aux bontés que vous avez pour moi,
Que de laiſſer régner les tendreſſes de pere
Juſques dans les yeux d'un grand Roi.
Ce qu'on vous voit ici donner à la nature,
Au rang que vous tenez, Seigneur, fait trop d'injure;
Et j'en dois refuſer les touchantes faveurs.
Laiſſez-moins, ſur votre ſageſſe,
Prendre d'empire à vos douleurs;
Et ceſſez d'honorer mon deſtin par des pleurs
Qui, dans le cœur d'un Roi, montrent de la foibleſſe.

LE ROI.

Ah! Ma fille, à ces pleurs laiſſe mes yeux ouverts,
Mon deuil eſt raiſonnable, encor qu'il ſoit extrême;
Et, lorſque pour toujours on perd ce que je perds,
La ſageſſe, croi-moi, peut pleurer elle-même.
En vain l'orgueil du diadême
Veut qu'on ſoit inſenſible à ces cruels revers,
En vain, de la raiſon, les ſecours ſont offerts
Pour vouloir d'un œil ſec voir mourir ce qu'on aime,
L'effort en eſt barbare aux yeux de l'univers;
Et c'eſt brutalité plus que vertu ſuprême.
Je ne veux point, dans cette adverſité,
Parer mon cœur d'inſenſibilité,
Et cacher l'ennui qui me touche;
Je renonce à la vanité
De cette dureté farouche,
Que l'on appelle fermeté;

Et, de quelque façon qu'on nomme
Cette vive douleur dont je reſſens les coups,
Je veux bien l'étaler, ma fille, aux yeux de tous,
Et, dans le cœur d'un Roi, montrer le cœur d'un homme.

PSICHE'.

Je ne mérite par cette grande douleur.
Oppoſez, oppoſez un peu de réſiſtance.
Aux droits qu'elle prend ſur un cœur
Dont mille *événemens* ont marqué la puiſſance.
Quoi ? Faut-il que, pour moi, vous renonciez,
Seigneur,
A cette royale conſtance
Dont vous avez fait voir, dans les coups du malheur,
Une fameuſe expérience?

LE ROI.

La conſtance eſt facile en mille occaſions.
Toutes les révolutions
Où nous peut expoſer la fortune inhumaine,
La perte des grandeurs, les perſécutions,
Le poiſon de l'envie, & les traits de la haine,
N'ont rien que ne puiſſent, ſans peine,
Braver les réſolutions
D'une ame où la raiſon eſt un peu ſouveraine.
Mais ce qui porte des rigueurs
A faire ſuccomber les cœurs
Sous le poids des douleurs amères,
Ce ſont, ce ſont les rudes traits
De ces fatalités ſévéres,
Qui nous enlévent pour jamais
Les perſonnes qui nous ſont chères.
La raiſon, contre de tels coups,
N'offre point d'armes ſecourables;
Et voilà, des Dieux en courroux,
Les foudres les plus redoutables
Qui ſe puiſſent lancer ſur nous.

PSICHE'.

Seigneur, une douceur ici vous eſt offerte.
Votre hymen a reçû plus d'un préſent des Dieux;
Et, par une faveur ouverte,
Ils ne vous ôtent rien, en m'ôtant à vos yeux.

Dont ils n'ayent pris ſoin de réparer la perte.
Ils vous reſte de quoi conſoler vos douleurs;
Et cette loi du Ciel, que vous nommez cruelle,
Dans les deux Princeſſes mes ſœurs,
Laiſſe à l'amitié paternelle
Où placer toutes ſes douceurs.

LE ROI.

Ah! De mes maux ſoulagement frivole!
Rien, rien ne s'offre à moi qui de toi me conſole.
C'eſt ſur mes déplaiſirs que j'ai les yeux ouverts;
Et, dans un deſtin ſi funeſte,
Je regarde ce que je perds,
Et ne vois point ce qui me reſte.

PSICHE'.

Vous ſçavez mieux que moi qu'aux volontés des Dieux,
Seigneur, il faut régler les nôtres;
Et je ne puis vous dire, en ces triſtes adieux,
Que ce que beaucoup mieux vous pouvez dire aux autres.
Ces Dieux ſont maîtres ſouverains
Des préſens qu'ils daignent nous faire,
Ils ne les laiſſent dans nos mains
Qu'autant de tems qu'il peut leur plaire;
Lorſqu'ils viennent les retirer,
On n'a nul droit de murmurer
Des graces que leur main ne veut plus nous étendre.
Seigneur, je ſuis un don qu'ils ont fait à vos vœux;
Et quand, par cet arrêt, ils veulent me reprendre,
Ils ne vous ôtent rien que vous ne teniez d'eux,
Et c'eſt, ſans murmurer, que vous devez me rendre.

LE ROI.

Ah! Cherche un meilleur fondement
Aux conſolations que ton cœur me préſente;
Et, de la fauſſeté de ce raiſonnement,
Ne fais point un accablement
A cette douleur ſi cuiſante,
Dont je ſouffre ici le tourment.
Crois-tu là me donner une raiſon puiſſante,
Pour ne me plaindre point de cet arrêt des Cieux?
Et, dans le procédé des Dieux,
Dont tu veux que je me contente,

Une rigueur aſſaſſinante
Ne paroît-elle pas aux yeux?
Voi l'état où ces Dieux me forcent à te rendre,
Et l'autre où te reçut mon cœur infortuné;
Tu connoîtras par-là qu'ils me viennent reprendre
Bien plus que ce qu'ils m'ont donné.
Je reçus d'eux en toi, ma fille,
Un préſent que mon cœur ne leur demandoit pas;
J'y trouvois alors peu d'appas,
Et leur en vis, ſans joye, accroître ma famille.
Mais mon cœur, ainſi que mes yeux,
S'eſt fait de ce préſent une douce habitude;
J'ai mis quinze ans de ſoins, de veilles & d'étude,
A me le rendre précieux;
Je l'ai paré de l'aimable richeſſe
De mille brillantes vertus;
En lui j'ai renfermé, par des ſoins aſſidus,
Tous les plus beaux tréſors que fournit la ſageſſe;
A lui, j'ai de mon ame attaché la tendreſſe;
J'en ai fait de ce cœur le charme & l'allégreſſe,
La conſolation de mes ſens abbattus,
Le doux eſpoir de ma vieilleſſe;
Ils m'ôtent tout cela, ces Dieux,
Et tu veux que je n'aye aucun ſujet de plainte,
Sur cet affreux arrêt dont je ſouffre l'atteinte?
Ah! Leur pouvoir ſe joue avec trop de rigueur
Des tendreſſes de notre cœur.
Pour m'ôter leur préſent, leur falloit-il attendre
Que j'en euſſe fait tout mon bien?
Ou plûtôt, s'ils avoient deſſein de le reprendre,
N'eût-il pas été mieux de ne me donner rien?

PSICHE'.

Seigneur, redoutez la colère
De ces Dieux contre qui vous oſez éclater.

LE ROI.

Après ce coup que peuvent-ils me faire?
Ils m'ont mis en état de ne rien redouter.

PSICHE'.

Ah! Seigneur, je tremble des crimes
Que je vous fais commettre, & je dois me haïr.

LE ROI.

Ah ! Qu'ils ſouffrent du moins mes plaintes légitimes.
Ce m'eſt aſſez d'effort que de leur obéïr ;
Ce doit leur être aſſez que mon cœur t'abandonne
Au barbare reſpect qu'il faut qu'on ait pour eux,
Sans prétendre gêner la douleur que me donne
L'épouvantable arrêt d'un ſort ſi rigoureux.
Mon juſte déſeſpoir ne ſçauroit ſe contraindre,
Je veux, je veux garder ma douleur à jamais,
Je veux ſentir toujours la perte que je fais,
De la rigueur du Ciel je veux toujours me plaindre,
Je veux, juſqu'au trépas, inceſſamment pleurer
Ce que tout l'univers ne peut me réparer.

PSICHE'.

Ah ! De grace, Seigneur, épargnez ma foibleſſe ;
J'ai beſoin de conſtance en l'état où je ſuis ;
Ne fortifiez point l'excès de mes ennuis
Des larmes de votre tendreſſe.
Seuls, ils ſont aſſez forts ; & c'eſt trop, pour mon cœur,
De mon deſtin & de votre douleur.

LE ROI.

Oui, je dois t'épargner mon deuil inconſolable.
Voici l'inſtant fatal de m'arracher de toi ;
Mais comment prononcer ce mot épouvantable ?
Il le faut toutefois, le Ciel m'en fait la loi ;
Une rigueur inévitable
M'oblige à te laiſſer en ce funeſte lieu.
Adieu, je vais... Adieu.

SCENE II.

PSICHE', AGLAURE, CIDIPPE.

PSICHE'.

Suivez le Roi, mes ſœurs, vous eſſuyerez ſes larmes,
Vous adoucirez ſes douleurs,
Et vous l'accableriez d'allarmes
Si vous vous expoſiez encore à mes malheurs.

Con-

Conſervez-lui ce qui lui reſte,
Le ſerpent que j'attends peut vous être funeſte,
Vous envelopper dans mon ſort,
Et me porter en vous une ſeconde mort.
Le Ciel m'a ſeule condamnée
A ſon haleine empoiſonnée,
Rien ne ſçauroit me ſecourir,
Et je n'a pas beſoin d'exemple pour mourir.

AGLAURE.

Ne nous enviez pas ce cruel avantage
De confondre nos pleurs avec vos déplaiſirs,
De mêler nos ſoupirs à vos derniers ſoupirs,
D'une tendre amitié ſouffrez ce dernier gage.

PSICHE'.

C'eſt vous perdre inutilement.

CIDIPPE.

C'eſt en votre faveur eſpérer un miracle,
Ou vous accompagner ſuſques au monument.

PSICHE'.

Que peut-on ſe promettre après un tel oracle?

AGLAURE.

Un oracle jamais n'eſt ſans obſcurité,
On l'entend d'autant moins, que mieux on croit l'entendre,
Et peut-être, après tout, n'en devez-vous attendre
Que gloire & que félicité.
Laiſſez-nous voir, ma ſœur, par une digne iſſuë,
Cette frayeur mortelle heureuſement déçûë,
Ou mourir, du moins, avec vous,
Si le Ciel à nos vœux ne ſe montre plus doux.

PSICHE'.

Ma ſœur, écoutez-mieux la voix de la nature,
Qui vous appelle auprès du Roi.
Vous m'aimez trop, le devoir en murmure,
Vous en ſçavez l'indiſpenſable loi,
Un pere vous doit être encor plus cher que moi.
Rendez-vous toutes deux l'appui de ſa vieilleſſe,
Vous lui devez chacune un gendre & des neveux,
Mille rois, à l'envi, vous gardent leur tendreſſe,

Mille rois, à l'envi, vous offriront leurs vœux.
L'oracle me veut seule, &, seule aussi, je veux
Mourir, si je puis, sans foiblesse,
Ou ne vous avoir pas pour témoins toutes deux
De ce que, malgré moi, la nature m'en laisse.

AGLAURE.

Partager vos malheurs, c'est vous importuner?

CIDIPPE.

J'ose dire un peu plus, ma sœur, c'est vous déplaire?

PSICHE'.

Non. Mais, enfin, c'est me gêner,
Et peut-être du Ciel redoubler la colère.

AGLAURE.

Vous le voulez, & nous partons.
Daigne ce même Ciel, plus juste & moins sévére,
Vous envoyer le sort que nous vous souhaitons,
Et que notre amitié sincére
En dépit de l'oracle, & malgré vous, espére.

PSICHE'.

Adieu. C'est un espoir, ma sœur, & des souhaits,
Qu'aucun des Dieux ne remplira jamais.

****

SCENE III.

PSICHE' *seule.*

Enfin, seule, & toute à moi-même,
Je puis envisager cet affreux changement
Qui, du haut d'un gloire extrême,
Me précipite au monument.
Cette gloire étoit sans seconde,
L'éclat s'en répandoit jusqu'aux deux bouts du monde,
Tout ce qu'il a de rois sembloient faits pour m'aimer,
Tous leurs sujets, me prenant pour Déesse,
Commençoient à m'accoutumer
Aux encens qu'ils m'offroient sans cesse;
Leurs soupirs me suivoient, sans qu'il m'en coûtât rien,

Mon ame reſtoit libre en captivant tant d'ames,
Et j'étois, parmi tant de flâmes,
Reine de tous les cœurs, & maîtreſſe du mien.
O Ciel! M'auriez-vous fait un crime
De cette inſenſibilité?
Déployez-vous ſur moi tant de ſévérité,
Pour n'avoir à leurs vœux rendu que de l'eſtime?
Si vous m'impoſiez cette loi,
Qu'il fallût faire un choix pour ne pas vous déplaire,
Puiſque je ne pouvois le faire,
Que ne le faiſiez vous pour moi?
Que ne m'inſpiriez vous ce qu'inſpire à tant d'autres
Le mérite, l'amour, &.... Mais que vois-je ici!

****

SCENE IV.

CLEOMENE, AGENOR, PSICHE'.

CLEOMENE.

Deux amis, deux rivaux, dont l'unique ſouci
Eſt d'expoſer leurs jours pour conſerver les vôtres.

PSICHE'.

Puis-je vous écouter, quand j'ai chaſſé deux ſœurs?
Princes, contre le Ciel penſez-vous me défendre?
Vous livrer au ſerpent qu'ici je dois attendre,
Ce n'eſt qu'un déſeſpoir qui ſied mal aux grands cœurs
Et mourir, alors que je meurs,
C'eſt accabler une ame tendre
Qui n'a que trop de ſes douleurs.

AGENOR.

Un ſerpent n'eſt pas invincible;
Cadmus, qui n'aimoit rien, défit celui de Mars.
Nous aimons, & l'amour ſçait tendre tout poſſible
Au cœur qui ſuit ſes étendards,
A la main dont lui-même il conduit tous les dards.

PSICHE'.

Voulez-vous qu'il vous ſerve en faveur d'une ingrate,
Que tous ſes traits n'ont pû toucher,
Qu'il domte ſa vengeance au moment qu'elle éclate,

Et vous aide à m'en arracher ?
Quand même vous m'auriez ſervie,
Quand vous m'auriez rendu la vie,
Quel fruit eſpérez-vous de qui ne peut aimer ?

CLEOMENE.

Ce n'eſt point par l'eſpoir d'un ſi charmant ſalaire
Que nous nous ſentons animer ;
Nous ne cherchons qu'à ſatisfaire
Aux devoirs d'un amour qui n'oſe préſumer
Que jamais, quoi qu'il puiſſe faire,
Il ſoit capable de vous plaire,
Et digne de vous enflammer.
Vivez, belle Princeſſe, & vivez pour un autre ;
Nous le verrons d'un œil jaloux,
Nous en mourrons ; mais d'un trépas plus doux
Que s'il nous falloit voir le vôtre ;
Et, ſi nous ne mourons, en vous ſauvant le jour,
Quelque amour qu'à nos yeux vous préfériez au nôtre,
Nous voulons bien mourir de douleur & d'amour.

PSICHE.

Vivez, Princes, vivez ; & de ma deſtinée
Ne ſongez plus à rompre, ou partager la loi ;
Je crois vous l'avoir dit, le Ciel ne veut que moi,
Le Ciel m'a ſeule condamnée.
Je penſe ouïr déjà les mortels ſifflemens
De ſon miniſtre qui s'approche,
Ma frayeur me le peint, me l'offre à tous momens,
Et maîtreſſe qu'elle eſt de tous mes ſentimens,
Elle me le figure au haut de cette roche.
J'en tombe de foibleſſe, & mon cœur abattu
Ne ſoutient plus qu'à peine un reſte de vertu.
Adieu. Princes, fuyez, qu'il ne vous empoiſonne.

AGENOR.

Rien ne s'offre à nos yeux encor qui les étonne,
Et, quand vous vous peignez un ſi proche trépas,
Si la force vous abandonne,
Nous avons des cœurs & de bras
Que l'eſpoir n'abandonne pas.
Peut-être qu'un rival a dicté cet oracle,
Que l'or a fait parler celui qui l'a rendu,

Ce ne ſeroit pas un miracle
Que, pour un Dieu muet, un homme eût répondu,
Et, dans tous les climats, on n'a que trop d'exemples
Qu'il eſt, ainſi qu'ailleurs, des méchans dans les Temples.

CLEOMENE.

Laiſſez-nous oppoſer, au lâche raviſſeur
A qui le ſacrilege indignement vous livre,
Un amour qu'a le Ciel choiſi pour défenſeur
De la ſeule beauté pour qui nous voulons vivre.
Si nous n'oſons prétendre à ſa poſſeſſion,
Du moins, en ſon péril, permettez-nous de ſuivre
L'ardeur & les devoirs de notre paſſion.

PSICHE'.

Portez-les à d'autres moi-mêmes,
Princes, portez-les à mes ſœurs
Ces devoirs, ces ardeurs extrêmes
Dont pour moi ſont remplis vos cœurs,
Vivez pour elles, quand je meurs,
Plaignez de mon deſtin les funeſtes rigueurs,
Sans leur donner en vous de nouvelles matières,
Ce ſont mes volontés dernières,
Et l'on a reçû, de tout tems,
Pour ſouveraines loix, les ordres des mourans.

CLEOMENE.

Princeſſe...

PSICHE'.

Encore un coup, Princes, vivez pour elles.
Tant que vous m'aimerez, vous devez m'obéir,
Ne me réduiſez pas à vouloir vous haïr,
Et vous regarder en rebelles,
A force de m'être fidéles.
Allez, laiſſez-moi ſeule expirer en ce lieu;
Où je n'ai plus de voix que pour vous dire, adieu.
Mais je ſens qu'en m'enléve, & l'air m'ouvre une route,
D'où vous n'entendrez plus cette mourante voix.
Adieu, Princes, adieu pour la dernière fois,
Voyez ſi de mon ſort, vous pouvez être en doute.

[*Pſiché eſt enlevée en l'air par deux Zéphirs.*]

AGENOR.

Nous la perdons de vûe. Allons tous deux chercher
Sur le faite de ce rocher,
Prince, les moyens de la ſuivre.

CLEOMENE.

Allons y chercher ceux de ne lui point ſurvivre.

SCENE V.

L'AMOUR *en l'air.*

Allez mourir, rivaux d'un Dieu jaloux,
Dont vous méritez le courroux
Pour avoir eu le cœur ſenſible aux mêmes charmes,
Et toi, ſonge, Vulcain, mille brillans attraits
Pour orner un palais,
Où l'Amour, de Pſiché, veut eſſuyer les larmes,
Et lui rendre les armes.

Fin du ſecond Acte.

II. INTERMEDE.

La ſcéne ſe change en une cour magnifique, ornée de colonnes de lapis, enrichies de figures d'or, qui forment un palais pompeux & brillant, que l'Amour deſtine pour Pſiché.

VULCAIN, CYCLOPES, FE'ES.

VULCAIN.

Dépêchez, préparez ces lieux
Pour le plus aimable des Dieux,
Que chacun pour lui s'intéreſſe,
N'oubliez rien des ſoins qu'il faut.
Quand l'Amour preſſe,
On n'a jamais fait aſſez-tôt.

L'Amour ne veut point qu'on différe,
Travaillez, hâtez-vous,
Frappez, redoublez vos coups;
Que l'ardeur de lui plaire,
Faſſe vos ſoins les plus doux.

ENTRE'E DE BALLET.

Les Cyclopes achévent en cadence de grands vaſes d'or que des Fées leur apportent.

VULCAIN.

Servez bien un Dieu ſi charmant,
Il ſe plaît dans l'empreſſement;
Que chacun pour lui s'intéreſſe,
N'oubliez rien des ſoins qu'il faut.
Quand l'Amour preſſe,
On n'a jamais fait aſſez-tôt.

L'Amour ne veut point qu'on différe,
Travaillez, hâtez-vous,
Frappez, redoublez vos coups;
Que l'ardeur de lui plaire,
Faſſe vos ſoins les plus doux.

II. ENTRE'E DE BALLET.

Les Cyclopes & les Fées placent en cadence les vaſes d'or qui doivent être de nouveaux ornemens du palais de l'Amour.

Fin du ſecond Intermeméde.

ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

L'AMOUR, ZEPHIRE.

ZEPHIRE.

Oui, je me ſuis galamment acquitté
De la commiſſion que vous m'avez donnée;
Et, du haut du rocher, je l'ai, cette beauté,
Par le milieu des airs, doucement amenée
Dans ce beau palais enchanté,
Où vous pouvez, en liberté,
Diſpoſer de ſa deſtinée.
Mais vous me ſurprenez par ce grand changement
Qu'en votre perſonne vous faites;
Cette taille, ces traits, & cet ajuſtement
Cachent tout-à-fait qui vous êtes;
Et je donne aux plus fins à pouvoir, en ce jour,
Vous reconnoître pour l'Amour.

L'AMOUR.

Auſſi ne veux-je pas qu'on puiſſe me connoître.
Je ne veux, à Pſiché, découvrir que mon cœur,
Rien que les beaux tranſports de cette vive ardeur
Que ſes doux charmes y font naître;
Et, pour en exprimer l'amoureuſe langueur,
Et cacher ce que je puis être
Aux yeux qui m'impoſent des loix,
J'ai pris la forme que tu vois.

ZEPHIRE.

En tout, vous êtes un grand maître,
C'eſt ici que je le connois.
Sous des déguiſemens de diverſe nature,
On a vû les Dieux amoureux
Chercher à ſoulager cette douce bleſſure
Que reçoivent les cœurs de vos traits pleins de feux;
Mais, en bon ſens, vous l'emportez ſur eux;
Et voilà la bonne figure
Pour avoir un ſuccès heureux

Près

Près de l'aimable ſexe où l'on porte ſes vœux,
Oui, de ces formes-là l'aſſiſtance eſt bien forte;
Et, ſans parler ni de rang, ni d'eſprit,
Qui peut trouver moyen d'être fait de la ſorte,
Ne ſoupire guére à crédit.

L'AMOUR.

J'ai réſolu, mon cher Zéphire,
De demeurer ainſi toujours;
Et l'on ne peut le trouver à redire
A l'aîné de tous les Amours.
Il eſt tems de ſortir de cette longue enfance
Qui fatigue ma patience,
Il eſt tems deſormais que je devienne grand.

ZEPHIRE.

Fort bien. Vous ne pouvez mieux faire;
Et vous entrez dans un myſtère
Qui ne demande rien d'enfant.

L'AMOUR.

Ce changement, ſans doute, irritera ma mere.

ZEPHIRE.

Je prévois là-deſſus quelque peu de colére.
Bien que les diſputes des ans
Ne doivent point regner parmi les immortelles,
Votre mere Venus eſt de l'humeur des belles
Qui n'aiment point de grands enfans.
Mais où je la trouve outragée,
C'eſt dans le procédé que l'on vous voit tenir;
Et c'eſt l'avoir étrangement vengée,
Que d'aimer la beauté qu'elle vouloit punir.
Cette haine, où ſes vœux prétendent que réponde
La puiſſance d'un fils que redoutent les Dieux...

L'AMOUR.

Laiſſons cela, Zéphire, & me dis ſi tes yeux
Ne trouvent pas Pſiché la plus belle du monde.
Eſt-il rien ſur la Terre, eſt-il rien dans les Cieux,
Qui puiſſe lui ravir le titre glorieux
De beauté ſans ſeconde?
Mais je la vois, mon cher Zephire,
Qui demeure ſurpriſe à l'éclat de ces lieux.

ZEPHIRE.

Vous pouvez vous montrer pour finir ſon martyre,
Lui découvrir ſon deſtin glorieux;

Et vous dire, entre vous, tout ce que peuvent dire
Les ſoupirs, la bouche & les yeux.
En confident diſcret, je ſçais ce qu'il faut faire
Pour ne pas interrompre un amoureux myſtère.

SCENE II.

PSICHE' *ſeule.*

Ou ſuis-je? Et dans un lieu, que je croyois barbare
Quelle ſçavante main a bâti ce palais
Que l'art, que la nature pare
De l'aſſemblage le plus rare
Que l'œil puiſſe admirer jamais?
Tout rit, tout brille, tout éclate
Dans ces jardins, dans ces appartemens,
Dont les pompeux ameublemens
N'ont rien qui n'enchante & ne flate;
Et, de quelque côté que tournent mes frayeurs,
Je ne vois, ſous mes pas, que de l'or ou des fleurs.
Le Ciel auroit-il fait cet amas de merveilles
Pour la demeure d'un ſerpent?
Et, lorſque, par leur vûe, il amuſe & ſuſpend
De mon deſtin jaloux les rigueurs ſans pareilles,
Veut-il montrer qu'il s'en repent?
Non, non, c'eſt de ſa haine, en cruautés féconde,
Le plus noir, le plus rude trait
Qui, par une rigueur nouvelle & ſans ſeconde,
N'étale ce choix qu'elle a fait
De ce qu'a de plus beau le monde,
Qu'afin que je le quitte avec plus de regret.
Que mon eſpoir eſt ridicule,
S'il croit par-là ſoulager mes douleurs!
Tout autant de momens que ma mort ſe recule,
Sont autant de nouveaux malheurs;
Plus elle tarde, & plus de fois je meurs.
Ne me fais plus languir, vien prendre ta victime,
Monſtre, qui dois me déchirer.
Veux-tu que je te cherche, & faut-il que j'anime
Tes fureurs à me dévorer?
Si le Ciel veut ma mort, ſi ma vie eſt un crime,

De ce peu qui m'en reſte oſe enfin t'emparer;
Je ſuis laſſe de murmurer
Contre un châtiment légitime,
Je ſuis laſſe de ſoupirer,
Vien, que j'achéve d'expirer.

SCENE III.

L'AMOUR, PSICHE', ZEPHIRE.

L'AMOUR.

Le voilà ce ſerpent, ce monſtre impitoyable,
Qu'un oracle étonnant pour vous a préparé;
Et qui n'eſt pas, peut-être, à tel point effroyable,
Que vous vous l'êtes figuré.

PSICHE'.

Vous, Seigneur, vous ſeriez ce monſtre dont l'oracle
A menacé mes triſtes jours,
Vous qui ſemblez plûtôt un Dieu, qui, par miracle,
Daigne venir lui-même à mon ſecours?

L'AMOUR.

Quel beſoin de ſecours au milieu d'un empire,
Où tout ce qui reſpire
N'attend que vos regards pour en prendre la loi;
Où vous n'avez à craindre autre monſtre que moi?

PSICHE'.

Qu'un monſtre tel que vous inſpire peu de crainte;
Et que, s'il a quelque poiſon,
Une ame auroit peu de raiſon
De hazarder la moindre plainte
Contre une favorable atteinte,
Dont tout le cœur craindroit la guériſon!
A peine je vous vois, que mes frayeurs ceſſées
Laiſſent évanouir l'image du trépas;
Et que je ſens couler dans mes veines glacées
Un je ne ſçais quel feu que je ne connois pas.
J'ai ſenti de l'eſtime & de la complaiſance,
De l'amitié, de la reconnoiſſance;
De la compaſſion les chagrins innocens
M'en ont fait ſentir la puiſſance,
Mais je n'ai point encor ſenti ce que je ſens.

Je ne ſçais ce que c'eſt ; mais je ſçais qu'il me charme,
Que je n'en conçois point d'allarme.
Plus j'ai les jeux ſur vous, plus je m'en ſens charmer;
Tout ce que j'ai ſenti n'agiſſoit point de même;
Et je dirois que je vous aime,
Seigneur, ſi je ſçavois ce que c'eſt que d'aimer.
Ne les détournez point ces yeux qui m'empoiſonnent,
Ces yeux tendres, ces yeux perçans, mais amoureux,
Qui ſemblent partager le trouble qu'ils me donnent.
Hélas! Plus ils ſont dangereux,
Plus je me plais à m'attacher ſur eux.
Par quel ordre du Ciel, que je ne puis comprendre,
Vous dis-je plus que je ne dois,
Moi, de qui la pudeur devroit du moins attendre
Que vous m'expliquaſſiez le trouble où je vous vois?
Vous ſoupirez, Seigneur, ainſi que je ſoupire,
Vos ſens, comme les miens, paroiſſent interdits,
C'eſt à moi de m'en taire, à vous de me le dire,
Et cependant c'eſt moi qui vous le dis.

L'AMOUR.

Vous avez eu, Pſiché, l'ame toujours ſi dure,
Qu'il ne faut pas vous étonner
Si, pour en réparer l'injure,
L'Amour en ce moment ſe paye avec uſure
De ceux qu'elle a dû lui donner.
Ce moment eſt venu qu'il faut que votre bouche
Exhale des ſoupirs ſi longtems retenus;
Et qu'en vous arrachant à cette humeur farouche,
Un amas de tranſports auſſi doux qu'inconnus,
Auſſi ſenſiblement, tout à la fois vous touche,
Qu'ils ont dû vous toucher durant tant de beaux jours
Dont cette ame inſenſible a profané le cours.

PSICHE'.

N'aimer point, c'eſt donc un grand crime?

L'AMOUR.

En ſouffrez-vous un rude châtiment?

PSICHE'.

C'eſt punir aſſez doucement.

L'AMOUR.

C'eſt lui choiſir ſa peine légitime;
Et ſe faire juſtice, en ce glorieux jour,
D'un manquement d'amour, par un excès d'amour.

PSICHE'.

Que n'ai-je été plutôt punie!
J'y mets le bonheur de ma vie.
Je devrois en rougir, ou le dire plus bas;
Mais le ſupplice a trop d'appas.
Permettez que, tout haut, je le die & redie;
Je le dirois cent fois, & n'en rougirois pas.
Ce n'eſt point moi qui parle; & de votre préſence
L'empire ſurprenant, l'aimable violence,
Dès que je veux parler, s'empare de ma voix.
C'eſt en vain qu'en ſecret la pudeur s'en offenſe,
Que le ſexe & la bienſéance
Oſent me faire d'autres loix;
Vos yeux de ma réponſe eux-mêmes font le choix;
Et ma bouche, aſſervie à leur toute-puiſſance,
Ne me conſulte plus ſur ce que je me dois.

L'AMOUR.

Croyez, belle Pſiché, croyez ce qu'ils vous diſent,
Ces yeux, qui ne ſont point jaloux,
Qu'à l'envi les vôtres m'inſtruiſent
De tout ce qui ſe paſſe en vous.
Croyez-en ce cœur qui ſoupire,
Et qui, tant que le vôtre y voudra repartir,
Vous dira bien plus d'un ſoupir,
Que cent regards ne peuvent dire.
C'eſt le langage le plus doux;
C'eſt le plus fort, c'eſt le plus ſûr de tous.

PSICHE'.

L'intelligence en étoit dûe
A nos cœurs, pour les rendre également contens.
J'ai ſoupiré, vous m'avez entendue;
Vous ſoupirez, je vous entends.
Mais ne me laiſſez plus en doute,
Seigneur, & dites-moi ſi, par la même route,
Après moi, le Zéphire ici vous a rendu
Pour me dire ce que j'écoute.
Quand j'y ſuis arrivée, étiez-vous attendu?
Et, quand vous lui parlez, êtes-vous entendu?

L'AMOUR.

J'ai dans ce doux climat un ſouverain empire,
Comme vous l'avez ſur mon cœur;
L'Amour m'eſt favorable, & c'eſt en ſa faveur,
Qu'à mes ordres Eole a ſoumis le Zéphire.
C'eſt l'Amour qui, pour voir mes feux récompenſés,
Lui-même a dicté cet oracle
Par qui vos beaux jours menacés
D'une foule d'amans ſe ſont débarraſſés;
Et qui m'a délivré de l'éternel obſtacle
De tant de ſoupirs empreſſés
Qui ne méritoient pas de vous être adreſſés.
Ne me demandez point quelle eſt cette province,
Ni le nom de ſon Prince,
Vous le ſçaurez quand il en ſera tems.
Je veux vous acquérir; mais c'eſt par mes ſervices,
Par des ſoins aſſidus, & par des vœux conſtans,
Par les amoureux ſacrifices
De tout ce que je ſuis,
De tout ce que je puis,
Sans que l'éclat du rang pour moi vous ſollicite,
Sans que de mon pouvoir je me faſſe un mérite;
Et, bien que ſouverain dans cet heureux ſéjour,
Je ne vous veux, Pſiché, devoir qu'à mon amour.
Venez-en admirer avec moi les merveilles,
Princeſſe, & préparez vos yeux & vos oreilles
A ce qu'il a d'enchantemens;
Vous y verrez des bois & des prairies
Conteſter ſur leur agrémens
Avec l'or & les pierreries,
Vous n'entendrez que des concerts charmans;
De cent beautés vous y ſerez ſervie,
Qui vous adoreront ſans vous porter envie,
Et brigueront, à tous momens,
D'une ame ſoumiſe & ravie,
L'honneur de vos commandemens.

PSICHE'.

Mes volontés ſuivent les vôtres,
Je n'en ſçaurois plus avoir d'autres;
Mais votre oracle, enfin, vient de me ſéparer
De deux ſœurs, & du Roi mon pere,
Que mon trépas imaginaire
Réduit tous trois à me pleurer.

Pour diſſiper l'erreur dont leur ame accablée
De mortels déplaiſirs ſe voit pour moi comblée,
Souffrez que mes ſœurs ſoient témoins
Et de ma gloire & de vos ſoins.
Prêtez-leur, comme à moi, les aîles du Zéphire,
Qui leur puiſſent de votre empire,
Ainſi qu'à moi, faciliter l'accès;
Faites-leur voir en quel lieu je reſpire,
Faites leur, de ma perte, admirer le ſuccès.

L'AMOUR.

Vous ne me donnez pas, Pſiché, toute votre ame,
Ce tendre ſouvenir d'un pere & de deux ſœurs,
Me vole une part des douceurs
Que je veux toutes pour ma flâme.
N'ayez d'yeux que pour moi, qui n'en ai que pour vous;
Ne ſongez qu'à m'aimer, ne ſongez qu'à me plaire;
Et, quand de tels ſoucis oſent vous en diſtraire....

PSICHE'.

Des tendreſſes du ſang peut-on être jaloux?

L'AMOUR.

Je le ſuis, ma Pſiché, de toute la nature.
Les rayons du ſoleil vous baiſent trop ſouvent;
Vos cheveux ſouffrent trop les careſſes du vent,
Dès qu'il les flate, j'en murmure;
L'air même que vous reſpirez,
Avec trop de plaiſir paſſe par votre bouche;
Votre habit de trop près vous touche;
Et, ſi-tôt que vous ſoupirez,
Je ne ſçais quoi, qui m'effarouche,
Craint, parmi vos ſoupirs, des ſoupirs égarés.
Mais vous voulez vos ſœurs; allez, partez, Zéphire;
Pſiché le veut, je ne l'en puis dédire.

[*Zéphire s'envole.*]

SCENE IV.

L'AMOUR, PSICHE'.

L'AMOUR.

Quand vous leur ferez voir ce bienheureux ſéjour,
De ſes tréſors faites-leur cent largeſſes,

Prodiguez-leur careſſes ſur careſſes;
Et du ſang, s'il ſe peut, épuiſez les tendreſſes;
Pour vous rendre toute à l'amour.
Je n'y mêlerai point d'importune préſence,
Mais ne leur faites pas de ſi longs entretiens;
Vous ne ſçauriez pour eux avoir de complaiſance,
Que vous ne dérobiez aux miens.

PSICHE'.

Votre amour me fait une grace,
Dont je n'abuſerai jamais.

L'AMOUR.

Allons voir cependant ces jardins, ce palais,
Où vous ne verrez rien que votre éclat n'efface.
Et vous, petits Amours, & vous; jeunes Zéphirs,
Qui, pour ames, n'avez que de tendres ſoupirs,
Montrez tous à l'envi ce qu'à voir ma Princeſſe
Vous avez ſenti d'allegreſſe.

Fin du troiſiéme Acte.

III. INTERMEDE.

L'AMOUR, PSICHE',
Un ZEPHIR *chantant*, deux AMOURS *chantans*, Troupe d'AMOURS & de ZEPHIRS *danſans*.

ENTRE'E DE BALLET.

Les Amours & les Zéphirs, pour obéir à l'Amour, marquent par leurs danſes, la joye qu'ils ont de voir Pſiché.

UN ZEPHIR.

Aimable jeuneſſe,
Suivez la tendreſſe;
Joignez aux beaux jours
La douceur des amours.
C'eſt pour vous ſurprendre,
Qu'on vous fait entendre
Qu'il faut éviter leurs ſoupirs,
Et craindre leurs déſirs;
Laiſſez-vous apprendre
Quels ſont leurs plaiſirs.

LES DEUX AMOURS ENSEMBLE.

Chacun eſt obligé d'aimer
A ſon tour;
Et plus on a de quoi charmer,
Plus on doit à l'amour.

1. AMOUR.

Un cœur jeune & tendre
Eſt obligé de ſe rendre;
Il n'a point à prendre
De fâcheux détours.

LES DEUX AMOURS ENSEMBLE.

Chacun eſt obligé d'aimer
A ſon tour.
Et plus on a de quoi charmer,
Plus on doit à l'amour.

2. AMOUR.

Pourquoi ſe défendre?
Que ſert-il d'attendre?
Quand on perd un jour,
On le perd ſans retour.

LES DEUX AMOURS ENSEMBLE.

Chacun eſt obligé d'aimer
A ſon tour;
Et plus on a de quoi charmer,
Plus on doit à l'amour.

II. ENTRE'E DE BALLET.

Les deux Troupes d'Amours & de Zéphirs recommencent leurs danſes.

LE ZEPHIR.

L'Amour a des charmes,
Rendons-lui les armes;
Ses ſoins & ſes pleurs
Ne ſont pas ſans douceurs.
Un cœur, pour le ſuivre,
A cent maux ſe livre.

Il faut, pour goûter ſes appas,
Languir juſqu'au trépas;
Mais ce n'eſt pas vivre
Que de n'aimer pas.

LES DEUX AMOURS ENSEMBLE.

S'il faut des ſoins & des travaux
En aimant,
On eſt payé de mille maux
Par un heureux moment.

1. AMOUR.

On craint, on eſpére,
Il faut du myſtére;
Mais on n'obtient guére
De bien ſans tourment.

LES DEUX AMOURS ENSEMBLE.

S'il faut des ſoins & des travaux.
En aimant,
On eſt payé de mille maux
Par un heureux moment.

2. AMOUR.

Que peut-on mieux faire,
Qu'aimer & que plaire?
C'eſt un ſoin charmant,
Que l'emploi d'un amant.

LES DEUX AMOURS ENSEMBLE.

S'il faut des ſoins & des travaux
En aimant,
On eſt payé de mille maux
Par un heureux moment.

Fin du troiſiéme Intermédie.

ACTE QUATRIEME.

Le théatre repréſente un jardin ſuperbe & charmant. On y voit des berceaux de verdure ſoutenus par des thermes d'or, décorés par des vaſes d'Orangers, & par des arbres chargés de toutes ſortes de fruits. Le milieu du théatre eſt rempli des fleurs les plus belles & les plus rares. On découvre dans l'enfoncement pluſieurs dômes de rocailles, ornés de coquillages, de fontaines & de ſtatuës; & toute cette vûe ſe termine par un magnifique palais.

SCENE PREMIERE.

AGLAURE, CIDIPPE.

AGLAURE.

Je n'en puis plus, ma ſœur, j'ai vû trop de merveilles,
L'avenir aura peine à les bien concevoir;
Le ſoleil qui voit tout, & qui nous fait tout voir,
N'en a vû jamais de pareilles.
Elles me chagrinent l'eſprit;
Et ce brillant palais, ce pompeux équipage,
Font un odieux étalage
Qui m'accable de honte autant que de dépit.
Que la fortune indignement nous traite;
Et que ſa largeſſe indiſcette
Prodigue aveuglément, épuiſe, unit d'efforts,
Pour faire de tant de tréſors
Le partage d'une cadette!

CIDIPPE.

J'entre dans tous vos ſentimens,
J'ai les mêmes chagrins; &, dans ces lieux charmans,
Tout ce qui vous déplait, me bleſſe;
Tout ce que vous prenez pour un mortel affront,
Comme vous m'accable, & me laiſſe
L'amertume dans l'ame, & la rougeur au front.

AGLAURE.

Non, ma ſœur, il n'eſt point de reines
Qui, dans leur propre Etat, parlent en ſouveraines
Comme Pſiché parle en ces lieux.
On l'y voit obéïe avec exactitude;
Et de ſes volontés une amoureuſe étude
Les cherche juſques dans ſes yeux.
Mille beautés s'empreſſent autour d'elle,
Et ſemblent dire à nos regards jaloux,
Quels que ſoient nos attraits, elle eſt encor plus belle,
Et nous, qui la ſervons, le ſommes plus que vous.
Elle prononce, on exécute;
Aucun ne s'en défend, aucun ne s'en rebute.
Flore, qui s'attache à ſes pas,
Répand à pleines mains, autour de ſa perſonne.
Ce qu'elle a de plus doux appas;
Zéphire vole aux ordres qu'elle donne;
Et ſon amante & lui, s'en laiſſant trop charmer,
Quittent, pour la ſervir, les ſoins de s'entr'aimer.

CIDIPPE.

Elle a des Dieux à ſon ſervice,
Elle aura bientôt des autels;
Et nous ne commandons qu'à de chetifs mortels,
De qui l'audace & le caprice
Contre nous, à toute heure, en ſecret révoltés,
Oppoſent à nos volontés
Ou le murmure, ou l'artifice.

AGLAURE.

C'étoit peu que, dans notre cour,
Tant de cœurs, à l'envi, nous l'euſſent préférée;
Ce n'étoit pas aſſez que, de nuit & de jour,
D'une foule d'amans elle y fût adorée;
Quand nous nous conſolons de la voir au tombeau
Par l'ordre imprévû d'un oracle,
Elle a voulu de ſon deſtin nouveau
Faire, en notre préſence, éclater le miracle,
Et choiſir nos yeux pour témoins
De ce qu'au fond du cœur, nous ſouhaitions le moins.

CIDIPPE.

Ce qui le plus me déſeſpére,

C'eſt cet amant parfait & ſi digne de plaire
Qui ſe captive ſous ſes loix.
Quand nous pourrions choiſir entre tous les monarques,
En eſt-il un de tant de rois,
Qui porte de ſi nobles marques?
Se voir du bien par de-là ſes ſouhaits,
N'eſt ſouvent qu'un bonheur qui fait des miſérables,
Il n'eſt ni train pompeux, ni ſuperbes palais
Qui n'ouvrent quelque porte à des maux incurables;
Mais avoir un amant d'un mérite achevé,
Et s'en voir chérement aimée,
C'eſt un bonheur ſi haut, ſi relevé
Que ſa grandeur ne peut être exprimée.

AGLAURE.

N'en parlons plus, ma ſœur, nous en mourrions d'ennui.
Songeons plutôt à la vengeance;
En trouvons le moyen de rompre entre elle & lui
Cette adorable intelligence.
La voici. J'ai des coups tout prêts à lui porter,
Qu'elle aura peine d'éviter.

SCENE II.

PSICHE', AGLAURE, GIDIPPE.

PSICHE'.

Je viens vous dire adieu, mon amant vous renvoye;
Et ne ſçauroit plus endurer
Que vous lui retranchiez un moment de la joye
Qu'il prend de ſe voir ſeul à me conſidérer.
Dans un ſimple regard, dans la moindre parole,
Son amour trouve des douceurs
Qu'en faveur du ſang je lui vole,
Quand je les partage à des ſœurs.

AGLAURE.

La jalouſie eſt aſſez fine;
Et ces délicats ſentimens

Méritent bien qu'on s'imagine
Que celui qui, pour vous, a ces empreſſemens,
Paſſe le commun des amans.
Je vous en parle ainſi, faute de le connoître.
Vous ignorez ſon nom, & ceux dont il tient l'être,
Nos eſprits en ſont allarmés.
Je le tiens un grand Prince, & d'un pouvoir ſuprême
Bien au-delà du diadême;
Ses tréſors, ſous vos pas, confuſément ſemés
Ont dequoi faire honte à l'abondance même;
Vous l'aimez autant qu'il vous aime;
Il vous charme, & vous le charmez;
Votre félicité, ma ſœur, ſeroit extrême,
Si vous ſçaviez qui vous aimez.

PSICHE'.

Que m'importe! J'en ſuis aimée.
Plus il me voit, plus je lui plais;
Il n'eſt point de plaiſirs dont l'ame ſoit charmée,
Qui ne préviennent mes ſouhaits;
Et je vois mal de quoi la vôtre eſt allarmée,
Quand tout me ſert dans ce palais.

AGLAURE.

Qu'importe qu'ici tout vous ſerve,
Si toujours cet amant vous cache ce qu'il eſt?
Nous ne nous allarmons que pour votre intérêt.
En vain tout vous y rit, en vain tout vous y plaît,
Le véritable amour ne fait point de réſerve;
Et qui s'obſtine à ſe cacher,
Sent quelque choſe en ſoi qu'on lui peut reprocher.
Si cet amant devient volage,
Car ſouvent, en amour, le change eſt aſſez doux;
Et, j'oſe le dire entre nous,
Pour grand que ſoit l'éclat dont brille ce viſage,
Il en peut être ailleurs d'auſſi belles que vous;
Si, dis-je, un autre objet ſous d'autres loix l'engage,
Si, dans l'état où je vous voi,
Seule en ſes mains, & ſans défenſe,
Il va juſqu'à la violence,
Sur qui vous vengera le Roi,
Ou de ce changement, ou de cette inſolence?

PSICHE'.

Ma ſœur, vous me faites trembler.
Juſte Ciel! Pourrois-je être aſſez infortunée.....

CIDIPPE.

Que ſçait-on ſi déjà les nœuds de l'hyménée.....

PSICHE'.

N'achevez pas, ce ſeroit m'accabler.

AGEAURE.

Je n'ai plus qu'un mot à vous dire.
Ce Prince qui vous aime, & qui commande aux vents,
Qui nous donne pour char les ailes du Zéphire,
Et de nouveaux plaiſirs vous comble à tous momens,
Quand il rompt à vos yeux l'ordre de la nature,
Peut-être à tant d'amour mêle un peu d'impoſture;
Peut-être ce palais n'eſt qu'un enchantement;
Et ces lambris dorés, ces amas de richeſſes
Dont il achéte vos tendreſſes,
Dès qu'il ſera laſſé de ſouffrir vos careſſes,
Diſparoîtront en un moment.
Vous ſçavez, comme nous, ce que peuvent les charmes.

PSICHE'.

Que je ſens à mon tour de cruelles allarmes!

AGLAURE.

Notre amitié ne veut que votre bien.

PSICHE'.

Adieu, mes ſœurs, finiſſons l'entretien,
J'aime, & je crains qu'on ne s'impatiente.
Partez; & demain, ſi je puis,
Vous me verrez, ou plus contente,
Ou dans l'accablement des plus mortels ennuis.

AGLAURE.

Nous allons dire au Roi quelle nouvelle gloire,
Quel excès de bonheur le Ciel répand ſur vous.

CIDIPPE.

Nous allons lui conter d'un changement ſi doux
La ſurprenante & merveilleuſe hiſtoire.

PSICHÉ.

Ne l'inquiétez point, ma sœur, de vos soupçons;
Et, quand vous lui peindrez un si charmant empire. . .

AGLAURE.

Nous sçavons toutes deux ce qu'il faut taire ou dire;
Et n'avons pas besoin, sur ce point, de leçons.

[*Un nuage descend, qui enveloppe les deux sœurs de Psiché; Zéphire les enleve dans les airs.*]

SCENE III.

L'AMOUR, PSICHÉ.

L'AMOUR.

Enfin, vous êtes seule, & je puis vous redire,
Sans avoir pour témoins vos importunes sœurs,
Ce que des yeux si beaux ont pris sur moi d'empire,
Et quel excès ont les douceurs
Qu'une sincére ardeur inspire,
Si-tôt qu'elle assemble deux cœurs.
Je puis vous expliquer de mon ame ravie
Les amoureux empressemens;
Et vous jurer qu'à vous seule asservie
Elle n'a pour objet de ses ravissemens,
Que de voir cette ardeur de même ardeur suivie,
Ne concevoir plus d'autre envie
Que de régler mes vœux sur vos désirs;
Et, de ce qui vous plaît, faire tous mes plaisirs.
Mais d'où vient qu'un triste nuage
Semble offusquer l'éclat de ces beaux yeux?
Vous manque-t-il quelque chose en ces lieux?
Des vœux qu'on vous y rend dédaignez-vous l'hommage?

PSICHÉ.

Non, Seigneur!

L'AMOUR.

Qu'est-ce donc? Et d'où vient mon malheur?
J'entends moins de soupirs d'amour, que de douleur;

Je

Je vois de votre teint les roſes amorties
Marquer un déplaiſir ſecret;
Vos ſœurs à peine ſont parties,
Que vous ſoupirez de regret.
Ah! Pſiché, de deux cœurs quand l'ardeur eſt la même,
Ont-ils des ſoupirs différens?
Et, quand on aime bien, & qu'on voit ce qu'on aime,
Peut-on ſonger à des parens?

PSICHE'.

Ce n'eſt point là ce qui m'afflige.

L'AMOUR.

Eſt-ce l'abſence d'un rival,
Et d'un rival aimé, qui fait qu'on me néglige?

PSICHE'.

Dans un cœur tout à vous que vous pénétrez mal!
Je vous aime; Seigneur, & mon amour s'irrite
De l'indigne ſoupçon que vous avez formé.
Vous ne connoiſſez pas quel eſt votre mérite,
Si vous craignez de n'être pas aimé.
Je vous aime; &, depuis que j'ai vû la lumière,
Je me ſuis montrée aſſez fière
Pour dédaigner les vœux de plus d'un Roi;
Et, s'il vous faut ouvrir mon ame toute entière,
Je n'ai trouvé que vous qui fût digne de moi.
Cependant j'ai quelque triſteſſe
Qu'en vain je voudrois vous cacher;
Un noir chagrin ſe mêle à toute ma tendreſſe,
Dont je ne la puis détacher.
Ne m'en demandez point la cauſe,
Peut-être, la ſçachant, voudrez-vous m'en punir;
Et, ſi j'oſe aſpirer encore à quelque choſe,
Je ſuis ſûre du moins de ne point l'obtenir.

L'AMOUR.

Et ne craignez-vous point qu'à mon tour je m'irrite
Que vous connoiſſiez mal quel eſt votre mérite,
Ou feigniez de ne pas ſçavoir
Quel eſt ſur moi votre abſolu pouvoir?
Ah! Si vous en doutez, ſoyez deſabuſée,
Parlez,

PSICHE'.

J'aurai l'affront de me voir refusée.

L'AMOUR.

Prenez en ma faveur de meilleurs sentimens,
L'expérience en est aisée;
Parlez, tout se tient prêt à vos commandemens.
Si, pour m'en croire, il vous faut des sermens,
J'en jure vos beaux yeux, ces maîtres de mon ame,
Ces divins auteurs de ma flâme;
Et, si ce n'est assez d'en jurer vos beaux yeux,
J'en jure par le styx, comme jurent les Dieux.

PSICHE'.

J'ose craindre un peu moins après cette assûrance.
Seigneur, je vois ici la pompe & l'abondance,
Je vous adore, & vous m'aimez,
Mon cœur en est ravi, mes sens en sont charmés;
Mais, parmi ce bonheur suprême,
J'ai le malheur de ne sçavoir qui j'aime.
Dissipez cet aveuglement,
Et faites-moi connoître un si parfait amant.

L'AMOUR.

Psiché, que venez-vous de dire?

PSICHE'.

Que c'est le bonheur où j'aspire,
Et, si vous ne me l'accordez....

L'AMOUR.

Je l'ai juré, je n'en suis plus le maître;
Mais vous ne sçavez pas ce que vous demandez.
Laissez-moi mon secret. Si je me fais connoître,
Je vous perds, & vous me perdez.
Le seul remède est de vous en dédire.

PSICHE'.

C'est là sur vous mon souverain empire?

L'AMOUR.

Vous pouvez tout, & je suis tout à vous.
Mais, si nos feux vous semblent doux.
Ne mettez point d'obstacle à leur charmante suite;
Ne me forcez point à la fuite;
C'est le moindre malheur qui nous puisse arriver
D'un souhait qui vous a séduite.

PSICHE'.

Seigneur, vous voulez m'éprouver;
Mais je ſçais ce que j'en dois croire.
De grace, apprenez-moi tout l'excès de ma gloire;
Et ne me cachez plus pour quel illuſtre choix
J'ai rejetté les vœux de tant de Rois.

L'AMOUR.

Le voulez-vous?

PSICHE'.

Souffrez que je vous en conjure.

L'AMOUR.

Si vous ſçaviez, Pſiché, la cruelle avanture
Que par-là vous vous attirez....

PSICHE'.

Seigneur, vous me déſeſpérez.

L'AMOUR.

Penſez-y bien, je puis encor me taire.

PSICHE'.

Faites-vous des ſermens pour n'y point ſatisfaire?

L'AMOUR.

Hé bien, je ſuis le Dieu le plus puiſſant des Dieux,
Abſolu ſur la Terre, abſolu dans les Cieux;
Dans les eaux, dans les airs, mon pouvoir eſt ſuprême,
En un mot je ſuis l'Amour même,
Qui de mes propres traits m'étois bleſſé pour vous;
Et, ſans la violence, hélas! que vous me faites,
Et qui vient de changer mon amour en courroux,
Vous m'alliez avoir pour époux.
Vos volontés ſont ſatisfaites,
Vous avez ſçû qui vous aimiez,
Vous connoiſſez l'amant que vous charmiez,
Pſiché, voyez où vous en êtes.
Vous me forcez vous-même à vous quitter,
Vous me forcez vous-même à vous ôter
Tout l'effet de votre victoire.
Peut-être vos beaux yeux ne me reverront plus.
Ce palais, ces jardins, avec moi, diſparus,
Vont faire évanouïr votre naiſſante gloire;
Vous n'avez pas voulu m'en croire;
Et, pour tout fruit de ce doute éclairci,
Le deſtin, ſous qui le Ciel tremble,

Plus fort que mon amour, que tous les Dieux ensemble,
Vous va montrer sa haine, & me chasse d'ici.

[*L'Amour s'envole, & le jardin s'évanouit.*]

****

SCENE IV.

Le théatre représente un désert, & les bords sauvages d'un fleuve.

PSICHÉ, LE DIEU DU FLEUVE assis sur un amas de roseaux, & appuyé sur une urne.

PSICHÉ.

Cruel destin! Funeste inquiétude!
Fatale curiosité!
Qu'avez-vous fait, affreuse solitude,
De toute ma félicité?
J'aimois un Dieu, j'en étois adorée.
Mon bonheur redoubloit de moment en moment;
Et je me vois seule, éplorée,
Au milieu d'un désert, où, pour accablement,
Et confuse, & désespérée,
Je sens croître l'amour, quand j'ai perdu l'amant.
Le souvenir m'en charme & m'empoisonne,
Sa douceur tyrannise un cœur infortuné
Qu'aux plus cuisans chagrins ma flâme a condamné.
O Ciel! Quand l'Amour m'abandonne,
Pourquoi me laisse-t-il l'amour qu'il m'a donné?
Source de tous les biens inépuisable & pure,
Maître des hommes & des Dieux,
Cher auteur des maux que j'endure,
Etes-vous pour jamais disparu de mes yeux?
Je vous en ai banni moi-même;
Dans un excès d'amour, dans un bonheur extrême,
D'un indigne soupçon mon cœur s'est allarmé,
Cœur ingrat, tu n'avois qu'un feu mal allumé,
Et l'on ne peut vouloir, du moment que l'on aime,
Que ce que veut l'objet aimé.
Mourons, c'est le parti qui seul me reste à suivre,
Après la perte que je fais,
Pour qui, grands Dieux, voudrois-je vivre,

LE DIEU DU FLEUVE.

Ton trépas ſouilleroit mes ondes,
Pſiché, le Ciel te le défend;
Et peut-être qu'après des douleurs ſi profondes,
Un autre ſort t'attend.
Fui plûtôt de Vénus l'implacable colère.
Je la vois qui te cherche & qui te veut punir;
L'amour du fils a fait la haine de la mere,
Fui, je ſçaurai la retenir.

PSICHE'.

J'attends ſes fureurs vengereſſes,
Qu'auront-elles pour moi qui ne me ſoit trop doux?
Qui cherche le trépas, ne craint Dieux, ni Déeſſes,
Et peut braver tout leur courroux.

****

SCENE V.

VENUS, PSICHE', LE DIEU DU FLEUVE.

VENUS.

Orgueilleuſe Pſiché, vous m'oſez donc attendre,
Après m'avoir ſur terre enlevé mes honneurs,
Après que vos traits ſuborneurs
Ont reçû les encens qu'aux miens ſeuls on doit rendre?
J'ai vû mes Temples déſertés,
J'ai vû tous les mortels, ſéduits par vos beautés,
Idolâtrer en vous la beauté ſouveraine,
Vous offrir des reſpects juſqu'alors inconnus,
Et ne ſe mettre pas en peine
S'il étoit une autre Vénus,
Et je vous vois encor l'audace
De n'en pas redouter les juſtes châtimens,
Et de me regarder en face,
Comme ſi c'étoit peu que mes reſſentimens?

PSICHE'.

Si de quelques mortels on m'a vûe adorée,
Eſt-ce un crime pour moi d'avoir eu des appas,
Dont leur ame inconſidérée
Laiſſoit charmer des yeux qui ne vous voyoient pas?

Je ſuis ce que le Ciel m'a faite,
Je n'ai que les beautés qu'il m'a voulu prêter;
Si les vœux qu'on m'offroit vous ont mal ſatisfaite,
Pour forcer tous les cœurs à vous les reporter,
Vous n'aviez qu'à vous préſenter,
Qu'à ne leur cacher plus cette beauté parfaite
Qui, pour les rendre à leur devoir,
Pour ſe faire adorer, n'a qu'à ſe faire voir.

VENUS.

Il falloit vous en mieux défendre.
Ces reſpects, ces encens ſe doivent réfuſer;
Et, pour les mieux deſabuſer,
Il falloit, à leurs yeux, vous-même me les rendre.
Vous avez aimé cette erreur
Pour qui vous ne deviez avoir que de l'horreur;
Vous avez bien fait plus. Votre humeur arrogante,
Sur le mépris de mille Rois,
Juſques aux Cieux, a porté de ſon choix
L'ambition extravagante.

PSICHE'.

J'aurois porté mon choix, Déeſſe, juſqu'aux Dieux?

VENUS.

Votre inſolence eſt ſans ſeconde.
Dédaigner tous les Rois du monde,
N'eſt-ce pas aſpirer aux Dieux?

PSICHE'.

Si l'Amour pour eux tous m'avoit endurci l'ame,
Et me réſervoit toute à lui,
En puis-je être coupable? & faut-il qu'aujourd'hui,
Pour prix d'une ſi belle flâme,
Vous vouliez m'accabler d'un éternel ennui?

VENUS.

Pſiché, vous deviez mieux connoître
Qui vous étiez, & quel étoit ce Dieu.

PSICHE'.

Et m'en a-t-il donné ni le tems, ni le lieu,
Lui qui de tout mon cœur d'abord s'eſt rendu maître?

VENUS.

Tout votre cœur s'en eſt laiſſé charmer,
Et vous l'avez aimé dès qu'il vous a dit; j'aime.

PSICHE'.

Pouvois-je n'aimer pas le Dieu qui fait aimer,
Et qui me parloit pour lui-même?
C'eſt votre fils, vous ſçavez ſon pouvoir,
Vous en connoiſſez le mérite.

VENUS.

Oui, c'eſt mon fils; mais un fils qui m'irrite,
Un fils qui me rend mal ce qu'il ſçait me devoir,
Un fils qui fait qu'on m'abandonne,
Et qui, pour mieux flater ſes indignes amours,
Depuis que vous l'aimez, ne bleſſe plus perſonne
Qui vienne à mes autels implorer mon ſecours.
Vous m'en avez fait un rebelle,
On m'en verra vengée, & hautement, ſur vous;
Et je vous apprendrai s'il faut qu'une mortelle
Souffre qu'un Dieu ſoupire à ſes genoux.
Suivez-moi; vous verrez, par votre expérience,
A quelle folle confiance
Vous portoit cette ambition.
Venez, & préparez autant de patience,
Qu'on vous voit de préſomption.

Fin du quatriéme Acte.

IV. INTERMEDE.

La ſcéne repréſente les enfers. On y voit une mer toute de feu, dont les flots ſont dans une perpétuelle agitation. Cette mer effroyable eſt bornée par des ruines enflammées; &, au milieu de ſes flots agités, au travers d'une gueule affreuſe, paroît le palais infernal de Pluton.

I. ENTRE'E DE BALLET.

Des Furies ſe réjoniſſent d'avoir allumé la rage dans l'ame de la plus douce des Divinités.

II. ENTRE'E DE BALLET.

Des Lutins, faiſant des ſauts périlleux, ſe mêlent avec les Furieux, & eſſayent d'épouvanter Pſiché; mais les charmes de ſa beauté obligent les Furies & les Lutins à ſe retirer.

Fin du quatriéme Intermède.

ACTE CINQUIEME.

Pſiché paſſe dans une barque, & parlt avec la batte qu'elle a été demander à Proſerpine de la part de Vénus.

SCENE PREMIERE.

PSICHE'.

EFFROYABLES replis des ondes infernales;
Noirs palais, où Mégére & ſes ſœurs font leur cour,
Eternels ennemis du jour
Parmi vos Ixions, & parmi vos Tantales,
Parmi tant de tourmens qui n'ont point d'intervalles
Eſt-il dans votre affreux ſéjour
Quelques peines qui ſoient égales
Aux travaux où Vénus condamne mon amour?
Elle n'en peut être aſſouvie;
Et, depuis qu'à ſes loix je me trouve aſſervie,
Depuis qu'elle me livre à ſes reſſentimens,
Il m'a fallu, dans ces cruels momens,
Plus d'une ame, & plus d'une vie,
Pour remplir ſes commandemens.
Je ſouffrirois tout avec joye,
Si, parmi les rigueurs que ſa haine déploye,
Mes yeux pouvoient revoir, ne fût-ce qu'un moment,
Ce cher, cet adorable amant.
Je n'oſe le nommer; ma bouche criminelle
D'avoir trop exigé de lui,
S'en eſt rendue indigne; &, dans ce dur ennui,
La ſouffrance la plus mortelle
Dont m'accable, à toute heure, un renaiſſant trépas,
Eſt celle de ne le voir pas.
Si ſon courroux dormit encore,
Jamais aucun malheur n'approcheroit du mien;
Mais s'il avoit pitié d'une ame qui l'adore,
Quoi qu'il fallût ſouffrir, je ne ſouffrirois rien.
Oui, Deſtins, s'il calmoit cette juſte colére,
Tous mes malheurs ſeroient finis;
Pour me rendre inſenſible aux fureurs de la mere,
Il ne faut qu'un regard du fils.

Je n'en veux plus douter, il partage ma peine,
Il voit ce que je ſouffre, & ſouffre comme moi;
Tout ce que j'endure le gêne,
Lui-même il s'en impoſe une amoureuſe loi.
En dépit de Vénus, en dépit de mon crime,
C'eſt lui qui me ſoutient, c'eſt lui qui me ranime
Au milieu des périls où l'on me fait courir;
Il garde la tendreſſe où ſon feu le convie,
Et prend ſoin de me rendre une nouvelle vie,
Chaque fois qu'il me faut mourir.
Mais que me veulent ces deux ombres,
Qu'à travers le faux jour de ces demeures ſombres,
J'entrevois s'avancer vers moi?

SCENE II.

PSICHE', CLEOMENE, AGENOR.

PSICHE'.

Cléoméne, Agénor, eſt-ce vous que je voi?
Qui vous a ravi la lumière?

CLEOMENE.

La plus juſte douleur, qui d'un beau déſeſpoir
Nous eût pû fournir la matière;
Cette pompe funébre, ou du ſort le plus noir
Vous attendiez la rigueur la plus fière,
L'injuſtice la plus entière.

AGENOR.

Sur ce même rocher, où le Ciel en courroux
Vous promettoit, au lieu d'époux,
Un ſerpent, dont ſoudain vous ſeriez dévorée,
Nous tenions la main préparée
A repouſſer ſa rage, ou mourir avec vous.
Vous le ſçavez, Princeſſe; & lorſqu'à notre vûe,
Par le milieu des airs vous êtes diſparue,
Du haut de ce rocher, pour ſuivre vos beautés,
Ou plûtôt pour goûter cette amoureuſe joye
D'offrir pour vous au monſtre une premiére proye,
D'amour & de douleur l'un & l'autre emportés,
Nous nous ſommes précipités.

CLEOMENE.

Heureuſement déçûs au ſens de votre oracle,
Nous en avons ici reconnu le miracle;
Et ſçû que le ſerpent prêt à vous dévorer,
Etoit le Dieu qui fait qu'on aime;
Et qui, tout Dieu qu'il eſt, vous adorant lui-même,
Ne pouvoit endurer
Qu'un mortel, comme nous, oſât vous adorer.

AGENOR.

Pour prix de vous avoir ſuivie,
Nous jouiſſons ici d'un trépas aſſez doux.
Qu'avions-nous affaire de vie,
Si nous ne pouvions être à vous?
Nous revoyons ici vos charmes,
Qu'aucun des deux là haut n'auroit revûs jamais.
Heureux, ſi nous voyons la moindre de vos larmes
Honorer des malheurs que vous nous avez faits.

PSICHE'.

Puis-je avoir des larmes de reſte,
Après qu'on a porté les miens au dernier point?
Uniſſons nos ſoupirs dans un ſort ſi funeſte,
Les ſoupirs ne s'épuiſent point;
Mais vous ſoupireriez, Princes, pour une ingrate.
Vous n'avez point voulu ſurvivre à mes malheurs,
Et, quelque douleur qui m'abbatte,
Ce n'eſt point pour vous que je meurs.

CLEOMENE.

L'avons-nous mérité, nous, dont toute la flâme
N'a fait que vous laſſer du récit de nos maux?

PSICHE'.

Vous pouviez mériter, Princes, toute mon ame,
Si vous n'euſſiez été rivaux.
Ces qualités incomparables,
Qui de l'un & de l'autre accompagnoient les vœux,
Vous rendoient tous deux trop aimables,
Pour mépriſer aucun des deux.

AGENOR.

Vous avez pû, ſans être injuſte, ni crueſle,
Nous refuſer un cœur réſervé pour un Dieu.
Mais revoyez Vénus. Le Deſtin nous rappelle,
Et nous force à vous dire adieu.

PSICHE'.

Ne vous donne-t-il point le loiſir de me dire
Quel eſt ici votre ſéjour?

CLEOMENE.

Dans des bois toujours verds, où d'amour on reſpire.
Auſſi tôt qu'on eſt mort d'amour,
D'amour on y revit, d'amour on y ſoupire;
Sous les plus douces loix de ſon heureux empire;
Et l'éternelle nuit n'oſe en chaſſer le jour
Que lui-même il attire
Sur nos fantômes qu'il inſpire,
Et dont, aux enfers même, il ſe fait une cour.

AGENOR.

Vos envieuſes ſœurs, après nous deſcendues,
Pour vous perdre, ſe ſont perdues;
Et l'une & l'autre, tour à tour,
Pour le prix d'un conſeil qui leur coûte la vie,
A côté d'Ixion, à côté de Titye,
Souffre tantôt la roue, & tantôt le vautour.
L'Amour par les Zéphirs s'eſt fait promte juſtice
De leur envenimée & jalouſe malice;
Ces miniſtres aîlés de ſon juſte courroux,
Sous couleur de les rendre encore auprès de vous,
Ont plongé l'une & l'autre au fond d'un précipice,
Où le ſpectacle affreux de leurs corps déchirés,
N'étale que le moindre & le premier ſupplice
De ces conſeils dont l'artifice
Fait les maux dont vous ſoupirez.

PSICHE'.

Que je les plains!

CLEOMENE.

Vous êtes ſeule à plaindre.
Mais nous demeurons trop à vous entretenir:
Adieu. Puiſſions-nous vivre en votre ſouvenir!
Puiſſiez-vous, & bien-tôt, n'avoir plus rien à craindre!
Puiſſe, & bien-tôt, l'Amour vous enlever aux Cieux,
Vous y mettre à côté des Dieux;
Et, rallumant un feu qui ne ſe puiſſe éteindre,
Affranchir à jamais l'éclat de vos beaux yeux,
D'augmenter le jour en ces lieux!

SCENE III.

PSICHE' *ſeule.*

Pauvres amans! Leur amour dure encore;
Tout morts qu'ils ſont, l'un & l'autre m'adore!
Moi, dont la dureté reçut ſi mal leurs vœux.
Tu n'en fais pas ainſi, toi qui ſeul m'as ravie,
Amant, que j'aime encor cent fois plus que ma vie,
Et qui briſes de ſi beaux nœuds.
Ne me fui plus, & ſouffre que j'eſpère
Que tu pourras un jour rabaiſſer l'œil ſur moi;
Qu'à force de ſouffrir j'aurai de quoi te plaire,
De quoi me rengager ta foi.
Mais ce que j'ai ſouffert m'a trop défigurée,
Pour rappeller un tel eſpoir;
L'œil abbattu, triſte, déſeſpérée,
Languiſſante & décolorée,
De quoi puis-je me prévaloir,
Si, par quelque miracle impoſſible à prévoir,
Ma beauté qui t'a plû ne ſe voit réparée?
Je porte ici de quoi la réparer.
Ce tréſor de beauté divine,
Qu'en mes mains, pour Vénus, a remis Proſerpine,
Enferme des appas dont je puis m'emparer;
Et l'éclat en doit être extrême,
Puiſque *Vénus*, la beauté même,
Les demande pour ſe parer.
En dérober un peu feroit-ce un ſi grand crime?
Pour plaire aux yeux d'un Dieu qui s'eſt fait mon amant,
Pour regagner ſon cœur & finir mon tourment,
Tout n'eſt-il pas trop légitime?
Ouvrons. Quelles vapeurs m'offuſquent le cerveau,
Et que vois-je ſortir de cette boëte ouverte,
Amour, ſi ta pitié ne s'oppoſe à ma perte,
Pour ne revivre plus, je deſcends au tombeau.

[*Pſiché s'évanouit.*]

SCENE IV.

L'AMOUR, PSICHE' évanouie.

L'AMOUR.

Votre péril, Pſiché, diſſipe ma colère,
Ou plûtôt de mes feux l'ardeur n'a point ceſſé;
Et, bien qu'au dernier point vous m'ayez ſçû déplaire,
Je ne me ſuis intéreſſé
Que contre celle de ma mere.
J'ai vû tous vos travaux, j'ai ſuivi vos malheurs,
Mes ſoupirs ont par-tout accompagné vos pleurs;
Tournez les yeux vers moi, je ſuis encor le même.
Quoi! Je dis & redis tout haut que je vous aime,
Et vous ne dites point, Pſiché, que vous m'aimez?
Eſt-ce que pour jamais vos beaux yeux ſont fermés,
Qu'à jamais la clarté leur vient d'être ravie?
O mort, devois-tu prendre un dard ſi criminel?
Et, ſans aucun reſpect pour mon être éternel,
Attenter à ma propre vie?
Combien de fois, ingrate Déïté,
Ai-je groſſi ton noir empire,
Par les mépris & par la cruauté
D'une orgueilleuſe ou farouche beauté?
Combien même, s'il le faut dire,
T'ai-je immolé de fidéles amans
A force de raviſſemens?
Va, je ne bleſſerai plus d'ames,
Je ne percerai plus de cœurs
Qu'avec des dards trempés aux divines liqueurs,
Qui nourriſſent du Ciel les immortelles flâmes;
Et n'en lancerai plus que pour faire à tes yeux
Autant d'amans, autant de Dieux.
Et vous, impitoyable mere,
Qui la forcez à m'arracher
Tout ce que j'avois de plus cher,
Craignez à votre tour l'effet de ma colère.
Vous me voulez faire la loi,
Vous qu'on voit ſi ſouvent la recevoir de moi?

Vous, qui portez un cœur ſenſible comme un autre,
Vous enviez au mien les délices du vôtre?
Mais, dans ce même cœur, j'enfoncerai des coups
Qui ne ſeront ſuivis que de chagrins jaloux;
Je vous accablerai de honteuſes ſurpriſes;
Et choiſirai, par-tout, à vos vœux les plus doux
Des Adonis & des Anchiſes;
Qui n'auront que haine pour vous.

SCENE V.

VENUS, L'AMOUR, PSICHE' évanouie.

VENUS.

La menace eſt reſpectueuſe;
Et d'un enfant, qui fait le révolté,
La colére préſomptueuſe. . . . .

L'AMOUR.

Je ne ſuis plus enfant, & je l'ai trop été;
Et ma colére eſt juſte autant qu'impétueuſe.

VENUS.

L'impétuoſité s'en devroit retenir;
Et vous pourriez vous ſouvenir
Que vous me devez la naiſſance.

L'AMOUR.

Et vous pourriez n'oublier pas
Que vous avez un cœur & des appas
Qui relévent de ma puiſſance;
Que mon arc, de la vôtre, eſt l'unique ſoutien;
Que, ſans mes traits, elle n'eſt rien;
Et que, ſi les cœurs les plus braves,
En triomphe, par vous, ſe ſont laiſſés traîner;
Vous n'avez jamais fait d'eſclaves,
Que ceux qu'il m'a plû d'enchaîner?
Ne me vantez donc plus ces droits de la naiſſance
Qui tyranniſent mes déſirs;
Et, ſi vous ne voulez perdre mille ſoupirs,
Songez, en me voyant, à la reconnoiſſance,
Vous, qui tenez de ma puiſſance
Et votre gloire & vos plaiſirs.

VENUS.

Comment l'avez-vous défendue,
Cette gloire dont vous parlez?
Comment me l'avez-vous rendue?
Et, quand vous avez vû mes autels déſolés,
Mes Temples violés,
Mes honneurs ravalés,
Si vous avez pris part à tant d'ignominie,
Comment en a-t-on vû punie
Pſiché qui me les a volés?
Je vous ai commandé de la rendre charmée
Du plus vil de tous les mortels,
Qui ne daignât répondre à ſon ame enflammée
Que par des rebuts éternels,
Par les mépris les plus cruels;
Et vous-même l'avez aimée!
Vous avez contre moi ſéduit des immortels;
C'eſt pour vous qu'à mes yeux les Zéphirs l'ont cachée,
Qu'Apollon même ſuborné,
Par un oracle adroitement tourné,
Me l'avoit ſi bien arrachée
Que, ſi ſa curioſité,
Par un aveugle défiance,
Ne l'eût rendue à ma vengeance,
Elle échappoit à mon cœur irrité.
Voyez l'état où votre amour l'a miſe,
Votre Pſiché; ſon ame va partir,
Voyez; &, ſi la vôtre en eſt encore épriſe,
Recevez ſon dernier ſoupir.
Menacez, bravez-moi, cependant qu'elle expire,
Tant d'inſolence vous ſied bien;
Et je dois endurer, quoiqu'il vous plaiſe dire,
Moi qui, ſans vos traits, ne puis rien.

L'AMOUR.

Vous ne pouvez que trop, Déeſſe impitoyable,
Le Deſtin l'abonne à tout votre courroux;
Mais ſoyez moins inexorable
Aux priéres, aux pleurs d'un fils à vos genoux.
Ce doit vous être un ſpectacle aſſez doux
De voir d'un œil Pſiché mourante,
Et de l'autre ce fils, d'une voix ſuppliante,

Ne

Ne vouloir plus tenir ſon bonheur que de vous.
Rendez-moi ma Pſiché, rendez-lui tous ſes charmes,
Rendez-là, Déeſſe, à mes larmes;
Rendez à mon amour, rendez à ma douleur
Le charme de mes yeux, & le choix de mon cœur.

VENUS.

Quelque amour que Pſiché vous donne,
De ſes malheurs par moi n'attendez pas la fin;
Si le Deſtin me l'abandonne,
Je l'abandonne à ſon deſtin.
Ne m'importunez plus; &, dans cette infortune;
Laiſſez-la, ſans Vénus, triompher ou périr.

L'AMOUR.

Hélas! Si je vous importune,
Je ne le ferois pas, ſi je pouvois mourir.

VENUS.

Cette douleur n'eſt pas commune,
Qui force un immortel à ſouhaiter la mort.

L'AMOUR.

Voyez, par ſon excès, ſi mon amour eſt fort.
Ne lui ferez-vous grace aucune?

VENUS.

Je vous l'avouë, il me touche le cœur,
Votre amour; il déſarme, il fléchit ma rigueur,
Votre Pſiché reverra la lumière.

L'AMOUR.

Que je vous vais par-tout faire donner d'encens!

VENUS.

Oui, vous la reverrez dans ſa beauté première;
Mais de vos vœux reconnoiſſans
Je veux la déférence entière.
Je veux qu'un vrai reſpect laiſſe à mon amitié
Vous choiſir une autre moitié.

L'AMOUR.

Et moi, je ne veux plus de grace,
Je reprends toute mon audace,
Je veux Pſiché, je veux ſa foi,
Je veux qu'elle revive, & revive pour moi;
Et tiens indifférent que votre haine laſſe,
En faveur d'une autre ſe paſſe.
Jupiter qui paroît va juger, entre nous,

De mes emportemens & de votre courroux.

Après quelques éclairs & des roulemens de tonnerre, Jupiter paroît en l'air sur son aigle, & descend sur terre.

****

SCENE DERNIERE.

JUPITER, VENUS, L'AMOUR, PSICHÉ évanouie.

L'AMOUR.

Vous, à qui seul tout est possible,
Pere des Dieux, souverain des mortels,
Fléchissez la rigueur d'une mere inflexible
Qui, sans moi, n'auroit point d'autels.
J'ai pleuré, j'ai prié, je soupire, menace,
Et perds menaces & soupirs.
Elle ne veut pas voir que de mes déplaisirs
Dépend du monde entier l'heureuse, ou triste face,
Et que, si Psiché perd le jour,
Si Psiché n'est à moi, je ne suis plus l'Amour;
Oui, je romprai mon arc, je briserai mes fléches,
J'éteindrai jusqu'à mon flambeau,
Je laisserai languir la nature au tombeau;
Ou, si je daigne aux cœurs faire encor quelques bréches
Avec ces pointes d'or qui me font obéir,
Je vous blesserai tous là-haut pour des mortelles,
Et ne décocherai sur elles
Que des traits émoussés qui forcent à haïr,
Et qui ne font que des rebelles,
Des ingrates, & des cruelles.
Par quelle tyrannique loi
Tiendrai-je à vous servir mes armes toujours prêtes;
Et vous ferai-je à tous conquêtes sur conquêtes,
Si vous me défendez d'en faire une pour moi?

JUPITER *à Venus.*

Ma fille, sois-lui moins sévére,
Tu tiens de sa Psiché le destin en tes mains,
La Parque, au moindre mot, va suivre ta colére;
Parle, & laisse-toi vaincre aux tendresses de mere,

Ou redoute un courroux que moi-même je crains.
Veux-tu donner le monde en proye
A la haine, au désordre, à la confusion;
Et d'un Dieu d'union,
D'un Dieu de douceurs & de joye,
Faire un Dieu d'amertume & de division?
Considére ce que nous sommes;
Et si les passions doivent nous dominer,
Plus la vengeance a dequoi plaire aux hommes,
Plus il sied bien aux Dieux de pardonner.

VENUS.

Je pardonne à ce fils rebelle;
Mais voulez-vous qu'il me soit reproché,
Qu'une misérable mortelle,
L'objet de mon courroux, l'orgueilleuse Psiché,
Sous ombre qu'elle est un peu belle,
Par un hymen, dont je rougis,
Souille mon alliance, & le lit de mon fils?

JUPITER.

Hé bien, je la fais immortelle,
Afin d'y rendre tout égal.

VENUS.

Je n'ai plus de mépris, ni de haine pour elle,
Et l'admets à l'honneur de ce nœud conjugal.
Psiché, reprenez la lumière,
Pour ne la reperdre jamais.
Jupiter a fait votre paix;
Et je quitte cette humeur fière
Qui s'opposoit à vos souhaits.

PSICHE' *sortant de son évanouissement.*

C'est donc vous, ô grande Déesse,
Qui redonnez la vie à ce cœur innocent?

VENUS.

Jupiter vous fait grace, & ma colére cesse.
Vivez, Vénus l'ordonne; aimez, elle y consent.

PSICHE' *à l'Amour.*

Je vous revois enfin, cher objet de ma flâme!

L'AMOUR *à Psiché.*

Je vous posséde enfin, délices de mon ame?

JUPITER.

Venez, amans, venez aux Cieux
Achever un si grand & si digne hyménée.

Viens-y, belle Pſiché, changer de deſtinée,
Vien prendre place au rang des Dieux.

Fin du cinquiéme Acte.

****

V. INTERMEDIE.

Le théatre repréſente le Ciel. Le palais de Jupiter deſcend, & laiſſe voir dans l'éloignement, par trois ſuites de perſpective, les autres palais des Dieux du Ciel les plus puiſſans. Un nuage ſort du théatre, ſur lequel l'Amour & Pſiché ſe placent, & ſont enlevés par un ſecond nuage, qui vient en deſcendant ſe joindre au premier. Jupiter & Vénus ſe croiſent en l'air, dans leurs machines, & ſe rangent près de l'Amour & de Pſiché.

Les Divinités qui avoient été partagées entre Vénus & ſon fils, ſe réuniſſent en les voyant d'accord; & toutes enſemble par des concerts, des chants, & des danſes, célébrent la fête des nôces de l'Amour & de Pſiché.

JUPITER, VENUS, L'AMOUR, PSICHE', CHOEUR DES DIVINITE'S CELESTES.
APOLLON, LES MUSES, LES ARTS travestis en Bergers.
BACCHUS, SILENE, SATTRES, EGYPANS, MENADES.
MOME, POLICHINELLES, MATASSINS.
MARS, TROUPE DE GUERRIERS.

APOLLON.

Uniſſons-nous, troupe immortelle;
Le Dieu d'amour devient heureux amant,
Et Vénus a repris ſa douceur naturelle
En faveur d'un fils ſi charmant;
Il va goûter en paix, après un long tourment,
Une félicité qui doit être éternelle.

CHOEURS DES DIVINITE'S CELESTES.

Célébrons ce grand jour,
Célébrons nous une fête ſi belle;

Que nos chants en tous lieux en portent la nouvelle,
Qu'ils faſſent retentir le céleſte ſéjour.
Chantons, répétons tour à tour,
Qu'il n'eſt point d'ame ſi cruelle,
Qui, tôt ou tard, ne ſe rende à l'Amour.

BACCHUS.

Si, quelquefois,
Suivant nos douces loix,
La raiſon ſe perd & s'oublie,
Ce que le vin nous cauſe de folie
Commence & finit en un jour;
Mais quand un cœur eſt enyvré d'amour,
Souvent c'eſt pour toute la vie.

MOME.

Je cherche à médire,
Sur la Terre & dans les Cieux;
Je ſoumets à ma ſatyre
Les plus grands des Dieux.
Il n'eſt dans l'univers que l'Amour qui m'étonne,
Il eſt le ſeul que j'épargne aujourd'hui;
Il n'appartient qu'à lui
De n'épargner perſonne.

MARS.

Mes plus fiers ennemis vaincus ou pleins d'effroi,
Ont vû toujours ma valeur triomphante;
L'Amour eſt le ſeul qui ſe vante
D'avoir pû triompher de moi.

CHOEUR DES DIVINITE'S CELESTES.

Chantons les plaiſirs charmans
Des heureux amans;
Que tout le Ciel s'empreſſe
A leur faire ſa cour;
Célébrons ce beau jour
Par mille doux chants d'allegreſſe,
Célébrons ce beau jour
Par mille doux chants pleins d'amour.

PREMIERE ENTRE'E DE BALLET.

SUITE D'APOLLON.

Danſe des Arts traveſtis en bergers.

APOLLON.

Le Dieu qui nous engage
A lui faire la cour
Défend qu'on ſoit trop ſage.
Les plaiſirs ont leur tour,
C'eſt leur plus doux uſage,
Que de finir les ſoins du jour.
La nuit eſt le partage
Des jeux & de l'amour.

Ce ſeroit grand dommage
Qu'en ce charmant ſéjour
On eût un cœur ſauvage.
Les plaiſirs ont leur tour,
C'eſt leur plus doux uſage,
Que de finir les ſoins du jour.
La nuit eſt le partage
Des jeux & de l'amour.

DEUX MUSES.

Gardez-vous, beautés ſévéres,
Les Amours ont trop d'affaires;
Craignez toujours de vous laiſſer charmer.
Quand il faut que l'on ſoupire,
Tout le mal n'eſt pas de s'enflammer;
Le martyre
De le dire,
Coûte plus cent fois que d'aimer.

On ne peut aimer ſans peines,
Il eſt peu de douces chaînes,
A tout moment on ſe ſent allarmer;
Quand il faut que l'on ſoupire,
Tout le mal n'eſt pas de s'enflammer;
Le martyre
De le dire
Coûte plus cent fois que d'aimer.

II. ENTRÉE DE BALLET.

SUITE DE BACCHUS.

Danſe des Ménades & des Egypans.

BACCHUS.

Admirons le jus de la treille ;
Qu'il eſt puiſſant, qu'il a d'attraits !
Il ſert aux douceurs de la paix,
Et dans la guerre il fait merveille ;
Mais, ſur-tout, pour les amours,
Le vin eſt d'un grand ſecours.

SILENE *monté ſur un âne.*

Bacchus veut qu'on boive à longs traits ;
Sous ſon heureux empire ;
Tout le jour on n'y fait que rire ;
Et la nuit on y dort en paix.

Ce Dieu rend nos vœux ſatisfaits,
Que ſa cour a d'attraits !
Chantons-y bien ſa gloire.
Tout le jour on n'y fait que boire ;
Et la nuit on y dort en paix.

SILENE & DEUX SATYRES *enſemble.*

Voulez-vous des douceurs parfaites ?
Ne les cherchez qu'au fond des pots.

1. SATYRE.

Les grandeurs ſont ſujettes
A mille peines ſecrettes.

2. SATYRE.

L'Amour fait perdre le repos.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Voulez-vous des douceurs parfaites ?
Ne les cherchez qu'au fond des pots.

1. SATYRE.

C'eſt-là que ſont les ris, les jeux, les chanſonnettes.

2. SATYRE.

C'eſt dans le vin qu'on trouve les bons mots

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Voulez vous des douceurs parfaites ?
Ne les cherchez qu'au fond des pots.

III. ENTRE'E DE BALLET.

Deux autres Satyres enlévent Silène de deſſus ſon âne, qui leur ſert à voltiger, & à former des jeux agréables & ſurprenans.

IV. ENTRE'E DE BALLET.

SUITE DE MOME.

Danſe de Polichinelles, & de Mataſſins.

MOME.

Folâtrons, divertiſſons-nous,
Raillons, nous ne ſçaurions mieux faire;
La raillerie eſt néceſſaire
Dans les jeux les plus doux.
Sans la douceur que l'on goûte à médire,
On trouve peu de plaiſirs ſans ennui;
Rien n'eſt ſi plaiſant que de rire,
Quand on rit aux dépens d'autrui.

Plaiſantons, ne pardonnons rien,
Rions, rien n'eſt plus à la mode;
On court péril d'être incommode,
En diſant trop de bien.
Sans la douceur que l'on goûte à médire,
On trouve peu de plaiſirs ſans ennui;
Rien n'eſt ſi plaiſant que de rire,
Quand on rit aux dépens d'autrui.

V. ENTRE'E DE BALLET.

SUITE DE MARS.

MARS.

Laiſſons en paix toute la terre,
Cherchons de doux amuſemens;
Parmi les jeux les plus charmans,
Mêlons l'image de la guerre.

Quatre guerriers portant des maſſes & des boucliers; quatre autres armés de piques, & quatre autres avec des drapeaux, font en danſant une manière d'exercice.

VI. & derniére ENTRE'E DE BALLET.

Les quatre troupes différentes de la ſuite d'Apollon, de Bacchus, de Mome & de Mars, s'uniſſent & ſe mêlent enſemble.

CHOEUR DES DIVINITE'S CELESTES.

Chantons les plaiſirs charmans
Des heureux amans;
Répondez-nous, trompettes,
Timbales & tambours.
Accordez-vous toujours
Avec le doux ſon des muſettes;
Accordez-vous toujours
Avec le doux chant des amours.

Fin du cinquiéme Intermède.

NOMS DES PERSONNES QUI ONT Recité, danſé & chanté dans Pſiché, Tragi-Comédie, & Ballet.

DANS LE PROLOGUE.

Flore, *Mademoiſelle Hilaire.*
Vertumne, *le Sieur de la Grille.*
Sylvains danſans, *les Sieurs Chicanneau, la Pierre, Favier, Magny.*
Dryades danſantes, *les Sieurs de Lorge, Bonnard, Chanveau, Favre.*
Palemon, *le Sieur Gaye.*
Dieux des fleuves, danſans, *les Sieurs Beauchamp, Mayeu, Desbroſſes, & Saint André le cadet.*
Nayades danſantes, *les Sieurs l'Eſtang, Arnal, Favier le cadet, & Foignard le cadet.*
Chœur des Divinités chantantes de la terre & des eaux.....
Vénus, *Mademoiſelle de Brie.*
Les deux Graces, *Meſdemoiſelles la Thorillière, & du Croiſy.*
L'Amour, *le Sieur la Thorilliere le fils.*
Six Amours....

DANS LA TRAGI-COMEDIE.

L'Amour. *le Sieur Baron.*
Pſiché, *Mademoiſelle Molière.*
Les deux ſœurs de Pſiché, *Meſdemoiſelle Marotte & Beauval.*
Le Roi, *le Sieur la Thorillière.*
Lycas, *le Sieur Châteauneuf.*
Les deux amans de Pſiché, *les Sieurs Hubert & la Grange.*
Vénus, *Mademoiſelle de Brie.*
Un Fleuve, *le Sieur de Brie.*
Jupiter, *le Sieur du Croiſy.*
Zéphire, *le Sieur Molière.*
Suite du Roi...

DANS LE BALLET,

PREMIER INTERMEDE.

Femme désolée *Mademoiselle Hilaire.*
Hommes affligés, *les Sieurs Morel, & Langeais.*
Hommes affligés dansans, *les Sieurs Dolivet, le Chantre, Saint André l'aîné & Saint André le cadet, la Montagne, & Foignard l'aîné.*
Femmes affligées dansantes, *les Sieurs Bonnard, Joubert, Dolivet le fils, Isaac, Vaignard l'aîné, & Girard.*

DEUXIEME INTERMEDE.

Vulcain, *le Sieur.....*
Cyclopes dansans, *les Sieurs Beauchamp, Chicanneau, Mayeu, la Pierre, Favier, Desbrosses, Joubert, & Saint André le cadet.*
Fées dansantes, *les Sieurs Noblet, Magny, de Lorge, Lestang, la Montagne, Foignard l'aîné, & Foignard le cadet, Vaignard l'aîné.*

TROISIEME INTERMEDE.

Zéphire chantant, *le Sieur Jannot.*
Deux Amours chantans, *les Sieurs Renier, & Pierrot.*
Zéphirs dansans, *les Sieurs Bonteville, des Airs, Artus, Vaignard le cadet, Germain, Pécourt, du Mirail, & Lestang le jeune.*
Amours dansans, *le Chevalier Pol, les Sieurs Rouillant, Thibaut, la Montagne, Dolivet fils, Dalnzean, Vitron, & la Thorilliere.*

QUATRIEME INTERMEDE.

Furies dansantes, *les Sieurs Beauchamp, Hidieu, Chicanneau, Mayeu, Desbrosses, Magny, Foignard le cadet, Joubert, Lestang, Favier l'aîné, & Saint André le cadet.*
Lutins faisant des sauts périlleux, *les Sieurs Cobas, Maurice, Poulet, & Petit-Jean.*

CINQUIEME INTERMEDE.

Apollon, *le Sieur Langeais.*
Arts, traveſtis en bergers, danſans, *les Sieurs Beauchamp, Chicanneau, la Pierre, Favier l'aîné, Magny, Noblet, Desvroſſes, Leſtang, Foignard l'aîné, & Foignard le cadet.*
Deux Muſes chantantes, *Meſdemoiſelles Hilaire, & Desfronteaux.*
Bacchus, *le Sieur Gaye.*
Ménades danſantes, *les Sieurs Iſaac, Payſan, Jombert, Dolivet fils, Bretan, & Desforges.*
Egypans danſans, *les Sieurs Dolivet, Hidieu, le Chantre, Royer, Saint André l'aîné, & Saint André le cadet.*
Siléne, *le Sieur Blondel.*
Satyres chantans, *les Sieurs la Grille & Bernard.*
Satyres voltigeurs, *les Sieurs de Meniglaiſe, & de Vieux-amant.*
Mome, *le Sieur Morel.*
Mataſſins danſans, *les Sieurs de Lorge, Bonnard, Arnal, Favier cadet, Goyer, & Bureau.*
Polichinelles danſans, *les Sieurs Manceau, Girard, la Valée, Fayre, le Febvre, & la Montagne.*
Mars, *le Sieur Eſtival.*
Conducteur de la ſuite de Mars, *le Sieur Rebel.*
Suivans de Mars danſans.
Guerriers avec des drapeaux, *les Sieurs Beauchamp, Mayeu, la Pierre, & Favier.*
Guerriers armés de piques, *les Sieurs Noblet, Chicanneau, Magny, & Leſtang.*
Guerriers portant des maſſes, & des boucliers, *les Sieurs Camet, la Haye, le Duc, & du Buiſſon.*
Chœur des Divinités Céleſtes.....

PSICHE',

Tragédie-Ballet en vers libres & en cinq Actes repréſentée devant le Roi, dans la Salle des Machines du Palais des Thuilleries, en Janvier & durant le Carnaval de l'année 1670, & donné au Public ſur le Théâtre du Palais Royal en 1671.

LE Spectacle de l'Opéra, connu en France ſous le Miniſtère du Cardinal Mazarin, étoit tombé par ſa mort. Il commençoit à ſe relever. Perrin Introducteur des Ambaſſadeurs chez M. Cambert Intendant de la Muſique de la Reine-Mère, & le Marquis de Sourdiac homme de goût, qui avoit du génie pour les Machines, avoient obtenu en 1669 le Privilége de l'Opéra; mais ils ne donnérent rien au Public qu'en 1671. On ne croyoit pas alors que les François puſſent jamais ſoutenir trois heures de Muſique, & qu'une Tragédie toute chantée pût réuſſir. On penſoit que le comble de la perfection eſt une Tragédie déclamée, avec des chants & des danſes dans les Intermédes. On ne ſongeoit pas que ſi une Tragédie eſt belle & intéreſſante, les Entre-Actes de Muſique doivent en devenir froids; & que ſi les intermédes ſont brillans, l'oreille a peine à revenir tout d'un coup du charme de la Muſique à la ſimple déclamation. Un Ballet peut délaſſer dans les Entre-Actes d'une Piéce ennuyeuſe; mais une bonne Pièce n'en a pas beſoin, & l'on joue *Athalie* ſans les Chœurs & ſans la Muſique. Ce ne fut que quelques années après, que Lully & Quinault nous apprirent qu'on pouvoit chanter toute une Tragédie, comme on faiſoit en Italie, & qu'on la pouvoit même rendre intéreſſante: perfection que l'Italie ne connoiſſoit pas.

Depuis la mort du Cardinal Mazarin, on n'avoit donc donné que des Pièces à Machines avec des Divertiſſemens en Muſique, telles qu'Andromède & la Toiſon d'or. On voulut donner au Roi & à la Cour pour l'Hiver de 1670, un Divertiſſement dans ce goût, & y ajouter des danſes. Molière fut

chargé du ſujet de la Fable le plus ingénieux & le plus galant, & qui étoit alors en vogue par le Roman aimable, quoique beaucoup trop allongé, que La Fontaine venoit de donner en 1669.

Il ne put faire que le premier Acte, la prémière Scène du ſecond, & la première du troiſième; le tems preſſoit, Pierre Corneille ſe chargea du reſte de la Pièce; il voulut bien s'aſſujettir au plan d'un autre, & ce génie mâle, que l'age rendoit ſec & ſévère, s'amollit pour plaire à Louis XIV. L'Auteur de Cinna fit à l'âge de 67 ans cette déclaration de Pſiché à l'Amour, qui paſſe encore pour un des morceaux les plus tendres & les plus naturels qui ſoient au Théâtre.

Toutes les paroles qui ſe chantent ſont de Quinault; Lully compoſa les Airs. Il ne manquoit à cette ſociété de Grands Hommes que le ſeul Racine, afin que tout ce qu'il y eut jamais de plus excellent au Théâtre ſe fût réuni pour ſervir un Roi, qui méritoit d'être ſervi par de tels hommes.

Pſiché n'eſt pas une excellente Pièce, & les derniers Actes en ſont très-languiſſans; mais la beauté du ſujet, les ornemens dont elle fut embellie, & la dépenſe royale qu'on fit pour ce Spectacle, firent pardonner ſes défauts.

FIN.

LES FEMMES SÇAVANTES, *COMÉDIE.*

ACTEURS.

CHRISALE, bourgeois.
PHILAMINTE, femme de Chriſale.
ARMANDE, } filles de Chriſale & de Phi-
HENRIETTE, } laminte.
ARISTE, frère de Chriſale.
BÉLISE, ſœur de Chriſale.
CLITANDRE, amant d'Henriette.
TRISSOTIN, bel eſprit.
VADIUS, ſçavant.
MARTINE, ſervante.
LÉPINE, valet de Chriſale.
JULIEN, valet de Vadius.
UN NOTAIRE.

La ſcène eſt à Paris, dans la maiſon de Chriſale.

LES

LES FEMMES SÇAVANTES.

J. Punt delin. et fecit 1740.

TAYLOR INST.
OXFORD

LES FEMMES SCAVANTES,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ARMANDE, HENRIETTE.

ARMANDE.

QUOI! Le beau nom de fille eſt un titre, ma ſœur,
Dont vous voulez quitter la charmante douceur;
Et de vous marier vous oſez faire fête?
Ce vulgaire deſſein vous peut monter en tête?

HENRIETTE.

Oui, ma ſœur.

ARMANDE.

Ah! Ce oui ſe peut-il ſupporter?
Et, ſans un mal de cœur, ſçauroit on l'écouter?

HENRIETTE.

Qu'a donc le mariage en ſoi qui vous oblige,
Ma ſœur. . . . .

ARMANDE.

Ah! Mon Dieu! Fi.

HENRIETTE.

Comment?

ARMANDE.

Ah! Fi, vous dis-je,

Ne concevez-vous point ce que, dès qu'on l'entend,
Un tel mot à l'eſprit offre de dégoutant,
De quelle étrange image on eſt par lui bleſſée,
Sur quelle ſale vûe il traîne la penſée!
N'en friſſonnez vous point? & pouvez-vous, ma ſœur,
Aux ſuites de ce mot réſoudre votre cœur?

HENRIETTE.

Les ſuites de ce mot, quand je les enviſage,
Me font voir un mari, des enfans, un ménage;
Et je ne vois rien là; ſi j'en puis raiſonner,
Qui bleſſe la penſée, & faſſe friſſonner.

ARMANDE.

De tels attachemens, ô Ciel! ſont pour vous plaire.

HENRIETTE.

Et qu'eſt-ce qu'à mon âge on a de mieux à faire,
Que d'attacher à ſoi, par le titre d'époux,
Un homme qui vous aime & ſoit aimé de vous;
Et, de cette union de tendreſſe ſuivie,
Se faire les douceurs d'une innocente vie?
Ce nœud bien aſſorti n'a-t-il pas des appas?

ARMANDE.

Mon Dieu! Que votre eſprit eſt d'un étage bas!
Que vous jouez au monde un petit perſonnage
De vous claquemurer aux choſes du ménage;
Et de n'entrevoir point de plaiſirs plus touchans,
Qu'un idole d'époux & des marmots d'enfans!
Laiſſez aux gens groſſiers, aux perſonnes vulgaires,
Les bas amuſemens de ces ſortes d'affaires.
A de plus hauts objets élevez vos déſirs,
Songez à prendre un goût des plus nobles plaiſirs;
Et, traitant de mépris les ſens & la matière,
A l'eſprit, comme nous, donnez-vous toute entière.
Vous avez notre mere en exemple à vos yeux,
Que du nom de ſçavante on honore en tous lieux;
Tâchez, ainſi que moi, de vous montrer ſa fille,
Aſpirez aux clartés qui ſont dans la famille,
Et vous rendez ſenſible aux charmantes douceurs
Que l'amour de l'étude épanche dans les cœurs.

Loin d'être aux loix d'un homme en eſclave aſſervie,
Mariez-vous, ma ſœur, à la philoſophie
Qui nous monte au-deſſus de tout le genre humain ;
Et donne à la raiſon l'empire ſouverain,
Soumettant à ſes loix la partie animale
Dont l'appétit groſſier aux bêtes nous ravale.
Ce ſont là les beaux feux, les doux attachemens
Qui doivent de la vie occuper les momens ;
Et les ſoins où je vois tant de femmes ſenſibles,
Me paroiſſent aux yeux des pauvretés horribles.

HENRIETTE.

Le Ciel, dont nous voyons que l'ordre eſt tout-puiſſant,
Pour différens emplois nous fabrique en naiſſant ;
Et tout eſprit n'eſt pas compoſé d'une étoffe,
Qui ſe trouve taillée à faire un philoſophe.
Si le vôtre eſt né propre aux élévations
Où montent des ſçavans les ſpéculations,
Le mien eſt fait, ma ſœur, pour aller terre à terre ;
Et dans les petits ſoins ſon foible ſe reſſerre.
Ne troublons point du Ciel les juſtes réglemens,
Et de nos deux inſtincts ſuivons les mouvemens.
Habitez, par l'eſſor d'un grand & beau génie,
Les hautes régions de la philoſophie ;
Tandis que mon eſprit, ſe tenant ici-bas,
Goûtera de l'hymen les terreſtres appas.
Ainſi, dans nos deſſeins, l'une à l'autre contraire,
Nous ſçaurons toutes deux imiter notre mere ;
Vous, du côté de l'ame & des nobles déſirs,
Moi, du côté des ſens & des groſſiers plaiſirs ;
Vous, aux productions d'eſprit & de lumière,
Moi, dans celles, ma ſœur, qui ſont de la matière.

ARMANDE.

Quand ſur une perſonne on prétend ſe régler,
C'eſt par les beaux côtés qu'il lui faut reſſembler ;
Et ce n'eſt point du tout la prendre pour modéle,
Ma ſœur, que de touſſer & de cracher comme elle.

HENRIETTE.

Mais vous ne feriez pas ce dont vous vous vantez,
Si ma mere n'eût eu que de ces beaux côtés ;
Et bien vous prend, ma ſœur, que ſon noble génie
N'ait pas vaqué toujours à la philoſophie.

De grace, ſouffrez-moi, par un peu de bonté,
Des baſſeſſes à qui vous devez la clarté;
Et ne ſupprimez point, voulant qu'on vous ſeconde
Quelque petit ſçavant qui veut venir au monde.

ARMANDE.

Je vois que votre eſprit ne peut être guéri
Du ſot entêtement de vous faire un mari;
Mais ſçachons, s'il vous plaît, qui vous ſongez à prendre?
Votre viſée au moins n'eſt pas miſe à Clitandre?

HENRIETTE.

Et par quelle raiſon n'y ſeroit-elle pas?
Manque-t-il de mérite? Eſt-ce un choix qui ſoit bas?

ARMANDE.

Non; mais c'eſt un deſſein qui ſeroit malhonnête
Que de vouloir d'une autre enlever la conquête;
Et ce n'eſt pas un fait dans le monde ignoré,
Que Clitandre ait pour moi hautement ſoupiré.

HENRIETTE.

Oui; mais tous ces ſoupirs, chez vous, ſont choſes vaines,
Et vous ne tombez point aux baſſeſſes humaines;
Votre eſprit à l'hymen renonce pour toujours,
Et la philoſophie a toutes vos amours.
Ainſi, n'ayant au cœur nul deſſein pour Clitandre,
Que vous importe-t-il qu'on y puiſſe prétendre?

ARMANDE.

Cet empire que tient la raiſon ſur les ſens,
Ne fait pas renoncer aux douceurs des encens;
Et l'on peut, pour époux, refuſer un mérite,
Que, pour adorateur, on veut bien à ſa ſuite.

HENRIETTE.

Je n'ai pas empêché qu'à vos perfections
Il n'ait continué ſes adorations;
Et je n'ai fait que prendre, au refus de votre ame,
Ce qu'eſt venu m'offrir l'hommage de ſa flâme.

ARMANDE.

Mais, à l'offre des vœux d'un amant dépité,

Trouvez-vous, je vous prie, entiére ſûreté?
Croyez vous pour vos yeux ſa paſſion bien forte,
Et qu'en ſon cœur, pour moi, toute flâme ſoit morte?

HENRIETTE.

Il me le dit, ma ſœur; &, pour moi, je le croi.

ARMANDE.

Ne ſoyez pas, ma ſœur, d'une ſi bonne foi;
Et croyez, quand il dit qu'il me quitte & vous aime,
Qu'il n'y ſonge pas bien, & ſe trompe lui-même.

HENRIETTE.

Je ne ſçais; mais enfin, ſi c'eſt votre plaiſir,
Il nous eſt bien aiſé de nous en éclaircir.
Je l'apperçois qui vient; &, ſur cette matière,
Il pourra nous donner une pleine lumière.

****

SCENE II.

CLITANDRE, ARMANDE, HENRIETTE.

HENRIETTE.

Pour me tirer d'un doute où me jette ma ſœur,
Entre elle & moi, Clitandre, expliquez votre cœur;
Découvrez-en le fond; & nous daignez apprendre
Qui de nous à vos vœux eſt en droit de prétendre.

ARMANDE.

Non, non, je ne veux point à votre paſſion
Impoſer la rigueur d'une explication;
Je ménage les gens, & ſçais comme embarraſſe
Le contraignant effort de ces aveux en face.

CLITANDRE.

Non, Madame, mon cœur qui diſſimule peu,
Ne ſent nulle contrainte à faire un libre aveu.
Dans aucun embarras un tel pas ne me jette;
Et j'avouerai tout haut d'une ame franche & nette,
Que les tendres liens où je ſuis arrêté,
[*montrant Henriette.*]
Mon amour & mes vœux ſont tout de ce côté.
Qu'à nulle émotion cet aveu ne vous porte;

Vous avez bien voulu les choſes de la ſorte.
Vos attraits m'avoient pris, & mes tendres ſoupirs
Vous ont aſſez prouvé l'ardeur de mes déſirs,
Mon cœur vous conſacroit une flâme immortelle;
Mais vos yeux n'ont pas crû leur conquête aſſez belle,
J'ai ſouffert ſous leur joug cent mépris différens,
Ils régnoient ſur mon ame en ſuperbes tyrans;
Et je me ſuis cherché, laſſé de tant de peines,
Des vainqueurs plus humains, & de moins rudes chaines.

[*montrant Henriette.*]

Je les ai rencontrés, Madame, dans ces yeux,
Et leurs traits à jamais me ſeront précieux;
D'un regard pitoyable ils ont ſéché mes larmes,
Et n'ont pas dédaigné le rebut de vos charmes.
De ſi rares bontés m'ont ſi bien ſçû toucher,
Qu'il n'eſt rien qui me puiſſe à mes fers arracher;
Et j'oſe maintenant vous conjurer, Madame,
De ne vouloir tenter nul effort ſur ma flâme,
De ne point eſſayer à rappeller un cœur
Réſolu de mourir dans cette douce ardeur.

ARMANDE.

Hé! Qui vous dit, Monſieur, que l'on ait cette envie,
Et que de vous enfin ſi fort on ſe ſoucie?
Je vous trouve plaiſant de vous le figurer;
Et bien impertinent de me le déclarer.

HENRIETTE.

Hé, doucement, ma ſœur. Où donc eſt la morale
Qui ſçait ſi bien régir la partie animale,
Et retenir la bride aux efforts du courroux?

ARMANDE.

Mais, vous qui m'en parlez, où la pratiquez-vous,
De répondre à l'amour que l'on vous fait paroître,
Sans le congé de ceux qui vous ont donné l'être?
Sçachez que le devoir vous ſoumet à leurs loix,
Qu'il ne vous eſt permis d'aimer que par leur choix,
Qu'ils ont ſur votre cœur l'autorité ſuprême;
Et qu'il eſt criminel d'en diſpoſer vous-même.

HENRIETTE.

Je rends grace aux bontés que vous me faites voir,
De m'enſeigner ſi bien les choſes du devoir.

Mon cœur ſur vos leçons veut régler la conduite;
Et, pour vous faire voir, ma ſœur, que j'en profite,
Clitandre, prenez ſoin d'appuyer votre amour
De l'agrément de ceux dont j'ai reçû le jour.
Faites-vous ſur mes vœux un pouvoir légitime,
Et me donnez moyen de vous aimer ſans crime.

CLITANDRE.

J'y vais de tous mes ſoins travailler hautement;
Et j'attendois de vous ce doux conſentement.

ARMANDE.

Vous triomphez, ma ſœur, & faites une mine
A vous imaginer que cela me chagrine.

HENRIETTE.

Moi, ma ſœur, point du tout. Je ſçais que ſur vos ſens
Les droits de la raiſon ſont toujours tout-puiſſans;
Et que, par les leçons qu'on prend dans la ſageſſe,
Vous êtes au-deſſus d'une telle foibleſſe.
Loin de vous ſoupçonner d'aucun chagrin, je croi
Qu'ici vous daignerez vous employer pour moi,
Appuyer ſa demande; &, de votre ſuffrage,
Preſſer l'heureux moment de notre mariage.
Je vous en ſollicite; &, pour y travailler...

ARMANDE.

Votre petit eſprit ſe mêle de railler;
Et d'un cœur qu'on vous jette on vous voit toute fiére.

HENRIETTE.

Tout jetté qu'eſt ce cœur, il ne vous déplaît guére;
Et, ſi vos yeux ſur moi le pouvoient ramaſſer,
Ils prendroient aiſément le ſoin de ſe baiſſer.

ARMANDE.

A répondre à cela je ne daigne deſcendre;
Et ce ſont ſots diſcours qu'il ne faut pas entendre.

HENRIETTE.

C'eſt fort bien fait à vous; & vous nous faites voir
Des modérations qu'on ne peut concevoir.

SCENE III.

CLITANDRE, HENRIETTE.

HENRIETTE.

Votre ſincére aveu ne l'a pas peu ſurpriſe.

CLITANDRE.

Elle mérite aſſez une telle franchiſe;
Et toutes les hauteurs de ſa folle fierté
Sont dignes, tout au moins, de ma ſincérité.
Mais, puiſqu'il m'eſt permis, je vais à votre pere,
Madame. . . .

HENRIETTE.

Le plus ſûr eſt de gagner ma mere.
Mon pere eſt d'une humeur à conſentir à tout.
Mais il met peu de poids aux choſes qu'il réſout;
Il a reçû du Ciel certaine bonté d'ame
Qui le ſoumet d'abord à ce que veut ſa femme;
C'eſt elle qui gouverne; &, d'un ton abſolu,
Elle dicte pour loi ce qu'elle a réſolu.
Je voudrois bien vous voir pour elle, & pour ma tante,
Une ame, je l'avouë, un peu plus complaiſante,
Un eſprit, qui, flatant les viſions du leur,
Vous pût de leur eſtime attirer la chaleur.

CLITANDRE.

Mon cœur n'a jamais pû, tant il eſt né ſincére,
Même, dans votre ſœur, flater leur caractére;
Et les femmes docteurs ne ſont point de mon goût.
Je conſens qu'une femme ait des clartés de tout;
Mais je ne lui veux point la paſſion choquante
De ſe rendre ſçavante afin d'être ſçavante;
Et j'aime que ſouvent, aux queſtions qu'on fait,
Elle ſçache ignorer les choſes qu'elle ſçait;
De ſon étude enfin je veux qu'elle ſe cache,
Et qu'elle ait du ſçavoir ſans vouloir qu'on le ſçache,
Sans citer les auteurs, ſans dire de grands mots,
Et clouer de l'eſprit à ſes moindres propos.
Je reſpecte beaucoup Madame votre mere;
Mais je ne puis du tout approuver ſa chimére;

Et

Et me rendre l'écho des choſes qu'elle dit,
Aux encens qu'elle donne à ſon héros d'eſprit.
Son Monſieur Triſſotin me chagrine, m'aſſomme;
Et j'enrage de voir qu'elle eſtime un tel homme,
Qu'elle nous mette au rang des grands & beaux eſprits
Un benêt, dont par-tout on ſifle les écrits;
Un pédant dont on voit la plume libérale
D'officieux papiers fournir toute la halle.

HENRIETTE.

Ses écrits, ſes diſcours, tout m'en ſemble ennuyeux;
Et je me trouve aſſez votre goût & vos yeux.
Mais, comme ſur ma mere il a grande puiſſance,
Vous devez vous forcer à quelque complaiſance.
Un amant fait ſa cour où s'attache ſon cœur,
Il veut de tout le monde y gagner la faveur;
Et, pour n'avoir perſonne à ſa flâme contraire,
Juſqu'au chien du logis il s'efforce de plaire.

CLITANDRE.

Oui, vous avez raiſon; mais Monſieur Triſſotin
M'inſpire au fond de l'ame un dominant chagrin.
Je ne puis conſentir, pour gagner ſes ſuffrages,
A me deshonorer en priſant ſes ouvrages;
C'eſt par eux qu'à mes yeux il a d'abord paru,
Et je le connoiſſois avant que l'avoir vû.
Je vis dans le fatras des écrits qu'il nous donne,
Ce qu'étale en tous lieux ſa pédante perſonne,
La conſtante hauteur de ſa préſomption,
Cette intrépidité de bonne opinion,
Cet indolent état de confiance extrême,
Qui le rend en tout tems ſi content de ſoi-même,
Qui fait qu'à ſon mérite inceſſamment il rit,
Qu'il ſe ſçait ſi bon gré de tout ce qu'il écrit;
Et qu'il ne voudroit pas changer ſa renommée
Contre tous les honneurs d'un Général d'armée.

HENRIETTE.

C'eſt avoir de bons yeux, que de voir tout cela.

CLITANDRE.

Juſques à ſa figure encor la choſe alla,
Et je vis par les vers qu'à la tête il nous jette,
De quel air il falloit que fût fait le poëte;
Et j'en avois ſi bien deviné tous les traits,
Que, rencontrant un homme un jour dans le palais,

Je gageai que c'étoit Triſſotin en perſonne,
Et je vis qu'en effet la gageure étoit bonne.

HENRIETTE.

Quel conte!

CLITANDRE.

Non, je dis la choſe comme elle eſt.
Mais je vois votre tante. Agréez, s'il vous plaît,
Que mon cœur lui déclare ici notre myſtère,
Et gagne ſa faveur auprès de votre mere.

SCENE IV.

BELISE, CLITANDRE.

CLITANDRE.

Souffrez, pour vous parler, Madame, qu'un amant
Prenne l'occaſion de cet heureux moment,
Et ſe découvre à vous de la ſincère flâme. . . .

BELISE.

Ah! Tout beau. Gardez-vous de m'ouvrir trop votre ame.
Si je vous ai ſçû mettre au rang de mes amans,
Contentez-vous des yeux pour vos ſeuls truchemens;
Et ne m'expliquez point, par un autre langage,
Des déſirs qui chez moi paſſent pour un outrage.
Aimez-moi, ſoupirez, brûlez pour mes appas;
Mais qu'il ne ſoit permis de ne le ſçavoir pas.
Je puis fermer les yeux ſur vos flâmes ſecrettes,
Tant que vous vous tiendrez aux muets interprétes;
Mais ſi la bouche vient à s'en vouloir mêler,
Pour jamais de ma vûe il vous faut exiler.

CLITANDRE.

Des projets de mon cœur ne prenez point d'allarme.
Henriette, Madame, eſt l'objet qui me charme;
Et je viens ardemment conjurer vos bontés
De ſeconder l'amour que j'ai pour ſes beautés.

BELISE.

Ah! Certes, le détour eſt d'eſprit, je l'avoue.
Ce ſubtil faux-fuyant mérite qu'on le loue;

Et, dans tous les romans où j'ai jetté les yeux,
Je n'ai rien rencontré de plus ingénieux.

CLITANDRE.

Ceci n'eſt point du tout un trait d'eſprit, Madame,
Et c'eſt un pur aveu de ce que j'ai dans l'ame.
Les Cieux, par les liens d'une immuable ardeur,
Aux beautés d'Henriette ont attaché mon cœur;
Henriette me tient ſous ſon aimable empire,
Et l'hymen d'Henriette eſt le bien où j'aſpire.
Vous y pouvez beaucoup; & tout ce que je veux,
C'eſt que vous y daigniez favoriſer mes vœux.

BERISE.

Je vois où doucement veut aller la demande,
Et je ſçais ſous ce nom ce qu'il faut que j'entende.
La figure eſt adroite, & pour n'en point ſortir
Aux choſes que mon cœur m'offre à vous repartir,
Je dirai qu'Henriette à l'hymen eſt rebelle;
Et que, ſans rien prétendre, il faut brûler pour elle.

CLITANDRE.

Hé, Madame, à quoi bon un pareil embarras;
Et pourquoi voulez-vous penſer ce qui n'eſt pas?

BELISE.

Mon Dieu! Point de façons. Ceſſez de vous défendre
De ce que vos regards m'ont ſouvent fait entendre.
Il ſuffit que l'on eſt contente du détour
Dont s'eſt adroitement aviſé votre amour;
Et que, ſous la figure où le reſpect l'engage,
On veut bien ſe réſoudre à ſouffrir ſon hommage,
Pourvû que ſes tranſports, par l'honneur éclairés,
N'offrent à mes autels que des vœux épurés.

CLITANDRE.

Mais. . . .

BELISE.

Adieu. Pour le coup, ceci doit vous ſuffire;
Et je vous ai plus dit que je ne voulois dire.

CLITANDRE.

Mais votre erreur. . . .

BELISE.

Laiſſez. Je rougis maintenant;
Et ma pudeur s'eſt fait un effort ſurprenant.

CLITANDRE.

Je veux être pendu, ſi je vous aime; & ſage....

BELISE.

Non, non, je ne veux rien entendre davantage.

SCENE V.

CLITANDRE *ſeul.*

Diantre ſoit de la folle avec ſes viſions!
A-t-on rien vû d'égal à ſes préventions?
Allons commettre un autre au ſoin que l'on me donne;
Et prenons le ſecours d'une ſage perſonne.

Fin du premier Acte.

ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

ARISTE *quittant Clitandre, & lui parlant encore.*

Oui, je vous porterai la réponſe au plûtot;
J'appuyerai, preſſerai, ferai tout ce qu'il faut.
Qu'un amant, pour un mot, a de choſes à dire;
Et qu'impatiemment il veut ce qu'il deſire!
Jamais. . . .

****

SCENE II.

CHRISALE, ARISTE.

ARISTE.

Ah! Dieu vous gard', mon frere.

CHRISALE.

Et vous auſſi,
Mon frere.

ARISTE.

Sçavez-vous ce qui m'améne ici?

CHRISALE.

Non; mais, ſi vous voulez, je ſuis prêt à l'apprendre.

ARISTE.

Depuis aſſez longtems vous connoiſſez Clitandre?

CHRISALE.

Sans doute; & je le vois qui fréquente chez nous.

ARISTE.

En quelle eſtime eſt-il, mon frere, auprès de vous?

CHRISALE.

D'homme d'honneur; d'eſprit, de cœur, & de conduite;
Et je vois peu de gens qui ſoient de ſon mérite.

ARISTE.

Certain désir qu'il a, conduit ici mes pas:
Et je me réjouis que vous en fassiez cas.

CHRISALE.

Je connus feu son pere en mon voyage à Rome.

ARISTE.

Fort bien.

CHRISALE.

C'étoit, mon frere, un fort bon gentilhomme.

ARISTE.

On le dit.

CHRISALE.

Nous n'avions alors que vingt-huit ans,
Et nous étions, ma foi, tous deux de verds galans.

ARISTE.

Je le crois.

CHRISALE.

Nous donnions chez les dames romaines;
Et tout le monde, là, parloit de nos fredaines;
Nous faisions des jaloux.

ARISTE.

Voilà qui va des mieux.
Mais venons au sujet qui m'amène en ces lieux.

SCENE III.

BELISE entrant doucement, & écoutant, CHRISALE, ARISTE.

ARISTE.

Clitandre auprès de vous me fait son interprète,
Et son cœur est épris des graces d'Henriette.

CHRISALE.

Quoi? De ma fille?

ARISTE.

Oui Clitandre en est charmé;
Et je ne vis jamais amant plus enflammé.

BELISE *à Ariste.*

Non, non, je vous entends. Vous ignorez l'histoire;
Et l'affaire n'est pas ce que vous pouvez croire.

ARISTE.

Comment, ma ſœur?

BELISE.

Clitandre abuſe vos eſprits;
Et c'eſt d'un autre objet que ſon cœur eſt épris.

ARISTE.

Vous raillez. Ce n'eſt pas Henriette qu'il aime?

BELISE.

Non, j'en ſuis aſſurée.

ARISTE.

Il me l'a dit lui-même.

BELISE.

Hé, oui.

ARISTE.

Vous me voyez, ma ſœur, chargé par lui
D'en faire la demande à ſon pere aujourd'hui.

BELISE.

Fort bien.

ARISTE.

Et ſon amour même m'a fait inſtance
De preſſer les momens d'une telle alliance.

BELISE.

Encor mieux. On ne peut tromper plus galamment.
Henriette, entre nous, eſt un amuſement,
Un voile ingénieux, un prétexte, mon frere,
A couvrir d'autres feux dont je ſçais le myſtére;
Et je veux bien, tous deux, vous mettre hors d'erreur.

ARISTE.

Mais, puiſque vous ſçavez tant de choſes, ma ſœur,
Dites-nous, s'il vous plaît, cet autre objet qu'il aime?

BELISE.

Vous le voulez ſçavoir?

ARISTE.

Oui. Quoi?

BELISE.

Moi.

ARISTE.

Vous?

BELISE.

Moi-même.

ARISTE.

Hai, ma sœur!

BELISE.

Qu'est-ce donc que veut dire ce, hai?
Et qu'a de surprenant le discours que je fai?
On est faite d'un air, je pense, à pouvoir dire
Qu'on n'a pas pour un cœur soumis à son empire;
Et Dorante, Damis, Cléonte, & Licidas,
Peuvent bien faire voir qu'on a quelques appas.

ARISTE.

Ces gens vous aiment?

BELISE.

Oui, de toute leur puissance.

ARISTE.

Ils vous l'ont dit?

BELISE.

Aucun n'a pris cette licence;
Ils m'ont fçû révérer si fort jusqu'à ce jour,
Qu'ils ne m'ont jamais dit un mot de leur amour.
Mais, pour m'offrir leur cœur, & vouer leur service,
Les muëts truchemens ont tous fait leur office.

ARISTE.

On ne voit presque point céans venir Damis.

BELISE.

C'est pour me faire voir un respect plus soumis.

ARISTE.

De mots piquans, par-tout, Dorante vous outrage.

BELISE.

Ce sont emportemens d'une jalouse rage.

ARISTE.

Cléonte & Licidas ont pris femme tous deux.

BELISE.

C'est par un désespoir où j'ai réduit leurs feux.

ARISTE.

Ma foi, ma chére sœur, vision toute claire.

CHRISALE *à Belise.*

De ces chimères-là vous devez vous défaire.

BELISE.

Ah! Chimères! Ce sont des chimères, dit-on.
Chimères, moi! Vrayment, chimères est fort bon!

Je

Je me réjouis fort de chiméres, mes freres;
Et je ne ſçavois pas que j'euſſe des chiméres.

SCENE IV.

CHRISALE, ARISTE.

CHRISALE.

Notre ſœur eſt folle, oui.

ARISTE.

Cela croît tous les jours.
Mais, encore une fois, reprenons le diſcours.
Clitandre vous demande Henriette pour femme,
Voyez quelle réponſe un doit faire à ſa flâme.

CHRISALE.

Faut il le demander? J'y conſens de bon cœur,
Et tiens ſon alliance à ſingulier honneur.

ARISTE.

Vous ſçavez que de bien il n'a pas l'abondance,
Que. . .

CHRISALE.

C'eſt un intérêt qui n'eſt pas d'importance;
Il eſt riche en vertu, cela vaut des tréſors,
Et puis ſon pere & moi n'étions qu'un en deux corps.

ARISTE.

Parlons à votre femme; & voyons à la rendre
Favorable. . . .

CHRISALE.

Il ſuffit, je l'accepte pour gendre.

ARISTE.

Oui; mais pour appuyer votre conſentement,
Mon frere, il n'eſt pas mal d'avoir ſon agrément.
Allons. . . .

CHRISALE.

Vous moquez-vous? Il n'eſt pas néceſſaire.
Je réponds de ma femme, & prends ſur moi l'affaire.

ARISTE.

Mais. . . .

CHRISALE.

Laissez faire, dis-je, & n'appréhendez pas.
Je la vais disposer aux choses de ce pas.

ARISTE.

Soit. Je vais là-dessus sonder votre Henriette,
Et reviendrai sçavoir. . .

CHRISALE.

C'est une affaire faite;
Et je vais à ma femme en parler sans délai.

****

SCENE V.

CHRISALE, MARTINE.

MARTINE.

Me voilà bien chanceuse! Hélas! L'an dit bien vray,
Qui veut noyer son chien, l'accuse de la rage;
Et service d'autrui n'est pas un héritage.

CHRISALE.

Qu'est-ce donc? Qu'avez-vous, Martine?

MARTINE.

Ce que j'ai?

CHRISALE.

Oui.

MARTINE.

J'ai que l'an me donne aujourd'hui mon congé, Monsieur.

CHRISALE.

Votre congé?

MARTINE.

Oui. Madame me chasse.

CHRISALE.

Je n'entends pas cela, Comment?

MARTINE.

An me menace,
Si je ne sors d'ici, de me bailler cent coups.

CHRISALE.

Non, vous demeurerez, je suis content de vous.
Ma femme bien souvent a la tête un peu chaude;
Et je ne veux pas moi. . .

SCENE VI.

PHILAMINTE, BELISE, CHRISALE, MARTINE.

PHILAMINTE *appercevant Martine.*

Quoi! Je vous vois, maraude?
Vîte, ſortez, friponne, allons, quittez ces lieux;
Et ne vous préſentez jamais devant mes yeux.

CRISALE.

Tout doux.

PHILAMINTE.

Non, c'en eſt fait.

CRISALE.

Hé?

PHILAMINTE.

Je veux qu'elle ſorte.

CRISALE.

Mais qu'a-t-elle commis, pour vouloir de la ſorte...

PHILAMINTE.

Quoi! Vous la ſoutenez?

CRISALE.

En aucune façon.

PHILAMINTE.

Prenez-vous ſon parti contre moi?

CRISALE.

Mon Dieu! Non.
Je ne fais ſeulement que demander ſon crime.

PHILAMINTE.

Suis-je pour la chaſſer ſans cauſe légitime?

CRISALE.

Je ne dis pas cela; mais il faut, de nos gens...

PHILAMINTE.

Non, elle ſortira, vous dis-je, de céans.

CRISALE.

Hé bien, oui. Vous dit-on quelque choſe là-contre?

PHILAMINTE.

Je ne veux point d'obſtacle aux déſirs que je montre;

CHRISALE.

D'accocd.

PHILAMINTE.

Et vous devez, en raiſonnable époux,
Etre pour moi contre elle, & prendre mon courroux.

CHRISALE.

[*ſe tournant vers Matine.*]

Auſſi fais-je. Oui, ma femme avec raiſon vous chaſſe,
Coquine; & votre crime eſt indigne de grace.

MARTINE.

Qu'eſt-ce donc que j'ai fait?

CHRISALE *bas.*

Ma foi, je ne ſçais pas.

PHILAMINTE.

Elle eſt d'humeur encore à n'en faire aucun cas.

CHRISALE.

A-t-elle, pour donner matière à votre haine,
Caſſé quelque miroir, ou quelque porcelaine?

PHILAMINTE.

Voudrois-je la chaſſer, & vous figurez-vous
Que, pour ſi peu de choſe, on ſe mette en courroux?

CHRISALE.

[*à Martine.*] [*à Philaminte.*]

Qu'eſt-ce à dire? L'affaire eſt donc conſidérable?

PHILAMINTE.

Sans doute. Me voit-on femme déraiſonnable?

CHRISALE.

Eſt-ce qu'elle a laiſſé, d'un eſprit négligent,
Dérober quelque aiguiére, ou quelque plat d'argent?

PHILAMINTE.

Cela ne ſeroit rien.

CHRISALE *à Martine.*

[*à Philaminte.*] Oh, oh! Peſte, la belle!
Quoi! L'avez-vous ſurpriſe à n'être pas fidéle?

PHILAMINTE.

C'eſt pis que tout cela.

CHRISALE.

Pis que tout cela?

PHILAMINTE.

Pis.

CHRISALE.

[*à Martine*] [*à Philaminte.*]

Comment diantre, friponne! Hé? A-t-elle commis...

PHILAMINTE.

Elle a, d'une insolence à nulle autre pareille,
Après trente leçons, insulté mon oreille,
Par l'impropriété d'un mot sauvage & bas
Qu'en termes décisifs condamne Vaugelas.

CHRISALE.

Est-ce là....

PHILAMINTE.

Quoi! Toujours, malgré nos remontrances,
Heurter le fondement de toutes les sciences,
La grammaire, qui sçait régenter jusqu'aux Rois,
Et les fait, la main haute, obéir à ses loix.

CHRISALE.

Du plus grand des forfaits je la croyois coupable.

PHILAMINTE.

Quoi? Vous ne trouvez pas ce crime impardonnable?

CHRISALE.

Si fait.

PHILAMINTE.

Je voudrois bien que vous l'excusassiez.

CHRISALE.

Je n'ai garde.

BELISE.

Il est vray que ce sont des pitiés:
Toute construction est par elle détruite;
Et des loix du langage on l'a cent fois instruite.

MARTINE.

Tout ce que vous prêchez est je crois bel & bon;
Mais je ne sçaurois, moi, parler votre jargon.

PHILAMINTE.

L'impudente! Appeller un jargon le langage
Fondé sur la raison & sur le bel usage!

MARTINE.

Quand on se fait entendre, on parle toujours bien.
Et tous vos biaux dictons ne servent pas de rien.

PHILAMINTE.

Hé bien? Ne voilà pas encore de ſon ſtile?
Ne ſervent pas de rien!

BELISE.

O cervelle indocile!
Faut-il qu'avec les ſoins qu'on prend inceſſamment,
On ne te puiſſe apprendre à parler congruement?
De *pas*, mis avec *rien*, tu fais la récidive.
Et c'eſt, comme on t'a dit, trop d'une négative.

MARTINE.

Mon Dieu! je n'avons pas étugué comme vous,
Et je parlons tout droit comme on parle cheux nous.

PHILAMINTE.

Ah! Peut-on y tenir!

BELISE.

Quel ſoléciſme horrible!

PHILAMINTE.

En voilà pour tuer une oreille ſenſible.

BELISE.

Ton eſprit, je l'avoue, eſt bien matériel.
Je, n'eſt qu'un ſingulier, *avons*, eſt pluriel.
Veux-tu toute ta vie offenſer la grammaire?

MARTINE.

Qui parle d'offenſer grand'mere, ni grand-pere?

PHILAMINTE.

O Ciel!

BELISE.

Grammaire eſt priſe à contre-ſens par toi;
Et je t'ai dit déja d'où vient ce mot.

MARTINE.

Ma foi,
Qu'il vienne de Chaillot, d'Auteuil, ou de Pontoiſe,
Cela ne me fait rien.

BELISE.

Quelle ame villageoiſe!
La grammaire, du verbe & du nominatif,
Comme de l'adjectif avec le ſubſtantif,
Nous enſeigne les loix.

MARTINE.

J'ai, Madame, à vous dire,
Que je ne connois point ces gens-là.

PHILAMINTE.

Quel martyre!

PELISE.

Ce ſont les noms des mots, & l'on doit regarder
En quoi c'eſt qu'il les faut faire enſemble accorder.

MARTINE.

Qu'ils s'accordent entr'eux, ou ſe gourment, qu'importe?

PHILAMINTE *à Béliſe.*

Hé, mon Dieu! Finiſſez un diſcours de la ſorte.
[*A Chriſale.*]
Vous ne voulez pas, vous, me la faire ſortir?

CHRISALE.

[*à part.*]
Si fait. A ſon caprice il me faut conſentir.
Va, ne l'irrite point, retire-toi, Martine.

PHILAMINTE.

Comment! Vous avez peur d'offenſer la coquine?
Vous lui parlez d'un ton tout-à-fait obligeant?

CHRISALE.

Moi? Point. [*d'un ton ferme.*] Allons, ſortez.
[*bas, d'un ton plus doux.*] Va-t-en, ma pauvre enfant.

****

SCENE VII.

PHILAMINTE, CHRISALE, BELISE.

CHRISALE.

Vous êtes ſatisfaite, & la voilà partie;
Mais je n'approuve point une telle ſortie,
C'eſt une fille propre aux choſes qu'elle fait,
Et vous me la chaſſez pour un maigre ſujet.

PHILAMINTE.

Vous voulez que toujours je l'aye à mon ſervice,
Pour mettre inceſſamment mon oreille au ſupplice;
Pour rompre toute loi d'uſage & de raiſon,
Par un barbare amas de vices d'oraiſon,
De mots eſtropiés, couſus par intervalles,
De proverbes traînés dans les ruiſſeaux des halles?

BELISE.

Il eſt vray que l'on ſue à ſouffrir ſes diſcours,
Elle y met Vaugelas en piéces tous les jours;
Et les moindres défauts de ce groſſier génie,
Sont ou le pléonaſme, ou la cacophonie.

CHRISALE.

Qu'importe qu'elle manque aux loix de Vaugelas,
Pourvû qu'à la cuiſine elle ne manque pas?
J'aime bien mieux, pour moi, qu'en épluchant ſes herbes,
Elle accommode mal les noms avec les verbes,
Et rediſe cent fois un bas & méchant mot,
Que de brûler ma viande, ou ſaler trop mon pot.
Je vis de bonne ſoupe, & non de beau langage.
Vaugelas n'apprend point à bien faire un potage;
Et Malherbe & Balzac, ſi ſçavans en beaux mots,
En cuiſine, peut-être, auroient été des ſots.

PHILAMINTE.

Que ce diſcours groſſier terriblement aſſomme;
Et quelle indignité pour ce qui s'appelle homme,
D'être baiſſé ſans ceſſe aux ſoins matériels;
Au-lieu de ſe hauſſer vers les ſpirituels!
Le corps, cette guenille, eſt-il d'une importance,
D'un prix à mériter ſeulement qu'on y penſe?
Et ne devons-nous pas laiſſer cela bien loin?

CHRISALE.

Oui, mon corps eſt moi-même, & j'en veux prendre ſoin;
Guenille, ſi l'on veut, ma guenille m'eſt chère.

BELISE.

Le corps avec l'eſprit, fait figure, mon frere;
Mais, ſi vous en croyez tout le monde ſçavant,
L'eſprit doit ſur le corps prendre le pas devant;
Et notre plus grand ſoin, notre première inſtance,
Doit être à le nourrir du ſuc de la ſcience.

CHRISALE.

Ma foi, ſi vous ſongez à nourrir votre eſprit,
C'eſt de viande bien creuſe, à ce que chacun dit;
Et vous n'avez nul ſoin, nulle ſollicitude,
Pour....

PHILAMINTE.

Ah! *Solliciſude*, à mon oreille eſt rude,

Il

Il put étrangement ſon ancienneté.

BELISE.

Il eſt vray que le mot eſt bien collet-monté.

CHRISALE.

Voulez-vous que je diſe? Il faut qu'enfin j'éclate,
Que je léve le maſque, & décharge ma rate.
De folles on vous traite, & j'ai fort ſur le cœur...

PHILAMINTE.

Comment donc?

CHRISALE *à Béliſe.*

C'eſt à vous que je parle, ma ſœur.
Le moindre ſoléciſme en parlant vous irrite;
Mais vous en faites, vous, d'étranges en conduite.
Vos livres éternels ne me contentent pas,
Et, hors un gros Plutarque à mettre mes rabats,
Vous devriez brûler tout ce meuble inutile,
Et laiſſer la ſcience aux docteurs de la ville;
M'ôter, pour faire bien, du grenier de céans
Cette longue lunette à faire peur aux gens,
Et cent brimborions dont l'aſpect importune;
Ne point aller chercher ce qu'on fait dans la lune;
Et vous mêler un peu de ce qu'on fait chez vous,
Où nous voyons aller tout ſans deſſus deſſous.
Il n'eſt pas bien honnête, & pour beaucoup de cauſes,
Qu'une femme étudie, & ſçache tant de choſes,
Former aux bonnes mœurs l'eſprit de ſes enfans;
Faire aller ſon ménage, avoir l'œil ſur ſes gens,
Et régler la dépenſe avec œconomie,
Doit être ſon étude & ſa philoſophie.
Nos peres ſur ce point étoient gens bien ſenſés,
Qui diſoient qu'une femme en ſçait toujours aſſez,
Quand la capacité de ſon eſprit ſe hauſſe
A connoître un pourpoint d'avec un haut de chauſſe.
Les leurs ne liſoient point, mais elles vivoient bien;
Leurs ménages étoient tout leur docte entretien;
Et leurs livres, un dé, du fil, & des aiguilles,
Dont elles travailloient au trouſſeau de leurs filles.
Les femmes d'à préſent ſont bien loin de ces mœurs,
Elles veulent écrire, & devenir auteurs;
Nulle ſcience n'eſt pour elles trop profonde,
Et céans, beaucoup plus qu'en aucun lieu du monde,

Les ſecrets les plus hauts s'y laiſſent concevoir;
Et l'on ſçait tout chez moi; hors ce qu'il faut ſçavoir.
On y ſçait comme vont lune, étoile polaire,
Vénus, Saturne & Mars, dont je n'ai point affaire,
Et, dans ce vain ſçavoir qu'on va chercher ſi loin,
On ne ſçait comme va mon pot dont j'ai beſoin.
Mes gens à la ſcience aſpirent pour vous plaire,
Et tous ne font rien moins que ce qu'ils ont à faire.
Raiſonner eſt l'emploi de toute ma maiſon,
Et le raiſonnement en bannit la raiſon.
L'un me brûle mon rôt en liſant quelque hiſtoire,
L'autre rêve à des vers quand je demande à boire,
Enfin je vois par eux votre exemple ſuivi,
Et j'ai des ſerviteurs, & ne ſuis point ſervi.
Une pauvre ſervante au moins m'étoit reſtée,
Qui de ce mauvais air n'étoit point infectée,
Et voilà qu'on la chaſſe avec un grand fracas,
A cauſe qu'elle manque à parler Vaugelas.
Je vous le dis, ma ſœur, tout ce train-là me bleſſe,
Car c'eſt, comme j'ai dit, à vous que je m'adreſſe.
Je n'aime point céans tous vos gens à latin,
Et principalement ce Monſieur Triſſotin,
C'eſt lui qui dans des vers vous a timpaniſées,
Tous les propos qu'il tient ſont des billeveſées,
On cherche ce qu'il dit après qu'il a parlé,
Et je lui crois, pour moi, le timbre un peu fêlé.

PHILAMINTE.

Quelle baſſeſſe, ô Ciel, & d'ame, & de langage!

BELISE.

Eſt-il de petits corps un plus lourd aſſemblage,
Un eſprit compoſé d'atômes plus bourgeois?
Et de ce même ſang ſe peut-il que je ſois?
Je me veux mal de mort d'être de votre race;
Et, de confuſion, j'abandonne la place.

****

SCENE VIII.

PHILAMINTE, CHRISALE.

PHILAMINTE.

Avez-vous à lâcher encore quelque trait?

CHRISALE.

Moi? Non. Ne parlons plus de querelle, c'eſt fait.
Diſcourons d'autre affaire. A votre fille ainée
On voit quelque dégoût pour les nœuds d'hyménée;
C'eſt une philoſophe enfin, je n'en dis rien,
Elle eſt bien gouvernée, & vous faites fort bien;
Mais de toute autre humeur ſe trouve ſa cadette,
Et je crois qu'il eſt bon de pourvoir Henriette,
De choiſir un mari....

PHILAMINTE.

C'eſt à quoi j'ai ſongé,
Et je veux vous ouvrir l'intention que j'ai.
Ce Monſieur Triſſotin, dont on nous fait un crime;
Et qui n'a pas l'honneur d'être dans votre eſtime,
Eſt celui que je prends pour l'époux qu'il lui faut;
Et je ſçais mieux que vous juger de ce qu'il vaut.
La conteſtation eſt ici ſuperflue,
Et, de tout point chez moi l'affaire eſt réſolue.
Au moins, ne dites mot du choix de cet époux;
Je veux à votre fille en parler avant vous.
J'ai des raiſons à faire approuver ma conduite;
Et je connoîtrai bien ſi vous l'aurez inſtruite.

SCENE IX.

ARISTE, CHRISALE.

ARISTE.

Hé bien? La femme ſort, mon frere, & je vois bien
Que vous venez d'avoir enſemble un entretien.

CHRISALE.

Oui.

ARISTE.

Quel eſt le ſuccès? Aurons-nous Henriette?
A-t-elle conſenti? L'affaire eſt-elle faite?

CHRISALE.

Pas tout-à-fait encor.

ARISTE.

Refuſe-t-elle?

CHRISALE.

Non

ARISTE.

Eſt-ce qu'elle balance?

CHRISALE.

En aucune façon.

ARISTE.

Quoi donc?

CHRISALE.

C'eſt que pour gendre elle m'offre un autre homme.

ARISTE.

Un autre homme pour gendre!

CHRISALE.

Un autre.

ARISTE.

Qui ſe nomme?

CHRISALE.

Monſieur Triſſotin.

ARISTE.

Quoi! Ce Monſieur Triſſotin....

CHRISALE.

Oui, qui parle toujours de vers & de latin.

ARISTE.

Vous l'avez accepté?

CHRISALE.

Moi! Point. A Dieu ne plaiſe.

ARISTE.

Qu'avez-vous répondu?

CHRISALE.

Rien; & je ſuis bien aiſe
De n'avoir point parlé, pour ne m'engager pas.

ARISTE.

La raiſon eſt fort belle, & c'eſt faire un grand pas.
Avez-vous ſçû du moins lui propoſer Clitandre?

CHRISALE.

Non, car, comme j'ai vû qu'on parloit d'autre gendre,
J'ai crû qu'il étoit mieux de ne m'avancer point.

ARISTE.

Certes votre prudence eſt rare au dernier point.
N'avez-vous point de honte avec votre molleſſe,
Et ſe peut-il qu'un homme ait aſſez de foibleſſe
Pour laiſſer à ſa femme un pouvoir abſolu,
Et n'oſer attaquer ce qu'elle a réſolu?

CHRISALE.

Mon Dieu! Vous en parlez, mon frere, bien à l'aise,
Et vous ne ſçavez pas comme le bruit me péſe.
J'aime fort le repos, la paix & la douceur,
Et ma femme eſt terrible avecque ſon humeur.
Du nom de philoſophe elle fait grand myſtère,
Mais elle n'en eſt pas pour cela moins colère;
Et ſa morale, faite à mépriſer le bien,
Sur l'aigreur de ſa bile opére comme rien.
Pour peu que l'on s'oppoſe à ce que veut ſa tête,
On en a pour huit jours d'effroyable tempête,
Elle me fait trembler dès qu'elle prend ſon ton,
Je ne ſçais où me mettre, & c'eſt un vray dragon;
Et cependant, avec toute ſa diablerie,
Il faut que je l'appelle & mon cœur & ma mie.

ARISTE.

Allez, c'eſt ſe moquer. Votre femme, entre nous,
Eſt, par vos lâchetés, ſouveraine ſur vous.
Son pouvoir n'eſt fondé que ſur votre foibleſſe,
C'eſt de vous qu'elle prend le titre de maîtreſſe,
Vous-même à ſes hauteurs vous vous abandonnez,
Et vous faites mener en bête par le nez.
Quoi? Vous ne pouvez pas, voyant comme on vous nomme,
Vous réſoudre une fois à vouloir être un homme,
A faire condeſcendre une femme à vos vœux;
Et prendre aſſez de cœur pour dire un, je le veux?
Vous laiſſerez, ſans honte, immoler votre fille
Aux folles viſions qui tiennent la famille;
Et de tout votre bien revêtir un nigaud,
Pour ſix mots de latin qu'il leur fait ſonner haut,
Un pédant, qu'à tout coup votre femme apoſtrophe
Du nom de bel eſprit, & de grand philoſophe,
D'homme qu'en vers galans jamais on n'égala,
Et qui n'eſt, comme on ſçait, rien moins que tout cela?
Allez, encore un coup, c'eſt une moquerie,
Et votre lâcheté mérite qu'on en rie.

CHRISALE.

Oui, vous avez raiſon, & je vois que j'ai tort.
Allons, il faut enfin montrer un cœur plus fort,
Mon frere.

ARISTE.

C'eſt bien dit.

CHRISALE.

C'eſt une choſe infame
Que d'être ſi ſoumis au pouvoir d'une femme.

ARISTE.

Fort bien.

CHRISALE.

De ma douceur elle a trop profité.

ARISTE.

Il eſt vray.

CHRISALE.

Trop joui de ma facilité.

ARISTE.

Sans doute.

CHRISALE.

Et je lui veux faire aujourd'hui connoître
Que ma fille eſt ma fille, & que j'en ſuis le maître,
Pour lui prendre un mari qui ſoit ſelon mes vœux.

ARISTE.

Vous voilà raiſonnable, & comme je vous veux.

CHRISALE.

Vous êtes pour Clitandre, & ſçavez ſa demeure;
Faites-le-moi venir, mon frere, tout-à l'heure.

ARISTE.

J'y cours tout de ce pas.

CHRISALE.

C'eſt ſouffrir trop long-tems,
Et je m'en vais être homme à la barbe des gens.

Fin du ſecond Acte.

ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

PHILAMINTE, ARMANDE, BELISE, TRISSOTIN, L'EPINE.

PHILAMINTE.

AH! Mettons nous ici pour écouter à l'aiſe
Ces vers que mot à mot il eſt beſoin qu'on péſe.

ARMANDE.

Je brûle de les voir.

BELISE.

Et l'on s'en meurt chez nous.

PHILAMINTE *à Triſſotin.*

Ce ſont charmes pour moi, que ce qui part de vous.

ARMANDE.

Ce m'eſt une douceur à nulle autre pareille.

BELISE.

Ce ſont repas friands qu'on donne à mon oreille.

PHILAMINTE.

Ne faites point languir de ſi preſſans déſirs.

ARMANDE.

Dépêchez.

BELISE.

Faites tôt, & hâtez nos plaiſirs.

PHILAMINTE.

A notre impatience offrez votre épigramme.

TRISSOTIN *à Philaminte.*

Hélas! C'eſt un enfant tout nouveau né; Madame.
Son ſort aſſûrément a lieu de vous toucher,
Et c'eſt dans votre cour que j'en viens d'accoucher.

PHILAMINTE.

Pour me le rendre cher il ſuffit de ſon pere.

TRISSOTIN.

Votre approbation lui peut ſervir de mere.

BELISE.

Qu'il a d'eſprit!

SCENE II.

HENRIETTE, PHILAMINTE, BÉLISE, ARMANDE, TRISSOTIN, L'EPINE,

PHILAMINTE *à Henriette qui veut se retirer.*

Holà. Pourquoy donc fuyez-vous?

HENRIETTE.

C'eſt de peur de troubler un entretien ſi doux.

PHILAMINTE.

Approchez; & venez, de toutes vos oreilles,
Prendre part au plaiſir d'entendre des merveilles.

HENRIETTE.

Je ſçais peu les beautés de tout ce qu'on écrit,
Et ce n'eſt pas mon fait que les choſes d'eſprit.

PHILAMINTE.

Il n'importe. Auſſi-bien ai-je à vous dire enſuite.
Un ſecret, dont il faut que vous ſoyez inſtruite.

TRISSOTIN *à Henriette.*

Les ſciences n'ont rien qui vous puiſſe enflammer,
Et vous ne vous piquez que de ſçavoir charmer.

HENRIETTE.

Auſſi peu l'un que l'autre; & je n'ai nulle envie....

BELISE

Ah! Songeons à l'enfant nouveau né, je vous prie

PHILAMINTE *à l'Epine.*

Allons, petit garçon, vite, de quoi s'aſſeoir.

[*L'Epine ſe laiſſe tomber.*]

Voyez l'impertinent! Eſt-ce que l'on doit cheoir,
Après avoir appris l'équilibre des choſes?

BELISE.

De ta chûte, ignorant, ne vois-tu pas les cauſes?
Et qu'elle vient d'avoir, du point fixe, écarté
Ce que nous appellons centre de gravité?

L'EPINE.

Je m'en ſuis apperçu, Madame, étant par terre.

PHILAMINTE *à l'Epine qui ſort.*

Le lourdaut!

TRISSOTIN.

Bien lui prend de n'être pas de verre.

ARMANDE.

Ah! De l'eſprit par-tout!

BELISE.

Cela ne tarit pas.

[*Ils s'aſſeyent.*] PHILAMINTE.

Servez-nous promtement votre aimable repas.

TRISSOTIN.

Pour cette grande faim qu'à mes yeux on expoſe,
Un plat ſeul de huit vers me ſemble peu de choſe;
Et je penſe qu'ici je ne ferai pas mal
De joindre à l'épigramme, ou bien au madrigal,
Le ragoût d'un ſonnet qui, chez une Princeſſe
A paſſé pour avoir quelque délicateſſe.
Il eſt de tel Attique aſſaiſonné par-tout,
Et vous le trouverez, je crois, d'aſſez bon goût.

ARMANDE.

Ah! Je n'en doute point.

PHILAMINTE.

Donnons vîte audiance.

BELISE *interrompant Triſſotin, chaque fois qu'il ſe diſpoſe à lire.*

Je ſens d'aiſe mon cœur treſſaillir par avance.
J'aime la poëſie avec entêtement,
Et ſur-tout quand les vers ſont tournés galamment.

PHILAMINTE.

Si nous parlons toujours, il ne pourra rien dire.

TRISSOTIN.

So...

BELISE *à Henriette.*

Silence, ma niéce.

ARMANDE.

Ah! Laiſſez-le donc lire.

TRISSOTIN.

SONNET A LA PRINCESSE URANIE SUR SA FIEVRE.

Votre prudence eſt endormie
De traiter magnifiquement,
Et de loger ſuperbement
Votre plus cruelle ennemie.

BELISE

Ah! Le joli début!

ARMANDE.

Qu'il a le tour galant!

PHILAMINTE

Lui seul, des vers aisés, posséde le talent.

ARMANDE.

A *prudence endormie*, il faut rendre les armes.

BELISE.

Leger son ennemie, est pour moi plein de charmes.

PHILAMINTE.

J'aime *superbement & magnifiquement*;
Ces deux adverbes joints sont admirablement.

BELISE.

Prêtons l'oreille au reste.

TRISSOTIN.

Votre prudence est endormie
De traiter magnifiquement,
Et de leger superbement
Votre plus cruelle ennemie.

ARMANDE.

Prudence endormie!

BELISE.

Leger son ennemie!

PHILAMINTE.

Superbement & magnifiquement!

TRISSOTIN.

Faites la sortir, quoiqu'on die,
De votre riche appartement,
Où cette ingrate insolement
Attaque votre belle vie.

BELISE.

Ah! Tout doux. Laissez-moi, de grace, respirer.

ARMANDE.

Donnez-nous, s'ils vous plaît, le loisir d'admirer.

PHILAMINTE.

Où se sent, à ces vers, jusques au fond de l'ame,
Couler je ne sçais quoi qui fait que l'on se pâme.

ARMANDE.

Faites-la sortir, quoiqu'on die,
De votre riche appartement.

Que *riche appartement* eſt là joliment dit;
Et que la métaphore eſt miſe avec eſprit!

PHILAMINTE.

Faites la ſortir, quoiqu'on die.
Ah! Que ce *quoiqu'on die*, eſt d'un goût admirable,
C'eſt, [illegible]n ſentiment, un endroit impayable.

ARMANDE.

De *quoiqu'on die* auſſi mon cœur eſt amoureux.

BELISE.

Je ſuis de votre avis, *quoiqu'on die* eſt heureux.

ARMANDE.

Je voudrois l'avoir fait.

BELISE.

Il vaut toute une piéce.

PHILAMINTE.

Mais en comprend-on bien, comme moi, la fineſſe?

ARMANDE & BELISE.

Oh, oh!

PHILAMINTE.

Faites-la ſortir, quoiqu'on die.
Que de la fiévre on prenne ici les intérêts,
N'ayez aucun égard, moquez-vous des caquets.
Faites la ſortir, quoiqu'on die,
Quoiqu'on die, quoiqu'on die.
Ce *quoiqu'on die* en dit beaucoup plus qu'il ne ſemble.
Je ne ſçais pas, pour moi, ſi chacun me reſſemble;
Mais j'entends là-deſſous un million de mots.

BELISE.

Il eſt vray qu'il dit plus de choſes qu'il n'eſt gros.

PHILAMINTE *à Triſſotin.*

Mais, quand vous avez fait ce charmant *quoiqu'on die*,
Avez-vous compris, vous, toute ſon énergie?
Songiez-vous bien vous-même à tout ce qu'il nous dit;
Et penſiez-vous, alors, y mettre tant d'eſprit?

TRISSOTIN.

Hai, hai.

ARMANDE.

J'ai fort auſſi *l'ingrate* dans la tête,
Cette ingrate de fiévre, injuſte, mal honnête,

Qui traite mal les gens qui la logent chez eux.

PHILAMINTE.

Enfin, les quatrains ſont admirables tous deux
Venons-en promptement aux tiercets, je vous prie.

ARMANDE.

Ah! S'il vous plait, encore une fois *quoiqu'on die.*

TRISSOTIN.

Faites-la ſortir, quoiqu'on die,

PHILAMINTE, ARMANDE, & BELISE.

Quoiqu'on die!

TRISSOTIN.

De votre riche appartement,

PHILAMINTE, ARMANDE, & BELISE.

Riche appartement!

TRISSOTIN.

Où cette ingrate inſolemment

PHILAMINTE, ARMANDE, & BELISE.

Cette *ingrate* de fiévre.

TRISSOTIN.

Attaque votre belle vie.

PHILAMINTE.

Votre belle vie!

ARMANDE & BELISE.

Ah!

TRISSOTIN.

Quoi! Sans reſpecter votre rang,
Elle ſe prend à votre ſang,

PHILAMINTE, ARMANDE, & BELISE.

Ah!

TRISSOTIN.

Et nuit & jour vous fait outrage?
Si vous la conduiſez aux bains,
Sans la marchander davantage,
Noyez-la de vos propres mains.

PHILAMINTE.

On n'en peut plus.

BELISE.

On pâme.

ARMANDE.

On ſe meurt de plaiſir.

PHILAMINTE.

De mille doux friſſons vous vous ſentez ſaiſir.

ARMANDE.

Si vous la conduiſez aux bains,

BELISE.

Sans la marchander davantage,

PHILAMINTE.

Noyez-la de vos propres mains.

De vos propres mains, là, noyez-la dans les bains.

ARMANDE.

Chaque pas dans vos vers rencontre un trait charmant.

BELISE.

Par-tout on s'y proméne avec raviſſement.

PHILAMINTE.

On n'y ſçauroit marcher que ſur de belles choſes.

ARMANDE

Ce ſont petits chemins tout parſemés de roſes.

TRISSOTIN.

Le ſonnet donc vous ſemble. . . . .

PHILAMINTE.

Admirable, nouveau,

Et perſonne jamais n'a rien fait de ſi beau.

BELISE *à Henriette.*

Quoi! Sans émotion pendant cette lecture?

Vous faites-là, ma niéce, une étrange figure.

HENRIETTE.

Chacun fait ici bas la figure qu'il peut,

Ma tante; &, bel eſprit, il ne l'eſt pas qui veut.

TRISSOTIN.

Peut-être que mes vers importunent Madame;

HENRIETTE.

Point. Je n'écoute pas.

PHILAMINTE.

Ah! Voyons l'épigramme.

TRISSOTIN.

SUR UN CAROSSE DE COULEUR AMARANTE, donné à une Dame de ſes amies.

PHILAMITE.

Ses titres ont toujours quelque choſe de rare.

ARMANDE.

A cent beaux traits d'esprit leur nouveauté prépare.

TRISSOTIN.

L'Amour si chérement m'a vendu son lien,

BELISE, ARMANDE, & PHILAMINTE.

Ah!

TRISSOTIN.

Qu'il m'en coûte déjà la moitié de mon bien;
Et, quand tu vois ce beau carosse,
Où tant d'or se relève en bosse
Qu'il étonne tout le pays,
Et fait pompeusement triompher ma Lays,

PHILAMINTE.

Ah! *Ma Lays!* Voilà de l'érudition.

BELISE.

L'enveloppe est jolie, & vaut un million.

TRISSOTIN.

Et, quand tu vois ce beau carosse,
Où tant d'or se relève en en bosse
Qu'il étonne tout le pays,
Et fait pompeusement triompher ma Lays,
Ne dis plus qu'il est amarante,
Dis plûtôt qu'il est de ma rente.

ARMANDE.

Oh, oh, oh! Celui-là ne s'attend point du tout.

PHILAMINTE.

On n'a que lui qui puisse écrire de ce goût.

BELISE.

Ne dis plus qu'il est amarante,
Dis plûtôt qu'il est de ma rente.

Voilà qui se décline, *ma rente, de ma rente, à ma rente.*

PHILAMINTE.

Je ne sçais, du moment que je vous ai connu,
Si, sur votre sujet, j'eus l'esprit prévenu;
Mais j'admire par-tout vos vers & votre prose.

TRISSOTIN *à Philaminte.*

Si vous vouliez de vous nous montrer quelque chose,
A notre tour aussi nous pourrions admirer.

PHILAMINTE.

Je n'ai rien fait en vers; mais j'ai lieu d'eſpérer
Que je pourrai bientôt vous montrer en amie,
Huit chapitres du plan de notre académie.
Raton s'eſt au projet ſimplement arrêté,
Quand de ſa république il a fait le traité;
Mais à l'effet entier je veux pouſſer l'idée
Que j'ai ſur le papier en proſe accommodée;
Car enfin je me ſens un étrange dépit
Du tort que l'on nous fait du côté de l'eſprit;
Et je veux nous venger, toutes tant que nous ſommes,
De cette indigne claſſe où nous rangent les hommes,
De borner nos talens à des futilités,
Et nous fermer la porte aux ſublimes clartés.

ARMANDE.

C'eſt faire à notre ſexe une trop grande offenſe,
De n'étendre l'effort de notre intelligence
Qu'à juger d'une juppe & de l'air d'un manteau,
Ou des beautés d'un point, ou d'un brocard nouveau.

BELISE.

Il faut ſe relever de ce honteux partage,
Et mettre hautement notre eſprit hors de page.

TRISSOTIN

Pour les Dames on ſçait mon reſpect en tous lieux;
Et, ſi je rends hommage aux brillans de leurs yeux,
De leur eſprit auſſi j'honore les lumières.

PHILAMINTE.

Le ſexe auſſi vous rend juſtice en ces matières;
Mais nous voulons montrer à de certains eſprits
Dont l'orgueilleux ſçavoir nous traite avec mépris,
Que de ſcience auſſi les femmes ſont meublées,
Qu'on peut faire, comme eux, de doctes aſſemblées,
Conduites en cela par des ordres meilleurs;
Qu'on y veut réunir ce qu'on ſépare ailleurs,
Mêler le beau langage, & les hautes ſciences,
Découvrir la nature en mille expériences;
Et, ſur les queſtions qu'on pourra propoſer,
Faire entrer chaque ſecte, & n'en point épouſer.

TRISSOTIN.

Je m'attache pour l'ordre au péripatétiſme.

PHILAMINTE.

Pour les abſtractions j'aime le platoniſme.

ARMANDE.

Epicure me plaît, & ſes dogmes ſont forts.

BELISE.

Je m'accommode aſſez, pour moi, des petits corps;
Mais le vuide à ſouffrir me ſemble difficile,
Et je goûte bien mieux la matière ſubtile.

TRISSOTIN.

Deſcartes, pour l'aiman, donne fort dans mon ſens.

ARMANDE.

J'aime ſes tourbillons.

PHILAMINTE.

Moi, ſes mondes tombans.

ARMANDE.

Il me tarde de voir notre aſſemblée ouverte,
Et de nous ſignaler par quelque découverte.

TRISSOTIN.

On en attend beaucoup de vos vives clartés,
Et pour vous la nature a peu d'obſcurités.

PHILAMINTE.

Pour moi, ſans me flater, j'en ai déjà fait une,
Et j'ai vû clairement des hommes dans la lune.

BELISE.

Je n'ai point encor vû d'hommes, comme je crois;
Mais j'ai vû des clochers tout comme je vous vois.

ARMANDE.

Nous approfondirons, ainſi que la phyſique,
Grammaire, hiſtoire, vers, morale, & politique.

PHILAMINTE.

La morale a des traits dont mon cœur eſt épris,
Et c'étoit autrefois l'amour des grands eſprits;
Mais aux Stoïciens je donne l'avantage,
Et je ne trouve rien de ſi beau que leur ſage.

ARMANDE.

Pour la langue, on verra dans peu nos réglemens,
Et nous y prétendons faire des remuemens.
Par une antipathie ou juſte, ou naturelle,
Nous avons pris chacune une haine mortelle
Pour un nombre de mots, ſoit ou verbes, ou noms,
Que mutuellement nous nous abandonnons;

Com-

Contr'eux nous préparons de mortelles ſentences,
Et nous devons ouvrir nos doctes conférences
Par les proſcriptions de tous ces mots divers,
Dont nous voulons purger & la proſe & les vers.

PHILAMINTE.

Mais le plus beau projet de notre académie,
Une entrepriſe noble, & dont je ſuis ravie,
Un deſſein plein de gloire, & qui ſera vanté
Chez tous les beaux eſprits de la poſtérité,
C'eſt le retranchement de ces ſyllabes ſales,
Qui, dans les plus beaux mots, produiſent des ſcandales;
Ces jouëts éternels des ſots de tous les tems;
Ces fades lieux communs de nos méchans plaiſans;
Ces ſources d'un amas d'équivoques infames
Dont on vient faire inſulte à la pudeur des femmes.

TRISSOTIN.

Voilà certainement d'admirables projets.

BELISE.

Vous verrez nos ſtatuts quand ils ſeront tous faits.

TRISSOTIN.

Ils ne ſçauroient manquer d'être tous beaux & ſages.

ARMANDE.

Nous ſerons par nos loix les juges des ouvrages;
Par nos loix, proſe & vers, tout nous ſera ſoumis,
Nul n'aura de l'eſprit, hors nous & nos amis.
Nous chercherons par-tout à trouver à redire;
Et ne verrons que nous qui ſçachent bien écrire.

SCENE III.

TRISSOTIN, PHILAMINTE, BELISE, ARMANDE, HENRIETTE, L'EPINE.

L'EPINE *à Triſſotin.*

Monſieur, un homme eſt là qui veut parler à vous,
Il eſt vêtu de noir, & parle d'un ton doux,
[*ils ſe levent.*] TRISSOTIN.
C'eſt cet ami ſçavant qui m'a fait tant d'inſtance
De lui donner l'honneur de votre connoiſſance.

PHILAMINTE.

Pour le faire venir, vous avez tout crédit.

****

SCENE IV.

PHILAMINTE, BELISE, ARMANDE, HENRIETTE.

PHILAMINTE *à Armande & à Beliſe.*

Faiſons bien les honneurs au moins de notre eſprit.
Holà. [*à Henriette qui veut ſortir*]. Je vous ai dit, en paroles bien claires,
Que j'ai beſoin de vous.

HENRIETTE.

Mais pour quelles affaires?

PHILAMINTE.

Venez, on va dans peu vous les faire ſçavoir.

****

SCENE V.

PHILAMINTE, BELISE, ARMANDE, HENRIETTE, VADIUS, TRISSOTIN.

TRISSOTIN *préſentant Vadius.*

Voici l'homme qui meurt du déſir de vous voir;
En vous le produiſant, je ne crains point le blâme
D'avoir admis chez vous un profane, Madame.
Il peut tenir ſon coin parmi de beaux eſprits.

PHILAMINTE.

La main qui le préſente en dit aſſez le prix.

TRISSOTIN.

Il a des vieux auteurs la pleine intelligence;
Et ſçait du grec, Madame, autant qu'homme de France.

PHILAMINTE *à Bélise.*

Du grec! O Ciel! Du grec! Il ſçait du grec, ma ſœur!

BELISE *à Armande.*

Ah! Ma niéce, du grec!

ARMANDE

Du grec! Quelle douceur!

PHILAMINTE.

Quoi! Monſieur ſçait du grec? Ah! Permettez, de grace,
Que, pour l'amour du grec, Monſieur, on vous embraſſe.

[*Vadius embraſſe auſſi Bélise & Armande.*]

HENRIETTE *à Vadius qui veut auſſi l'embraſſer.*

Excuſez-moi, Monſieur, je n'entends pas le grec.

[*ils s'aſſéyent.*]

PHILAMINTE.

J'ai pour les livres grecs un merveilleux reſpect.

VADIUS.

Je crains d'être fâcheux, par l'ardeur qui m'engage
A vous rendre aujourd'hui, Madame, mon hommage;
Et j'aurai pû troubler quelque docte entretien.

PHILAMINTE.

Monſieur, avec du grec, on ne peut gâter rien.

TRISSOTIN.

Au reſte, il fait merveille en vers, ainſi qu'en proſe;
Et pourroit, s'il vouloit, vous montrer quelque choſe.

VADIUS.

Le défaut des auteurs, dans leurs productions,
C'eſt d'en tyranniſer les converſations,
D'être au palais, au cours, aux ruelles, aux tables,
De leurs vers fatigans lecteurs infatigables.
Pour moi je ne vois rien de plus ſot à mon ſens
Qu'un auteur qui par-tout va groſſier des encens;
Qui, des premiers venus faiſiſſant les oreilles,
En fait, le plus ſouvent, les martyrs de ſes veilles.
On ne m'a jamais vû ce fol entêtement,
Et, d'un grec, là-deſſus, je ſuis le ſentiment,
Qui, par un dogme exprès, défend à tous ſes ſages
L'indigne empreſſement de lire leurs ouvrages.
Voici de petits vers pour de jeunes amans,
Sur quoi je voudrois bien avoir vos ſentimens.

TRISSOTIN.

Vos vers ont des beautés que n'ont point tous les autres.

VADIUS.

Les graces & Vénus régnent dans tous les vôtres.

TRISSOTIN.

Vous avez le tour libre, & le beau choix des mots.

VADIUS.

On voit par-tout chez vous l'*ithos* & le *pathos*.

TRISSOTIN.

Nous avons vû de vous de églogues, d'un ſtile
Qui paſſe en doux attraits Théocrite & Virgile.

VADIUS.

Vos odes ont un air noble, galant & doux,
Qui laiſſe de bien loin votre Horace après vous.

TRISSOTIN

Eſt-il rien d'amoureux comme vos chanſonnettes ?

VADIUS.

Peut-on voir rien d'égal aux ſonnets que vous faites ?

TRISSOTIN.

Rien qui ſoit plus charmant que vos petits rondeaux ?

VADIUS.

Rien de ſi plein d'eſprit que tous vos madrigaux ?

TRISSOTIN.

Aux ballades ſur-tout vous êtes admirable.

VADIUS.

Et dans les bouts-rimés je vous trouve adorable.

TRISSOTIN.

Si la France pouvoit connoître votre prix,

VADIUS.

Si le ſiécle rendoit juſtice aux beaux eſprits,

TRISSOTIN.

En caroſſe doré vous iriez par les ruës,

VADIUS.

On verroit le public vous dreſſer des ſtatuës.

[*à Triſſotin.*]

Hom. C'eſt une ballade, & je veux que tout net
Vous m'en. . . .

TRISSOTIN *à Vadius.*

Avez-vous vû certain petit ſonnet
Sur la fiévre qui tient la Princeſſe Uranie ?

VADIUS.

Oui. Hier il me fut lû dans une compagnie.

TRISSOTIN.

Vous en ſçavez l'auteur?

VADIUS.

Non; mais je ſçais fort bien,
Qu'à ne le point flater, ſon ſonnet ne vaut rien,

TRISSOTIN.

Beaucoup de gens pourtant le trouvent admirable.

VADIUS.

Cela n'empêche pas qu'il ne ſoit miſérable:
Et, ſi vous l'avez vû, vous ſerez de mon goût.

TRISSOTIN.

Je ſçais que là-deſſus je n'en ſuis point du tout;
Et que d'un tel ſonnet peu de gens ſont capables.

VADIUS.

Me préſerve le Ciel d'en faire de ſemblables.

TRISSOTIN.

Je ſoutiens qu'on ne peut en faire de meilleur;

VADIUS.

Vous?

TRISSOTIN.

Moi.

VADIUS.

Je ne ſçais donc comment ſe fit l'affaire:

TRISSOTIN.

C'eſt qu'on fut malheureux de ne pouvoir vous plaire.

VADIUS.

Il faut qu'en écoutant, j'aye eu l'eſprit diſtrait;
Ou bien que le lecteur m'ait gâté le ſonnet.
Mais laiſſons ce diſcours, & voyons ma ballade.

TRISSOTIN.

La ballade, à mon goût, eſt une choſe fade;
Ce n'en eſt plus la mode, elle ſent ſon vieux tems.

VADIUS.

La ballade pourtant charme beaucoup de gens.

TRISSOTIN.

Cela n'empêche pas qu'elle ne me déplaiſe.

VADIUS.

Elle n'en reſte pas pour cela plus mauvaiſe.

TRISSOTIN.

Elle a pour les pédans de merveilleux appas.

VADIUS.

Cependant nous voyons qu'elle ne vous plaît pas.

TRISSOTIN.

Vous donnez sottement vos qualités aux autres.

[*Ils se levent tous.*]

VADIUS.

Fort impertinemment vous me jettez les vôtres.

TRISSOTIN.

Allez, petit grimaud, barbouilleur de papier.

VADIUS.

Allez, rimeur de halle, opprobre de métier.

TRISSOTIN.

Allez, frippier d'écrits, impudent plagiaire.

VADIUS.

Allez, cuistre.

PHILAMINTE.

Hé, Messieurs, que prétendez-vous faire?

TRISSOTIN *à Vadius.*

Va, va restituer tous les honteux larcins
Que reclament sur toi les grecs & les latins.

VADIUS.

Va, va-t-en faire amende honorable au parnasse,
D'avoir fait à tes vers estropier Horace.

TRISSOTIN.

Souvien-toi de ton livre, & de son peu de bruit.

VADIUS.

Et toi, de ton libraire à l'hôpital réduit.

TRISSOTIN.

Ma gloire est établie, en vain tu la déchires.

VADIUS.

Oui, oui, je te renvoye à l'auteur des satyres.

TRISSOTIN.

Je t'y renvoye aussi.

VADIUS.

J'ai le contentement
Qu'on voit qu'il m'a traité plus honorablement.
Il me donne en passant une atteinte légére
Parmi plusieurs auteurs qu'au palais on révére;
Mais jamais dans ses vers il ne te laisse en paix,
Et l'on t'y voit par-tout être en butte à ses traits.

TRISSOTIN

C'est par là que j'y tiens un rang plus honorable.
Il te met dans la foule ainsi qu'un misérable,
Il croit que c'est assez d'un coup pour t'accabler;
Et ne t'a jamais fait l'honneur de redoubler.

Mais il m'attaque à part comme un noble adverſaire
Sur qui tout ſon effort lui ſemble néceſſaire;
Et ſes coups, contre moi redoublés en tous lieux,
Montrent qu'il ne ſe croit jamais victorieux.

VADIUS.

Ma plume t'apprendra quel homme je puis être.

TRISSOTIN.

Et la mienne ſçaura te faire voir ton maître.

VADIUS.

Je te défie en vers, proſe, grec & latin.

TRISSOTIN.

Hé bien, nous nous verrons ſeul à ſeul chez Barbin.

****

SCENE VI.

TRISSOTIN, PHILAMINTE, ARMANDE, BELISE, HENRIETTE.

TRISSOTIN.

A mon emportement ne donnez aucun blâme;
C'eſt votre jugement que je défends, Madame,
Dans le ſonnet qu'il a l'audace d'attaquer.

PHILAMINTE.

A vous remettre bien, je me veux appliquer;
Mais parlons d'autre affaire. Approchez, Henriette.
Depuis aſſez long-tems mon ame s'inquiéte
De ce qu'aucun eſprit en vous ne ſe fait voir;
Mais je trouve un moyen de vous en faire avoir.

HENRIETTE.

C'eſt prendre un ſoin pour moi qui n'eſt pas néceſſaire.
Les doctes entretiens ne ſont point mon affaire,
J'aime à vivre aiſément; &, dans tout ce qu'on dit,
Il faut ſe trop peiner pour avoir de l'eſprit;
C'eſt une ambition que je n'ai point en tête.
Je me trouve fort bien, ma mere, d'être bête;
Et j'aime mieux n'avoir que de communs propos,
Que de me tourmenter pour dire de beaux mots.

PHILAMINTE

Oui; mais j'y ſuis bleſſée, & ce n'eſt pas mon compte
De ſouffrir dans mon ſang une pareille honte.

La beauté du viſage eſt un frêle ornement,
Une fleur paſſagére, un éclat d'un moment,
Et qui n'eſt attaché qu'à la ſimple épiderme;
Mais celle de l'eſprit eſt inhérente & ferme.
J'ai donc cherché long-tems un biais de vous donner
La beauté que les ans ne peuvent moiſſonner,
De faire entrer chez vous le déſir des ſciences,
De vous inſinuer les belles connoiſſances,
Et la penſée enfin où mes vœux ont ſouſcrit,
C'eſt d'attacher à vous un homme plein d'eſprit;
[*montrant Triſſotin,*]
Et cet homme eſt Monſieur, que je vous détermine
A voir comme l'époux que mon choix vous deſtine.

HENRIETTE.

Moi, ma mere?

PHILAMINTE.

Oui, vous. Faites la ſotte un peu.

BELISE *à Triſſotin.*

Je vous entends. Vos yeux demandent mon aveu,
Pour engager ailleurs un cœur que je poſſéde.
Allez, je le veux bien. A ce nœud je vous céde;
C'eſt un hymen qui fait votre établiſſement.

TRISSOTIN *à Henriette.*

Je ne ſçais que vous dire, en mon raviſſement,
Madame; & cet hymen dont je vois qu'on m'honore,
Me met. . . . .

HENRIETTE.

Tout beau, Monſieur, il n'eſt pas fait encore;
Ne vous preſſez pas tant.

PHILAMINTE.

Comme vous répondez?
Sçavez-vous bien que ſi... Suffit. Vous m'entendez.
[*à Triſſotin.*]
Elle ſe rendra ſage. Allons, laiſſons-la faire.

SCENE VII.

HENRIETTE, ARMANDE.

ARMANDE

On voit briller pour vous les ſoins de notre mere;

Et

Et ſon choix ne pouvoit d'un plus illuſtre époux...

HENRIETTE.

Si le choix eſt ſi beau, que ne le prenez-vous?

ARMANDE.

C'eſt à vous, non à moi, que ſa main eſt donnée.

HENRIETTE.

Je vous le céde tout, comme à ma ſœur aînée.

ARMANDE.

Si l'hymen, comme à vous, me paroiſſoit charmant,
J'accepterois votre offre avec raviſſemènt.

HENRIETTE.

Si j'avois, comme vous, les pédans dans la tête,
Je pourrois le trouver un parti fort honnête.

ARMANDE.

Cependant, bien qu'ici nos goûts ſoient différens,
Nous devons obéir, ma ſœur, à nos parens.
Une mere a ſur nous une entiére puiſſance;
Et vous croyez envain, par votre réſiſtance...

****

SCENE VIII.

CHRISALE, ARISTE, CLITANDRE, HENRIETTE, ARMANDE.

CHRISALE *à Henriette, lui préſentant Clitandre.*

Allons, ma fille, il faut approuver mon deſſein.
Otez ce gand. Touchez à Monſieur dans la main;
Et le conſidérez déſormais dans votre ame
En homme dont je veux que vous ſoyez la femme.

ARMANDE.

De ce côté, ma ſœur, vos panchans ſont fort grands.

HENRIETTE.

Il nous faut obéir, ma ſœur, à nos parens;
Un pere a ſur nos vœux une entiére puiſſance.

ARMANDE.

Une mere a ſa part à notre obéïſſance.

CHRISALE.

Qu'eſt-ce-là dire?

ARMANDE.

Je dis que j'appréhende fort
Qu'ici ma mere & vous ne ſoyez pas d'accord ;
Et c'eſt un autre époux. . . .

CHRISALE,

Taiſez-vous, perronelle,
Allez philoſopher tout le ſaoul avec elle,
Et de mes actions ne vous mêlez en rien.
Dites lui ma penſée ; & l'avertiſſez bien
Qu'elle ne vienne pas m'échauffer les oreilles ;
Allons vite.

SCENE IX.

CHRISALE, ARISTE, HENRIETTE, CLITANDRE.

ARISTE.

Fort bien. Vous faites des merveilles.

CLITANDRE.

Quel tranſport ! Quelle joye ! Ah ! Que mon ſort eſt doux !

CHRISALE *à Clitandre.*

Allons, prenez ſa main, & paſſez devant nous ;
Menez-là dans ſa chambre. Ah ! Les douces careſſes !
[*à Ariſte.*]
Tenez, mon cœur s'émeut à toutes ces tendreſſes,
Cela ragaillardit tout-à-fait mes vieux jours ;
Et je me reſſouviens de mes jeunes amours.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE QUATRIEME.

SCENE PREMIERE.

PHILAMINTE, ARMANDE.

ARMANDE.

OUI, rien n'a retenu ſon eſprit en balance,
Elle a fait vanité de ſon obéiſſance,
Son cœur, pour ſe livrer, à peine devant moi,
S'eſt-il donné le tems d'en recevoir la loi;
Et ſembloit ſuivre moins les volontés d'un pere,
Qu'affecter de braver les ordres d'une mere.

PHILAMINTE.

Je lui montrerai bien aux loix de qui des deux
Les droits de la raiſon ſoumettent tous ſes vœux;
Et qui doit gouverner, ou ſa mere, ou ſon pere,
Ou l'eſprit, ou le corps, la forme, ou la matière.

ARMANDE.

On vous en devoit bien, au moins, un compliment;
Et ce petit Monſieur en uſe étrangement
De vouloir, malgré vous, devenir votre gendre.

PHILAMINTE.

Il n'en eſt pas encore où ſon cœur peut prétendre.
Je le trouvois bien fait, & j'aimois vos amours;
Mais, dans ſes procédés, il m'a déplû toujours.
Il ſçait que, Dieu merci, je me mêle d'écrire;
Et jamais il ne m'a prié de lui rien lire.

****

SCENE II.

CLITANDRE entrant doucement, & écoutant ſans ſe montrer, ARMANDE, PHILAMINTE.

ARMANDE.

Je ne ſouffrirois point, ſi j'étois que de vous,
Que jamais d'Henriette il pût être l'époux.

On me feroit grand tort d'avoir quelque penſée
Que là-deſſus je parle en fille intéreſſée;
Et que le lâche tour que l'on voit qu'il me fait,
Jette au fond de mon cœur quelque dépit ſecret.
Contre de pareils coups, l'ame ſe fortifie
Du ſolide ſecours de la philoſophie,
Et par elle on ſe peut mettre au deſſus de tout;
Mais, vous traiter ainſi, c'eſt vous pouſſer à bout.
Il eſt de votre honneur d'être à ſes vœux contraire;
Et c'eſt un homme, enfin, qui ne doit point vous plaire.
Jamais je n'ai connu, diſcourant entre nous,
Qu'il eût au fond du cœur de l'eſtime pour vous.

PHILAMINTE.

Petit ſot!

ARMANDE.

Quelque bruit que votre gloire faſſe,
Toujours à vous louer il a paru de glace.

PHILAMINTE.

Le brutal!

ARMANDE.

Et vingt fois, comme ouvrages nouveaux,
J'ai lû des vers de vous qu'il n'a point trouvés beaux.

PHLAMINTE.

L'impertinent!

ARMANDE.

Souvent nous en étions aux priſes;
Et vous ne croiriez point de combien de ſottiſes....

CLITANDRE *à Armande.*

Hé! Doucement, de grace. Un peu de charité,
Madame, ou, tout au moins, un peu d'honnêteté.
Quel mal vous ai-je fait? Et quelle eſt mon offenſe
Pour armer contre moi toute votre éloquence,
Pour vouloir me détruire, & prendre tant de ſoin
De me rendre odieux aux gens dont j'ai beſoin?
Parlez, dites, d'où vient ce courroux effroyable?
Je veux bien que Madame en ſoit juge équitable.

ARMANDE.

Si j'avois le courroux dont on veut m'accuſer,
Je trouverois aſſez de quoi l'autoriſer,

Vous en feriez trop digne; & les premières flâmes
S'établiſſent des droits ſi ſacrés ſur les ames,
Qu'il faut perdre fortune, & renoncer au jour,
Plûtôt que de brûler des feux d'un autre amour.
Au changement de vœux nulle horreur ne s'égale;
Et tout cœur infidéle eſt un monſtre en morale.

CLITANDRE.

Appellez-vous, Madame, une infidélité
Ce que m'a de votre ame ordonné la fierté?
Je ne fais qu'obéïr aux loix qu'elle m'impoſe;
Et, ſi je vous offenſe, elle ſeule en eſt cauſe.
Vos charmes ont d'abord poſſédé tout mon cœur,
Il a brûlé deux ans d'une conſtante ardeur;
Il n'eſt ſoins empreſſés, devoirs, reſpects, ſervices
Dont il ne vous ait fait d'amoureux ſacrifices.
Tous mes feux, tous mes ſoins, ne peuvent rien ſur vous,
Je vous trouve contraire à mes vœux les plus doux,
Ce que vous refuſez, je l'offre au choix d'une autre;
Voyez. Eſt-ce, Madame, ou ma faute, ou la vôtre?
Mon cœur court-il au change, ou ſi vous l'y pouſſez,
Eſt-ce moi qui vous quitte, ou vous qui me chaſſez?

ARMANDE.

Appellez-vous, Monſieur, être à vos vœux contraire
Que de leur arracher ce qu'ils ont de vulgaire;
Et vouloir les réduire à cette pureté,
Où du parfait amour conſiſte la beauté?
Vous ne ſçauriez pour moi tenir votre penſée
Du commerce des ſens nette & débarraſſée;
Et vous ne goûtez point, dans ſes plus doux appas,
Cette union des cœurs, où les corps n'entrent pas.
Vous ne pouvez aimer que d'une amour groſſière,
Qu'avec tout l'attirail des nœuds de la matière;
Et, pour nourrir les feux que chez vous on produit,
Il faut un mariage, & tout ce qui s'enſuit.
Ah! Quel étrange amour; & que les belles ames
Sont bien loin de brûler de ces terreſtres flâmes!
Les ſens n'ont point de part à toutes leurs ardeurs,
Et ce beau feu ne veut marier que les cœurs,

Comme une choſe indigne, il laiſſe là le reſte;
C'eſt un feu pur & net comme le feu céleſte,
On ne pouſſe avec lui que d'honnêtes ſoupirs,
Et l'on ne panche point vers les ſales déſirs.
Rien d'impur ne ſe mêle au but qu'on ſe propoſe,
On aime pour aimer, & non pour autre choſe,
Ce n'eſt qu'à l'eſprit ſeul que vont tous les tranſports;
Et l'on ne s'apperçoit jamais qu'on ait un corps.

CLITANDRE.

Pour moi, par un malheur, je m'apperçois, Madame,
Que j'ai, ne vous déplaiſe, un corps tout comme une ame,
Je ſens qu'il y tient trop pour le laiſſer à part;
De ces détachemens je ne connois point l'art,
Le Ciel m'a dénié cette philoſophie?
Et mon ame & mon corps marchent de compagnie.
Il n'eſt rien de plus beau, comme vous avez dit,
Que ces vœux épurés qui ne vont qu'à l'eſprit,
Ces unions de cœurs, & ces tendres penſées,
Du commerce des ſens ſi bien débarraſſées;
Mais ces amours pour moi ſont trop ſubtiliſés,
Je ſuis un peu groſſier, comme vous m'accuſez;
J'aime avec tout moi-même, & l'amour qu'on me donne,
En veut, je le confeſſe, à toute la perſonne.
Ce n'eſt pas-là matière à de grands châtimens;
Et, ſans faire de tort à vos beaux ſentimens,
Je vois que dans le monde on ſuit fort ma méthode,
Et que le mariage eſt aſſez à la mode;
Paſſe pour un lien aſſez honnête & doux,
Pour avoir déſiré de me voir votre époux,
Sans que la liberté d'une telle penſée
Ait dû vous donner lieu d'en paroître offenſée.

ARMANDE

Hé bien, Monſieur, hé bien, puiſque, ſans m'écouter,
Vos ſentimens brutaux veulent ſe contenter,
Puiſque, pour vous réduire à des ardeurs fidéles,
Il faut des nœuds de chair, des chaînes corporelles,

Si ma mere le veut, je réſous mon eſprit
A conſentir pour vous à ce dont il s'agit.

CLITANDRE.

Il n'eſt plus tems, Madame, une autre a pris la place;
Et par un tel retour j'aurois mauvaiſe grace
De maltraiter l'azyle, & bleſſer les bontés,
Où je me ſuis ſauvé de toutes vos fiertés.

PHILAMINTE.

Mais enfin, comptez-vous, Monſieur, ſur mon ſuffrage,
Quand vous vous promettez cet autre mariage;
Et, dans vos viſions, ſçavez-vous, s'il vous plaît,
Que j'ai pour Henriette un autre époux tout prêt?

CLITANDRE.

Hé, Madame, voyez votre choix, je vous prie,
Expoſez-moi, de grace à moins d'ignominie;
Et ne me rangez pas à l'indigne deſtin
De me voir le rival de Monſieur Triſſotin.
L'amour des beaux eſprits, qui chez vous m'eſt contraire,
Ne pouvoit m'oppoſer un moins noble adverſaire.
Il en eſt, & pluſieurs, que, pour le bel eſprit,
Le mauvais goût du ſiécle a ſçû mettre en crédit;
Mais Monſieur Triſſotin n'a pû dupper perſonne,
Et chacun rend juſtice aux écrits qu'il nous donne.
Hors céans, on le priſe en tous lieux ce qu'il vaut;
Et ce qui m'a vingt fois fait tomber de mon haut,
C'eſt de vous voir au Ciel élever des ſornettes
Que vous deſavoueriez, ſi vous les aviez faites.

PHILAMINTE.

Si vous jugez de lui tout autrement que nous,
C'eſt que nous le voyons par d'autres yeux que vous.

****

SCENE III.

TRISSOTIN, PHILAMINTE, ARMANDE, CLITANDRE.

TRISSOTIN *à Philaminte.*

Je viens vous annoncer une grande nouvelle.
Nous l'avons en dormant, Madame, échappé belle.

Un monde près de nous a passé tout du long,
Est chû tout au travers de notre tourbillon;
Et, s'il eût en chemin rencontré notre terre,
Elle eût été brisée en morceaux comme verre.

PHILAMINTE.

Remettons ce discours pour une autre saison,
Monsieur n'y trouveroit ni rime, ni raison;
Il fait profession de chérir l'ignorance,
Et de haïr, sur-tout, l'esprit & la science.

CLITANDRE.

Cette vérité veut quelque adoucissement.
Je m'explique, Madame; & je hais seulement
La science & l'esprit qui gâtent les personnes,
Ce sont choses, de soi, qui sont belles & bonnes;
Mais j'aimerois mieux être au rang des ignorans;
Que de me voir sçavant comme certaines gens.

TRISSOTIN.

Pour moi, je ne tiens pas, quelque effet qu'on suppose,
Que la science soit pour gâter quelque chose.

CLITANDRE.

Et c'est mon sentiment qu'en faits, comme en propos,
La science est sujette à faire de grands sots.

TRISSOTIN.

Le paradoxe est fort.

CLITANDRE.

Sans être fort habile,
La preuve m'en seroit, je pense, assez facile.
Si les raisons manquoient, je suis sûr qu'en tout cas
Les exemples fameux ne me manqueroient pas.

TRISSOTIN.

Vous en pourriez citer qui ne concluroient guére.

CLITANDRE.

Je n'irois pas bien loin pour trouver mon affaire.

TRISSOTIN.

Pour moi, je ne vois pas ces exemples fameux.

CLITANDRE.

Moi, je les vois si bien qu'ils me crévent les yeux.

TRI-

TRISSOTIN.

J'ai crû juſques ici que c'étoit l'ignorance
Qui faiſoit les grands ſots, & non pas la ſcience.

CLITANDRE.

Vous avez crû fort mal; & je vous ſuis garant
Qu'un ſot ſçavant eſt ſot plus qu'un ſot ignorant.

TRISSOTIN.

Le ſentiment commun eſt contre vos maximes,
Puisqu'ignorant & ſot ſont termes ſynonimes.

CLITANDRE.

Si vous le voulez prendre aux uſages du mot,
L'alliance eſt plus forte entre pédant & ſot.

TRISSOTIN.

La ſottiſe, dans l'un, ſe fait voir toute pure.

CLITANDRE.

Et l'étude, dans l'autre, ajoûte à la nature.

TRISSOTIN.

Le ſçavoir garde en ſoi ſon mérite éminent.

CLITANDRE.

Le ſçavoir, dans un fat, devient impertinent.

TRISSOTIN.

Il faut que l'ignorance ait pour vous de grands charmes,
Puiſque pour elle ainſi vous prenez tant les armes.

CLITANDRE.

Si pour moi l'ignorance a des charmes bien grands,
C'eſt depuis qu'à mes yeux s'offrent certains ſçavans.

TRISSOTIN.

Ces certains ſçavans là peuvent, à les connoître,
Valoir certaines gens que nous voyons paroître.

CLITANDRE.

Oui, ſi l'on s'en rapporte à ces certains ſçavans;
Mais on n'en convient pas chez ces certaines gens.

PHILAMINTE *à Clitandre.*

Il me ſemble, Monſieur. . . . .

CLITANDRE.

Hé, Madame, de grace.
Monſieur eſt aſſez fort, ſans qu'à ſon aide on paſſe,
Je n'ai déjà que trop d'un ſi rude aſſaillant;
Et, ſi je me défends, ce n'eſt qu'en reculant.

ARMANDE.

Mais l'offenſante aigreur de chaque repartie,
Dont vous. . . .

CLITANDRE.

Autre ſecond ? Je quitte la partie.

PHILAMINTE.

On ſouffre aux entretiens ces ſortes de combats,
Pourvû qu'à la perſonne on ne s'attaque pas.

CLITANDRE.

Hé, mon Dieu, tout cela n'a rien dont il s'offenſe,
Il entend raillerie autant qu'homme de France,
Et de bien d'autres traits il s'eſt ſenti piquer,
Sans que jamais ſa gloire ait fait que s'en moquer.

TRISSOTIN.

Je ne m'étonne pas, au combat que j'eſſuye,
De voir prendre à Monſieur la théſe qu'il appuye ;
Il eſt fort enfoncé dans la cour, c'eſt tout dit.
La cour, comme l'on ſçait, ne tient pas pour l'eſprit,
Elle a quelque intérêt d'appuyer l'ignorance ;
Et c'eſt, en courtiſan, qu'il en prend la défenſe.

CLITANDRE.

Vous en voulez beaucoup à cette pauvre cour ;
Et ſon malheur eſt grand de voir que, chaque jour,
Vous autres beaux eſprits vous déclamiez contre elle,
Que de tous vos chagrins vous lui faſſiez querelle,
Et, ſur ſon méchant goût lui faiſant ſon procès,
N'accuſiez que lui ſeul de vos méchans ſuccès.
Permettez-moi, Monſieur Triſſotin, de vous dire,
Avec tout le reſpect que votre nom m'inſpire,
Que vous feriez fort bien, vos confreres & vous,
De parler de la cour d'un ton un peu plus doux ;
Qu'à le bien prendre au fond, elle n'eſt pas ſi bête
Que vous autres meſſieurs vous vous mettez en tête ;
Qu'elle a du ſens commun pour ſe connoître à tout ;
Que chez elle on ſe peut former quelque bon goût ;
Et que l'eſprit du monde y vaut, ſans flaterie,
Tout le ſçavoir obſcur de la pédanterie.

TRISSOTIN.

De ſon bon goût, Monſieur, nous voyons des effets.

CLITANDRE.

Où voyez-vous, Monſieur, qu'elle l'ait ſi mauvais

TRISSOTIN.

Ce que je vois, Monſieur? C'eſt que pour la ſcience
Raſius & Baldus font honneur à la France;
Et que tout leur mérite expoſé fort au jour,
N'attire point les yeux & les dons de la cour.

CLITANDRE.

Je vois votre chagrin, & que, par modeſtie,
Vous ne vous mettez point, Monſieur, de la partie;
Et pour ne vous point mettre auſſi dans le propos,
Que ſont-ils pour l'Etat vos habiles héros?
Qu'eſt-ce que leurs écrits lui rendent de ſervice,
Pour accuſer la cour d'une horrible injuſtice,
Et ſe plaindre en tous lieux que ſur leurs doctes noms
Elle manque à verſer la faveur de ſes dons?
Leur ſçavoir à la France eſt beaucoup néceſſaire,
Et des livres qu'ils font la cour a bien affaire.
Il ſemble à trois gredins, dans leur petit cerveau,
Que pour être imprimés, & reliés en veau,
Les voilà dans l'Etat d'importantes perſonnes,
Qu'avec leur plume ils font les deſtins des couronnes,
Qu'au moindre petit bruit de leurs productions,
Ils doivent voir chez eux voler les penſions,
Que ſur eux l'univers a la vûe attachée,
Que par-tout de leur nom la gloire eſt épanchée;
Et qu'en ſcience ils ſont des prodiges fameux,
Pour ſçavoir ce qu'ont dit les autres avant eux,
Pour avoir eu trente ans des yeux & des oreilles,
Pour avoir employé neuf ou dix mille veilles,
A ſe bien barbouiller de grec & de latin,
Et ſe charger l'eſprit d'un ténébreux butin
De tous les vieux fatras qui trainent dans les livres.
Gens, qui de leur ſçavoir paroiſſent toujours yvres,
Riches, pour tout mérite, en babil importun,
Inhabiles à tout, vuides de ſens commun;
Et pleins d'un ridicule & d'une impertinence
A décrier par-tout l'eſprit & la ſcience.

PHILAMINTE.

Votre chaleur eſt grande; & cet emportement
De la nature en vous marque le mouvement.
C'eſt le nom de rival qui dans votre ame excite...

SCENE IV.

TRISSOTIN, PHILAMINTE, CLITANDRE, ARMANDE, JULIEN.

JULIEN.

Le ſçavant qui tantôt vous a rendu viſite,
Et de qui j'ai l'honneur d'être l'humble valet,
Madame, vous exhorte à lire ce billet.

PHILAMINTE.

Quelque important que ſoit ce qu'on veut que je liſe ;
Apprenez, mon ami, que c'eſt une ſottiſe
De ſe venir jetter au travers d'un diſcours ;
Et qu'aux gens d'un logis il faut avoir recours,
Afin de s'introduire en valet qui ſçait vivre.

JULIEN.

Je noterai cela, Madame, dans mon livre.

PHILAMINTE.

Triſſotin s'eſt vanté, Madame, qu'il épouſeroit votre fille. Je vous donne avis que ſa philoſophie n'en veut qu'à vos richeſſes, & que vous feriez bien de ne point conclure ce mariage, que vous n'ayez vû le poëme que je compoſe contre lui. Et attendant cette peinture où je prétends vous le dépeindre de toutes ſes couleurs, je vous envoye Horace, Virgile, Térence & Catulle, où vous verrez notés en marge tous les endroits qu'il a pillés.

Voilà, ſur cet hymen que je me ſuis promis,
Un mérite attaqué de beaucoup d'ennemis ;
Et ce déchaînement aujourd'hui me convie,
A faire une action qui confonde l'envie,
Qui lui faſſe ſentir que l'effort qu'elle fait,
De ce qu'elle veut rompre, aura preſſé l'effet.

[à Julien.]

Reportez tout cela ſur l'heure à votre maître ;
Et lui dites qu'afin de lui faire connoître
Quel grand état je fais de ſes nobles avis,
Et comme je les crois dignes d'être ſuivis,

[*montrant Triſſotin.*]
Dès ce ſoir, à Monſieur, je marierai ma fille

****

SCENE V.

PHILAMINTE, ARMANDE, CLITANDRE.

PHILAMINTE *à Clitandre.*

Vous, Monſieur, comme ami de toute la famille,
A ſigner leur contrat vous pourrez aſſiſter;
Et je vous y veux bien, de ma part, inviter.
Armande, prenez ſoin d'envoyer au notaire,
Et d'aller avertir votre ſœur de l'affaire.

ARMANDE.

Pour avertir ma ſœur, il n'en eſt pas beſoin.
Et Monſieur que voilà, ſçaura prendre le ſoin
De courir lui porter bientôt cette nouvelle,
Et diſpoſer ſon cœur à vous être rebelle.

PHILAMINTE.

Nous verrons qui ſur elle aura plus de pouvoir;
Et ſi je la ſçaurai réduire à ſon devoir.

****

SCENE VI.

ARMANDE, CLITANDRE.

ARMANDE.

J'ai grand regret, Monſieur, de voir qu'à vos viſées,
Les choſes ne ſoient pas tout-à-fait diſpoſées.

CLITANDRE.

Je m'en vais travailler, Madame, avec ardeur,
A ne vous point laiſſer ce grand regret au cœur.

ARMANDE.

J'ai peur que votre effort n'ait pas trop bonne iſſuë.

CLITANDRE.

Peut-être verrez-vous votre crainte déçûë.

ARMANDE.

Je le ſouhaite ainſi.

CLITANDRE.

J'en ſuis perſuadé;
Et que de votre appui je ſerai ſecondé.

ARMANDE.

Oui, je vais vous ſervir de toute ma puiſſance.

CLITANDRE.

Et ce ſervice eſt ſûr de ma reconnoiſſance.

SCENE VII.

CHRISALE, ARISTE, HENRIETTE, CLITANDRE.

CLITANDRE.

Sans votre appui, Monſieur, je ſerai malheureux.
Madame votre femme a rejetté mes vœux;
Et ſon cœur prévenu veut Triſſotin pour gendre.

CHRISALE.

Mais quelle fantaiſie a-t-elle donc pû prendre?
Pourquoi diantre vouloir ce Monſieur Triſſotin?

ARISTE.

C'eſt par l'honneur qu'il a de rimer à latin,
Qu'il a ſur ſon rival emporté l'avantage.

CLITANDRE.

Elle veut dès ce ſoir faire ce mariage.

CHRISALE.

Dès ce ſoir?

CLITANDRE.

Dès ce ſoir

CHRISALE.

Et dès ce ſoir je veux,
Pour la contrequarrer, vous marier vous deux.

CLITANDRE.

Pour dreſſer le contrat, elle envoye au Notaire.

CHRISALE.

Et je vais le querir pour celui qu'il doit faire.

CLITANDRE *montrant Henriette.*
Et Madame doit être inſtruite par ſa ſœur,
De l'hymen où l'on veut qu'elle apprête ſon cœur.

CHRISALE.
Et moi, je lui commande, avec pleine puiſſance,
De préparer ſa main à cette autre alliance.
Ah! Je leur ferai voir, ſi, pour donner la loi,
Il eſt dans ma maiſon d'autre maître que moi.
[*à Henriette.*]
Nous allons revenir, ſongez à nous attendre.
Allons, ſuivez mes pas, mon frere, & vous, mon gendre.

HENRIETTE *à Ariſte.*
Hélas! Dans cette humeur conſervez-le toujours.

ARISTE.
J'employerai toute choſe à ſervir vos amours.

SCENE VIII.

HENRIETTE, CLITANDRE.

CLITANDRE.
Quelque ſecours puiſſant qu'on promette à ma flâme,
Mon plus ſolide eſpoir, c'eſt votre cœur, Madame.

HENRIETTE.
Pour mon cœur, vous pouvez vous aſſûrer de lui.

CLITANDRE.
Je ne puis qu'être heureux, quand j'aurai ſon appui.

HENRIETTE.
Vous voyez à quels nœuds on prétend le contraindre

CLITANDRE.
Tant qu'il ſera pour moi, je ne vois rien à craindre.

HENRIETTE.
Je vais tout eſſayer pour nos vœux les plus doux;
Et, ſi tous mes efforts ne me donnent à vous,
Il eſt une retraite où notre ame ſe donne,
Qui m'empêchera d'être à toute autre perſonne.

CLITANDRE.
Veuille le juſte Ciel me garder en ce jour
De recevoir de vous cette preuve d'amour!

Fin du quatrième Acte.

ACTE CINQUIEME.

SCENE PREMIERE.

HENRIETTE, TRISSOTIN.

HENRIETTE.

CEST sur le mariage où ma mere s'apprête,
Que j'ai voulu, Monsieur, vous parler tête à tête;
Et j'ai crû, dans le trouble où je vois la maison,
Que je pourrois vous faire écouter la raison.
Je sçais qu'avec mes vœux vous me jugez capable
De vous porter en dot un bien considérable;
Mais l'argent, dont on voit tant de gens faire cas,
Pour un vray philosophe a d'indignes appas;
Et le mépris du bien & des grandeurs frivoles,
Ne doit point éclater dans vos seules paroles.

TRISSOTIN.

Aussi n'est-ce point-là ce qui me charme en vous;
Et vos brillans attraits, vos yeux perçans & doux,
Votre grace & votre air sont les biens, les richesses,
Qui vous ont attiré mes vœux & mes tendresses;
C'est de ces seuls trésors que je suis amoureux.

HENRIETTE.

Je suis fort redevable à vos feux généreux?
Cet obligeant amour a de quoi me confondre;
Et j'ai regret, Monsieur, de n'y pouvoir répondre.
Je vous estime autant qu'on sçauroit estimer;
Mais je trouve un obstacle à vous pouvoir aimer.
Un cœur, vous le sçavez, à deux ne sçauroit être;
Et je sens que du mien Clitandre s'est fait maître.
Je sçais qu'il a bien moins de mérite que vous,
Que j'ai de méchans yeux pour le choix d'un époux,
Que par cent beaux talens vous devriez me plaire,
Je vois bien que j'ai tort, mais je n'y puis que faire;
Et tout ce que sur moi peut le raisonnement,
C'est de me vouloir mal d'un tel aveuglement.

TRISSOTIN.

Le don de votre main, où l'on me fait prétendre
Me livrera ce cœur que posséde Clitandre;

Et

Et, par mille doux ſoins, j'ai lieu de préſumer
Que je pourrai trouver l'art de me faire aimer.

HENRIETTE.

Non; à ſes premiers vœux mon ame eſt attachée,
Et ne peut de vos ſoins, Monſieur, être touchée.
Avec vous librement j'oſe ici m'expliquer;
Et mon aveu n'a rien qui vous doive choquer.
Cette amoureuſe ardeur qui dans les cœurs s'excite,
N'eſt point, comme l'on ſçait, un effet du mérite,
Le caprice y prend part; &, quand quelqu'un nous plaît,
Souvent nous avons peine à dire pourquoi c'eſt.
Si l'on aimoit, Monſieur, par choix & par ſageſſe,
Vous auriez tout mon cœur & toute ma tendreſſe;
Mais on voit que l'amour ſe gouverne autrement.
Laiſſez-moi, je vous prie, à mon aveuglement,
Et ne vous ſervez point de cette violence
Que, pour vous, on veut faire à mon obéiſſance.
Quand on eſt honnête homme, on ne veut rien devoir
A ce que des parens ont ſur nous de pouvoir,
On répugne à ſe faire immoler ce qu'on aime;
Et l'on veut n'obtenir un cœur que de lui-même.
Ne pouſſez point ma mere à vouloir, par ſon choix,
Exercer ſur mes vœux la rigueur de ſes droits.
Otez moi votre amour; & portez à quelqu'autre
Les hommages d'un cœur auſſi cher que le vôtre.

TRISSOTIN.

Le moyen que ce cœur puiſſe vous contenter?
Impoſez-lui des loix qu'il puiſſe exécuter.
De ne vous point aimer peut-il être capable,
A moins que vous ceſſiez, Madame, d'être aimable,
Et d'étaler aux yeux les céleſtes appas...

HENRIETTE.

Hé, Monſieur, laiſſons-là ce galimathias.
Vous avez tant d'Iris, de Philis, d'Amarantes
Que par tout dans vos vers vous peignez ſi charmantes;
Et pour qui vous jurez tant d'amoureuſe ardeur...

TRISSOTIN.

C'eſt mon eſprit qui parle, & ce n'eſt pas mon cœur.
D'elles on ne me voit amoureux qu'en poëte;
Mais j'aime tout de bon l'adorable Henriette.

HENRIETTE.

Hé, de grace, Monſieur...

TROSSOTIN.

Si c'eſt vous offenſer.
Mon offenſe envers vous n'eſt pas prête à ceſſer.
Cette ardeur juſqu'ici de vos yeux ignorée,
Vous conſacre des vœux d'éternelle durée,
Rien n'en peut arrêter les aimables tranſports;
Et, bien que vos beautés condamnent mes efforts,
Je ne puis refuſer le ſecours d'une mere
Qui prétend couronner une flâme ſi chere;
Et, pourvû que j'obtienne un bonheur ſi charmant,
Pourvû que je vous aye, il n'importe comment.

HENRIETTE.

Mais ſçavez-vous qu'on riſque un peu plus qu'on ne penſe,
A vouloir ſur un cœur uſer de violence?
Qu'il ne fait pas bien ſûr, à vous le trancher net,
D'épouſer une fille en dépit qu'elle en ait;
Et qu'elle peut aller, en ſe voyant contraindre,
A des reſſentimens que le mari doit craindre?

TRISSOTIN.

Un tel diſcours n'a rien dont je ſois altéré;
A tous événemens le ſage eſt préparé.
Guéri par la raiſon, des foibleſſes vulgaires,
Il ſe met au-deſſus de ces ſortes d'affaires;
Et n'a garde de prendre aucune ombre d'ennui,
De tout ce qui n'eſt pas pour dépendre de lui.

HENRIETTE.

En vérité, Monſieur, je ſuis de vous ravie;
Et je ne penſois pas que la philoſophie
Fût ſi belle qu'elle eſt, d'inſtruire ainſi les gens
A porter conſtamment de pareils accidens.
Cette fermeté d'ame, à vous ſi ſingulière,
Mérite qu'on lui donne une illuſtre matière,
Eſt digne de trouver qui prenne avec amour
Les ſoins continuels de la mettre en ſon jour;
Et comme, à dire vray, je n'oſerois me croire
Bien propre à lui donner tout l'éclat de ſa gloire,
Je le laiſſe à quelqu'autre; & vous jure, entre nous,
Que je renonce au bien de vous voir mon époux.

TRISSOTIN *en sortant.*

Nous allons voir bientôt comment ira l'affaire;
Et l'on a là-dedans fait venir le Notaire.

****

SCENE II.

CHRISALE, CLITANDRE, HENRIETTE, MARTINE.

CHRISALE.

Ah! Ma fille, je suis bien-aise de vous voir.
Allons, venez vous en faire votre devoir,
Et soumettre vos cœux aux volontés d'une pere.
Je veux, je veux apprendre à vivre à votre mere;
Et, pour la mieux braver, voilà, malgré ses dents;
Martine que j'améne, & rétablis céans.

HENRIETTE.

Vos résolutions sont dignes de louange.
Gardez que cette humeur, mon pere, ne vous change,
Soyez ferme à vouloir ce que vous souhaitez,
Ne vous relâchez pas; & faites bien en sorte
D'empêcher que sur vous ma mere ne l'emporte.

CHRISALE.

Comment? Me prenez-vous ici pour un benêt?

HENRIETTE.

M'en préserve le Ciel!

CHRISALE.

Suis-je un fat, s'il vous plaît?

HENRIETTE.

Je ne dis pas cela.

CHRISALE.

Me croit-on incapable
Des fermes sentimens d'un homme raisonnable?

HENRIETTE.

Non, mon pere.

CHRISALE.

Est-ce donc qu'à l'âge où je me voi,
Je n'aurois pas l'esprit d'être maître chez moi?

HENRIETTE.

Si fait.

CHRISALE.

Et que j'aurois cette foibleſſe d'ame,
De me laiſſer mener par le nez à ma femme?

HENRIETTE.

Hé, non, mon pere.

CHRISALE.

Ouais! Qu'eſt-ce donc que ceci?
Je vous trouve plaiſante à me parler ainſi.

HENRIETTE.

Si je vous ai choqué, ce n'eſt pas mon envie.

CHRISALE.

Ma volonté céans doit être en tout ſuivie.

HENRIETTE.

Fort bien, mon pere.

CHRISALE.

Aucun, hors moi, dans la maiſon
N'a droit de commander.

HENRIETTE.

Oui, vous avez raiſon.

CHRISALE.

C'eſt moi qui tiens le rang de chef de la famille.

HENRIETTE.

D'accord.

CHRISALE.

C'eſt moi qui dois diſpoſer de ma fille.

HENRIETTE.

Hé, oui.

CHRISALE.

Le Ciel me donne un plein pouvoir ſur vous.

HENRIETTE.

Qui vous dit le contraire?

CHRISALE.

Et, pour prendre un époux,
Je vous ferai bien voir que c'eſt à votre pere
Qu'il vous faut obéir, non pas à votre mere.

HENRIETTE.

Hélas! Vous flatez-là les plus doux de mes vœux;
Veuillez être obéi, c'eſt tout ce que je veux.

CHRISALE.

Nous verrons ſi ma femme à mes déſirs rebelle...

CLITANDRE.

La voici qui conduit le notaire avec elle.

CHRISALE.

Secondez-moi bien tous.

MARTINE.

Laiſſez-moi. J'aurai ſoin
De vous encourager, s'il en eſt de beſoin.

****

SCENE III.

PHILAMINTE, BELISE, ARMANDE, TRISSOTIN, UN NOTAIRE, CHRISALE, CLITANDRE, HENRIETTE, MARTINE.

PHILAMINTE *au Notaire.*

Vous ne ſçauriez changer votre ſtile ſauvage;
Et nous faire un contrat qui ſoit en beau langage?

LE NOTAIRE.

Notre ſtile eſt très-bon; & je ſerois un ſot,
Madame, de vouloir y changer un ſeul mot.

BELISE.

Ah! Quelle barbarie au milieu de la France!
Mais au moins en faveur, Monſieur, de la ſcience,
Veuillez au lieu d'écus, de livres & de francs,
Nous exprimer la dot en mines & talens;
Et datter par les mots d'ides & de calendes.

LE NOTAIRE.

Moi? Si j'allois, Madame, accorder vos demandes,
Je me ferois ſiffler de tous mes compagnons.

PHILAMINTE.

De cette barbarie en vain nous nous plaignons.
Allons, Monſieur, prenez la table pour écrire.
[*appercevant Martine.*]
Ah, ah! Cette impudente oſe encor ſe produire?
Pourquoi donc, s'il vous plaît, la ramener chez moi?

CHRISALE.

Tantôt avec loiſir on vous dira pourquoi.

Et, ne voulant ſçavoir le grais, ni le latin,
Elle n'a pas beſoin de Monſieur Triſſotin.

CHRISALE.

Fort bien.

PHILAMINTE.

Il faut ſouffrir qu'elle iaſe à ſon aiſe.

MARTINE.

Les ſçavans ne ſont bons que pour prêcher en chaiſe;
Et, pour mon mari, moi, mille fois je l'ai dit,
Je ne voudrois jamais prendre un homme d'eſprit.
L'eſprit n'eſt point du tout ce qu'il faut en ménage.
Les livres quadrent mal avec le mariage;
Et je veux, ſi jamais on engage ma foi,
Un mari qui n'ait point d'autre livre que moi,
Qui ne ſçache A, ne B, n'en déplaiſe à Madame;
Et ne ſoit, en un mot, docteur que pour ſa femme.

PHILAMINTE *à Chriſale.*

Eſt-ce fait? Et, ſans trouble, ai-je aſſez écouté
Votre digne interpréte?

CHRISALE.

Elle a dit vérité.

PHILAMINTE.

Et moi, pour trancher court toute cette diſpute,
Il faut qu'abſolument mon déſir s'éxécute.

[*montrant Triſſotin.*]

Henriette & Monſieur ſeront joints de ce pas,
Je l'ai dit, je le veux, ne me repliquez pas;
Et, ſi votre parole à Clitandre eſt donnée,
Offrez-lui le parti d'épouſer ſon aînée.

CHRISALE.

Voilà dans cette affaire un accommodement.

[*à Henriette & Clitandre*]

Voyez; y donnez-vous votre conſentement?

HENRIETTE.

Hé, mon pere!

CLITANDRE *à Chriſale.*

Hé, Monſieur!

BELISE.

On pourroit bien lui faire
Des propoſitions qui pourroient mieux lui plaire;
Mais nous établiſſons une eſpéce d'amour
Qui doit être épuré comme l'aſtre du jour;
La ſubſtance qui penſe y peut être reçûe,
Mais nous en banniſſons la ſubſtance étendue.

SCE-

SCENE IV.

ARISTE, CHRISALE, PHILAMINTE, BELISE, HENRIETTE, ARMANDE, TRISSOTIN, UN NOTAIRE, CLITANDRE, MARTINE.

ARISTE.

J'ai regret de troubler un myſtère joyeux,
Par le chagrin qu'il faut que j'apporte en ces lieux.
Ces deux lettres me font porteur de deux nouvelles
Dont j'ai ſenti pour vous les atteintes cruelles;
[*à Philaminte.*]
L'une, pour vous, me vient de votre Procureur.
[*à Chriſale.*]
L'autre, pour vous, me vient de Lyon.

PHILAMINTE.

Quel malheur,
Digne de nous troubler, pourroit-on nous écrire?

ARISTE.

Cette lettre en contient un que vous pouvez lire.

PHILAMINTE.

Madame, j'ai prié Monſieur votre frere de vous rendre cette lettre, qui vous dira ce que je n'oſe vous aller dire. La grande négligence que vous avez pour vos affaires, a été cauſe que le clerc de votre rapporteur ne m'a point averti, & vous avez perdu abſolument votre procès que vous deviez gagner.

CHRISALE *à Philaminte.*

Votre procès perdu!

PHILAMINTE *à Chriſale.*

Vous vous troublez beaucoup,
Mon cœur n'eſt point du tout ébranlé de ce coup.
Faites, faites paroître une ame moins commune
A braver, comme moi, les traits de la fortune.

Le peu de ſoin que vous avez, vous coûte quarante mille écus; & c'eſt à payer cette ſomme, avec les dépens, que vous êtes condamnée par arrêt de la Cour.

Condamnée? Ah! Ce mot eſt choquant, & n'eſt fait
Que pour les criminels.

ARISTE.

Il a tort en effet;

Et vous vous êtes-là juſtement recriée.
Il devoit avoir mis que vous êtes priée
Par l'arrêt de la Cour, de payer au plûtôt
Quarante mille écus, & les dépens qu'il faut.

PHILAMINTE.

Voyons l'autre.

CHRISALE.

Monſieur, l'amitié qui me lie à Monſieur votre frere, me fait prendre intérêt à tout ce qui vous touche. Je ſçais que vous avez mis votre bien entre les mains d'Argante & de Damon, & je vous donne avis qu'en même jour ils ont fait tous deux banqueroute.

O Ciel! Tout-à-la fois, perdre ainſi tout ſon bien!

PHILAMINTE *à Chriſale.*

Ah! Quel honteux tranſport! Fi. Tout cela n'eſt rien.
Il n'eſt pour le vray ſage aucun revers funeſte;
Et, perdant toute choſe, à ſoi-même il ſe reſte.
Achevons notre affaire, & quittez votre ennui;
[*montrant Triſſotin.*]
Son bien nous peut ſuffire & pour nous & pour lui.

TRISSOTIN.

Non, Madame, ceſſez de preſſer cette affaire.
Je vois qu'à cet hymen tout le monde eſt contraire;
Et mon deſſein n'eſt point de contraindre les gens.

PHILAMINTE.

Cette réflexion vous vient en peu de tems;
Elle ſuit de bien près, Monſieur, notre diſgrace.

TRISSOTIN.

De tant de réſiſtance à la fin je me laſſe.
J'aime mieux renoncer à tout cet embarras;
Et ne veux point d'un cœur qui ne ſe donne pas.

PHILAMINTE.

Je vois, je vois de vous, non pas pour votre gloire,
Ce que juſques ici j'ai refuſé de croire.

TRISSOTIN.

Vous pouvez voir de moi tout ce que vous voudrez,
Et je regarde peu comment vous le prendrez;
Mais je ne ſuis pas homme à ſouffrir l'infamie
Des refus offenſans qu'il faut qu'ici j'eſſuye.
Je vaux bien que de moi l'on faſſe plus de cas;
Et je baiſe les mains à qui ne me veut pas.

SCENE DERNIERE.

ARISTE, CHRISLE, PHILAMINTE, BELISE, ARMANDE, HENRIETTE, CLITANDRE, UN NOTAIRE, MARTINE.

PHILAMINTE.

Qu'il a bien découvert ſon ame mercénaire!
Et que peu philoſophe eſt ce qu'il vient de faire!

CLITANDRE

Je ne me vante point de l'être; mais enfin
Je m'attache, Madame, à tout votre deſtin;
Et j'oſe vous offrir, avecque ma perſonne,
Ce qu'on ſçait que de bien la fortune me donne.

PHILAMINTE.

Vous me charmez, Monſieur, par ce trait généreux;
Et je veux couronner vos déſirs amoureux.
Oui; j'accorde Henriette à l'ardeur empreſſée...

HENRIETTE.

Non, ma mere, je change à préſent de penſée.
Souffrez que je réſiſte à votre volonté.

CLITANDRE.

Quoi! Vous vous oppoſez à ma félicité?
Et lorſqu'à mon amour je vois chacun ſe rendre...

HENRIETTE.

Je ſçais le peu de bien que vous avez, Clitandre,
Et je vous ai toujours ſouhaité pour époux,
Lorſqu'en ſatisfaiſant à mes vœux les plus doux,
J'ai vû que mon hymen ajuſtoit vos affaires;
Mais, lorſque nous avons les deſtins ſi contraires,
Je vous chéris aſſez dans cette extrémité,
Pour ne vous charger point de notre adverſité.

CLITANDRE.

Tout deſtin avec vous me peut être agréable;
Tout deſtin me ſeroit ſans vous inſupportable.

HENRIETTE.

L'amour, dans ſon tranſport, parle toujours ainſi.
Des retours importuns évitons le ſoûci.
Rien n'uſe tant l'ardeur de ce nœud qui nous lie,
Que les fâcheux beſoins des choſes de la vie.

Et l'on en vient ſouvent à s'accuſer tous deux,
De tous les noirs chagrins qui ſuivent de tels feux.

ARISTE *à Henriette.*

N'eſt-ce que le motif que nous venons d'entendre,
Qui vous fait réſiſter à l'hymen de Clitandre?

HENRIETTE.

Sans cela, vous verriez tout mon cœur y courir;
Et je ne fuis ſa main, que pour le trop chérir.

ARISTE.

Laiſſez-vous donc lier par des chaînes ſi belles.
Je ne vous ai porté que de fauſſes nouvelles;
Et c'eſt un ſtratagême, un ſurprenant ſecours
Que j'ai voulu tenter pour ſervir vos amours,
Pour détromper ma ſœur; & lui faire connoître
Ce que ſon philoſophe à l'eſſai pouvoit être.

CHRISALE.

Le Ciel en ſoit loué!

PHILAMINTE.

J'en ai la joye au cœur,
Par le chagrin qu'aura ce lâche déſerteur.
Voilà le châtiment de ſa baſſe avarice,
De voir qu'avec éclat cet hymen s'accompliſſe.

CHRISALE *à Clitandre.*

Je le ſçavois bien, moi, que vous l'épouſeriez.

ARMANDE *à Philaminte.*

Ainſi donc à leurs vœux vous me ſacrifiez?

PHILAMINTE.

Ce ne ſera point vous que je leur ſacrifie;
Et vous avez l'appui de la philoſophie,
Pour voir d'un œil content couronner leur ardeur.

BELISE.

Qu'il prenne garde au moins que je ſuis dans ſon cœur.
Par un promt déſeſpoir ſouvent on ſe marie,
Qu'on s'en repent après tout le tems de ſa vie.

CHRISALE *au Notaire.*

Allons, Monſieur, ſuivez l'ordre que j'ai preſcrit;
Et faites le contrat ainſi que je l'ai dit.

LES FEMMES SAVANTES,

Comédie en vers & en cinq Actes, repréſentée ſur le Théâtre du Palais Royal le 11 *Mars* 1672.

CETTE Comédie, qui eſt miſe par les connoiſſeurs dans le rang du Tartuffe & du Miſantrope, attaquoit un ridicule qui ne ſembloit propre à réjouir ni le Peuple, ni la Cour, à qui ce ridicule paroiſſoit être également étranger. Elle fut reçue d'abord aſſez froidement; mais les connoiſſeurs rendirent bien-tôt à Molière les ſuffrages de la Ville; & un mot du Roi, lui donna ceux de la Cour. L'intrigue, qui en effet a quelque choſe de plus plaiſant que celle du Miſantrope, ſoutint la Pièce longtems.

Plus on la vit, & plus on admira comment Molière avoit pu jetter tant de comique ſur un ſujet qui paroiſſoit fournir plus de pédanterie que d'agrément. Tous ceux qui ſont au fait de l'Hiſtoire Littéraire de ce tems-là, ſavent que Ménage y eſt joué ſous le nom de *Vadius*, & que *Triſſotin* eſt le fameux Abbé Cottin, ſi connu par les Satires de Deſpréaux. Ces deux hommes étoient pour leur malheur ennemis de Molière; ils avoient voulu perſuader au Duc de Montauſier, que le Miſantrope étoit fait contre lui; quelque tems après ils avoient eu chez Mademoiſelle, fille de Gaſton de France, la Scène que Molière a ſi bien rendue dans les Femmes Savantes. Le malheureux Cottin écrivoit également contre Ménage, contre Molière & contre Deſpréaux; les Satires de Deſpréaux l'avoient déjà couvert de honte, mais Molière l'accabla. *Triſſotin* étoit appellé aux prémières Repréſentations Tricottin. L'Acteur qui le repréſentoit avoit affecté, autant qu'il avoit pu, de reſſembler à l'Original par la voix & par le geſte. Enfin, pour comble de ridicule, les vers de Triſſotin, ſacrifiés ſur le Théâtre à la riſée publique, étoient

de l'Abbé Cottin même. S'ils avoient été bons, & ſi leur Auteur avoit valu quelque choſe, la critique ſanglante de Molière & celle de Deſpréaux ne lui euſſent pas ôté ſa réputation. Molière lui-même avoit été joué auſſi cruellement ſur le Théâtre de l'Hôtel de Bourgogne, & n'en fut pas moins eſtimé: le vrai mérite réſiſte à la Satire. Mais Cottin étoit bien loin de pouvoir ſe ſoutenir contre de telles attaques : on dit qu'il fut ſi accablé de ce dernier coup, qu'il tomba dans une mélancolie qui le conduiſit au tombeau. Les Satires de Deſpreaux coutérent auſſi la vie à l'Abbé Caſſaigne : triſte effet d'une liberté plus dangereuſe qu'utile, & qui flatte plus la malignité humaine, qu'elle n'inſpire le bon goût.

La meilleure Satire qu'on puiſſe faire des mauvais Poëtes, c'eſt de donner d'excellens Ouvrages, Molière & Deſpréaux n'avoient pas beſoin d'y ajouter des injures.

F I N.

LA
COMTESSE
D'ESCARBAGNAS,
COMÉDIE.

ACTEURS.

LA COMTESSE D'ESCARBAGNAS.
LE COMTE, fils de la Comteſſe d'Eſcarbagnas.
LE VICOMTE, amant de Julie.
JULIE, amante du Vicomte.
MONSIEUR TIBAUDIER, conſeiller, amant de la Comteſſe.
MONSIEUR HARPIN, receveur des tailles, autre amant de la Comteſſe.
MONSIEUR BOBINET, précepteur de Monſieur le Comte.
ANDRÉE, ſuivante de la Comteſſe.
JEANNOT, valet de Monſieur Tibaudier.
CRIQUET, valet de la Comteſſe.

La ſcéne eſt à Angoulême.

LA COMTESSE DESCARBAGNAS.

J. Pont delin. et fecit 1740.

OXFORD

LA COMTESSE D'ESCARBÁGNAS,

COMÉDIE.

****

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

JULIE, LE VICOMTE.

LE VICOMTE.

Hé quoi, Madame, vous êtes déjà ici?

JULIE.

Oui. Vous en devriez rougir de honte, Cléante; & il n'eſt guére honnête à un amant, de venir le dernier au rendez vous.

LE VICOMTE.

Je ſerois ici il y a une heure, s'il n'y avoit point de fâcheux au monde, & j'ai été arrêté en chemin par un vieux importun de qualité, qui m'a demandé tout exprès des nouvelles de la Cour, pour trouver moyen de m'en dire des plus extravagantes qu'on puiſſe débiter; & c'eſt là, comme vous ſçavez, le fléau des petites villes, que ces grands nouvelliſtes qui cherchent partout où répandre les contes qu'ils ramaſſent. Celui-ci m'a montré d'abord deux feuilles de papier, pleines juſques aux bords d'un grand fatras de balivernes, qui viennent, m'a-t-il dit, de l'endroit le plus ſûr du monde. Enſuite, comme d'une choſe fort curieuſe, il m'a fait avec grand myſtére une fatiguante lecture de toutes les méchantes plaiſanteries de la gazette de Hollande, dont il épouſe les intérêts. Il tient que la France eſt battuë

en ruine par la plume de cet écrivain, & qu'il ne faut que ce bel eſprit pour défaire toutes nos troupes, & de là s'eſt jetté à corps perdu dans le raiſonnement du Miniſtére, dont il remarque tous les défauts, & d'où j'ai crû qu'il ne ſortiroit point. A l'entendre parler, il ſçait les ſecrets du cabinet, mieux que ceux qui les font. La politique de l'Etat lui laiſſe voir tous ſes deſſeins; & elle ne fait pas un pas, dont il ne pénétre les intentions. Il nous apprend les reſſorts cachés de tout ce qui ſe fait, nous découvre les vûës de la prudence de nos voiſins, & remuë, à ſa fantaiſie, toutes les affaires de l'Europe. Ses intelligences même s'étendent juſques en Afrique, & en Aſie; & il eſt informé de tout ce qui s'agite dans le conſeil d'en haut du Prêtre-Jean, & du grand Mogol.

JULIE.

Vous parez votre excuſe du mieux que vous pouvez, afin de la rendre agréable, & faire qu'elle ſoit plus aiſément reçûë.

LE VICOMTE.

C'eſt là, belle Julie, la véritable cauſe de mon retardement; & ſi je voulois y donner une excuſe galante, je n'aurois qu'à vous dire que le rendez-vous que vous voulez prendre peut autoriſer la pareſſe dont vous me querellez, que m'engager à faire l'amant de la maîtreſſe du logis, c'eſt me mettre en état de craindre de me trouver ici le premier, que, cette feinte où je me force n'étant que pour vous plaire, j'ai lieu de ne vouloir en ſouffrir la contrainte que devant les yeux qui s'en divertiſſent, que j'évite le tête à tête avec cette Comteſſe ridicule dont vous m'embarraſſez; &, en un mot, que, ne venant ici que pour vous, j'ai toutes les raiſons du monde d'attendre que vous y ſoyez.

JULIE.

Nous ſçavons bien que vous ne manquerez jamais d'eſprit, pour donner de belles couleurs aux fautes que vous pouvez faire. Cependant, ſi vous étiez venu une demie-heure plûtôt, nous aurions profité de tous ces momens, car j'ai trouvé en arri-

vant que la Comteſſe étoit ſortie; & je ne doute point qu'elle ne ſoit allée par la ville ſe faire honneur de la comédie que vous me donnez ſous ſon nom.

LE VICOMTE.

Mais tout de bon, Madame, quand voulez-vous mettre fin à cette contrainte, & me faire moins acheter le bonheur de vous voir?

JULIE.

Quand nos parens pourront être d'accord, ce que je n'oſe eſpérer. Vous ſçavez, comme moi, que les démêles de nos deux familles ne nous permettent point de nous voir autre part; & que mes freres, non plus que votre pere, ne ſont pas aſſez raiſonnables pour ſouffrir notre attachement.

LE VICOMTE.

Mais pourquoi ne pas mieux jouir du rendez-vous que leur inimitié nous laiſſe, & me contraindre à perdre, en une ſotte feinte, les momens que j'ai près de vous?

JULIE.

Pour mieux cacher notre amour; & puis, à vous dire la vérité, cette feinte, dont vous parlez, m'eſt une comédie fort agréable, & je ne ſçais ſi celle que vous nous donnez aujourd'hui me divertira davantage. Notre Comteſſe d'Eſcarbagnas, avec ſon perpétuel entêtement de qualité, eſt un auſſi bon perſonnage qu'on en puiſſe mettre ſur le théatre. Le petit voyage qu'elle a fait à Paris, la raméne dans Angoulême plus achevée qu'elle n'étoit. L'approche de l'air de la Cour a donné à ſon ridicule de nouveaux agrémens; & ſa ſottiſe tous les jours ne fait que croître & embellir.

LE VICOMTE.

Oui; mais vous ne conſidérez pas que le jeu qui vous divertit tient mon cœur au ſupplice, & qu'on n'eſt point capable de ſe jouer longtems, lorſqu'on a dans l'eſprit une paſſion auſſi ſérieuſe que celle que je ſens pour vous. Il eſt cruel, belle Julie, que cet amuſement dérobe à mon amour un tems qu'il voudroit employer à vous expliquer ſon

ardeur ; &, cette nuit j'ai fait là-dessus quelques vers que je ne puis m'empêcher de vous réciter, sans que vous me le demandiez, tant la démangeaison de dire ses ouvrages est un vice attaché à la qualité de poëte.

C'est trop long-tems, Iris, me mettre à la torture.
Iris, comme vous le voyez, est mis là pour Julie.

C'est trop long-tems, Iris me mettre à la torture ;
Et, si je suis vos loix, je les blâme tout bas
De me forcer à taire un tourment que j'endure,
Pour déclarer un mal que je ne ressens pas.

Faut-il que vos beaux yeux, à qui je rends les armes,
Veuillent se divertir de mes tristes soupirs?
Et n'est-ce pas assez de souffrir pour vos charmes,
Sans me faire souffrir encor pour vos plaisirs?

C'en est trop à la fois que ce double martyre;
Et ce qu'il me faut taire, & ce qu'il me faut dire,
Exerce sur mon cœur pareille cruauté.

L'amour le met en feu, la contrainte le tuë ;
Et, si par la pitié vous n'êtes combattuë,
Je meurs & de la feinte & de la vérité.

JULIE

Je vois que vous vous faites là bien plus mal traité que vous n'êtes ; mais c'est une licence que prennent messieurs les poëtes, de mentir de gayeté de cœur, & de donner à leurs maîtresses des cruautés qu'elles n'ont pas, pour s'accommoder aux pensées qui leur peuvent venir. Cependant je serai bien aise que vous me donniez ces vers par écrit.

LE VICOMTE.

C'est assez de vous les avoir dits, & je dois en demeurer là. Il est permis d'être par fois assez fou pour faire des vers, mais non pour vouloir qu'ils soient vûs.

JULIE.

C'est en vain que vous vous retranchez sur une fausse modestie, on sçait dans le monde que vous avez de l'esprit ; & je ne vois pas la raison qui vous oblige à cacher les vôtres.

LE VICOMTE.

Mon Dieu! Madame, marchons là-deſſus, s'il vous plaît, avec beaucoup de retenuë; il eſt dangereux dans le monde de ſe mêler d'avoir de l'eſprit. Il y a là-dedans un certain ridicule qu'il eſt facile d'attraper, & nous avons de nos amis qui me font craindre leur exemple.

JULIE.

Mon Dieu! Cléante, vous avez beau dire, je vois avec tout cela que vous mourez d'envie de me les donner; & je vous embarraſſerois, ſi je faiſois ſemblant de ne m'en pas ſoucier.

LE VICOMTE.

Moi, Madame? Vous vous moquez, & je ne ſuis pas ſi poëte que vous pourriez croire pour . . . Mais voici votre Madame la Comteſſe d'Eſcarbargnas. Je ſors par l'autre porte pour ne la point trouver; & vais diſpoſer tout mon monde au divertiſſement que je vous ai promis.

****

SCENE II.

LA COMTESSE, JULIE, ANDREE & CRIQUET dans le fond du théâtre.

LA COMTESSE.

Ah! Mon Dieu! Madame, vous voilà toute ſeule! Quelle pitié eſt-ce-là? Toute ſeule! Il me ſemble que mes gens m'avoient dit, que le Vicomte étoit ici.

JULIE.

Il eſt vray qu'il y eſt venu; mais c'eſt aſſez pour lui de ſçavoir que vous n'y étiez pas, pour l'obliger à ſortir.

LA COMTESSE.

Comment! Il vous a vûë?

JULIE.

Oui.

LA COMTESSE.

Et il ne vous a rien dit?

JULIE.

Non, Madame; & il a voulu témoigner par là qu'il eſt tout entier à vos charmes.

LA COMTESSE.

Vrayment, je le veux quereller de cette action. Quelque amour que l'on ait pour moi, j'aime que ceux qui m'aiment, rendent ce qu'ils doivent au ſexe; & je ne ſuis point de l'humeur de ces femmes injuſtes, qui s'applaudiſſent des incivilités que leurs amans font aux autres belles.

JULIE.

Il ne faut point, Madame, que vous ſoyiez ſurpriſe de ſon procédé. L'amour que vous lui donnez éclate dans toutes ſes actions, & l'empêche d'avoir des yeux que pour vous.

LA COMTESSE.

Je crois être en état de pouvoir faire naître une paſſion aſſez forte, & je me trouve pour cela aſſez de beauté, de jeuneſſe, & de qualité, Dieu merci; mais cela n'empêche pas qu'avec ce que j'inſpire, on ne puiſſe garder de l'honnêteté, & de la complaiſance pour les autres. [*appercevant Criquet.*] Que faites-vous donc là, laquais? Eſt-ce qu'il n'y a pas une antichambre où ſe tenir, pour venir quand on vous appelle. Cela eſt étrange qu'on ne puiſſe avoir en province un laquais qui ſçache ſon monde. A qui eſt-ce donc que je parle? Voulez-vous vous en aller là dehors, petit fripon?

****

SCENE III.

LA COMTESSE, JULIE, ANDRE'E

LA COMTESSE *à Andrée.*

Fille, approchez.

ANDRE'E.

Que vous plaît-il, Madame?

LA COMTESSE.

Otez-moi mes coëffes. Doucement donc, maladroite, comme vous me ſaboulez la tête avec vos mains pelantes.

ANDRE'E.

Je fais, Madame, le plus doucement que je puis.

LA COMTESSE.

Oui; mais le plus doucement que vous pouvez eſt fort rudement pour ma tête, & vous me l'avez déboëtée. Tenez encore ce manchon, ne laiſſez point traîner tout cela, & portez-le dans ma garderobe. Hé bien, où va-t-elle, où va t-elle, que veut-elle faire, cet oiſon bridé?

ANDRE'E.

Je veux, Madame, comme vous m'avez dit, porter cela aux garderobes.

LA COMTESSE.

Ah! Mon Dieu! L'impertinente! [*à Julie.*] Je vous demande pardon, Madame. [*à Andrée.*] Je vous ai dit ma garderobe, groſſe bête, c'eſt-à-dire, où ſont mes habits.

ANDRE'E.

Eſt-ce, Madame, qu'à la cour une armoire s'appelle une garderobe?

LA COMTESSE.

Oui, burorde; on appelle ainſi le lieu où l'on met les habits.

ANDRE'E.

Je m'en reſſouviendrai, Madame, auſſi bien que de votre grenier, qu'il faut appeller garde-meuble.

****

SCENE IV.

LA COMTESSE, JULIE.

LA COMTESSE.

Quelle peine il faut prendre pour inſtruire ces animaux là!

JULIE.

Je les trouve bienheureux, Madame, d'être sous votre discipline.

LA COMTESSE.

C'est une fille de ma mere nourrice que j'ai mise à la chambre, & elle est toute neuve encore.

JULIE.

Cela est d'une belle ame, Madame; & il est glorieux de faire ainsi des créatures.

LA COMTESSE.

Allons des siéges. Holà, laquais, laquais, laquais. En vérité voilà qui est violent, de ne pouvoir pas avoir un laquais pour donner des siéges. Filles, laquais, laquais, filles, quelqu'un. Je pense que tous mes gens sont morts, & que nous serons contraints de nous donner des siéges nous-mêmes.

****

SCENE V.

LA COMTESSE, JULIE, ANDRE'E.

ANDRE'E.

Que voulez-vous, Madame?

LA COMTESSE.

Il se faut bien égosiller avec vous autres.

ANDRE'E.

J'enfermois votre manchon, & vos coëffes dans votre armoi..... dis-je, dans votre garderobe.

LA COMTESSE.

Appellez-moi ce petit fripon de laquais.

ANDRE'E.

Holà, Criquet.

LA COMTESSE.

Laissez-là votre Criquet, bouviere; & appellez, laquais.

ANDRE'E.

Laquais donc, & non pas Criquet, venez parler à Madame. Je pense qu'il est sourd; Criq..... Laquais, laquais.

SCE-

SCENE VI.

LA COMTESSE, JULIE, ANDRE'E, CRIQUET.

CRIQUET.

Plaît-il?

LA COMTESSE.

Où étiez-vous donc, petit coquin?

CRIQUET.

Dans la ruë, Madame.

LA COMTESSE.

Et pourquoi dans la ruë?

CRIQUET.

Vous m'avez dit d'aller là-dehors.

LA COMTESSE.

Vous êtes un petit impertinent, mon ami, & vous devez ſçavoir que là-dehors, en terme de perſonnes de qualité, veut dire, l'antichambre. Andrée, ayez ſoin tantôt de faire donner le fouet à ce petit fripon-là, par mon écuyer; c'eſt un petit incorrigible.

ANDRE'E

Qu'eſt-ce que c'eſt, Madame, que votre écuyer? Eſt-ce maître Charles, que vous appellez comme cela?

COMTESSE.

Taiſez-vous, ſotte que vous êtes, vous ne ſçauriez ouvrir la bouche, que vous ne diſiez une impertinence. [*à Criquet.*] Des ſiéges. [*à Andrée.*] Et vous, allumez deux bougies dans mes flambeaux d'argent, il ſe fait déjà tard. Qu'eſt-ce que c'eſt donc, que vous me regardez toute effarée?

ANDRE'E.

Madame. . . . .

LA COMTESSE.

Hé bien, Madame. Qu'y a-t-il?

ANDRE E.

C'eſt que. . . . .

LA COMTESSE.

Quoi?

ANDRE'E.

C'eſt que je n'ai point de bougie.

LA COMTESSE.

Comment? Vous n'en avez point?

ANDRE'E.

Non, Madame, ſi ce n'eſt des bougies de ſuif.

LA COMTESSE.

La bouviére! Et où eſt donc la cire que je fis acheter ces jours paſſés?

ANDRE'E.

Je n'en ai point vûë depuis que je ſuis céans.

LA COMTESSE.

Otez-vous de-là, inſolente. Je vous renvoyerai chez vos parens. Apportez-moi un verre d'eau.

SCENE VII.

LA COMTESSE & JULIE faiſant des cérémonies pour s'aſſeoir.

LA COMTESSE.

Madame.

JULIE.

Madame.

LA COMTESSE.

Ah! Madame.

JULIE.

Ah! Madame.

LA COMTESSE.

Mon Dieu! Madame.

JULIE.

Mon Dieu! Madame.

LA COMTESSE.

Oh! Madame.

JULIE.

Oh! Madame.

LA COMTESSE.

Hé! Madame.

JULIE.

Hé! Madame.

LA COMTESSE.

Hé! Allons donc, Madame.

JULIE.

Hé! Allons donc, Madame.

LA COMTESSE.

Je ſuis chez moi, Madame. Nous ſommes demeurées d'accord de cela. Me prenez vous pour une provinciale, Madame?

JULIE.

Dieu m'en garde, Madame.

SCENE VIII.

LA COMTESSE, JULIE, ANDRE'E, apportant un verre d'eau, CRIQUET.

LA COMTESSE *à Andrée.*

Allez, impertinente, je bois avec une ſoucoupe. Je vous dis que vous m'alliez querir une ſoucoupe pour boire.

ANDRE'E.

Criquet, qu'eſt-ce que c'eſt qu'une ſoucoupe?

CRIQUET.

Une ſoucoupe?

ANDRE'E.

Oui.

CRIQUET.

Je ne ſçais.

LA COMTESSE *à Andrée.*

Vous ne grouillez pas?

ANDRE'E.

Nous ne ſçavons tous deux, Madame, ce que c'eſt qu'une ſoucoupe.

LA COMTESSE.

Apprenez que c'eſt une aſſiette, ſur laquelle on met le verre.

SCENE IX.

LA COMTESSE, JULIE.

LA COMTESSE.

Vive Paris pour être bien ſervie; on vous entend-là au moindre coup d'œil.

****

SCENE X.

LA COMTESSE, JULIE, ANDRÉE apportant un verre d'eau avec une aſſiette deſſus, CRIQUET.

LA COMTESSE.

Hé bien! Vous ai-je dit comme cela, tête de bœuf? C'eſt deſſous qu'il faut mettre l'aſſiette.

ANDRÉE.

Cela eſt bien aiſé. [*Andrée caſſe le verre en le poſant ſur l'aſſiette.*]

LA COMTESSE.

Hé bien, ne voilà pas l'étourdie? En vérité, vous me payerez mon verre.

ANDRÉE.

Hé bien, oui, Madame, je le payerai.

LA COMTESSE.

Mais voyez cette mal-adroite, cette bouviére, cette butorde, cette. . . .

ANDRÉE *s'en allant.*

Dame! Madame, ſi je le paye, je ne veux point être querellée.

LA COMTESSE.

Otez-vous de devant mes yeux.

SCENE XI.

LA COMTESSE, JULIE.

LA COMTESSE.

En vérité, Madame, c'eſt une choſe étrange que les petites villes, on n'y ſçait point du tout ſon monde; & je viens de faire deux ou trois viſites, où ils ont penſé me déſeſpérer, par le peu de reſpect qu'ils rendent à ma qualité.

JULIE.

Où auroient-ils appris à vivre? Ils n'ont point fait de voyage à Paris?

LA COMTESSE.

Ils ne laiſſeroient pas de l'apprendre s'ils vouloient écouter les perſonnes; mais le mal que j'y trouve, c'eſt qu'ils veulent en ſçavoir autant que moi, qui ai été deux mois à Paris, & vû toute la cour.

JULIE.

Les ſottes gens que voilà!

LA COMTESSE.

Ils ſont inſupportables, avec les impertinentes égalités dont ils traitent les gens. Car enfin, il faut qu'il y ait de la ſubordination dans les choſes; & ce qui me met hors de moi, c'eſt qu'un gentilhomme de ville de deux jours, ou de deux cens ans, aura l'effronterie de dire qu'il eſt auſſi bien gentilhomme que feu Monſieur mon mari, qui demeuroit à la campagne, qui avoit meute de chiens courans, & qui prenoit la qualité de Comte dans tous les contrats qu'il paſſoit.

JULIE.

On ſçait bien mieux vivre à Paris dans ces hôtels dont la mémoire doit être ſi chére. Cet hôtel de Moï, Madame, cet hôtel de Lion, cet hôtel de Hollande, les agréables demeures que voilà!

LA COMTESSE.

Il eſt vray qu'il y a bien de la différence de ces lieux-là, à tout ceci. On y voit venir du beau monde, qui ne marchande point à vous rendre tous les

reſpects qu'on ſçauroit ſouhaiter. On ne s'en léve pas, ſi l'on veut, de deſſus ſon ſiége; &, lorſque l'on veut voir la revûe, ou le grand ballet de Pſiché, on eſt ſervie à point nommé.

JULIE.

Je penſe, Madame, que, durant votre ſéjour à Paris, vous avez fait bien des conquêtes de qualité.

LA COMTESSE.

Vous pouvez bien croire, Madame, que tout ce qui s'appelle les galans de la cour, n'a pas manqué de venir à ma porte, & de m'en conter; & je garde dans ma caſſette de leurs billets qui peuvent faire voir quelles propoſitions j'ai refuſées; il n'eſt pas néceſſaire de vous dire leurs noms, on ſait ce qu'on veut dire par les galans de la cour.

JULIE.

Je m'étonne, Madame, que, de tous ces grands noms que je devine, vous ayez pû redeſcendre à un Monſieur Tibaudier le Conſeiller, & à un Monſieur Harpin le Receveur des tailles. La chûte eſt grande, je vous l'avoue; car pour Monſieur votre vicomte, quoique vicomte de province, c'eſt toujours un vicomte, & il peut faire un voyage à Paris, s'il n'en a point fait; mais un conſeiller, & un receveur ſont des amans un peu bien minces, pour une grande comteſſe comme vous.

LA COMTESSE.

Ce ſont gens qu'on ménage dans les provinces pour le beſoin qu'on en peut avoir, ils ſervent au moins à remplir les vuides de la galanterie, à faire nombre de ſoupirans. Il eſt bon, Madame, de ne pas laiſſer un amant ſeul maître du terrain, de peur que, faute de rivaux, ſon amour ne s'endorme ſur trop de confiance.

JULIE.

Je vous avoue, Madame, qu'il y a merveilleuſement à profiter de tout ce que vous dites, c'eſt une école que votre converſation; & j'y viens tous les jours apprendre quelque choſe.

SCENE XII.

LA COMTESSE, JULIE, ANDRÉE, CRIQUET.

CRIQUET *à la Comteſſe.*

Voilà Jeannot de Monſieur le Conſeiller qui vous demande, Madame.

LA COMTESSE.

Hé bien, petit coquin, voilà encore une de vos âneries. Un laquais qui ſçauroit vivre, auroit été parler tout bas à la demoiſelle ſuivante, qui ſeroit venue dire doucement à l'oreille de ſa maîtreſſe, Madame, voilà le laquais de Monſieur un tel, qui demande à vous dire un mot; à quoi la maîtreſſe auroit répondu, faites-le entrer.

****

SCENE XIII.

LA COMTESSE, JULIE, ANDRÉE CRIQUET, JEANNOT.

CRIQUET.

Entrez, Jeannot.

LA COMTESSE.

Autre lourderie. [*à Jeannot*] Qu'y a-t-il, laquais? Que portes-tu-là?

JEANNOT.

C'eſt Monſieur le Conſeiller, Madame, qui vous ſouhaite le bon jour; &, auparavant que de venir, vous envoye des poires de ſon jardin, avec ce petit mot d'écrit.

LA COMTESSE.

C'eſt du bon chrétien, qui eſt fort beau. Andrée, faites porter cela à l'office.

SCENE XIV.

LA COMTESSE, JULIE, CRIQUET, JEANNOT.

LA COMTESSE *donnant de l'argent à Criquet.*

Tien, mon enfant, voilà pour boire.

JEANNOT.

Oh! Non, Madame.

LA COMTESSE.

Tien, te dis-je.

JEANNOT.

Mon maître m'a défendu, Madame, de rien prendre de vous.

LA COMTESSE.

Cela ne fait rien.

JEANNOT.

Pardonnez-moi, Madame.

CRIQUET.

Hé, prenez, Jeannot. Si vous n'en voulez pas, vous me le baillerez.

LA COMTESSE.

Dis à ton maître que je le remercie.

CRIQUET *à Jeannot, qui s'en va.*

Donne-moi donc cela.

JEANNOT.

Oui? Quelque sot.

CRIQUET.

C'eſt moi qui te l'ai fait prendre.

JEANNOT.

Je l'aurois bien pris ſans toi.

LA COMTESSE.

Ce qui me plaît de ce Monſieur Tibaudier, c'eſt qu'il ſçait vivre avec les perſonnes de ma qualité, & qu'il eſt fort reſpectueux.

SCENE XV.

LE VICOMTE, LA COMTESSE, JULIE, CRIQUET.

LE VICOMTE.

Madame, je viens vous avertir que la comédie ſera bien-tôt prête; & que, dans un quart-d'heure, nous pouvons paſſer dans la ſalle.

LA COMTESSE.

Je ne veux point de cohuë au moins. [*à Criquet.*] Que l'on diſe à mon ſuiſſe qu'il ne laiſſe entrer perſonne.

LE VICOMTE.

En ce cas, Madame, je vous déclare que je renonce à la Comédie, & je n'y ſçaurois prendre de plaiſir lorſque la compagnie n'eſt pas nombreuſe. Croyez-moi, ſi vous voulez vous bien divertir, qu'on diſe à vos gens de laiſſer entrer toute la ville.

LA COMTESSE.

Laquais, un ſiége. [*Au vicomte, après qu'il s'eſt aſſis.*] Vous voilà venu à propos pour recevoir un petit ſacrifice que je veux bien vous faire. Tenez, c'eſt un billet de Monſieur Tibaudier, qui m'envoye des poires. Je vous donne la liberté de le lire tout haut, je ne l'ai point encore vû.

LE VICOMTE *après avoir lû tout bas le billet.*

Voici un billet du beau ſtile, Madame, & qui mérite d'être bien écouté.

Madame, je n'aurois pas pû vous faire le préſent que je vous envoye, ſi je ne recueillois pas plus de fruits de mon jardin, que j'en recueille de mon amour.

LA COMTESSE.

Cela vous marque clairement qu'il ne ſe paſſe rien entre nous.

LE VICOMTE.

Les poires ne ſont pas encore bien mûres, mais elles en gagnerent mieux avec la dureté de votre ame, qui, par ſes continuels délais, ne me promet pas poires

molles. Trouvez bon, Madame, que sans m'engager dans une énumération de vos perfections & charmes, qui me jetteroit dans un progrès à l'infini, je conclue ce mot, en vous faisant considérer que je suis d'un aussi franc chrétien que les poires que je vous envoye, puisque je rends le bien pour le mal; c'est-à-dire, Madame, pour m'expliquer plus intelligiblement, puisque je vous présente des poires de bon chrétien, pour des poires d'agoisse que vos cruautés me font avaler tous les jours.

TIBAUDIER, votre escave indigne. Voilà, Madame, un billet à garder.

LA COMTESSE.

Il y a peut-être quelque mot qui n'est pas de l'académie; mais j'y remarque un certain respect qui me plaît beaucoup.

JULIE.

Vous avez raison, Madame; & Monsieur le Vicomte dût-il s'en offenser, j'aimerois un homme qui m'écriroit comme cela.

SCENE XVI.

M. TIBAUDIER, LE VICOMTE, LA COMTESSE, JULIE, CRIQUET.

LA COMTESSE.

Approchez, Monsieur Tibaudier, ne craignez point d'entrer. Votre billet a été bien reçû, aussi-bien que vos poires; & voilà Madame qui parle pour vous contre votre rival.

M. TIBAUDIER.

Je lui suis bien obligé, Madame; &, si elle a jamais quelque procès en notre siége, elle verra que je n'oublierai pas l'honneur qu'elle me fait, de se rendre auprès de vos beautés l'avocat de ma flâme.

JULIE.

Vous n'avez pas besoin d'avocat, Monsieur, & votre cause est juste.

M. TIBAUDIER.

Ce néanmoins, Madame, bon droit a beſoin d'aide ; & j'ai ſujet d'appréhender de me voir ſupplanté par un tel rival, & que Madame ne ſoit circonvenue par la qualité de vicomte.

LE VICOMTE.

J'eſpérois quelque choſe, Monſieur Tibaudier, avant votre billet ; mais il me fait craindre pour mon amour.

M. TIBAUDIER.

Voici encore, Madame, deux petits verſets, & couplets que j'ai compoſés à votre honneur & gloire.

LE VICOMTE.

Ah ! Je ne penſois pas que Monſieur Tibaudier fût poëte ; & voilà pour m'achever, que ces deux petits verſets-là.

LA COMTESSE.

Il veut dire deux ſtrophes. (*à Criquet*) Laquais, donnez un ſiége à Monſieur Tibaudier. [*bas à Criquet, qui apporte une chaiſe.*] Un pliant, petit animal, Monſieur Tibaudier, mettez-vous-là ; & nous liſez vos ſtrophes.

M. TIBAUDIER.

Une perſonne de qualité
Ravit mon ame.
Elle a de la beauté,
J'ai de la flâme ;
Mais je la blâme
D'avoir de la fierté.

LE VICOMTE.

Je ſuis perdu après cela.

LA COMTESSE.

Le premier vers eſt beau. Une perſonne de qualité.

JULIE.

Je crois qu'il eſt un peu trop long, mais on peut prendre une licence pour dire une belle penſée.

LA COMTESSE *à M. Tibaudier.*

Voyons l'autre ſtrophe.

M. TIBAUDIER.

Je ne ſçais pas ſi vous doutez de mon parfait amour ;
Mais je ſçais bien que mon cœur, à toute heure,
Veut quitter ſa chagrine demeure, I

Pour aller, par reſpect, faire au vôtre ſa cour.
Après cela pourtant, ſûtre de ma tendreſſe,
Et de ma foi, dont unique eſt l'eſpéce,
Vous devriez à votre tour,
Vous contentant d'être Comteſſe,
Vous dépouiller, en ma faveur, d'une peau de tigreſſe,
Qui couvre vos appas, la nuit comme le jour.

LE VICOMTE.

Me voilà ſupplanté, moi, par Monſieur Tibaudier.

LA COMTESSE.

Ne penſez pas vous moquer; pour des vers faits dans la province, ces vers-là ſont fort beaux.

LE VICOMTE.

Comment, Madame! Me moquer? Quoique ſon rival, je trouve ſes vers admirables, & ne les appelle pas ſeulement deux ſtrophes, comme vous; mais deux épigrammes, auſſi bonnes que toutes celles de Martial.

LA COMTESSE

Quoi? Martial fait-il des vers? Je penſois qu'il ne fît que des gands?

M. TIBAUDIER.

Ce n'eſt pas ce Martial-là, Madame, c'eſt un auteur qui vivoit il y a trente ou quarante ans.

LE VICOMTE.

Monſieur Tribaudier a lû les auteurs, comme vous le voyez. Mais allons voir, Madame, ſi ma muſique & ma comédie, avec mes entrées de ballet, pourront combattre dans votre eſprit les progrès des deux ſtrophes, & du billet que nous venons de voir.

LA COMTESSE.

Il faut que mon fils le Comte ſoit de la partie; car il eſt arrivé ce matin de mon château avec ſon précepteur, que je vois là-dedans.

****

SCENE XVII.

LA COMTESSE, JULIE, LE VICOMTE, M. TIBAUDIER, M. BOBINET, CRIQUET.

LA COMTESSE.

Holà, Monſieur Bobinet, Monſieur Bobinet, approchez-vous du monde.

M. BOBINET.

Je donne le bon vêpre à toute l'honorable compagnie. Que déſire Madame la Comteſſe d'Eſcarbagnas, de ſon très-humble ſerviteur Bobinet?

LA COMTESSE.

A quelle heure, Monſieur Bobinet, êtes-vous parti d'Eſcarbagnas, avec mon fils le Comte?

M. BOBINET.

A huit heures trois quarts, Madame, comme votre commandement me l'avoit ordonné.

LA COMTESSE.

Comment ſe portent mes deux autres fils, le Marquis & le Commandeur?

M. BOBINET.

Ils ſont, Dieu grace, Madame, en parfaite ſanté.

LA COMTESSE.

Où eſt le Comte?

M. BOBINET.

Dans votre belle chambre à alcove, Madame.

LA COMTESSE.

Que fait-il, Monſieur Bobinet?

M. BOBINET.

Il compoſe un théme, Madame, que je viens de lui dicter ſur une épître de Cicéron.

LA COMTESSE.

Faites-le venir, Monſieur Bobinet.

M. BOBINET.

Soit fait, Madame, ainſi que vous le commandez.

****

SCENE XVIII.

LA COMTESSE, JULIE, LE VICOMTE, M. TIBAUDIER.

LE VICOMTE *à la Comteſſe.*

Ce Monſieur Bobinet, Madame, à la mine fort ſage, & je crois qu'il a de l'eſprit.

SCENE XIX.

LA COMTESSE, JULIE, LE VICOMTE, LE COMTE, M. BOBINET, M. TIBAUDIER.

M. BOBINET.

Allons, Monsieur le Comte, faites voir que vous profitez des bons documens qu'on vous donne. La révérence à toute l'honnête assemblée.

LA COMTESSE *montrant Julie.*

Compte, saluez Madame, faites la révérence à Monsieur le Vicomte, saluez Monsieur le Conseiller.

M. TIBAUDIER.

Je suis ravi, Madame, que vous me concédiez la grace d'embrasser Monsieur le Comte votre fils. On ne peut pas aimer le tronc, qu'on n'aime aussi les branches.

LA COMTESSE.

Mon Dieu! Monsieur Tibaudier, de quelle comparaison vous servez-vous là?

JULIE.

En vérité, Madame, Monsieur le Comte a tout-à-fait bon air.

LE VICOMTE.

Voilà un jeune gentilhomme qui vient bien dans le monde.

JULIE.

Qui diroit que Madame eût un si grand enfant?

LA COMTESSE.

Hélas! Quand je le fis, j'étois si jeune, que je me jouois encore avec une poupée.

JULIE.

C'est Monsieur votre frere, & non pas Monsieur votre fils.

LA COMTESSE.

Monsieur Bobinet, ayez bien soin au moins de son éducation.

M. BOBINET.

Madame, je n'oublierai aucune chose pour cultiver cette jeune plante, dont vos bontés m'ont fait l'honneur de me confier la conduite; & je tâcherai de lui inculquer les semences de la vertu.

LA COMTESSE.

Monſieur Bobinet, faites lui un peu dire quelque petite galanterie de ce que vous lui apprenez.

M. BOBINET.

Allons, Monſieur le Comte, récitez votre leçon d'hier au matin.

LE COMTE.

Omne viro ſoli quod convenit eſto virile, omne vir....

LA COMTESSE.

Fi, Monſieur Bobinet, quelles ſottiſes eſt-ce que vous lui apprenez-là?

M. BOBINET.

C'eſt du latin, Madame, & la première régle de Jean Deſpautére.

LA COMTESSE.

Mon Dieu! Ce Jean Deſpautére-là eſt un inſolent; & je vous prie de lui enſeigner du latin plus honnête que celui-là.

M. BOBINET.

Si vous voulez, Madame, qu'il achéve, la gloſe expliquera ce que cela veut dire.

LA COMTESSE.

Non, non, cela s'explique aſſez.

****

SCENE XX.

LA COMTESSE, JULIE, LE VICOMTE, M. TIBAUDIER, LE COMTE, M. BOBINET, CRIQUET.

Les comédiens envoyent dire qu'ils ſont tout prêts.

LA COMTESSE.

Allons nous placer. [*montr ant Julie.*] Monſieur Tibaudier, prenez Madame.

[*Criquet range tous les ſieges ſur un des côtés du théatre, la comteſſe, Julie, & le vicomte s'aſſéyent, Monſieur Tibaudier s'aſſied aux pieds de la comteſſe.*]

LE VICOMTE.

Il eſt néceſſaire de dire que cette Comédie n'a été faite que pour lier enſemble les différens morceaux

de muſique, & de danſe, dont on a voulu compoſer ce divertiſſement, & que. . . .

LA COMTESSE.

Mon Dieu! Voyons l'affaire. On a aſſez d'eſprit pour comprendre les choſes.

LE VICOMTE.

Qu'on commence le plûtôt qu'on pourra, & qu'on empêche, s'il ſe peut, qu'aucun fâcheux ne vienne troubler notre divertiſſement. [*Les violons commencent une ouverture.*].

****

SCENE XXI.

LA COMTESSE, JULIE, LE VICOMTE, LE COMTE, MONSIEUR HARPIN, M. TIBAUDIER, M. BOBINET, CRIQUET.

M. HARPIN.

Parbleu, la choſe eſt belle, & je me réjouis de voir ce que je vois.

LA COMTESSE.

Holà, Monſieur le Receveur, que voulez-vous donc dire avec l'action que vous faites? Vient-on interrompre, comme cela, une comédie?

M. HARPIN.

Morbleu, Madame, je ſuis ravi de cette avanture, & ceci me fait voir ce que je dois croire de vous, & l'aſſûrance qu'il y a au don de votre cœur, & aux ſermens que vous m'avez faits de ſa fidélité.

LA COMTESSE.

Mais, vrayment! On ne vient point ainſi ſe jettez au travers d'une comédie, & troubler un acteur qui parle.

M. HARPIN.

Hé, tête-bleu, la véritable comédie qui ſe fait ici, c'eſt celle que vous jouez; &, ſi je vous trouble, c'eſt dequoi je me ſoucie peu.

LA COMTESSE.

En vérité, vous ne ſçavez ce que vous dites.

M. HARPIN.

Si fait, morbleu, je le ſçais bien; je le ſçais bien, mor-

morbleu; &.... [*Monſieur Bobinet épouvanté emporte le comte & s'enfuit; il eſt ſuivi par Criquet.*]

LA COMTESSE.

Hé, fi, Monſieur, que cela eſt vilain de jurer de la ſorte.

M. HARPIN.

Hé, ventrebleu, s'il y a ici quelques choſe de vilain, ce ne ſont point mes juremens, ce ſont vos actions; & il vaudroit bien mieux que vous juraſſiez, vous, la tête, la mort & le ſang, que de faire ce que vous faites avec Monſieur le Vicomte.

LE VICOMTE.

Je ne ſçais pas, Monſieur le Receveur, dequoi vous vous plaignez; & ſi....

M. HARPIN *au Vicomte.*

Pour vous, Monſieur, je n'ai rien à vous dire, vous faites bien de pouſſer votre pointe, cela eſt naturel, je ne le trouve point étrange; & je vous demande pardon ſi j'interromps votre Comédie; mais vous ne devez point trouver étrange auſſi que je me plaigne de ſon procédé, & nous avons raiſon tous deux de faire ce que nous faiſons.

LE VICOMTE.

Je n'ai rien à dire à cela; & je ne ſçais point les ſujets de plainte que vous pouvez avoir contre Madame la Comteſſe d'Eſcarbagnas.

LA COMTESSE.

Quand on a des chagrins jaloux, on n'en uſe point de la ſorte; & l'on vient doucement ſe plaindre à la perſonne que l'on aime.

M. HARPIN.

Moi, me plaindre doucement?

LA COMTESSE.

Oui. L'on ne vient point crier, de deſſus un théatre, ce qui ſe doit dire en particulier.

M. HARPIN.

J'y viens, moi, morbleu, tout exprès; c'eſt le lieu qu'il me faut, & je ſouhaiterois que ce fût un théatre public, pour vous dire, avec plus d'éclat, toutes vos vérités.

LA COMTESSE.

Faut-il faire un ſi grand vacarme pour une Comédie que Monſieur le Vicomte me donne? Vous voyez

que Monſieur Tibaudier, qui m'aime, en uſe plus reſpectueuſement que vous.

M. HARPIN.

Monſieur Tibaudier en uſe comme il lui plaît, je ne ſçais pas de quelle façon Monſieur Tibaudier a été avec vous, mais Monſieur Tibaudier n'eſt pas un exemple pour moi, & je ne ſuis point d'humeur à payer les violons pour faire danſer les autres.

LA COMTESSE.

Mais, vrayment, Monſieur le Receveur, vous ne ſongez pas à ce que vous dites. On ne traite point de la ſorte les femmes de qualité; & ceux qui vous entendent croiroient qu'il y a quelque choſe d'étrange entre vous & moi.

M. HARPIN.

Hé! Ventrebleu, Madame, quittons la faribole.

LA COMTESSE.

Que voulez-vous donc dire avec votre, quittons la faribole?

M. HARPIN.

Je veux dire que je ne trouve point étrange que vous vous rendiez au mérite de Monſieur le Vicomte; vous n'êtes pas la première femme qui joüe dans le monde de ces ſortes de caractéres, & qui ait auprès d'elle un Monſieur le Receveur, dont on lui voit trahir & la paſſion & la bourſe, pour le premier venu qui lui donnera dans la vûe. Mais ne trouvez point étrange auſſi que je ne ſois point la duppe d'une infidélité ſi ordinaire aux coquettes du tems, & que je vienne vous aſſûrer, devant bonne compagnie, que je romps commerce avec vous; & que Monſieur le Receveur ne ſera plus pour vous Monſieur le Donneur.

LA COMTESSE.

Cela eſt merveilleux, comme les amans emportés deviennent à la mode! On ne voit autre choſe de tous côtés. Là, là, Monſieur le Receveur, quittez votre colére; & venez prendre place pour voir la Comédie.

M. HARPIN.

Moi, morbleu, prendre place! Cherchez [*montrant Monſieur Tibaudier.*] Vos benêts à vos pieds. Je vous laiſſe, Madame la Comteſſe, à Monſieur le Vicom-

te ; & ce ſera à lui que j'envoyerai tantôt vos lettres. Voilà ma ſcéne faite, voilà mon rôle joué. Serviteur à la compagnie.

M. TIBAUDIER.

Monſieur le Receveur, nous vous verrons autre part qu'ici ; & je vous ferai voir que je ſuis au poil & à la plume.

M. HARPIN *en ſortant.*

Tu as raiſon, Monſieur Tibaudier.

LA COMTESSE.

Pour moi, je ſuis confuſe de cette inſolence.

LE VICOMTE.

Les jaloux, Madame, ſont comme ceux qui perdent leur procès, ils ont permiſſion de tout dire. Prêtons ſilence à la Comédie.

****

SCENE DERNIERE.

LA COMTESSE, LE VICOMTE, JULIE, MONSIEUR TIBAUDIER, JEANNOT.

JEANNOT *au Vicomte.*

Voilà un billet, Monſieur, qu'on nous a dit de vous donner vîte.

LE VICOMTE *liſant.*

En cas que vous ayez quelque meſure à prendre, je vous envoye promtement un avis. La querelle de vos parens, & de ceux de Julie vient d'être accommodée; & les conditions de cet accord, c'eſt le mariage de vous & d'elle. Bon ſoir.

[*à Julie.*]

Ma foi, Madame, voilà notre Comédie achevée auſſi.

[*Le Vicomte, la Comteſſe, Julie, & Monſieur Tibaudier ſe lévent.*]

JULIE.

Ah! Cléante, quel bonheur! Notre amour eût-il oſé eſpérer un ſi heureux ſuccès?

LA COMTESSE.

Comment donc? Qu'eſt-ce que cela veut dire?

LE VICOMTE.

Cela veut dire, Madame, que j'épouſe Julie; &, ſi vous m'en croyez, pour rendre la Comédie complette de tout point, vous épouſerez Monſieur Tibaudier, & donnerez Mademoiſelle Andrée à ſon laquais, dont il fera ſon valet de chambre.

LA COMTESSE.

Quoi! Jouer de la ſorte une perſonne de ma qualité?

LE VICOMTE.

C'eſt ſans vous offenſer, Madame; & les Comédies veulent de ces ſortes de choſes.

LA COMTESSE.

Oui, Monſieur Tibaudier, je vous épouſe, pour faire enrager tout le monde.

M. TIBAUDIER.

Ce m'eſt bien de l'honneur, Madame.

LE VICOMTE *à la Comteſſe.*

Souffrez, Madame, qu'en enrageant, nous puiſſions voir ici le reſte du ſpectacle.

FIN.

****

NOMS DE CEUX QUI REPRESENTOIENT dans la Comteſſe d'Eſcarbagnas.

La Comteſſe, *Mademoiſelle Marotte.*
Julie, Marquiſe, *Mademoiſelle Beauval.*
Cléante, Vicomte, *le Sieur la Grange.*
Le petit Comte, fils de la Comteſſe, *le Sieur Gaudon.*
Bobinet, *le Sieur Beauval.*
M. Tibaudier, Conſeiller, *le Sieur Hubert.*
M. Harpin, Receveur des tailles, *le Sieur du Croiſy.*
Andrée, *Mademoiſelle Bonneau.*
Criquet, *le Sieur Finet.*
Jeannot, *le Sieur Boulonnois.*

AVERTISSEMENT.

Le Roi s'étant proposé de donner un divertissement à Madame à son arrivée à la cour, choisit les plus beaux endroits des ballets qui avoient été représentés devant lui depuis quelques années, & ordonna à Moliere de composer une Comédie, qui enchaînât tous ces morceaux différens de musique & de danse. Moliere composa pour cette fête, la Comtesse d'Escarbagnas, comédie en prose, & une pastorale; ce divertissement parut à Saint Germain en Laye au mois de Décembre 1671, sous le titre de, *ballet des ballets*.

Ces deux piéces composoient sept actes, qui étoient précédés d'un prologue, & qui étoient chacun suivi d'un interméde. La Comtesse d'Escarbagnas ne parut sur le théatre du palais royal qu'en un acte, au mois de Juillet 1672, telle qu'on la joüe encore aujourd'hui, & telle qu'elle est imprimée. Il y a apparence qu'elle étoit divisée d'abord en plusieurs actes. Pour ce qui est de la pastorale, il ne nous en reste que le nom des acteurs, & des comédiens qui la représentoient.

ACTEURS DE LA PASTORALE.

UNE NYMPHE..... *Mademoiselle de Brie.*
LA BERGERE en homme. *Mademoiselle Moliere.*
LA BERGERE en femme. *Mademoiselle Moliere.*
UN BERGER amant. *le Sieur Baron.*
I. PASTRE..... *le Sieur Moliere.*
II. PASTRE..... *le Sieur la Thorilliere.*
UN TURC..... *le Sieur Moliere.*

Voici quel étoit l'ordre & la distribution des actes & des Intermédes de ce divertissement.

PROLOGUE.

Le prologue rémissoit le premier interméde des amans magnifiques avec les chants & les danses du prologue de Psiché. Vénus descendue du Ciel, jettoit les fondemens de toute la comédie & des divertissemens qui devoient suivre.

PREMIER ACTE DE LA COMEDIE.

PREMIER INTERMEDE.

La plainte qui fait le premier interméde de Pſiché.

SECOND ACTE DE LA COMEDIE.

SECOND INTERMEDE.

Cérémonie magique de la paſtorale comique, repréſentée dans la troiſiéme entrée du ballet des Muſes.

TROISIEME ACTE DE LA COMEDIE.

TROISIEME INTERMEDE.

Combat des ſuivans de l'Amour, & des ſuivans de Bacchus, qui fait le quatriéme interméde de George Dandin.

QUATRIEME ACTE DE LA COMEDIE.

QUATRIEME INTERMEDE.

Entrée d'une Egyptienne, danſante & chantante, ſuivie de douze Egyptiens danſans, tirée de la paſtorale comique, repréſentée dans la troiſiéme entrée du ballet des Muſes.

Entrée de Vulcain, des Cyclopes, & des Fées, qui fait le ſecond interméde de Pſiché.

CINQUIEME ACTE DE LA COMEDIE.

CINQUIEME INTERMEDE.

Cérémonie Turque, du quatiéme Acte du Bourgeois Gentilhomme.

SIXIEME ACTE DE LA COMEDIE.

SIXIEME INTERMEDE.

Entrée d'Italiens, tirée du Ballet des Nations, repréſenté à la ſuite du Bourgeois Gentilhomme.

Entrée d'Espagnols, tirée du même Ballet des Nations.

SEPTIEME & dernier ACTE DE LA COMEDIE.

SEPTIEME & dernier INTERMEDE.

Entrée d'Apollon, de Bacchus, de Momus, & de Mars, qui fait le dernier interméde de Pſiché.

Fin du Ballet des Ballets.

LA COMTESSE D'ESCARBAGNAS,

Petite Comédie en un Acte, & en proſe, repréſentée devant le Roi à Saint Germain, en Février 1672, *& à Paris ſur le Théâtre du Palais Royal, le* 8 *Juillet de la même année.*

C'EST une Farce, mais toute de caractères, qui eſt une peinture naïve, peut-être en quelques endroits trop ſimple, des ridicules de la Province; ridicules dont on s'eſt beaucoup corrigé à meſure que le goût de la Societé, & la Politeſſe aiſée qui régne en France, ſe ſont répandus de proche en proche.

FIN.

LE

MALADE IMAGINAIRE,

COMÉDIE.

ACTEURS.

ACTEURS DE LA COMEDIE.

ARGAN, malade imaginaire.
BELINE, ſeconde femme d'Argan.
ANGE'LIQUE, fille d'Argan.
LOUISON, petite fille, ſœur d'Angélique.
BE'RALDE, frere d'Argan.
CLE'ANTE, amant d'Angélique.
MONSIEUR DIAFOIRUS, Médecin.
THOMAS DIAFOIRUS, fils de Monſieur Diafoirus.
MONSIEUR PURGON, Médecin.
MONSIEUR FLEURANT, Apoticaire.
MONSIEUR BONNEFOI, Notaire.
TOINETTE, ſervante d'Argan.

ACTEURS DU PROLOGUE.

FLORE.
DEUX ZE'PHIRS, danſans.
CLIME'NE.
DAPHNE'.
TIRCIS, amant de Climéne, chef d'une troupe de bergers.
DORILAS, amant de Daphné, chef d'une troupe de bergers.
BERGERS & BERGERES de la ſuite de Tircis, chantans & danſans.
BERGERS & BERGERES de la ſuite de Dorilas, chantans & danſans.
PAN.
FAUNES, danſans.

ACTEURS DES INTERMEDES.

DANS LE PREMIER ACTE.

POLICHINELLE.
UNE VIEILLE.
VIOLONS.
ARCHERS, chantans & danſans.

DANS LE SECOND ACTE.

UNE EGYPTIENNE, chantante.
UN EGYPTIEN, chantant.
EGYPTIENS & EGYPTIENNES, chantans & danſans.

DANS LE TROISIEME ACTE.

TAPISSIERS, danſans.
LE PRESIDENT de la Faculté de Médecine.
DOCTEURS.
ARGAN, Bachelier.
APOTICAIRES, avec leurs mortiers & leurs pilons.
PORTE-SERINGUES.
CHIRURGIENS.

LE MALADE IMAGINAIRE.

J. Pont delin. et fecit 1740.

TAYLOR INST.
OXFORD

LE MALADE IMAGINAIRE,

COMÉDIE-BALLET.

APrès les glorieuſes fatigues, & les exploits victorieux de notre Auguſte Monarque, il eſt bien juſte que tous ceux qui ſe mêlent d'écrire, travaillent ou à ſes louanges, ou à ſon divertiſſement. C'eſt ce qu'ici l'on a voulu faire; & ce prologue eſt un eſſai des louanges de ce grand Prince, qui donne entrée à la Comédie du *Malade imaginaire*, dont le projet a été fait pour le délaſſer de ſes nobles travaux.

PROLOGUE.

La théâtre repréſente un lieu champêtre.

SCENE PREMIERE.

FLORE, DEUX ZEPHIRS danſans.

FLORE.

Quittez, quittez vos troupeaux,
Venez, Bergers, venez, Bergères,
Accourez, accourez ſous ces tendres ormeaux;
Je viens vous annoncer des nouvelles bien chères,
Et réjouir tous ces hameaux.
Quittez, quittez vos troupeaux,
Venez, Bergers, venez, Bergères,
Accourez, accourez ſous ces tendres ormeaux.

SCENE II.

FLORE, DEUX ZEPHIRS danſans, CLIMENE, DAPHNE', TIRCIS, DORILAS.

CLIMENE *à Tircis*, & DAPHNE' *à Dorilas.*

Berger, laiſſons-là tes feux,
Voilà Flore qui nous appelle.

TIRCIS *à Climéne*, & DORILAS *à Daphné.*

Mais au moins, dis-moi, cruelle,

TIRCIS.

Si d'un peu d'amitié tu payeras mes vœux.

DORILAS.

Si tu ſeras ſenſible à mon ardeur fidéle.

CLIMENE, & DAPHNE'.

Voilà Flore qui nous appelle.

TIRCIS, & DORILAS.

Ce n'eſt qu'un mot, un mot, un ſeul mot que je veux.

TIRCIS.

Languirai-je toujours dans ma peine mortelle?

DORILAS.

Puis-je eſpérer qu'un jour tu me rendras heureux?

CLIMENE, & DAPHNE'.

Voilà Flore qui nous appelle.

SCENE III.

FLORE, DEUX ZEPHIRS danſans; CLIMENE, DAPHNE', TIRCIS, DORILAS, BERGERS & BERGERES de la ſuite de Tircis & de Dorilas, chantans & danſans.

PREMIERE ENTRE'E DE BALLET.

Les bergers & les bergéres vont ſe placer en cadence autour de Flore.

CLIMENE.

Quelle nouvelle parmi nous,

Déeſſe, doit jetter tant de réjouiſſance?

DAPHNE'.

Nous brûlons d'apprendre de vous
Cette nouvelle d'importance.

DORILAS.

D'ardeur nous en ſoupirons tous.

CLIMENE, DAPHNE', TIRCIS, DORILAS.

Nous en mourons d'impatience.

FLORE.

La voici; ſilence, ſilence.
Vos vœux ſont exaucés, LOUIS eſt de retour,
Il raméne en ces lieux les plaiſirs & l'amour;
Et vous voyez finir vos mortelles allarmes.
Par ſes vaſtes exploits ſon bras voir tout ſoumis.
Il quitte les armes
Faute d'ennemis.

CHOEUR.

Ah! Quelle douce nouvelle!
Qu'elle eſt grande, qu'elle eſt belle!
Que de plaiſirs! Que de ris! Que de jeux!
Que de ſuccès heureux!
Et que le Ciel a bien rempli nos vœux!
Ah! Quelle douce nouvelle!
Qu'elle eſt grande, qu'elle eſt belle!

II. ENTRE'E DE BALLET.

Les bergers & les bergéres expriment, par leurs danſes, les tranſports de leur joye.

FLORE.

De vos flûtes bocagéres
Réveillez les plus beaux ſons;
LOUIS offre à vos chanſons
La plus belle des matiéres.
Après cent combats
Où cueille ſon bras
Une ample victoire,
Formez, entre vous,
Cent combats plus doux,
Pour chanter ſa gloire.

CHOEUR.

Formons, entre nous,
Cent combats plus doux,
Pour chanter ſa gloire.

FLORE.

Mon jeune amant, dans ce bois,
Des préſens de mon empire,
Prépare un prix à la voix
Qui ſçaura le mieux nous dire
Les vertus & les exploits
Du plus auguſte des Rois.

CLIMENE.

Si Tircis a l'avantage,

DAPHNE'.

Si Dorilas eſt vainqueur,

CLIMENE.

A le chérir je m'engage.

DAPHNE'.

Je me donne à ſon ardeur.

TIRCIS.

O trop chère eſpérance!

DORILAS.

O mot plein de douceur!

TIRCIS & DORILAS.

Plus beau ſujet, plus belle récompenſe
Peuvent-ils animer un cœur?

Tandis que les violons jouent un air pour animer les deux bergers au combat, Flore, comme juge, va ſe placer au pied d'un arbre, qui eſt au milieu du théatre; les deux troupes de bergers & de bergéres ſe placent chacune du côté de leur chef.

TIRCIS.

Quand la neige fonduë enfle un torrent fameux,
Contre l'effort ſoudain de ſes flots écumeux
Il n'eſt rien d'aſſez ſolide;
Digues, châteaux, villes, & bois,
Hommes, & troupeaux à la fois,
Tout céde au courant qui le guide;
Tel, & plus fier & plus rapide,
Marche LOUIS dans ſes exploits.

III. ENTRE'E DE BALLET.

Les bergers & les bergéres de la ſuite de Tircis danſent autour de lui pour exprimer leurs applaudiſſemens.

DO-

DORILAS.

Le foudre menaçant qui perce avec fureur
L'affreuſe obſcurité de la nuë enflammée,
Fait, d'épouvante & d'horreur,
Trembler le plus ferme cœur;
Mais, à la tête d'une armée,
LOUIS jette plus de terreur.

IV. ENTRE'E DE BALLET.

Les bergers & les bergéres de la ſuite de Dorilas applaudiſſent à ſes chants en danſant autour de lui.

TIRCIS.

Des fabuleux exploits que la Gréce a chantés,
Par un brillant amas de belles vérités,
Nous voyons la gloire effacée;
Et tous ces fameux demi-dieux
Que vante l'hiſtoire paſſée
Ne ſont point à notre penſée,
Ce que LOUIS eſt à nos yeux.

V. ENTRE'E DE BALLET.

Les bergers & les bergéres du côté de Tircis recommencent leurs danſes.

DORILAS.

LOUIS fait à nos tems, par ſes faits inouïs,
Croire tous les beaux faits que nous chante l'hiſtoire
Des ſiécles évanouis;
Mais nos neveux, dans leur gloire,
N'auront rien qui faſſe croire
Tous les beaux faits de LOUIS.

VI. ENTRE'E DE BALLET.

Les bergers & les bergéres du côté de Dorilas recommencent auſſi leurs danſes.

VII. ENTRE'E DE BALLET.

Les bergers & les bergéres de la ſuite de Tircis & de Dorilas, ſe mêlent, & danſent enſemble.

SCENE II.

FLORE, PAN, DEUX ZEPHIRS danſans; CLIMENE, DAPHNE', TIRCIS, DORILAS, FAUNES danſans, BERGERS & BERGERES chantans & danſans.

PAN.

Laiſſez, laiſſez, Bergers, ce deſſein téméraire,
Hé, que voulez-vous faire ?
Chanter ſur vos chalumeaux,
Ce qu'Apollon ſur ſa lyre,
Avec ſes chants les plus beaux,
N'entreprendroit pas de dire,
C'eſt donner trop d'eſſor au feu qui vous inſpire;
C'eſt monter vers les Cieux ſur des aîles de cire,
Pour tomber dans le fonds des eaux.
Pour chanter de LOUIS l'intrépide courage,
Il n'eſt point d'aſſez docte voix,
Point de mots aſſez grands pour en tracer l'image;
Le ſilence eſt le langage
Qui doit louer ſes exploits.
Conſacrez d'autres ſoins à ſa pleine victoire,
Vos louanges n'ont rien qui flate ſes déſirs;
Laiſſez, laiſſez-là ſa gloire,
Ne ſongez qu'à ſes plaiſirs.

CHOEUR.

Laiſſons, laiſſons-là ſa gloire,
Ne ſongeons qu'à ſes plaiſirs.

FLORE *à Tircis, & à Dorilas.*

Bien que, pour étaler ſes vertus immortelles,
La Force manque à vos eſprits,
Ne laiſſez pas tous deux de recevoir le prix.
Dans les choſes grandes & belles,
Il ſuffit d'avoir entrepris.

VIII. ENTRE'E DE BALLET.

Les deux Zéphirs danſent avec deux couronnes de fleurs à la main, qu'ils viennent donner enſuite à Tircis & à Dorilas.

CLIMENE & DAPHNE' *donnant la main à leurs amans.*

Dans les choſes grandes & belles,
Il ſuffit d'avoir entrepris.

TIRCIS & DORILAS.

Ah! Que d'un doux ſuccès notre audace eſt ſuivie!

FLORE & PAN.

Ce qu'on fait pour LOUIS, on ne le perd jamais.

CLIMENE, DAPHNE', TIRCIS, DORILAS.

Au ſoin de ſes plaiſirs donnons-nous déſormais.

CHOEUR.

Joignons tous dans ces bois
Nos flûtes & nos voix,
Ce jour nous y convie;
Et faiſons aux échos redire mille fois,
LOUIS eſt le plus grand des Rois,
Heureux, heureux qui peut lui conſacrer ſa vie!

XI. & dernière ENTRE'E DE BALLET.

Les Faunes, les bergers, & les bergéres ſe mêlent enſemble; il ſe fait entr'eux des jeux de danſe, après quoi ils ſe vont préparer pour la Comédie.

****

AUTRE PROLOGUE.

UNE BERGERE *chantante.*

Votre plus haut ſçavoir n'eſt que pure chimére,
Vains, & peu ſages Médecins;
Vous ne pouvez guérir, par vos grands mots latins,
La douleur qui me déſeſpére.
Votre plus haut ſçavoir n'eſt que pure chimére.

Hélas, hélas! Je n'oſe découvrir.
Mon amoureux martyre
Au berger pour qui je ſoupire,
Et qui ſeul peut me ſecourir.
Ne prétendez pas le finir,

Ignorans Médecins, vous ne ſçauriez le faire,
Votre plus haut ſçavoir n'eſt que pure chimére.

Ces remédes peu ſûrs, dont le ſimple vulgaire
Croit que vous connoiſſez l'admirable vertu,
Pour les maux que je ſens n'ont rien de ſalutaire;
Et tout votre caquet ne peut être reçû
Que d'un malade imaginaire;
Votre plus haut ſçavoir n'eſt que pure chimére.

Fin des Prologues.

LE MALADE IMAGINAIRE,

COMÉDIE-BALLET.

ACTE PREMIER.

Le théatre repréſente la chambre d'Argan.

SCENE PREMIERE.

ARGAN *aſſis, ayant une table devant lui, comptant avec des jettons les parties de ſon Apoticaire.*

TROIS & deux ſont cinq, & cinq ſont dix; & dix ſont vingt. Trois & deux ſont cinq. *Plus, du vingt-quatriéme, un petit clyſtére inſinuatif, préparatif, & rémolliant pour amollir, humecter, & rafraîchir les entrailles de Monſieur.* Ce qui me plaît de Monſieur Fleurant mon Apoticaire, c'eſt que ſes parties ſont toujours fort civiles. *Les entrailles de Monſieur, trente ſols.* Oui, mais, Monſieur Fleurant, ce n'eſt pas tout que d'être civil; il faut être auſſi raiſonnable, & ne pas écorcher les malades. Trente ſols un lavement! Je ſuis votre ſerviteur, je vous l'ai déja dit; vous ne me les avez mis dans les autres parties qu'à vingt ſols, & vingt ſols, en langage d'Apoticaire, c'eſt-à-dire, dix ſols; les voilà, dix ſols. *Plus, dudit jour, un bon clyſtére déterſif compoſé avec catholicon double, rhubarbe, miel roſat, & autres, ſuivant l'ordonnance, pour balayer, laver & nettoyer le bas ventre de Monſieur, trente ſols;* avec votre permiſſion dix ſols. *Plus, du dit jour, le ſoir, un julep hépatique, ſoporatif, & ſomnifére, compoſé pour faire dormir Monſieur, trente-cinq ſols;* je ne me plains pas de celui-là, car il me fit bien

dormir. Dix, quinze, ſeize & dix-ſept ſols ſix deniers. *Plus, du vingt-cinquiéme, une bonne médecine purgative & corroborative, compoſée de caſſe récente avec ſéné levantin, & autres, ſuivant l'ordonnance de Monſieur Purgon, pour expulſer & évacuer la bile de Monſieur, quatre livres.* Ah! Monſieur Fleurant, c'eſt ſe moquer, il faut vivre avec les malades. Monſieur Purgon ne vous a pas ordonné de mettre quatre francs. Mettez, mettez, mettez trois livres, s'il vous plaît. Vingt & trente ſols. *Plus, dudit jour, une potion anodine & aſtringente, pour faire repoſer Monſieur, trente ſols.* Bon, dix & quinze ſols. *Plus, du vingt-ſixiéme, un clyſtére carminatif, pour chaſſer les vents de Monſieur, trente ſols.* Dix ſols, Monſieur Fleurant. *Plus, le clyſtére de Monſieur, réitéré le ſoir, comme deſſus, trente ſols.* Monſieur Fleurant, dix ſols. *Plus, du vingt-ſeptiéme, une bonne médecine, compoſée pour hâter d'aller, & chaſſer dehors les mauvaiſes humeurs de Monſieur, trois livres.* Bon, vingt, & trente ſols; je ſuis bien aiſe que vous ſoyez raiſonnable. *Plus, du vingt-huitiéme, une priſe de petit lait clarifié & édulcoré, pour adoucir, lénifier, tempérer, & rafraîchir le ſang de Monſieur, vingt ſols.* Bon, dix ſols. *Plus, une potion cordiale & préſervative, compoſée avec douze grains de bezoard, ſyrops de limon & grenade, & autres, ſuivant l'ordonnance, cinq livres.* Ah! Monſieur Fleurant, tout doux, s'il vous plaît, ſi vous en uſez comme cela, on ne voudra plus être malade, contentez-vous de quatre francs, vingt & quarante ſols. Trois & deux font cinq & cinq ſont dix, & dix ſont vingt. Soixante & trois livres quatre ſols ſix deniers. Si bien donc que, de ce mois, j'ai pris une, deux, trois, quatre, cinq, ſix, ſept & huit médecines; & un, deux, trois, quatre, cinq, ſix, ſept, huit, neuf, dix, onze & douze lavemens; & l'autre mois il y avoit douze médecines, & vingt lavemens. Je ne m'étonne pas ſi je ne me porte pas ſi bien ce mois-ci, que l'autre. Je le dirai à Monſieur Purgon, afin qu'il mette ordre à cela. Allons, qu'on m'ôte tout ceci. [*Voyant que perſonne ne vient, & qu'il n'y a aucun de ſes gens dans ſa chambre.*] Il n'y a perſonne? J'ai

beau dire, on me laiſſe toujours ſeul; il n'y a pas moyen de les arrêter ici. [*Après avoir ſonné une ſonnette qui eſt ſur ſa table.*] Ils n'entendent point, & ma ſonnette ne fait pas aſſez de bruit. [*après avoir ſonné pour la deuxiéme fois.*] Point d'affaire. [*après avoir ſonné encore.*] Ils ſont ſourds. Toinette. [*après avoir fait le plus de bruit qu'il peut avec ſa ſonnette.*] Tout comme ſi je ne ſonnois point. Chienne, coquine. [*voyant qu'il ſonne encore inutilement.* J'enrage. Drelin, drelin, drelin, Carogne, à tous les diables. Eſt-il poſſible qu'on laiſſe comme cela un pauvre malade Drelin, drelin, drelin. Voilà qui eſt pitoyable! Drelin, drelin, drelin. Ah, mon Dieu! Ils me laiſſeront ici mourir. Drelin, drelin, drelin.

****

SCENE II.

ARGAN, TOINETTE.

TOINETTE *en entrant.*

On y va.

ARGAN.

Ah! Chienne. Ah! Carogne. . . .

TOINETTE *faiſant ſemblant de s'être cogné la tête.*

Diantre ſoit de votre impatience! Vous preſſez ſi fort les perſonnes, que je me ſuis donné un grand coup à la tête contre la carne d'un volet.

ARGAN *en colére.*

Ah! Traîtreſſe. . . .

TOINETTE *interrompant Argan.*

Ah!

ARGAN.

Il y a. . .

TOINETTE.

Ah!

ARGAN.

Il y a une heure. . .

TOINETTE.

Ah!

ARGAN.

Tu m'as laiſſé. . . . .

TOINETTE.

Ah!

ARGAN.

Tai-toi donc, coquine, que je te querelle.

TOINETTE.

Çamon, ma foi. j'en ſuis d'avis, après ce que je me ſuis fait.

ARGAN.

Tu m'as fait égoſiller, carogne.

TOINETTE.

Et vous m'avez fait, vous, caſſer la tête; l'un vaut bien l'autre. Quitte à quitte, ſi vous voulez.

ARGAN.

Quoi, coquine. . . .

TOINETTE.

Si vous querellez, je pleurerai.

ARGAN.

Me laiſſer, traîtreſſe. . . .

TOINETTE *interrompant encore Argan.*

Ah!

ARGAN.

Chienne, tu veux. . . .

TOINETTE.

Ah!

ARGAN.

Quoi! Il faudra encore que je n'aye pas le plaiſir de la quereller!

TOINETTE.

Querellez tout votre ſaoul, je le veux bien.

ARGAN.

Tu m'en empêches, chienne, en m'interrompant à tous coups.

TOINETTE.

Si vous avez le plaiſir de quereller, il faut bien que de mon côté j'aye le plaiſir de pleurer; chacun le ſien ce n'eſt pas trop; Ah!

ARGAN.

Allons, il faut en paſſer par-là. Ote-moi ceci, coquine, ôte moi ceci. [*après s'être levé.*] Mon lavement d'aujourd'hui a-t-il bien opéré?

TOI-

TOINETTE.

Votre lavement?

ARGAN.

Oui. Ai-je bien fait de la bile?

TOINETTE.

Ma foi, je ne me mêle point de ces affaires-là; c'eſt à Monſieur Fleurant à y mettre le nez, puiſqu'il en a le profit.

ARGAN.

Qu'on ait ſoin de me tenir un bouillon prêt, pour l'autre que je dois tantôt prendre.

TOINETTE.

Ce Monſieur Fleurant-là, & ce Monſieur Purgon, s'égayent bien ſur votre corps; ils ont en vous une bonne vache à lait. & je voudrois bien leur demander quel mal vous avez, pour vous faire tant de remédes.

ARGAN.

Taiſez-vous, ignorante; ce n'eſt pas à vous à contrôler les ordonnances de la Médecine. Qu'on me faſſe venir ma fille Angélique, j'ai à lui dire quelque choſe.

TOINETTE.

La voici qui vient d'elle-même; elle a deviné votre penſée.

****

SCENE III.

ARGAN, ANGELIQUE, TOINETTE.

ARGAN.

Approchez, Angélique, vous venez à propos; je voulois vous parler.

ANGELIQUE.

Me voilà prête à vous ouïr.

ARGAN.

Attendez. [*à Toinette.*] Donnez-moi mon bâton. Je vais revenir tout-à-l'heure.

TOINETTE.

Allez vîte, Monſieur, allez; Monſieur Fleuran nous donne des affaires.

SCENE IV.

ANGELIQUE, TOINETTE.

ANGELIQUE.

Toinette.

TOINETTE.

Quoi?

ANGELIQUE.

Regarde-moi un peu.

TOINETTE.

Hé bien, je vous regarde.

ANGELIQUE.

Toinette.

TOINETTE.

Hé bien, quoi? Toinette.

ANGELIQUE.

Ne devines-tu point de quoi je veux parler?

TOINETTE.

Je m'en doute aſſez, de notre jeune amant? Car c'eſt ſur lui depuis ſix jours que roulent tous nos entretiens; & vous n'êtes point bien ſi vous n'en parlez à toute heure.

ANGELIQUE.

Puiſque tu connois cela, que n'es-tu donc la premiére à m'en entretenir? Et que ne m'épargnes-tu la péine de te jetter ſur ce diſcours?

TOINETTE.

Vous ne m'en donnez pas le tems; & vous avez des ſoins là-deſſus, qu'il eſt difficile de prévenir

ANGELIQUE

Je t'avouë que je ne ſçaurois me laſſer de te parler de lui; & que mon cœur profite avec chaleur de tous les momens de s'ouvrir à toi. Mais dis-moi, condamnes-tu, Toinette, les ſentimens que j'ai pour lui?

TOINETTE.

Je n'ai garde.

ANGELIQUE.

Ai-je tort de m'abandonner à ces douces impreſſions ?

TOINETTE.

Je ne dis pas cela.

ANGELIQUE.

Et voudrois-tu que je fuſſe inſenſible aux tendres proteſtations de cette paſſion ardente qu'il témoigne pour moi ?

TOINETTE.

A Dieu ne plaiſe

ANGELIQUE.

Dis-moi un peu, ne trouves-tu pas, comme moi, quelque choſe du Ciel, quelque effet du deſtin, dans l'avanture inopinée de notre connoiſſance ?

TOINETTE.

Oui.

ANGELIQUE.

Ne trouvez-tu pas que cette action d'embraſſer ma défenſe ſans me connoître, eſt tout-à-fait d'un honnête-homme ?

TOINETTE.

Oui.

ANGELIQUE.

Que l'on ne peut pas en uſer plus généreuſement ?

TOINETTE.

D'accord.

ANGELIQUE.

Et qu'il fit tout cela de la meilleure grace du monde ?

TOINETTE.

Oh ! Oui.

ANGELIQUE.

Ne trouves-tu pas, Toinette, qu'il eſt bien fait de ſa perſonne ?

TOINETTE.

Aſſurément.

ANGELIQUE.

Qu'il a le meilleur air du monde ?

TOINETTE.

Sans doute.

ANGELIQUE

Que ſes diſcours, comme ſes actions, ont quelque choſe de noble?

TOINETTE.

Cela eſt ſûr.

ANGELIQUE.

Qu'on ne peut rien entendre de plus paſſionné que ce qu'il me dit?

TOINETTE.

Il eſt vray.

ANGELIQUE.

Et qu'il n'eſt rien de plus fâcheux, que la contrainte où l'on me tient, qui bouche tout commerce aux doux empreſſemens de cette mutuelle ardeur que le Ciel nous inſpire?

TOINETTE.

Vous avez raiſon.

ANGELIQUE.

Mais, ma pauvre Toinette, crois-tu qu'il m'aime autant qu'il me le dit?

TOINETTE.

Hé, hé, ces choſes-là par fois ſont un peu ſujettes à caution. Les grimaces d'amour reſſemblent fort à la vérité; & j'ai vû de grands comédiens là-deſſus.

ANGELIQUE.

Ah! Toinette, que dis-tu là? Hélas! De la façon qu'il parle, ſeroit-il bien poſſible qu'il ne me dît pas vray?

TOINETTE.

En tout cas, vous en ſerez bien-tôt éclaircie; & la réſolution où il vous écrivit hier qu'il étoit de vous faire demander en mariage, eſt une prompte voye à vous faire connoître s'il vous dit vray, ou non. C'en ſera-là la bonne preuve.

ANGELIQUE.

Ah! Toinette, ſi celui-là me trompe, je ne croirai de ma vie aucun homme.

TOINETTE.

Voilà votre pere qui revient.

SCENE V.

ARGAN, ANGELIQUE, TOINETTE.

ARGAN *s'aſſeyant.*

Or ça, ma fille, je vais vous dire une nouvelle, où peut être ne vous attendez-vous pas. On vous demande en mariage. Qu'eſt-ce que cela? Vous riez! Cela eſt plaiſant, oui, ce mot de mariage. Il n'eſt rien de plus drôle pour les jeunes filles. Ah! Nature, nature! A ce que je puis voir, ma fille, je n'ai que faire de vous demander ſi vous voulez bien vous marier.

ANGELIQUE.

Je dois faire, mon pere, tout ce qu'il vous plaîra de m'ordonner.

ARGAN

Je ſuis bien aiſe d'avoir une fille ſi obéiſſante, la choſe eſt donc concluë, & je vous ai promiſe.

ANGELIQUE.

C'eſt à moi, mon pere, de ſuivre aveuglément toutes vos volontés.

ARGAN

Ma femme, votre belle mere, avoit envie que je vous fiſſe religieuſe, & votre petite ſœur Louiſon auſſi; &, de tout tems elle a été aheurtée à cela.

TOINETTE *à part.*

La bonne bête a ſes raiſons.

ARGAN.

Elle ne vouloit point conſentir à ce mariage; mais je l'ai emporté, & ma parole eſt donnée.

ANGELIQUE.

Ah! Mon pere, que je vous ſuis obligée de toutes vos bontés.

TOINETTE *à Argan.*

En vérité, je vous ſçais bon gré de cela; & voilà l'action la plus ſage que vous ayez faite de votre vie.

ARGAN.

Je n'ai point encore vû la perſonne; mais on m'a dit que j'en ſerois content, & toi auſſi.

ANGELIQUE.

Assûrément, mon pere.

ARGAN.

Comment! L'as-tû vû ?

ANGELIQUE.

Puisque vôtre consentement m'autorise à vous pouvoir ouvrir mon cœur, je ne feindrai point de vous dire que le hazard nous a fait connoître il y a six jours; & que la demande qu'on vous a faite, est un effet de l'inclination que, dès cette premiére vûe, nous avons prise l'un pour l'autre.

ARGAN.

Ils ne m'ont pas dit cela; mais j'en suis bien aise, & c'est tant mieux que les choses soient de la sorte. Ils disent que c'est un grand jeune garçon bien fait.

ANGELIQUE.

Oui, mon pere.

ARGAN.

De belle taille.

ANGELIQUE.

Sans doute.

ARGAN.

Agréable de sa personne.

ANGELIQUE.

Assûrément.

ARGAN.

De bonne physionomie.

ANGELIQUE.

Très-bonne.

ARGAN.

Sage & bien né.

ANGELIQUE.

Tout-à-fait.

ARGAN.

Fort honnête.

ANGELIQUE.

Le plus honnête du monde.

ARGAN.

Qui parle bien latin, & grec.

ANGELIQUE.

C'est ce que je ne sçais pas.

ARGAN.

Et qui ſera reçû Médecin dans trois jours.

ANGELIQUE.

Lui, mon pere?

ARGAN.

Oui. Eſt-ce qu'il ne te l'a pas dit?

ANGELIQUE.

Non vrayment. Qui vous l'a dit à vous?

ARGAN.

Monſieur Purgon

ANGELIQUE.

Eſt-ce que Monſieur Purgon le connoît?

ARGAN.

La belle demande! Il faut bien qu'il le connoiſſe, puiſque c'eſt ſon neveu.

ANGELIQUE.

Cléante, neveu de Monſieur Purgon!

ARGAN.

Quel Cléante? Nous parlons de celui pour qui l'on t'a demandée en mariage.

ANGELIQUE.

Hé, oui.

ARGAN.

Hé bien, c'eſt le neveu de Monſieur Purgon, qui eſt le fils de ſon beau-frere le Médecin, Monſieur Diafoirus; & ce fils s'appelle Thomas Diafoirus, & non pas Cléante, & nous avons conclu ce mariage-là ce matin, Monſieur Purgon, Monſieur Fleurant & moi; & demain ce gendre prétendu me doit être amené par ſon pere. Qu'eſt-ce? Vous voilà toute ébaubie?

ANGELIQUE.

C'eſt, mon pere, que je connois que vous avez parlé d'une perſonne, & que j'ai entendu une autre.

TOINETTE.

Quoi! Monſieur, vous auriez fait ce deſſein burleſque; &, avec tout le bien que vous avez, vous voudriez marier votre fille avec un Médecin?

ARGAN.

Oui. De quoi te mêles-tu, coquine, impudente que tu es?

TOINETTE.

Mon Dieu! Tout doux. Vous allez d'abord aux invectives. Eſt-ce que nous ne pouvons pas raiſonner enſemble, ſans nous emporter? Là, parlons de ſang froid. Quelle eſt votre raiſon, s'il vous plaît, pour un tel mariage?

ARGAN.

Ma raiſon eſt que, me voyant infirme & malade comme je ſuis, je veux me faire un gendre, & des alliés Médecins, afin de m'appuyer de bon ſecours contre ma maladie, d'avoir dans ma famille les ſources des remédes qui me ſont néceſſaires; & d'être à même des conſultations, & des ordonnances.

TOINETTE.

Hé bien voilà dire une raiſon; & il y a plaiſir à ſe répondre doucement les uns aux autres. Mais, Monſieur, mettez la main à la conſcience. Eſt-ce que vous êtes malade?

ARGAN.

Comment, coquine, ſi je ſuis malade? Si je ſuis malade, impudente?

TOINETTE.

Hé bien, oui, Monſieur, vous êtes malade? n'ayons point de querelle là-deſſus. Oui, vous êtes fort malade, j'en demeure d'accord, & plus malade que vous ne penſez; voilà qui eſt fait. Mais votre fille doit épouſer un mari pour elle; &, n'étant point malade, il n'eſt pas néceſſaire de lui donner un Médecin.

ARGAN.

C'eſt pour moi que je lui donne ce médecin; & une fille de bon naturel doit être ravie d'épouſer ce qui eſt utile à la ſanté de ſon pere.

TOINETTE.

Ma foi, Monſieur, voulez-vous qu'en amie je vous donne un conſeil?

ARGAN.

Quel eſt-il ce conſeil?

TOINETTE.

De ne point ſonger à ce mariage-là.

ARGAN.

Et la raiſon?

AR-

ARGAN.

Elle n'y conſentira point?

TOINETTE.

Non.

ARGAN.

Ma fille?

TOINETTE.

Votre fille. Elle vous dira qu'elle n'a que faire de Monſieur Diafoirus, ni de ſon fils Thomas Diafoirus, ni de tous les Diafoirus du monde.

ARGAN.

J'en ai affaire, moi. Outre que le parti eſt plus avantageux qu'on ne penſe, Monſieur Diafoirus n'a que ce fils-là pour tout héritier; & de plus, Monſieur Purgon qui n'a ni femme, ni enfans, lui donne tout ſon bien en faveur de ce mariage; & Monſieur Purgon eſt un homme qui a huit mille bonnes livres de rente.

TOINETTE.

Il faut qu'il ait tué bien des gens, pour s'être fait ſi riche.

ARGAN.

Huit mille livres de rente ſont quelque choſe; ſans compter le bien du pere.

TOINETTE.

Monſieur, tout cela eſt bel & bon; mais j'en reviens toujours-là. Je vous conſeille, entre nous, de lui choiſir un autre mari, & elle n'eſt point faite pour être Madame Diafoirus.

ARGAN.

Et je veux, moi, que cela ſoit.

TOINETTE.

Hé, ſi! Ne dites pas cela.

ARGAN.

Comment? Que je ne diſe pas cela!

TOINETTE.

H! Non.

ARGAN.

Et pourquoi ne le dirai-je pas?

TOINETTE.

On dira que vous ne ſongez pas à ce que vous dites.

ARGAN.

On dira ce qu'on voudra; mais je vous dis que je veux qu'elle exécute la parole que j'ai donnée.

TOINETTE.

Non, je suis sûre qu'elle ne la fera pas.

ARGAN.

Je l'y forcerai bien.

TOINETTE.

Elle ne le fera pas, vous dis-je.

ARGAN.

Elle le fera, ou je la mettrai dans un couvent.

TOINETTE.

Vous?

ARGAN.

Moi.

TOINETTE.

Bon!

ARGAN.

Comment bon?

TOINETTE.

Vous ne la mettrez point dans un couvent.

ARGAN.

Je ne la mettrai point dans un couvent?

TOINETTE.

Non.

ARGAN.

Non?

TOINETTE.

Non.

ARGAN.

Ouais! Voici qui est plaisant. Je ne mettrai pas ma fille dans un couvent, si je veux?

TOINETTE.

Non, vous dis-je.

ARGAN.

Qui m'en empêchera?

TOINETTE.

Vous-même.

ARGAN.

Moi?

TOINETTE.

Oui. Vous n'aurez pas ce cœur-là.

ARGAN.

Je l'aurai.

TOINETTE.

Vous vous moquez.

ARGAN.

Je ne me moque point.

TOINETTE.

La tendreſſe paternelle vous prendra.

ARGAN.

Elle ne me prendra point.

TOINETTE.

Une petit larme ou deux, des bras jettés au cou; un mon petit papa mignon, prononcé tendrement, ſera aſſez pour vous toucher.

ARGAN.

Tout cela ne fera rien.

TOINETTE.

Oui, oui.

ARGAN.

Je vous dis que je n'en démordrai point.

TOINETTE.

Bagatelles.

ARGAN.

Il ne faut point dire, bagatelles.

TOINETTE.

Mon Dieu! Je vous connois; vous êtes bon naturellement.

ARGAN *avec emportement.*

Je ne ſuis point bon; & je ſuis méchant quand je veux.

TOINETTE.

Doucement, Monſieur. Vous ne ſongez pas que vous êtes malade.

ARGAN.

Je lui commande abſolument de ſe préparer à prendre le mari que je dis.

TOINETTE.

Et moi, je lui défends abſolument d'en faire rien.

ARGAN.

Où eſt-ce donc que nous ſommes; & quelle audace eſt-ce-là, une coquine de ſervante, de parler de la ſorte devant ſon maître?

TOINETTE.

Quand un maître ne ſonge pas à ce qu'il fait, une ſervante bien ſenſée eſt en droit de le redreſſer.

ARGAN *courant après Toinette.*

Ah! Inſolente, il faut que je t'aſſomme.

TOINETTE *évitant Argan, & mettant la chaiſe entre elle & lui.*

Il eſt de mon devoir de m'oppoſer aux choſes qui vous peuvent deshonorer.

ARGAN *courant après Toinette, autour de la chaiſe, avec ſon bâton.*

Vien, vien, que je t'apprenne à parler.

TOINETTE *ſe ſauvant du côté où n'eſt pas Argan.*

Je m'intéreſſe, comme je dois, à ne vous point laiſſer faire de folie.

ARGAN *de même.*

Chienne.

TOINETTE *de même.*

Non, je ne conſentirai jamais à ce mariage.

ARGAN *de même.*

Pendarde.

TOINETTE *de même.*

Je ne veux point qu'elle épouſe votre Thomas Diafoirus.

ARGAN *de même.*

Carogne.

TOINETTE *de même.*

Et elle m'obéïra plûtôt qu'à vous.

ARGAN *s'arrêtant.*

Angélique, tu ne veux pas m'arrêter cette coquine-là.

ANGELIQUE.

Hé, mon pere, ne vous faites point malade.

ARGAN *à Angélique.*

Si tu ne me l'arrêtes, je te donnerai ma malédiction.

TOINETTE *en s'en allant.*

Et moi, je la deshériterai, ſi elle vous obéit.

ARGAN *ſe jettant dans ſa chaiſe.*

Ah! Ah! Je n'en puis plus. Voilà pour me faire mourir.

SCENE VI.

BELINE, ARGAN.

ARGAN.

Ah! Ma femme, approchez.

BELINE.

Qu'avez-vous, mon pauvre mari?

ARGAN.

Venez-vous en ici à mon ſecours.

BELINE.

Qu'eſt-ce que c'eſt donc qu'il y a, mon petit fils?

ARGAN.

Mamie.

BELINE.

Mon ami.

ARGAN.

On vient de me mettre en colère.

BELINE.

Hélas! Mon pauvre petit mari! Comment donc, mon ami?

ARGAN.

Votre coquine de Toinette eſt devenue plus inſolente que jamais.

BELINE.

Ne vous paſſionnez donc point.

ARGAN.

Elle m'a fait enrager, mamie.

BELINE.

Doucement, mon fils.

ARGAN.

Elle a contrequarré, une heure durant, les choſes que je veux faire;

BELINE.

Là, là, tout doux.

ARGAN.

Et a eu l'effronterie de me dire que je ne ſuis point malade.

BELINE.

C'eſt une impertinente.

ARGAN.

Vous ſçavez, mon cœur, ce qui en eſt.

BELINE.

Oui, mon cœur, elle a tort.

ARGAN.

Mamour, cette coquine-là me fera mourir.

BELINE.

Hé là, hé là.

ARGAN.

Elle eſt cauſe de toute la bile que je fais.

BELINE.

Ne vous fâchez point tant.

ARGAN.

Et il y a je ne ſçais combien que je vous dis de me la chaſſer.

BELINE.

Mon Dieu! Mon fils, il n'y a point de ſerviteurs & de ſervantes qui n'ayent leurs défauts. On eſt contraint parfois de ſouffrir leurs mauvaiſes qualités, à cauſe des bonnes. Celle-ci eſt adroite, ſoigneuſe, diligente, & ſur tout fidéle; & vous ſçavez qu'il faut maintenant de grandes précautions pour les gens que l'on prend. Holà, Toinette.

SCENE VII.

ARGAN, BELINE, TOINETTE.

TOINETTE.

Madame.

BELINE.

Pourquoi donc eſt-ce que vous mettez mon mari en colère?

TOINETTE *d'un ton doucereux.*

Moi, Madame? Hélas! Je ne ſçais pas ce que vous me voulez dire; & je ne ſonge qu'à complaire à Monſieur en toutes choſes.

ARGAN.

Ah! La traîtreſſe!

TOINETTE.

Il nous a dit qu'il vouloit donner ſa fille en ma-

riage au fils de Monſieur Diafoirus, je lui ai répondu que je trouvois le parti avantageux pour elle; mais que je croyois qu'il ſeroit mieux de la mettre dans un couvent.

BELINE.

Il n'y a pas ſi grand mal à cela; & je trouve qu'elle a raiſon.

ARGAN.

Ah! Mamour, vous la croyez. C'eſt un ſcélérate; elle m'a dit cent inſolences.

BELINE.

Hé bien, je vous crois, mon ami. Là remettez-vous. Ecoutez, Toinette, ſi vous fâchez jamais mon mari, je vous mettrai dehors. Ça, donnez-moi ſon mainteau fourré, & des oreillers, que je l'accommode dans ſa chaiſe. Vous voilà je ne ſçais comment. Enfoncez bien votre bonnet juſques ſur vos oreilles; il n'y a rien qui enrhume tant que de prendre l'air par les oreilles.

ARGAN.

Ah! Mamie, &, je vous ſuis obligé de tous les ſoins que vous prenez de moi.

BELINE *accommodant les oreillers qu'elle met autour d'Argan.*

Levez-vous que je mette ceci ſous vous. Mettons celui-ci pour vous appuyer, & celui-là de l'autre côté. Mettons celui-ci derriére votre dos, & cet autre-là pour ſoutenir votre tête.

TOINETTE *lui mettant rudement un oreiller ſur la tête.*

Et celui-ci pour vous garder du ſerein.

ARGAN *ſe levant en colère, & jettant tous les oreillers à Toinette qui s'enfuit.*

Ah! Coquine, tu veux m'étouffer.

SCENE VIII.

ARGAN, BELINE.

BELINE.

Hé là, hé là. Qu'eſt-ce que c'eſt donc?

ARGAN *ſe jettant dans ſa chaiſe.*

Ah, ah, ah! Je n'en puis plus.

BELINE.

Pourquoi vous emporter ainſi? Elle a crû faire bien.

ARGAN.

Vous ne connoiſſez pas, mamour, la malice de la pendarde. Ah! Elle m'a mis tout hors de moi; & il faudra plus de huit médecines, & de douze lavemens pour réparer tout ceci.

BELINE.

Là, là mon petit ami, appaiſez-vous un peu.

ARGAN.

Mamie, vous êtes toute ma conſolation.

BELINE.

Pauvre petit fils!

ARGAN.

Pour tâcher de reconnoître l'amour que vous me portez, je veux, mon cœur; comme je vous ai dit, faire mon teſtament.

BELINE.

Ah! Mon ami, ne parlons point de cela, je vous prie, je ne ſçaurois ſouffrir cette penſée; & le ſeul mot de teſtament me fait treſſaillir de douleur.

ARGAN.

Je vous avois dit de parler pour cela à votre Notaire.

BELINE.

Le voilà là-dedans, que j'ai amené avec moi.

ARGAN.

Faites-le donc entrer, mamour.

BELINE.

Hélas! Mon ami, quand on aime bien un mari, on n'eſt guères en état de ſonger à tout cela.

****

SCENE IX.

M. DE BONNEFOI, BELINE, ARGAN.

ARGAN.

Approchez, Monſieur de Bonnefoi, approchez Prenez un ſiége, s'il vous plaît. Ma femme m'a-

dit

dit que vous êtiez fort honnête homme, & tout-à-fait de ſes amis; & je l'ai chargée de vous parler pour un teſtament.

BELINE.

Hélas! Je ne ſuis point capable de parler de ces choſes-là.

M. DE BONNEFOI.

Elle m'a, Monſieur, expliqué vos intentions, & le deſſein où vous êtes pour elle; & j'ai à vous dire, là-deſſus, que vous ne ſçauriez rien donner à votre femme par votre teſtament.

ARGAN.

Mais pourquoi?

M. DE BONNEFOI.

La coutume y réſiſte. Si vous êtiez en pays de droit écrit; cela ſe pourroit faire, mais, à Paris, & dans les pays coutumiers, au moins dans la plûpart, c'eſt ce qui ne ſe peut; & la diſpoſition ſeroit nulle. Tout l'avantage qu'homme & femme conjoints par mariage ſe peuvent faire l'un à l'autre, c'eſt un don mutuel entre vifs; encore faut-il qu'il n'y ait enfans, ſoit des deux conjoints, ou de l'un d'eux, lors du décès du premier mourant.

ARGAN.

Voilà une coutume bien impertinente, qu'un mari ne puiſſe rien laiſſer à une femme, dont il eſt aimé tendrement, & qui prend de lui tant de ſoin. J'aurois envie de conſulter mon Avocat, pour voir comment je pourrois faire.

M. DE BONNEFOI.

Ce n'eſt point à des Avocats qu'il faut aller, car ils ſont d'ordinaire ſévéres là deſſus: & s'imaginent que c'eſt un grand crime que le diſpoſer en fraude de la loi. Ce ſont gens de difficultés, & qui ſont ignorans des détours de la conſcience. Il y a d'autres perſonnes à conſulter qui ſont bien plus accommodantes, qui ont des expédiens pour paſſer doucement par-deſſus la loi, & rendre juſte ce qui n'eſt pas permis; qui ſçavent applanir les difficultés d'une affaire, & trouver des moyens d'éluder la coutume

par quelque avantage indirect. Sans cela, où en ſerions-nous tous les jours? Il faut de la facilité dans les choſes, autrement nous ne ferions rien; & je ne donnerois pas un ſol de notre métier.

ARGAN.

Ma femme m'avoit bien dit, Monſieur, que vous étiez fort honnête homme. Comment puis-je faire, s'il vous plaît, pour lui donner mon bien, & en fruſtrer mes enfans?

M. DE BONNEFOI.

Comment vous pouvez faire? Vous pouvez choiſir doucement un ami intime de votre femme, auquel vous donnerez, en bonne forme, par votre teſtament tout ce que vous pouvez; & cet ami enſuite lui rendra tout. Vous pouvez encore contracter un grand nombre d'obligations, non ſuſpectes, au profit de divers créanciers, qui prêteront leur nom à votre femme, & entre les mains de laquelle ils mettront leur déclaration, que ce qu'ils en ont fait n'a été que pour lui faire plaiſir. Vous pouvez auſſi, pendant que vous êtes en vie, mettre entre ſes mains de l'argent comptant, ou des billets que vous pouvez avoir payables au porteur.

BELINE.

Mon Dieu! Il ne faut point vous tourmenter de tout cela. S'il vient faute de vous, mon fils, je ne veux plus reſter au monde.

ARGAN.

Mamie.

BELINE.

Oui, mon ami, ſi je ſuis aſſez malheureuſe, pour vous perdre....

ARGAN.

Ma chére femme.

BELINE.

La vie ne me ſera plus de rien;

ARGAN.

Mamour.

BELINE.

Et je ſuivrai vos pas, pour vous faire connoître la tendreſſe que j'ai pour vous.

ARGAN.

Mamie, vous me fendez le cœur. Conſolez-vous, je vous en prie.

M. DE BONNEFOI *à Béline.*

Ces larmes ſont hors de ſaiſon, & les choſes n'en ſont point encore là.

BELINE.

Ah! Monſieur, vous ne ſçavez pas ce que c'eſt qu'un mari qu'on aime tendrement.

ARGAN.

Tout le regret que j'aurai, ſi je meurs, mamie, c'eſt de n'avoir point un enfant de vous. Monſieur Purgon m'avoit dit qu'il m'en feroit faire un.

M. DE BONNEFOI.

Cela pourra venir encore.

ARGAN.

Il faut faire mon teſtament, mamour, de la façon que Monſieur dit; mais, par précaution, je veux vous mettre entre les mains vingt mille francs en or, que j'ai dans le lambris de mon alcove, & deux billets payables au porteur, qui me ſont dûs, l'un par Monſieur Damon, & l'autre par Monſieur Gérante.

BELINE.

Non, non, je ne veux point de tout cela. Ah!... Combien dites-vous qu'il y a dans votre alcove?

ARGAN.

Vint mille francs, mamour.

BELINE.

Ne me parlez point de bien, je vous prie. Ah!... De combien ſont les deux billets?

ARGAN.

Ils ſont, mamie, l'un de quarante mille livres, & l'autre de ſix.

BELINE.

Tous les biens du monde, mon ami, ne me ſont rien au prix de vous.

M. DE BONNEFOI *à Argan.*

Voulez vous que nous procédions au teſtament?

ARGAN.

Oui, Monſieur; mais nous ſerions mieux dans mon petit cabinet. Mamour, conduiſez-moi, je vous prie.

BELINE.

Allons, mon pauvre petit fils.

SCENE X.

ANGELIQUE, TOINETTE.

TOINETTE.

Les voilà avec un Notaire, & j'ai ouï parler de teſtament. Votre belle-mere ne s'endort point; & c'eſt, ſans doute, quelque conſpiration contre vos intérêts, où elle pouſſe votre pere.

ANGELIQUE.

Qu'il diſpoſe de ſon bien à ſa fantaiſie, pourvû qu'il ne diſpoſe point de mon cœur. Tu vois, Toinette, les deſſeins violens que l'on fait ſur lui. Ne m'abandonne point, je te prie, dans l'extrémité où je ſuis.

TOINETTE.

Moi, vous abandonner? J'aimerois mieux mourir. Votre belle-mere a beau me faire ſa confidente, & me vouloir jetter dans ſes intérêts, je n'ai jamais pû avoir d'inclination pour elle, & j'ai toujours été de votre parti. Laiſſez-moi faire, j'employerai toute choſe pour vous ſervir; mais, pour vous ſervir avec plus d'effet, je veux changer de batterie, couvrir le zéle que j'ai pour vous, & feindre d'entrer dans les ſentimens de votre pere, & de votre belle mere.

ANGELIQUE.

Tâche, je t'en conjure, de faire donner avis à Cléante du mariage qu'on a conclu.

TOINETTE.

Je n'ai perſonne à employer à cet office, que le vieux uſurier Polichinelle mon amant & il m'en coûtera pour cela quelques paroles de douceur, que je veux bien dépenſer pour vous. Pour aujourd'hui il eſt trop tard; mais, demain, de grand matin, je l'envoyerai querir, & il ſera ravi de...

SCENE XI.

BELINE dans ſa maiſon, ANGELIQUE, TOINETTE.

BELINE.

Toinette.

TOINETTE *à Angélique.*

Voilà qu'on m'appelle. Bon ſoir. Repoſez-vous ſur moi.

Fin du premier Acte.

PREMIER INTERMEDE.

Le théâtre représente une place publique.

SCENE PREMIERE.

POLICHINELLE.

O Amour, Amour, Amour, Amour ! Pauvre Polichinelle, quelle diable de fantaiſie t'es-tu allé mettre dans la cervelle ? A quoi t'amuſes-tu, miſérable inſenſé que tu es ? Tu quittes le ſoin de ton négoce, & tu laiſſes aller tes affaires à l'abandon ; tu ne manges plus, tu ne bois preſque plus, tu perds le repos de la nuit ; & tout cela, pour qui ? Pour une dragonne, franche dragonne ; une diableſſe qui te rembarre, & ſe moque de tout ce que tu peux lui dire. Mais il n'y a point à raiſonner là-deſſus. Tu le veux Amour ; il faut être fou comme beaucoup d'autres Cela n'eſt pas le mieux du monde à un homme de mon âge mais qu'y faire ? On n'eſt pas ſage quand on veut, & les vieilles cervelles ſe démontent comme les jeunes. Je viens voir ſi je ne pourrai point adoucir ma tigreſſe par une ſérénade. Il n'y a rien, par fois, qui ſoit ſi touchant qu'un amant qui vient chanter ſes doléances aux gonds & aux verroux de la porte de ſa maîtreſſe. [*après avoir pris ſon luth.*] Voici de quoi accompagner ma voix. O nuit, ô chère nuit, porte mes plaintes amoureuſes juſques dans le lit de mon inflexible.

Notte e dì v'am'e v'adoro
Cerc' un sì per mio riſtoro,
Ma ſe voi dite di nò,
Bell' ingrata, io morirò.
Frà la ſperanza
S'afflige il cuore,
In lontananza
Conſum' a l'hore ;
Si dolce inganno
Che mi figura
Breve l'affanno,
Ahi troppo dura !

Cosi per tropp' amar languisco e muoro.
Nott' e dì v'am' e v'adoro.
Cerc' un sì per mio ristoro,
Ma se voi dite di nò,
Bell' ingrata, io morirò.
Se non dormite,
Almen pensate
Alle ferite
Ch' al cuor mi fate,
D'aimen fingete
Per mio conforto,
Se m'uccidete,
D'haver il torto;
Vostra pietà mi scemera' il martiro.
Nott' e dì v'am' e v'adoro,
Cerc' un sì per mio ristoro,
Ma se voi dite di nò,
Bell' ingrata, io morirò.

SCENE II.

POLICHINELLE, UNE VIEILLE à la fenêtre.

LA VIEILLE *chante.*

Zerbinetti, ch' ogn' hor con finti sguardi,
Mentiti désiri,
Fallaci sospiri,
Accenti buggiardi,
Di fede vi preggiate,
Ah! Che non m'ingannate.
Che gia sò per prova,
Ch' in voi non si trova
Constanza ne fede;
Oh! Quanto è pazza colei che vi crede.
Quei sguardi languidi
Non m'innamorano,
Quei sospir' fervidi
Più non m'infiammano
Vel' giuro à fe.

Zerbino misero,
Del vostro piangere,
Il mio cuor libero
Vuol sempre ridere;
Crede' à me.
Che già sò per prova,
Ch' in voi non si trova
Constanza ne fede;
Oh! Quanto è pazza colei che vi crede.

****

SCENE III.

POLICHINELLE, VIOLONS derrière la théâtre.

LES VIOLONS *commencent un air.*

POLICHINELLE.

Quelle impertinente harmonie vient interrompre ici ma voix?

DES VIOLONS *continuant à jouer.*

POLICHINELLE.

Paix-là, taisez-vous, violons. Laissez-moi me plaindre à mon aise des cruautés de mon inexorable.

LES VIOLONS *de même.*

POLICHINELLE.

Taisez-vous, vous dis je. C'est moi qui veux chanter.

LES VIOLONS.

POLICHINELLE.

Paix donc.

LES VIOLONS.

POLICHINELLE.

Ouais!

LES VIOLONS.

POLICHINELLE.

Ah!

LES VIOLONS.

POLICHINELLE.

Est-ce pour rire?

LES VIOLONS.

POLICHINELLE.

Ah! Que de bruit!

LES VIOLONS.

POLICHINELLE.

Le diable vous emporte.

LES VIOLONS.

POLICHINELLE.

J'enrage.

LES VIOLONS.

POLICHINELLE.

Vous ne vous tairez pas? Ah! Dieu ſoit loué.

LES VIOLONS.

POLICHINELLE.

Encore?

LES VIOLONS.

POLICHINELLE.

Peſte des violons!

LES VIOLONS.

POLICHINELLE.

La ſotte muſique que voilà!

LES VIOLONS.

POLICHINELLE *chantant pour ſe moquer des violons.*

La, la, la, la, la, la.

LES VIOLONS.

POLICHINELLE *de même.*

La, la, la, la, la, la.

LES VIOLONS.

POLICHINELLE *de même.*

La, la, la, la, la, la.

LES VIOLONS.

POLICHINELLE *de même.*

La, la, la, la, la, la.

LES VIOLONS.

POLICHINELLE *de même.*

La, la, la, la, la, la.

LES VIOLONS.

POLICHINELLE.

Par ma foi, cela me divertit. Pourſuivez, meſſieurs

les violons; vous me ferez plaiſir. [*n'entendant plus rien.*] Allons donc, continuez. Je vous en prie.

SCENE IV.

POLICHINELLE *ſeul.*

Voila le moyen de les faire taire. La muſique eſt accoutumée à ne point faire ce qu'on veut. Or ſus, à nous. Avant que de chanter, il faut que je prélude un peu, & joue quelque piéce, afin de mieux prendre mon ton. [*Il prend ſon luth, dont il fait ſemblant de jouer, en imitant avec les lévres & la langue le ſon de cet inſtrument.*] Plan, plan, plan, Plin, plin, plin. Voilà un tems fâcheux pour mettre un luth d'accord. Plin, plin, plin. Plin, tan, plan. Plin, plin. Les cordes ne tiennent point par ce tems-là. Plin, plan. J'entends du bruit. Mettons mon luth contre la porte.

SCENE V.

POLICHINELLE, ARCHERS chantans & danſans.

UN ARCHER *chantant.*

Qui va-là? Qui va-là?

POLICHINELLE *bas.*

Qui diable eſt-ce là? Eſt-ce la mode de parler en muſique?

L'ARCHER.

Qui va là, qui va là, qui va là?

POLICHINELLE *épouvanté.*

Moi, moi, moi.

L'ARCHER.

Qui va là, qui va là? vous dis-je.

POLICHINELLE.

Moi, moi, vous dis-je.

L'ARCHER.

Et qui toi, & qui toi?

POLICHINELLE.

Moi, moi, moi, moi, moi, moi.

L'ARCHER.

Dis ton nom, dis ton nom, ſans davantage attendre.

POLICHINELLE *feignant d'être bien hardi*

Mon nom eſt, va te faire pendre.

L'ARCHER,

Ici, camarades, ici.

Saiſiſſons l'inſolent qui nous répond ainſi.

PREMIERE ENTRE'E DE BALLET.

Les archers danſans cherchent Polichinelle dans l'obſcurité, pour le ſaiſir.

POLICHINELLE.

Qui va là!

[*entendant encore du bruit autour de lui*]

Qui ſont les coquins que j'entends? ....

Hé?.... Holà, mes laquais, mes gens....

Par la mort!.... Par la ſang!.... J'en jetterai par terre...

Champagne, Poitevin, Picard, Baſque, Breton.....

Donnez-moi mon mouſqueton....

[*Pendant les intervalles qui ſont marqués avec des points, les archers danſent au ſon de la ſymphonie, en cherchant Polichinelle.*]

POLICHINELLE *faiſant ſemblant de tirer un coup de piſtolet.*

Pouë.

[*Les archers tombent tous, & s'enfuyent.*]

****

SCENE VI.

POLICHINELLE *ſeul.*

Ah, ah, ah ah! Comme je leur ai donné l'épouvante! Voilà de ſottes gens d'avoir peur de moi qui

ai peur des autres. Ma foi, il n'eſt que de jouer d'adreſſe en ce monde. Si je n'avois tranché du Grand ſeigneur, & n'avois fait le brave, ils n'auroient pas manqué de me haper. Ah, ah, ah ! [*Pendant que Polichinelle croit être ſeul, des archers reviennent ſans faire de bruit, pour entendre ce qu'il dit.*]

SCENE VII.

POLICHINELLE, DEUX ARCHERS chantant.

LES DEUX ARCHERS *ſaiſiſſant Polichinelle.*

Nous le tenons. Ah nous, camarades, à nous;
Dépêchez, de la lumiére.

SCENE VIII.

POLICHINELLE, LES DEUX ARCHERS chantans, ARCHERS chantans & danſans, venant avec des lanternes.

QUATRE ARCHERS *chantans, enſemble.*

Ah! Traître. Ah! Fripon. C'eſt donc vous,
Faquin, maraud, pendard, impudent, téméraire,
Inſolent, effronté, coquin, filou, voleur,
Vous oſez nous faire peur?

POLICHINELLE.

Meſſieurs, c'eſt que j'étois yvre.

LES QUATRE ARCHERS.

Non, non, point de raiſon;
Il faut vous apprendre à vivre.
En priſon, vîte, en priſon.

POLICHINELLE.

Meſſieurs, je ne ſuis point voleur.

LES QUATRE ARCHERS.

En priſon.

POLICHINELLE.

Je ſuis un bourgeois de la ville.

LES QUATRE ARCHERS.

En priſon.

POLICHINELLE.

Qu'ai-je fait!

LES QUATRE ARCHERS.

En priſon, vite, en priſon.

POLICHINELLE.

Meſſieurs, laiſſez-moi aller.

LES QUATRE ARCHERS.

Non.

POLICHINELLE.

Je vous prie.

LES QUATRE ARCHERS.

Non.

POLICHINELLE.

Hé!

LES QUATRE ARCHERS.

Non.

POLICHINELLE.

De grace.

LES QUATRE ARCHERS.

Non, non.

POLICHINELLE.

Meſſieurs.

LES QUATRE ARCHERS.

Non, non, non.

POLICHINELLE.

S'il vous plaît.

LES QUATRE ARCHERS.

Non, non.

POLICHINELLE.

Par charité.

LES QUATRE ARCHERS.

Non, non.

POLICHINELLE.

Au nom du Ciel.

LES QUATRE ARCHERS.

Non, non.

POLICHINELLE.

Miſéricorde.

DES QUATRE ARCHERS.

Non, non, point de raiſon;
Il faut vous apprendre à vivre.
En priſon, vîte, en priſon.

POLICHINELLE.

Hé! N'eſt-il rien, Meſſieurs, qui ſoit capable d'attendrir vos ames?

LES QUATRE ARCHERS.

Il eſt aiſé de nous toucher;
Et nous ſommes humains plus qu'on ne ſçauroit croire.
Donnez-nous doucement ſix piſtoles pour boire;
Nous allons vous lâcher.

POLICHINELLE.

Hélas! Meſſieurs, je vous aſſûre que je n'ai pas un ſou ſur moi.

LES QUATRE ARCHERS.

Au défaut de ſix piſtoles,
Choiſiſſez donc, ſans façon,
D'avoir trente croquignoles,
Ou douze coups de bâton.

POLICHINELLE.

Si c'eſt une néceſſité, & qu'il faille en paſſer par là, je choiſis les croquignoles.

LES QUATRE ARCHERS.

Allons, préparez-vous,
Et comptez bien les coups.

II. ENTRE'E DE BALLET.

Les archers danſans, donnent en cadence des croquignoles à Polichinelle.

POLICHINELLE *pendant qu'on lui donne des croquignoles.*

Une & deux, trois & quatre, cinq & ſix, ſept & huit, neuf & dix, onze & douze, quatorze & quinze.

LES QUATRE ARCHERS.

Ah! Ah! Vous en voulez paſſer?
Allons, c'eſt à recommencer.

POLICHINELLE.

Ah! Meſſieurs, ma pauvre tête n'en peut plus; & vous venez de me la rendre comme une pomme cui-

te. J'aime mieux encore les coups de bâton, que de recommencer.

LES QUATRE ARCHERS.

Soit. Puiſque le bâton eſt pour vous plus charmant,
Vous aurez contentement.

III. ENTRE'E DE BALLET.

Les archers donnent en cadence des coups de bâton à Polichinelle.

POLICHINELLE *comptant les coups de bâton.*

Un, deux, trois, quatre, cinq, ſix. Ah, ah, ah! Je n'y ſçaurois plus réſiſter. Tenez, meſſieurs, voilà ſix piſtoles que je vous donne.

LES QUATRE ARCHERS.

Ah! L'honnête homme! Ah! L'ame noble & belle! Adieu, Seigneur; adieu, Seigneur Polichinelle.

POLICHINELLE.

Meſſieurs, je vous donne le bon ſoir.

LES QUATRE ARCHERS.

Adieu, Seigneur; adieu, Seigneur Polichinelle.

POLICHINELLE.

Votre ſerviteur.

LES QUATRE ARCHERS.

Adieu, Seigneur; adieu, Seigneur Polichinelle.

POLICHINELLE.

Très-humble valet.

LES QUATRE ARCHERS.

Adieu, Seigneur, adieu, Seigneur Polichinelle.

POLICHINELLE.

Juſqu'au revoir.

IV. & derniére ENTRE'E DE BALLET.

Les archers danſent en réjoüiſſance de l'argent qu'ils ont reçu.

Fin du premier Interméde.

ACTE SECOND.

Le théatre représente la chambre d'Argan.

SCENE PREMIERE.

CLEANTE, TOINETTE.

TOINETTE *ne reconnoissant pas Cléante.*

QUE demandez-vous, Monsieur?

CLEANTE.

Ce que je demande?

TOINETTE.

Ah, ah! C'est vous! Quelle surprise! Que venez-vous faire céans?

CLEANTE.

Sçavoir ma destinée, parler à l'aimable Angelique, consulter les sentimens de son cœur; & lui demander ses résolutions sur ce mariage fatal, dont on m'a averti.

TOINETTE.

Oui; mais on ne parle pas comme cela de but en blanc à Angélique, il y faut des *mystéres*; & l'on vous a dit l'étroite garde où elle est retenuë, qu'on ne la laisse ni sortir, ni parler à personne; & que ce ne fut que la curiosité d'une vieille tante, qui nous fit accorder la liberté d'aller à cette Comédie, qui donna lieu à la naissance de votre passion; & nous nous sommes bien gardées de parler de cette avanture.

CLEANTE.

Aussi ne viens-je pas ici comme Cléante, & sous l'apparence de son amant; mais comme ami de son maître de musique, dont j'ai obtenu le pouvoir de dire qu'il m'envoye à sa place.

TOINETTE.

Voici son pere. Retirez-vous un peu; & me laissez lui dire que vous êtes-là.

SCE-

SCENE II.

ARGAN, TOINETTE.

ARGAN *se croyant seul, & sans voir Toinette.*

Monsieur Purgon m'a dit de me promener le matin dans ma chambre douze allées, & douze venuës; mais j'ai oublié à lui demander si c'est en long ou en large.

TOINETTE.

Monsieur, voilà un....

ARGAN.

Parle bas, pendarde. Tu viens m'ébranler tout le cerveau, & tu ne songes pas qu'il ne faut point parler si haut à des malades.

TOINETTE.

Je voudrois vous dire, Monsieur....

ARGAN.

Parle bas, te dis-je.

TOINETTE.

Monsieur....

[*elle fait semblant de parler?*]

ARGAN.

Hé?

TOINETTE.

Je vous dis que....

[*elle fait encore semblant de parler.*]

ARGAN.

Qu'est-ce que tu dis?

TOINETTE *haut.*

Je dis que voilà un homme qui veut parler à vous.

ARGAN.

Qu'il vienne.

[*Toinette fait signe à Cléante d'avancer.*]

****

SCENE III.

ARGAN, CLEANTE, TOINETTE.

CLEANTE.

Monsieur....

TOINETTE *à Cléante.*

Ne parlez pas ſi haut, de peur d'ébranler le cerveau de Monſieur.

CLEANTE.

Monſieur, je ſuis ravi de vous trouver debout; & de voir que vous vous portez mieux.

TOINETTE *feignant d'être en colére.*

Comment! Qu'il ſe porte mieux? Cela eſt faux. Monſieur ſe porte toujours mal.

CLEANTE.

J'ai ouï dire que Monſieur étoit mieux; & je lui trouve bon viſage.

TOINETTE.

Que voulez-vous dire avec votre bon viſage? Monſieur l'a fort mauvais; & ce ſont des impertinens qui vous ont dit qu'il étoit mieux. Il ne s'eſt jamais ſi mal porté.

ARGAN.

Elle a raiſon.

TOINETTE.

Il marche, dort, mange & boit tout comme les autres; mais cela n'empêche pas qu'il ne ſoit fort malade.

ARGAN.

Cela eſt vray.

CLEANTE.

Monſieur, j'en ſuis au déſeſpoir. Je viens de la part du maître à chanter de mademoiſelle votre fille, il s'eſt vû obligé d'aller à la campagne pour quelques jours; &, comme ſon ami intime, il m'envoye à ſa place pour lui continuer ſes leçons, de peur qu'en les interrompant, elle ne vint à oublier ce qu'elle ſçait déjà.

ARGAN.

Fort bien. [*à Toinette.*] Appellez Angélique.

TOINETTE.

Je crois, Monſieur, qu'il ſera mieux de mener Monſieur à ſa chambre.

ARGAN.

Non. Faites-la venir.

TOINETTE.

Il ne pourra lui donner leçon, comme il faut, s'ils ne ſont en particulier.

ARGAN.

Si fait, ſi fait.

TOINETTE.

Monſieur, cela ne fera que nous étourdir; & il ne faut rien pour vous émouvoir en l'état où vous êtes; & vous ébranler le cerveau.

ARGAN.

Point, point, j'aime la muſique; & je ſerai bien aiſe de.... Ah! La voici. [*à Toinette.*] Allez-vous-en voir, vous, ſi ma femme eſt habillée.

****

SCENE IV.

ARGAN, ANGELIQUE, CLEANTE.

ARGAN.

Venez, ma fille. Votre maître de muſique eſt allé aux champs, & voilà une perſonne qu'il envoye à ſa place pour vous montrer.

ANGELIQUE *reconnoiſſant Cléante.*

Ah, Ciel!

ARGAN.

Qu'eſt-ce? D'où vient cette ſurpriſe?

ANGELIQUE.

C'eſt.....

ARGAN.

Quoi? Qui vous émeut de la ſorte?

ANGELIQUE.

C'eſt, mon pere, une avanture ſurprenante qui ſe rencontre ici.

ARGAN.

Comment?

ANGELIQUE.

J'ai ſongé cette nuit que j'étois dans le plus grand embarras du monde, & qu'une perſonne faite tout comme Monſieur, s'eſt préſentée à moi, à qui j'ai demandé du ſecours, & qui m'eſt venu tirer de la

peine où j'étois; & ma ſurpriſe a été grande de voir inopinément, en arrivant ici, ce que j'ai eu dans l'idée toute la nuit.

CLEANTE.

Ce n'eſt pas être malheureux que d'occuper votre penſée, ſoit en dormant, ſoit en veillant; & mon bonheur ſeroit grand, ſans doute, ſi vous étiez dans quelque peine dont vous me jugeaſſiez digne de vous tirer; & il n'y a rien que je ne fiſſe pour.....

****

SCENE V.

ARGAN, ANGELIQUE, CLEANTE, TOINETTE.

TOINETTE *à Argan.*

Ma foi, Monſieur, je ſuis pour vous maintenant; & je me dédis de tout ce que je diſois hier. Voici Monſieur Diafoirus le pere, & Monſieur Diafoirus le fils qui viennent vous rendre viſite. Que vous ſerez bien engendré! Vous allez voir le garçon le mieux fait du monde, & le plus ſpirituel. Il n'a dit que deux mots qui m'ont ravie, & votre fille va être charmée de lui.

ARGAN *à Cléante, qui feint de vouloir s'en aller.*

Ne vous en allez point, Monſieur. C'eſt que je marie, ma fille; & voilà qu'on lui améne ſon prétendu mari, qu'elle n'a point encore vû.

CLEANTE.

C'eſt m'honorer beaucoup, Monſieur, de vouloir que je ſois témoin d'une entrevûe ſi agréable.

ARGAN.

C'eſt le fils d'un habile Médecin: & le mariage ſe fera dans quatre jours.

CLEANTE.

Fort bien.

ARGAN.

Mandez-le un peu à ſon maître de muſique, afin qu'il ſe trouve à la nôce.

CLEANTE.

Je n'y manquerai pas.

ARGAN.

Je vous y prie auſſi.

CLEANTE.

Vous me faites beaucoup d'honneur.

TOINETTE.

Allons, qu'on ſe range les voici.

SCENE VI.

MONSIEUR DIAFOIRUS, THOMAS DIAFOIRUS, ARGAN, ANGELIQUE, CLEANTE, TOINETTE, LAQUAIS.

ARGAN *mettant la main à ſon bonnet ſans l'ôter.*

Monſieur Purgon, Monſieur, m'a défendu de découvrir ma tête. Vous êtes du métier, vous ſçavez les conſéquences.

M. DIAFOIRUS.

Nous ſommes dans toutes nos viſites pour porter ſecours aux malades, & non pour leur porter de l'incommodité.

[*Argan & M. Diafoirus parlent en même tems.*]

ARGAN.

Je reçois, Monſieur,

M. DIAFOIRUS.

Nous venons ici, Monſieur.

ARGAN.

Avec beaucoup de joye,

M. DIAFOIRUS.

Mon fils Thomas, & moi,

ARGAN.

L'honneur que vous me faites;

M. DIAFOIRUS.

Vous témoigner, Monſieur,

ARGAN.

Et j'aurois ſouhaité.

M. DIAFOIRUS.

Le raviſſement où nous ſommes,

ARGAN.

De pouvoir aller chez vous,

M. DIAFOIRUS.

De la grace que vous nous faites,

ARGAN.

Pour vous en assûrer.

M. DIAFOIRUS.

De vouloir bien nous recevoir.

ARGAN.

Mais vous sçavez, Monsieur,

M. DIAFOIRUS.

Dans l'honneur, Monsieur,

ARGAN.

Ce que c'est qu'un pauvre malade,

M. DIAFOIRUS,

De votre alliance:

ARGAN.

Qui ne peut faire autre chose.

M. DIAFOIRUS.

Et vous assûrer.

ARGAN.

Que de vous dire ici.

M. DIAFOIRUS.

Que, dans les choses qui dépendront de notre métier

ARGAN.

Qu'il cherchera toutes les occasions.

M. DIAFOIRUS.

De même qu'en tout autre,

ARGAN.

De vous faire connoître, Monsieur,

M. DIAFOIRUS.

Nous serons toujours prêts, Monsieur,

ARGAN.

Qu'il est tout à votre service.

M. DIAFOIRUS.

A vous témoigner notre zéle.

[*à son fils.*] Allons, Thomas, avancez. Faites vos complimens.

THOMAS DIAFOIRUS *à M. Diafoirus.*

N'eſt-ce pas par le pere qu'il convient commencer?

M. DIAFOIRUS.

Oui.

THOMAS DIAFOIRUS *à Argan.*

Monſieur, je viens ſaluer, reconnoître, chérir, & révérer en vous un ſecond pere; mais un ſecond pere, auquel j'oſe dire que je me trouve plus redevable qu'au premier. Le premier m'a engendré; mais vous m'avez choiſi. Il m'a reçû par néceſſité; mais vous m'avez accepté par grace. Ce que je tiens de lui, eſt un ouvrage de ſon corps, mais ce que je tiens de vous, eſt un ouvrage de votre volonté; & d'autant plus que les facultés ſpirituelles ſont au-deſſus des corporelles, d'autant plus je vous dois; & d'autant plus je tiens précieuſe cette future filiation, dont je viens aujourd'hui vous rendre, par avance, les très-humbles, & très-reſpectueux hommages.

TOINETTE.

Vivent les colléges, d'où l'on ſort ſi habile homme.

THOMAS DIAFOIRUS *à M. Diafoirus.*

Cela a-t-il bien été, mon pere?

M. DIAFOIRUS.

Optimé.

ARGAN *à Angélique.*

Allons, ſaluez Monſieur.

THOMAS DIAFOIRUS *à M. Diafoirus.*

Baiſerai-je?

M. DIAFOIRUS.

Oui, oui.

THOMAS DIAFOIRUS *à Angélique.*

Madame, c'eſt avec juſtice que le Ciel vous a concédé le nom de belle-mere, puiſque l'on. . . . .

ARGAN *à Thomas Diafoirus.*

Ce n'eſt pas ma femme, c'eſt ma fille à qui vous parlez.

THOMAS DIAFOIRUS.

Où donc eſt-elle?

ARGAN.

Elle va venir.

THOMAS DIAFOIRUS.

Attendrai je, mon pere, qu'elle ſoit venue?

M. DIAFOIRUS.

Faites toujours le compliment de Mademoiſelle.

THOMAS DIAFOIRUS.

Mademoiſelle, ne plus ne moins que la ſtatuë de Memnon rendoit un ſon harmonieux, lorſqu'elle venoit à être éclairée des rayons du ſoleil, tout de même me ſens-je animé d'un doux tranſport à l'apparition du ſoleil de vos beautés; & comme les naturaliſtes remarquent que la fleur nommée héliotrope tourne ſans ceſſe vers cet aſtre du jour, auſſi mon cœur dores-en-avant tournera-t-il toujours vers les aſtres reſplendiſſans de vos yeux adorables, ainſi que vers ſon pôle unique. Souffrez donc, Mademoiſelle, que j'appende aujourd'hui à l'autel de vos charmes l'offrande de ce cœur, qui ne reſpire, & n'ambitionne autre gloire, que d'être toute ſa vie, Mademoiſelle, votre très-humble, très-obéiſſant, & très-fidéle ſerviteur, & mari.

TOINETTE.

Voilà ce que c'eſt que d'étudier; on apprend à dire de belles choſes.

ARGAN *à Cléante.*

Hé? Que dites-vous de cela?

CLEANTE.

Que Monſieur fait merveilles, &, que s'il eſt auſſi bon Médecin, qu'il eſt bon orateur, il y aura plaiſir à être de ſes malades.

TOINETTE.

Aſſûrément. Ce ſera quelque choſe d'admirable, s'il fait d'auſſi belles cures, qu'il fait de beaux diſcours.

ARGAN.

Allons, vîte, ma chaiſe, & des ſiéges à tout le monde. [*Des laquais donnent des ſiéges.*] Mettez-vous-là, ma fille. [*à M. Diafoirus.*] Vous voyez, Monſieur, que tout le monde admire Monſieur votre fils; & je vous trouve bien-heureux de vous voir un garçon comme cela.

M.

M. DIAFOIRUS.

Monſieur, ce n'eſt pas parce que je ſuis ſon pere, mais je puis dire que j'ai ſujet d'être content de lui; & que tous ceux qui le voyent, en parlent comme d'un garçon qui n'a point de méchanceté. Il n'a jamais eu l'imagination bien vive, ni ce feu d'eſprit qu'on remarque dans quelques-uns; mais c'eſt par-là que j'ai toujours bien auguré de ſa judiciaire, qualité requiſe pour l'exercice de notre art. Lorſqu'il étoit petit, il n'a jamais été, ce qu'on appelle, miévre & éveillé. On le voyoit toujours doux, paiſible, & taciturne, ne diſant jamais mot; & ne jouant jamais à tous ces petits jeux, que l'on nomme enfantins. On eut toutes les peines du monde à lui apprendre à lire; & il avoit neuf ans qu'il ne connoiſſoit pas encore ſes lettres. Bon, diſois-je en moi-même, les arbres tardifs ſont ceux qui portent les meilleurs fruits. On grave ſur le marbre bien plus malaiſément que ſur le ſable; mais les choſes y ſont conſervées bien plus long-tems, & cette lenteur à comprendre, cette peſanteur d'imagination, eſt la marque d'un bon jugement à venir. Lorſque je l'envoyai au collége, il trouva de la peine; mais il ſe roidiſſoit contre les difficultés, & ſes régens ſe louoient toujours à moi de ſon aſſiduité, & de ſon travail. Enfin, à force de battre le fer, il en eſt venu glorieuſement à avoir ſes licences; & je puis dire, ſans vanité, que, depuis deux ans qu'il eſt ſur les bancs, il n'y a point de candidat qui ait fait plus de bruit que lui dans toutes les diſputes de notre école. Il s'y eſt rendu redoutable; & il ne s'y paſſe point d'acte où il n'aille argumenter à outrance pour la propoſition contraire. Il eſt ferme dans la diſpute, fort comme un turc ſur ſes principes, ne démord jamais de ſon opinion; & pourſuit un raiſonnement juſques dans les derniers recoins de la logique. Mais, ſur toute choſe, ce qui me plaît en lui, & en quoi il ſuit mon exemple, c'eſt qu'il s'attache aveuglément aux opinions de nos anciens, & que jamais il n'a voulu comprendre, ni écouter les raiſons, & les expériences des prétenduës découvertes de notre ſiécle, touchant la circulation du ſang, & autres opinions de même farine.

THOMAS DIAFOIRUS *tirant de ſa poche une grande théſe roulée, qu'il préſente à Angélique.*

J'ai, contre les circulateurs, ſoutenu une théſe qu'avec la permiſſion de Monſieur, [*ſaluant Argan.*] j'oſe préſenter à Mademoiſelle, comme un hommage que je lui dois de prémices de mon eſprit.

ANGELIQUE.

Monſieur, c'eſt pour moi un meuble inutile; & je ne me connois pas à ces choſes-là.

TOINETTE *prenant la théſe.*

Donnez, donnez. Elle eſt toujours bonne à prendre pour l'image; cela ſervira à parer notre chambre.

THOMAS DIAFOIRUS *ſaluant encore Argan.*

Avec la permiſſion auſſi de Monſieur, je vous invite à venir voir, l'un de ces jours, pour vous divertir, la diſſection d'une femme, ſur quoi je dois raiſonner.

TOINETTE,

Le divertiſſement ſera agréable. Il y en a qui donnent la Comédie à leurs maîtreſſes; mais donner une diſſection, eſt quelque choſe de plus galand.

M. DIAFOIRUS.

Au reſte, pour ce qui eſt des qualités requiſes pour le mariage & la propagation, je vous aſſûre que, ſelon les régles de nos docteurs, *il eſt tel qu'on le peut ſouhaiter*, qu'il poſſéde en un *degré louable* la vertu prolifique; & qu'il eſt du tempérament qu'il faut pour engendrer, & procréer des enfans bien conditionnés.

ARGAN.

N'eſt-ce pas votre intention, Monſieur, de le pouſſer à la cour; & d'y ménager pour lui une charge de Médecin?

M. DIAFOIRUS.

A vous en parler franchement, notre métier auprès des grands ne m'a jamais paru agréable; & j'ai toujours trouvé qu'il valoit mieux, pour nous autres, demeurer au public. Le public eſt commode. Vous n'avez à répondre de vos actions à perſonne; &, pourvû que l'on ſuive le courant des régles de

l'art, on ne ſe met point en peine de tout ce qui peut arriver. Mais ce qu'il y a de fâcheux auprès des grands, c'eſt que, quand ils viennent à être malades, ils veulent abſolument que leurs Médecins les guériſſent.

TOINETTE.

Cela eſt plaiſant, & ils ſont bien impertinens de vouloir que, vous autres meſſieurs, vous les guériſſiez. Vous n'êtes point auprès d'eux pour cela, vous n'y êtes que pour recevoir vos penſions, & leur ordonner des remédes; c'eſt à eux à guérir s'ils peuvent.

M. DIAFOIRUS.

Cela eſt vray. On n'eſt obligé qu'à traiter les gens dans les formes.

ARGAN *à Cléante.*

Monſieur, faites un peu chanter ma fille, devant la compagnie.

CLEANTE.

J'attendois vos ordres, Monſieur; & il m'eſt venu en penſée, pour divertir la compagnie, de chanter avec Mademoiſelle une ſcéne d'un petit opéra qu'on a fait depuis peu. [*à Angélique, lui donnant un papier.*] Tenez, voilà votre partie.

ANGELIQUE.

Moi?

CLEANTE *bas à Angélique.*

Ne vous défendez point, s'il vous plaît; & me laiſſez vous faire comprendre ce que c'eſt que la ſcéne que nous devons chanter. [*haut.*] Je n'ai pas une voix à chanter; mais ici il ſuffit que je me faſſe entendre, & l'on aura la bonté de m'excuſer, par la néceſſité où je me trouve de faire chanter Mademoiſelle.

ARGAN.

Les vers en ſont-ils beaux?

CEANTE.

C'eſt proprement ici un petit opéra impromptu; & vous n'allez entendre chanter que de la proſe cadencée, ou des maniéres de vers libres, tels que la paſſion, & la néceſſité peuvent faire trouver à deux

perſonnes, qui diſent les choſes d'eux-mêmes, & parlent ſur le champ.

ARGAN.

Fort bien. Ecoutons.

CLEANTE.

Voici le ſujet de la *Scéne*. Un berger étoit attentif aux beautés d'un ſpectacle qui ne faiſoit que commencer, lorſqu'il fut tiré de ſon attention, par un bruit qu'il entendit à ſes côtés. Il ſe retourne, & voit un brutal qui, de paroles inſolentes, maltraitoit une bergére. D'abord il prend les *intérêts d'un* ſexe à qui tous les hommes doivent hommage; &, après avoir donné au brutal le châtiment de ſon inſolence, il vient à la bergére, & voit une jeune perſonne qui, des plus beaux yeux qu'il eût jamais vûs, verſoit des larmes qu'il trouva les plus belles du monde. Hélas! dit-il en lui-même, eſt-on capable d'outrager une perſonne ſi aimable, & quel inhumain, quel barbare ne ſeroit touché par de telles larmes? Il prend ſoin de les arrêter, ces larmes qu'il trouve ſi belles, & l'aimable bergére prend ſoin en même tems de le remercier de ſon *léger* ſervice; mais d'une maniére ſi charmante, ſi tendre & ſi paſſionnée, que le berger n'y peut réſiſter; & chaque mot, chaque regard, eſt un trait plein de flâme, dont ſon cœur ſe ſent *pénétté*. Eſt-il, diſoit-il, quelque choſe qui *puiſſe mériter les aimables* paroles d'un tel remerciement? Et que ne voudroit-on pas faire; à quels ſervices, à quels dangers ne ſeroit-on pas ravi de courir, pour s'attirer un ſeul moment des touchantes douceurs d'une ame ſi reconnoiſſante? Tout le ſpectacle paſſe ſans qu'il y donne aucune attention; mais il ſe plaint qu'il eſt trop court, parce qu'en finiſſant, il ſe ſépare de ſon adorable bergére; &, de cette premiére vûe, de ce premier moment, il emporte chez lui tout ce qu'un amour de pluſieurs années peut avoir de plus violent. Le voilà auſſi-tôt à ſentir tous les maux de l'abſence; & il eſt tourmenté de ne plus voir ce qu'il a ſi peu vû. Il fait tout ce qu'il peut pour ſe redonner cette vûe, dont il conſerve nuit & jour une ſi chére idée; mais la grande contrainte où l'on

tient ſa bergére, lui en ôte tous les moyens. La violence de ſa paſſion le fait réſoudre à demander en mariage l'adorable beauté, ſans laquelle il ne peut plus vivre, & il en obtient d'elle la permiſſion, par un billet qu'il a l'adreſſe de lui faire tenir. Mais, dans le même tems, on l'avertit que le pere de cette belle a conclu ſon mariage avec un autre; & que tout ſe diſpoſe pour en célébrer la cérémonie. Jugez quelle atteinte cruelle au cœur de ce triſte berger. Le voilà accablé d'une mortelle douleur, il ne peut ſouffrir l'effroyable idée de voir tout ce qu'il aime entre les bras d'un autre; & ſon amour au deſeſpoir lui fait trouver moyen de s'introduire dans la maiſon de ſa bergére pour apprendre ſes ſentimens, & ſçavoir d'elle la deſtinée à laquelle il doit ſe réſoudre. Il y rencontre les apprêts de tout ce qu'il craint, il y voit venir l'indigne rival que le caprice d'un pere oppoſe aux tendreſſes de ſon amour, il le voit triomphant, ce rival ridicule, auprès de l'aimable bergére, ainſi qu'auprès d'une conquête qui lui eſt aſſûrée; & cette vûe le remplit d'une colére, dont il a peine à ſe rendre le maître. Il jette de douloureux regards ſur celle qu'il adore; & ſon reſpect, & la préſence de ſon pere l'empêchent de lui rien dire que des yeux. Mais, enfin, il force toute contrainte, & le tranſport de ſon amour l'oblige à lui parler ainſi. [*Il chante.*]

Belle Philis, c'eſt trop, c'eſt trop ſouffrir,
Rompons ce dur ſilence, & m'ouvrez vos penſées.
Apprenez-moi ma deſtinée;
Faut-il vivre? Faut-il mourir?

ANGELIQUE *en chantant.*

Vous me voyez, Tircis, triſte & mélancolique.
Aux apprêts de l'hymen, dont vous vous allarmez.
Je léve au Ciel les yeux, je vous regarde, je ſoupire,
C'eſt vous en dire aſſez.

ARGAN.

Ouais! Je ne croyois pas que ma fille fût ſi habile, que de chanter ainſi à livre ouvert, ſans héſiter.

CLEANTER.

Hélas! Belle Philis,
Se pourroit-il que l'amoureux Tircis,

Eût assez de bonheur,
Pour avoir quelque place dans votre cœur?

ANGELIQUE.

Je ne m'en défends point, dans cette peine extrême;
Oui, Tircis, je vous aime.

CLEANTE.

O parole pleine d'appas!
Ai-je bien entendu hélas?
Redites-la, Philis, que je n'en doute pas.

ANGELIQUE.

Oui, Tircis, je vous aime.

CLEANTE.

De grace encor, Philis.

ANGELIQUE.

Je vous aime.

CLEANTE.

Recommencez cent fois, ne vous en lassez *pas*.

ANGELIQUE.

Je vous aime, je vous aime,
Oui, Tircis, je vous aime.

CLEANTE.

Dieux, Rois, qui sous vos pieds regardez tout le monde,
Pouvez-vous comparer votre bonheur au mien?
Mais, Philis, une *pensée*,
Vient troubler ce doux transport,
Un rival, un rival....,

ANGELIQUE.

Ah! Je le hais plus que la mort;
Et sa présence, ainsi qu'à vous,
M'est un cruel supplice.

CLEANTE.

Mais un pere à ses vœux vous veut assujettir.

ANGELIQUE.

Plûtôt, plûtôt mourir,
Que de jamais y consentir;
Plûtôt, plûtôt mourir, plûtôt mourir.

ARGAN.

Et que dit le pere à tout cela?

CLEANTE.

Il ne dit rien.

ARGAN.

Voilà un ſot pere que ce pere-là, de ſouffrir toutes ces ſottiſes-là, ſans rien dire.

CLEANTE *voulant continuer à chanter.*

Ah! Mon amour....

ARGAN.

Non, non, en voilà aſſez. Cette Comédie-là eſt de fort mauvais exemple. Le berger Tircis eſt un impertinent; & la bergére Philis une impudente de parler de la ſorte devant ſon pere. [*à Angélique.*] Montrez-moi ce papier. Ah, ah! Où ſont donc les paroles que vous avez dites? Il n'y a là que de la muſique écrite.

CLEANTE.

Eſt-ce que vous ne ſçavez pas, Monſieur, qu'on a trouvé, depuis peu, l'invention d'écrire les paroles avec les notes même?

ARGAN.

Fort bien. Je ſuis votre ſerviteur, Monſieur; juſqu'au revoir.

Nous nous ſerions bien paſſés de votre impertinent opéra.

CLEANTE.

J'ai crû vous divertir.

ARGAN.

Les ſottiſes ne divertiſſent point. Ah! Voici ma femme.

SCENE VII.

BELINE, ARGAN, ANGELIQUE, MONSIEUR DIAFOIRUS, THOMAS DIAFOIRUS, TOINETTE.

ARGAN.

Mamour, voilà le fils de Monſieur Diafoirus.

THOMAS DIAFOIRUS.

Madame, c'eſt avec juſtice que le Ciel vous a concédé le nom de belle-mere, puiſque l'on voit ſur votre viſage....

BELINE.

Monſieur, je ſuis ravie d'être venue ici à propos, pour avoir l'honneur de vous voir.

THOMAS DIAFOIRUS.

Puiſque l'on voit ſur votre viſage..... Puiſque l'on voit ſur votre viſage..... Madame, vous m'avez interrompu dans le milieu de ma période, & cela m'a troublé la mémoire.

M. DIAFOIRUS.

Thomas, réſervez cela pour une autre fois.

ARGAN.

Je voudrois, mamie, que vous euſſiez été ici tantôt.

TOINETTE.

Ah! Madame, vous avez bien perdu de n'avoir point été au ſecond pere, à la ſtatue de Memnon, & à la fleur nommée Héliotrope.

ARGAN.

Allons, ma fille, touchez dans la main de Monſieur, & lui donnez votre foi, comme à votre mari.

ANGELIQUE.

Mon pere.

ARGAN.

Hé bien, mon pere. Qu'eſt-ce que cela veut dire?

ANGELIQUE.

De grace, ne précipitez pas les choſes. Donnez-nous au moins le tems de nous connoître, & de voir naître en nous, l'un pour l'autre, cette inclination ſi néceſſaire à compoſer une union parfaite.

THOMAS DIAFOIRUS.

Quant à moi, Mademoiſelle, elle eſt déjà toute née en moi; & je n'ai pas beſoin d'attendre davantage.

ANGELIQUE.

Si vous êtes ſi prompt, Monſieur, il n'en eſt pas de même de moi; & je vous avoue que votre mérite n'a pas encore fait aſſez d'impreſſion dans mon ame.

AR-

ARGAN.

Oh bien, bien, cela aura tout le loisir de se faire, quand vous ferez mariés ensemble.

ANGELIQUE.

Hé! Mon pere, donnez-moi du tems, je vous prie. Le mariage est une chaine, où l'on ne doit jamais soumettre un cœur par force; &, si Monsieur est honnête-homme, il ne doit point vouloir accepter une personne, qui seroit à lui par contrainte.

THOMAS DIAFOIRUS.

Nego consequentiam, Mademoiselle; & je puis être honnête-homme, & vouloir bien vous accepter des mains de Monsieur votre pere.

ANGELIQUE.

C'est un méchant moyen de se faire aimer de quelqu'un, que de lui faire violence.

THOMAS DIAFOIRUS.

Nous lisons des anciens, Mademoiselle, que leurs coutume étoit d'enlever par force de la maison des peres les filles qu'on menoit marier, afin qu'il ne semblât pas que ce fût de leur consentement, qu'elles convoloient dans les bras d'un homme.

ANGELIQUE.

Les anciens, Monsieur, sont les anciens, & nous sommes les gens de maintenant. Les grimaces ne sont point nécessaires dans notre siécle; &, quand un mariage nous plaît, nous sçavons fort bien y aller, sans qu'on nous y traîne. Donnez-vous patience; si vous m'aimez, Monsieur, vous devez vouloir tout ce que je veux.

THOMAS DIAFOIRUS.

Oui, Mademoiselle, jusqu'aux intérêts de mon amour exclusivement.

ANGELIQUE.

Mais la grande marque d'amour, c'est d'être soumis aux volontés de celle qu'on aime.

THOMAS DIAFOIRUS.

Distingno, Mademoiselle. Dans ce qui ne regarde point sa possession, *concedo*; mais dans ce qui la regarde, *nego*.

TOINETTE *à Angélique.*

Vous avez beau raisonner. Monsieur est frais émou-

lu du collége; & il vous donnera toujours votre reſte. Pourquoi tant réſiſter, & refuſer la gloire d'être attachée au corps de la faculté?

BELINE.

Elle a peut-être quelque inclination en tête.

ANGELIQUE.

Si j'en avois, Madame, elle ſeroit telle que la raiſon & l'honnêteté pourroient me la permettre.

ARGAN.

Ouais! Je joue ici un plaiſant perſonnage.

BELINE.

Si j'étois que de vous, mon fils, je ne la forcerois point à ſe marier; & je ſçais bien ce que je ferois.

ANGELIQUE.

Je ſçais, Madame, ce que vous voulez dire, & les bontés que vous avez pour moi, mais peut-être que vos conſeils ne ſeront pas aſſez heureux pour être exécutés.

BELINE.

C'eſt que les filles bien ſages, & bien honnêtes comme vous, ſe moquent d'être obéïſſantes, & ſoumiſes aux volontés de leurs peres. Cela étoit bon autrefois.

ANGELIQUE.

Le devoir d'une fille a des bornes, Madame; & la raiſon & les loix ne l'étendent point à toutes ſortes de choſes.

BELINE.

C'eſt-à-dire que vos penſées ne ſont que pour le mariage; mais vous voulez choiſir un époux à votre fantaiſie.

ANGELIQUE.

Si mon pere ne veut pas me donner un mari qui me plaiſe, je le conjurerai, au moins, de ne me point forcer à en épouſer un que je ne puiſſe pas aimer.

ARGAN.

Meſſieurs, je vous demande pardon de tout ceci.

ANGELIQUE.

Chacun a ſon but en ſe mariant. pour moi qui ne veux un mari que pour l'aimer véritablement, &

qui préteuds en faire tout l'attachement de ma vie, je vous avoue que j'y cherche quelque précaution. Il y en a d'aucunes qui prennent des maris seulement pour ſe tirer de la contrainte de leurs parens, & ſe mettre en état de faire tout ce qu'elles voudront. Il y en a d'autres, Madame, qui font du mariage un commerce de pur intérêt, qui ne ſe marient que pour gagner des douaires, que pour s'enrichir par la mort de ceux qu'elles épouſent, & courent ſans ſcrupule de mari en mari, pour s'approprier leurs dépouilles. Ces perſonnes-là à la vérité n'y cherchent pas tant de façons, & regardent peu la perſonne.

BELINE.

Je vous trouve aujourd'hui bien raiſonnante ; & je voudrois bien ſçavoir ce que vous voulez dire par-là.

ANGELIQUE.

Moi, Madame? Que voudrois-je dire que ce que je dis?

BELINE.

Vous êtes ſi ſotte, mamie, qu'on ne ſçauroit plus vous ſouffrir.

ANGELIQUE.

Vous voudriez bien, Madame, m'obliger à vous répondre quelque impertinence; mais je vous avertis que vous n'aurez pas cet avantage.

BELINE.

Il n'eſt rien d'égal à votre inſolence.

ANGELIQUE.

Non, Madame, vous avez beau dire.

BELINE.

Et vous avez un ridicule orgueil, une impertinente préſomption qui fait hauſſer les épaules à tout le monde.

ANGELIQUE.

Tout cela, Madame, ne ſervira de rien. Je ſerai ſage en dépit de vous; &, pour vous ôter l'eſpérance de pouvoir réuſſir dans ce que vous voulez, je vais m'ôter de votre vûe.

SCENE VIII.

ARGAN, BELINE, M. DIAFOIRUS, THOMAS DIAFOIRUS, TOINETTE.

ARGAN *à Angélique qui sort.*

Ecoute, il n'y a point de milieu à cela. Choisi d'épouser dans quatre jours ou Monsieur, ou un couvent. [*à Béline.*] Ne vous mettez pas en peine, je la rangerai bien.

BELINE.

Je suis fâchée de vous quitter, mon fils; mais j'ai une affaire en ville, dont je ne puis me dispenser. Je reviendrai bientôt.—

ARGAN.

Allez, mamour; & passez chez votre Notaire, afin qu'il expédie ce que vous sçavez.

BELINE.

Adieu, mon petit ami.

ARGAN.

Adieu, mamie.

****

SCENE IX.

ARGAN, MONSIEUR DIAFOIRUS, THOMAS DIAFOIRUS, TOINETTE.

ARGAN.

Voilà une femme qui m'aime..... Cela n'est pas croyable.

M. DIAFOIRUS.

Nous allons, Monsieur, prendre congé de vous.

ARGAN.

Je vous prie, Monsieur, de me dire un peu comment je suis.

M. DIAFOIRUS *tâtant le pouls d'Argan.* Allons, Thomas, prenez l'autre bras de Monſieur, pour voir ſi vous ſçaurez porter un bon jugement de ſon pouls. *Quid dicis?*

THOMAS DIAFOIRUS.

Dico que le pouls de Monſieur, eſt le pouls d'un homme qui ne ſe porte point bien.

M. DIAFOIRUS.

Bon.

THOMAS DIAFOIRUS.

Qu'il eſt duriuſcule, pour ne pas dire dur.

M. DIAFOIRUS.

Fort bien.

THOMAS DIAFOIRUS.

Repouſſant,

M. DIAFOIRUS.

Bené.

THOMAS DIAFOIRUS.

Et même un peu capriçant,

M. DIAFOIRUS.

Optimè.

THOMAS DIAFOIRUS.

Ce qui marque une intempérie dans le parenchyme ſplénique, c'eſt-à-dire, la rate.

M. DIAFOIRUS.

Fort bien.

ARGAN.

Non. Monſieur Purgon dit que c'eſt mon foye qui eſt malade.

M. DIAFOIRUS.

Et oui; qui dit parenchyme, dit l'un & l'autre, à cauſe de l'étroite ſympathie qu'ils ont enſemble, par le moyen du *vas breve* du pylore, & ſouvent des meats cholidoques. Il vous ordonne ſans doute de manger force rôti?

ARGAN.

Non, rien que du bouilli

M. DIAFOIRUS.

Et oui; rôti, bouilli, même choſe. Il vous ordonne fort prudemment, & vous ne pouvez être en de meilleures mains.

ARGAN.

Monſieur, combien eſt-ce qu'il faut mettre de grains de ſel dans un œuf?

M. DIAFOIRUS.

Six, huit, dix, par les nombres pairs, comme dans les médicamens, par les nombres impairs.

ARGAN.

Juſqu'au revoir, Monſieur.

****

SCENE X.

BELINE, ARGAN.

BELINE.

Je viens, mon fils, avant que de ſortir, vous donner avis d'une choſe, à laquelle il faut que vous preniez garde. En paſſant pardevant la chambre d'Angélique, j'ai vû un jeune homme avec elle, qui s'eſt ſauvé d'abord qu'il m'a vue.

ARGAN.

Un jeune homme avec ma fille?

BELINE.

Oui. Votre petit fille Louiſon *étoit* avec eux qui pourra vous en dire des nouvelles.

ARGAN.

Envoyez-là ici, mamour; envoyez-là ici. [*ſeul.*] Ah? L'effrontée! Je ne m'étonne plus de ſa réſiſtance.

****

SCENE XI.

ARGAN, LOUISON.

LOUISON.

Qu'eſt-ce que vous me voulez, mon papa? Ma belle maman m'a dit que vous me demandiez.

ARGAN.

Oui, venez-çà. Avancez-là. Tournez-vous. Levez les yeux. Regardez-moi. Hé?

LOUISON.

Quoi, mon papa?

ARGAN.

Là?

LOUISSON.

Quoi?

ARGAN.

N'avez-vous rien à me dire?

LOUISON.

Je vous dirai, ſi vous voulez, pour vous deſennuyer, le conte de peau-d'âne, ou bien la fable du corbeau, & du renard, qu'on m'a appriſe depuis peu.

ARGAN.

Ce n'eſt pas cela que je demande.

LOUISON.

Quoi donc?

ARGAN.

Ah! Ruſée. vous ſçavez bien ce que je veux dire.

LOUISON.

Pardonnez-moi, mon papa.

ARGAN.

Eſt-ce là comme vous m'obéiſſez?

LOUISON.

Quoi?

ARGAN.

Ne vous ai-je pas recommandé de me venir dire d'abord tout ce que vous voyez?

LOUISON.

Oui, mon papa.

ARGAN.

L'avez-vous fait?

LOUISON.

Oui, mon papa. Je vous ſuis venu dire tout ce que j'ai vû.

ARGAN.

Et n'avez-vous rien vû aujourd'hui?

LOUISON.

Non, mon papa.

ARGAN.

Non?

LOUISON.

Non, mon papa.

ARGAN.

Assûrément?

LOUISON.

Assûrément.

ARGAN.

Or ça, je m'en vais vous faire voir quelque chose moi.

LOUISON *voyant une poignée de verges qu'Argan a été prendre.*

Ah! Mon papa.

ARGAN.

Ah, ah! Petite masque, vous ne me dites pas que vous avez vû un homme dans la chambre de votre sœur.

LOUISON *pleurant.*

Mon papa.

ARGAN *prenant Louison par le bras.*

Voici qui vous apprendra à mentir.

LOUISON *se jettant à genoux.*

Ah! Mon papa, je vous demande pardon. C'est que ma sœur m'avoit dit de ne pas vous le dire; mais je m'en vais vous dire tout.

ARGAN.

Il faut premiérement que vous ayez le fouet pour avoir menti. Puis après nous verrons au reste.

LOUISON.

Pardon, mon papa.

ARGAN.

Non, non.

LOUISON.

Mon pauvre papa, ne me donnez par le fouet.

ARGAN.

Vous l'aurez.

LOUISON.

Au nom de Dieu; mon papa, que je ne l'aye pas.

ARGAN *voulant la fouetter.*

Allons, allons.

LOUI-

LOUISON.

Ah ! Mon papa, vous m'avez bleſſée. Attendez je ſuis morte. [*Elle contrefait la morte.*]

ARGAN.

Holà. Qu'eſt-ce-là ? Louiſon, Louiſon. Ah ! Mon Dieu ! Louiſon. Ah ! Ma fille ! Ah !, Malheureux, ma pauvre fille eſt morte. Qu'ai-je fait, miſérable ? Ah ! Chiennes de verges. La peſte ſoit des verges. Ah ! Ma pauvre fille, ma pauvre fille, ma pauvre petite Louiſon.

LOUISON.

Là, là, mon papa, ne pleurez point tant, je ne ſuis pas morte tout-à-fait.

ARGAN.

Voyez-vous la petite ruſée ? Or ça, ça, je vous pardonne pour cette fois-ci, pourvû que vous me diſiez bien tout.

LOUISON.

Oh ! Oui, mon papa.

ARGAN.

Prenez-y bien garde au moins ; car voilà un petit doigt qui ſçait tout, qui me dira ſi vous mentez.

LOUISON.

Mais, mon papa, ne dites pas à ma ſœur que je vous l'ai dit.

ARGAN.

Non, non.

LOUISON *après avoir regardé ſi perſonne n'écoute.*

C'eſt, mon papa, qu'il eſt venu un homme dans la chambre de ma ſœur comme j'y étois.

ARGAN.

Hé bien ?

LOUISON.

Je lui ai demandé ce qu'il demandoit, & il m'a dit qu'il étoit ſon maître à chanter.

ARGAN *à part.*

Hom, hom ! Voilà l'affaire. [*à Louiſon.*] Hé bien ?

LOUISON.

Ma ſœur eſt venue après.

ARGAN.

Hé bien ?

LOUISON.

Elle lui a dit, ſortez, ſortez, ſortez; mon Dieu! Sortez, vous me mettez au déſeſpoir.

ARGAN.

Hé bien?

LOUISON.

Et lui ne vouloit pas ſortir.

ARGAN.

Qu'eſt-ce qu'il lui diſoit?

LOUISON,

Il lui diſoit je ne ſçais combien de choſes.

ARGAN.

Et quoi encore?

LOUISON.

Il lui diſoit tout-ci, tout-ça, qu'il l'aimoit bien, & qu'elle étoit la plus belle du monde.

ARGAN.

Et puis après?

LOUISON.

Et puis après, il ſe mettoit à genoux devant elle

ARGAN.

Et puis après?

LOUISON.

Et puis après, il lui baiſoit les mains.

ARGAN.

Et puis après?

LOUISON.

Et puis après, ma belle maman eſt venue à la porte, & il s'eſt enfui.

ARGAN.

Il n'y a point autre choſe?

LOUISON.

Non, mon papa.

ARGAN.

Voilà mon petit doigt pourtant qui gronde quelque choſe. [*mettant ſon doigt à ſon oreille.*] Attendez. Hé! Ah, ah! Oui: Oh, oh! Voilà mon petit doigt qui me dit quelque choſe que vous avez vû, & que vous ne m'avez pas dit.

LOUISON.

Ah! Mon papa, votre petit doigt eſt un menteur.

ARGAN.

Prenez garde.

LOUISON.

Non, mon papa; ne le croyez pas, il ment, je vous assûre.

ARGAN.

Oh bien bien, nous verrons cela. Allez-vous-en, & prenez bien garde à tout, allez. [*seul.*] Ah! Il n'y a plus d'enfans. Ah! Que d'affaires! Je n'ai pas seulement le loisir de songer à ma maladie. En vérité, je n'en puis plus.

[*Il se laisse tomber dans sa chaise.*]

****

SCENE XII.

BERALDE, ARGNN.

BERALDE.

Hé bien, mon frere, qu'est-ce? Comment vous portez-vous?

ARGAN.

Ah! Mon frere, fort mal.

BERALDE.

Comment fort mal?

ARGAN.

Oui. Je suis dans une foiblesse si grande, que cela n'est pas croyable.

BERALDE.

Voilà qui est fâcheux.

ARGAN.

Je n'ai pas seulement la force de pouvoir parler.

BERALDE.

J'étois venu ici, mon frere, vous proposer un parti pour ma niéce Angélique.

ARGAN *parlant avec emportement, & se levant de sa chaise,*

Mon frere, ne me parlez point de cette coquine-là. C'est une friponne, une impertinente, une effrontée, que je mettrai dans un couvent avant qu'il soit deux jours,

BERALDE.

Ah! Voilà qui est bien. Je suis bien aise que la for-

ce vous revienne un peu, & que ma visite vous fasse du bien. Or ça, nous parlerons d'affaires tantôt. Je vous amène ici un divertissement que j'ai rencontré, qui dissipera votre chagrin, & vous rendra l'ame mieux disposée aux choses que nous avons à dire. Ce sont des Egyptiens vêtus en Maures, qui font des danses mêlées de chansons, où je suis sûr que vous prendrez plaisir; & cela vaudra bien une ordonnance de Monsieur Purgon. Allons.

Fin du second Acte.

****

II. INTERMEDE.

UNE EGYPTIENNE chantante, UN EGYPTIEN chantant, EGYPTIENS & EGYPTIENNES dansans, vêtus en Maures, & portant des singes.

UNE EGYPTIENNE.

Profitez du printems
De vos beaux ans,
Aimable jeunesse.
Profitez du printems
De vos beaux ans;
Donnez-vous à la tendresse.
Les plaisirs les plus charmans,
Sans l'amoureuse flâme,
Pour contenter une ame
N'ont point d'attraits assez puissans.

Profitez du printems
De vos beaux ans,
Aimable jeunesse.
Profitez du printems
De vos beaux ans;
Profitez du printems
De vos beaux ans;
Donnez-vous à la tendresse.

Ne perdez point ces précieux momens
La beauté paſſe,
Le tems l'efface;
L'âge de glace
Vient à ſa place,
Qui nous ôte le goût de ces doux paſſe-tems.
Profitez du printems
De vos beaux ans;
Aimable jeuneſſe.
Profitez du printems
De vos beaux ans;
Donnez-vous à la tendreſſe.

PREMIERE ENTRE'E DE BALLET.

Danſe des Egyptiens & des Egyptiennes.

UN EGYPTIEN.

Quand d'aimer on nous preſſe,
A quoi ſongez-vous?
Nos cœurs, dans la jeuneſſe,
N'ont vers la tendreſſe
Qu'un panchant trop doux.
L'amour a, pour nous prendre,
De ſi doux attraits,
Que, de ſoi, ſans attendre,
On voudroit ſe rendre
A ſes premiers traits;
Mais tout ce qu'on écoute
Des vives douleurs
Et des pleurs qu'il nous coûte,
Fait qu'on en redoute
Toutes les douceurs.

[*à l'Egytienne.*]

Il eſt doux, à votre âge,
D'aimer tendrement
Un amant
Qui s'engage;
Mais, s'il eſt volage,
Hélas! Quel tourment!

L'EGYPTIENNE.

L'amant qui ſe dégage
N'eſt pas le malheur;

La douleur
Et la rage,
C'eſt que le volage
Garde notre cœur.
L'EGYPTIEN.
Quel parti faut-il prendre
Pour nos jeunes cœurs?
L'EGYPTIENNE.
Faut-il nous en defendre,
Et fuir ſes douceurs?
L'EGYPTIEN.
Devons-nous nous y rendre
Malgré ſes rigueurs?
TOUS DEUX ENSEMBLE.
Oui, ſuivons ſes caprices,
Ses douces langueurs;
S'il a quelques ſupplices,
Il a cent délices
Qui charment les cœurs.

II. ENTRE'E DE BALLET.

Les Egyptiens & Egyptiennes danſent, & font ſauter des ſinges qu'ils ont amenés avec eux.

Fin du ſecond Interméde,

ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

BERALDE, ARGAN, TOINETTE.

BERALDE.

Hé bien, mon frére, qu'en dites-vous? Cela ne vaut-il pas bien une priſe de caſſe?

TOINETTE.

Hom! De bonne caſſe eſt bonne.

BERALDE.

Or-çà, voulez-vous que nous parlions un peu enſemble?

ARGAN.

Un peu de patience, mon frere, je vais revenir.

TOINETTE.

Tenez, Monſieur; vous ne ſongez pas que vous ne ſçauriez marcher ſans bâton.

ARGAN.

Tu as raiſon.

****

SCENE II.

BERALDE, TOINETTE.

TOINETTE.

N'abandonnez pas, s'il vous plaît, les intérêts de votre niéce.

BERALDE.

J'employerai toutes choſes pour lui obtenir ce qu'elle ſouhaite.

TOINETTE.

Il faut abſolument empêcher ce mariage extravagant qu'il s'eſt mis dans la fantaiſie; & j'avois ſongé en moi-même, que ç'auroit été une bonne affaire

de pouvoir introduire ici un Médecin à notre poſte, pour le dégoûter de ſon Monſieur Purgon, & lui décrier ſa conduite. Mais, comme nous n'avons perſonne en main pour cela, j'ai réſolu de jouer un tour de ma tête.

BERALDE.

Comment?

TOINETTE.

C'eſt une imagination burleſque. Cela ſera peut-être plus heureux que ſage. Laiſſez-moi faire. *Agiſſez* de votre côté. Voici notre homme.

SCENE III.

ARGAN, BERALDE.

BERALDE.

Vous voulez bien, mon frere, que je vous demande, avant toute choſe, de ne vous point échauffer l'eſprit dans notre converſation;

ARGAN.

Voilà qui eſt fait.

BERALDE.

De répondre, ſans nulle aigreur, aux choſes que je pourrai vous dire;

ARGAN.

Oui.

BERALDE.

Et de raiſonner enſemble ſur les affaires dont nous avons à parler, avec un eſprit détaché de toute paſſion.

ARGAN.

Mon Dieu! Oui. Voilà bien du préambule.

BERALDE.

D'où vient, mon frere, qu'ayant le bien que vous avez, & n'ayant d'enfans qu'une fille, car je ne compte pas la petite, d'où vient, dis-je, que vous parlez de la mettre dans un couvent?

ARGAN.

D'où vient, mon frere, que je ſuis maître dans ma famille, pour faire ce que bon me ſemble.

BE-

BERALDE.

Votre femme ne manque pas de vous conſeiller de vous défaire ainſi de vos deux filles; & je ne doute point que, par un eſprit de charité, elle ne fût ravie de les voir toutes deux bonnes religieuſes.

ARGAN.

Or-çà, nous y voici. Voilà d'abord la pauvre femme en jeu. C'eſt elle qui fait tout le mal; & tout le monde lui en veut.

BERALDE.

Non, mon frere. laiſſons-la là, c'eſt une femme qui a les meilleures intentions du monde pour votre famille, & qui eſt détachée de toute ſorte d'intérêt, qui a pour vous une tendreſſe merveilleuſe; & qui montre pour vos enfans une affection & une bonté qui n'eſt pas concevable, cela eſt certain. N'en parlons point, & revenons à votre fille. Sur quelle penſée, mon frere, la voulez-vous donner en mariage au fils d'un Médecin?

ARGAN.

Sur la penſée, mon frere, de me donner un gendre tel qu'il me faut.

BERALDE.

Ce n'eſt point-là, mon frere, le fait de votre fille; & il ſe préſente un parti plus ſortable pour elle.

ARGAN.

Oui; mais celui-ci, mon frere, eſt plus ſortable pour moi.

BERALDE.

Mais le mari qu'elle doit prendre, doit-il être, mon frere, ou pour elle, ou pour vous?

ARGAN.

Il doit être, mon frére, & pour elle, & pour moi; & je veux mettre dans ma famille les gens dont j'ai beſoin.

BERALDE.

Par cette raiſon-là, ſi votre petite étoit grande, vous lui donneriez en mariage un Apoticaire.

ARGAN.

Pourquoi non?

BERALDE.

Eſt-il poſſible que vous ſerez toujours embéguiné de

vos Apoticaires, & de vos Médecins ; & que vous vouliez être malade en dépit des gens, & de la nature?

ARGAN.

Comment l'entendez-vous, mon frere?

BERALDE.

J'entends, mon frere, que je ne vois point d'homme qui ſoit moins malade que vous; & que je ne demanderois point une meilleure conſtitution que la vôtre. Une grande marque que vous vous portez bien, & que vous avez un corps parfaitement *bien* compoſé, c'eſt qu'avec tous les ſoins que vous avez pris, vous n'avez pû parvenir encore à gâter la bonté de votre tempérament, & que vous n'êtes point crevé de toutes les Médecines qu'on vous a fait prendre.

ARGAN.

Mais ſçavez-vous, mon frere, que c'eſt cela qui me conſerve; & que Monſieur Purgon dit que *je ſuccomberois*, s'il étoit ſeulement trois jours ſans prendre ſoin de moi?

BERALDE.

Si vous n'y prenez garde, il prendra tant de ſoin de vous, qu'il vous envoyera en l'autre monde.

ARGAN.

Mais raiſonnons un peu, mon frere. *Vous ne croyez donc point à la Médecine?*

BERALDE.

Non, mon frere; & je ne vois pas que, pour ſon ſalut, il ſoit néceſſaire d'y croire.

ARGAN.

Quoi? Vous ne tenez pas véritable une choſe établie par tout le monde, & que tous les ſiécles ont révérée?

BERALDE.

Bien loin de la tenir véritable, je la trouve, *entre nous*, une des plus grandes folies qui ſoit parmi les hommes: &, à regarder les choſes en philoſophe, je ne vois point de plus plaiſante mommerie, je ne vois rien de plus ridicule, qu'un homme qui ſe veut mêler d'en guérir un autre.

ARGAN.

Pourquoi ne voulez-vous pas, mon frere, qu'un homme en puiſſe guérir un autre?

BERALDE.

Par la raiſon, mon frere, que les reſſorts de notre machine ſont des myſtéres, juſques ici, où les hommes ne voyent goutte; & que la nature nous a mis au-devant des yeux des voiles trop épais pour y connoître quelque choſe.

ARGAN.

Les Médecins ne ſçavent donc rien, à votre compte?

BERALDE.

Si fait, mon frere. Ils ſçavent la plûpart de fort belles humanités, ſçavent parler en beau latin, ſçavent nommer en grec toutes les maladies, les définir & les diviſer: mais, pour ce qui eſt de les guérir, c'eſt ce qu'ils ne ſçavent point du tout.

ARGAN.

Mais toujours faut-il demeurer d'accord que, ſur cette matiére, les Medecins en ſçavent plus que les autres.

BERALDE.

Ils ſçavent, mon frere, ce que je vous ai dit, qui ne guerit pas de grand choſe; & toute l'excellence de leur art conſiſte en un pompeux galimathias, en un ſpécieux babil, qui vous donne des mots pour des raiſons, & des promeſſes pour des effets.

ARGAN.

Mais enfin, mon frere, il y a des gens auſſi ſages, & auſſi habiles que vous; & nous voyons que, dans la maladie, tout le monde a recours aux Médecins.

BERALDE.

C'eſt une marque de la foibleſſe humaine, & non pas de la vérité de leur art.

ARGAN.

Mais il faut bien que les Medecins croyent leur art véritable, puiſqu'ils s'en ſervent pour eux-mêmes.

BERALDE.

C'eſt qu'il y en a parmi eux, qui ſont eux-mêmes dans l'erreur populaire, dont ils profitent, & d'autres qui en profitent ſans y être. Votre Monſieur Purgon, par exemple, n'y ſçait point de fineſſe.

c'eſt un homme tout Médecin, depuis la tête juſqu'aux pieds; un homme qui croit à ſes régles, plus qu'à toutes les démonſtrations des Mathématiques, & qui croiroit du crime à les vouloir examiner, qui ne voit rien d'obſcur dans le Médecine, rien de douteux, rien de difficile; & qui, avec une impénétrabilité de prévention, une roideur de confiance, une brutalité de ſens commun & de raiſon, donne au travers des purgations & des ſaignées, & ne balance aucune choſe. Il ne lui faut point vouloir mal de tout ce qu'il pourra vous faire, c'eſt de la meilleure foi du monde, qu'il vous expédiera; & il ne fera, en vous tuant, que ce qu'il a fait à ſa femme & à ſes enfans, & ce qu'en un beſoin il feroit à lui-même.

ARGAN.

C'eſt que vous avez, mon frere, une dent de lait contre lui. Mais, enfin, venons au fait. Que faire donc, quand on eſt malade?

BERALDE.

Rien, mon frere.

ARGAN.

Rien?

BERALDE.

Rien. Il ne faut que demeurer en repos. La nature d'elle-même, quand nous la laiſſons faire, ſe tire doucement du déſordre où elle eſt tombée. C'eſt notre inquiétude, c'eſt notre impatience qui gâte tout, & preſque tous les hommes meurent de leurs remédes, & non pas de leurs maladies.

ARGAN.

Mais il faut demeurer d'accord, mon frere, qu'on peut aider cette nature par de certaines choſes.

BERALDE.

Mon Dieu! Mon frere, ce ſont pures idées, dont nous aimons à nous repaître; &, de tout tems, il s'eſt gliſſé parmi les hommes de belles imaginations que nous venons à croire, parce qu'elles nous flatent, & qu'il ſeroit à ſouhaiter qu'elles fuſſent véritables. Lorſqu'un Médecin vous parle d'aider, de ſecourir, de ſoulager la nature, de lui ôter ce qui lui nuit, & lui donner ce qui lui manque, de la rétablir, & de la remettre dans une pleine facilité de

ſes fonctions ; lorſqu'il vous parle de rectifier le ſang, de tempérer les entrailles & le cerveau, de dégonfler la rate, de racommoder la poitrine, de réparer le foye, de fortifier le cœur, de rétablir & conſerver la chaleur naturelle ; & d'avoir des ſecrets pour étendre la vie à de longues années, il vous dit juſtement le Roman de la Médecine. Mais, quand vous en venez à la vérité & à l'expérience, vous ne trouvez rien de tout cela ; & il en eſt comme des beaux ſonges, qui ne vous laiſſent au réveil que le déplaiſir de les avoir crûs.

ARGAN.

C'eſt-à-dire que toute la ſcience du monde eſt renfermée dans votre tête ; & vous voulez en ſçavoir plus que tous les grands Médecins de notre ſiécle.

BERALDE.

Dans les diſcours, & dans les choſes, ce ſont deux ſortes de perſonnes que vos grands Médecins. Entendez-les parler, les plus habiles gens du monde ; voyez-les faire, les plus ignorans de tous les hommes.

ARGAN.

Ouais ! Vous êtes un grand Docteur, à ce que je vois, & je voudrois bien qu'il y eût ici quelqu'un de ces meſſieurs, pour rembarrer vos raiſonnemens, & rabaiſſer votre caquet.

BERALDE.

Moi, mon frere, je ne prends point à tâche de combattre la Médecine, & chacun, à ſes périls & fortune, peut croire tout ce qu'il lui plaît. Ce que j'en dis n'eſt qu'entre nous ; & j'aurois ſouhaité de pouvoir un peu vous tirer de l'erreur où vous êtes, &, pour vous divertir, vous mener voir ſur ce chapitre, quelqu'une des Comédies de Moliere.

ARGAN.

C'eſt un bon impertinent que votre Moliere, avec ſes comédies ; & je le trouve bien plaiſant d'aller jouer d'honnêtes gens comme les Médecins.

BERALDE.

Ce ne ſont point les Médecins qu'il joue, mais le ridicule de la Médecine.

ARGAN.

C'eſt bien à lui à faire de ſe mêler de contrôler la Médecine. Voilà un bon nigaud, un bon imperti-

nent, de ſe moquer des conſultations & des ordonnances, de s'attaquer au corps des Médecins, & d'aller mettre ſur ſon théatre des perſonnes vénérables comme ces meſſieurs-là.

BERALDE.

Que voulez-vous qu'il y mette, que les diverſes profeſſions des hommes? On y met bien tous les jours les Princes & les Rois, qui ſont d'auſſi bonne maiſon que les Médecins.

ARGAN.

Par la mort-non de-diable, ſi j'étois que *des Médecins*, je me vengerois de ſon impertinence; &, quand il ſera malade, je le laiſſerois mourir ſans ſecours. Il auroit beau faire & beau dire, je ne lui ordonnerois pas la moindre petite ſaignée, le moindre petit lavement; & je lui dirois, créve, cela t'apprendra une autre fois à te jouer à la Faculté.

BERALDE.

Vous voilà bien en colére contre lui.

ARGAN.

Oui. C'eſt un mal aviſé; &, ſi les Médecins ſont ſages, ils feront ce que je dis.

BERARDE.

Il ſera encore plus ſage que vos Médecins; car il ne leur demandera point de ſecours.

ARGAN.

Tant pis pour lui, s'il n'a point *recours* aux remédes.

BERALDE.

Il a ſes raiſons pour n'en point vouloir, & il ſoutient que cela n'eſt permis qu'aux gens vigoureux & robuſtes, & qui ont des forces de reſte pour porter les remédes avec la maladie; mais que, pour lui, il n'a juſtement de la force que pour porter ſon mal.

ARGAN.

Les ſottes raiſons que voilà! Tenez, mon frere, ne parlons point de cet homme-là davantage; car cela m'échauffe la bile, & vous me donneriez mon mal.

BERALDE.

Je le veux bien, mon frere; &, pour changer de diſcours, je vous dirai que, ſur une petite repugnance que vous témoigne votre fille, vous ne devez

point prendre les réſolutions violentes de la mettre dans un couvent, que, pour le choix d'un genre, il ne vous faut pas ſuivre aveuglément la paſſion qui vous emporte; & qu'on doit, ſur cette matiére, s'accommoder un peu à l'inclination d'une fille, puiſque c'eſt pour toute la vie, & que de-là dépend tout le bonheur d'un mariage.

****

SCENE IV.

MONSIEUR FLEURANT une ſeringue à la main, ARGAN, BERALDE.

ARGAN.

Ah! Mon frere, avec votre permiſſion.

BERALDE.

Comment? Que voulez-vous faire?

ARGAN.

Prendre ce petit lavement-ci, ce ſera bien-tôt fait.

BERALDE.

Vous vous moquez. Eſt-ce que vous ne ſçauriez un moment être ſans lavement ou ſans médecine? Remettez cela à une autre fois, & demeurez un peu en repos.

ARGAN.

Monſieur Fleurant, à ce ſoir, ou à demain matin.

MONSIEUR FLEURANT *à Beralde.*

De quoi vous mêlez-vous de vous oppoſer aux ordonnances de la Médecine, & d'empêcher Monſieur de prendre mon cryſtere? Vous êtes bien plaiſant d'avoir cette hardieſſe-là?

BERALDE.

Allez; Monſieur, on voit bien que vous n'avez pas accoutumé de parler à des viſages.

MONSIEUR FLEURANT.

On ne doit point ainſi ſe jouer des remédes, & me faire perdre mon tems. Je ne ſuis venu ici que ſur une bonne ordonnance; & je vais dire à Monſieur Purgon comme on m'a empêché d'exécuter ſes ordres, & de faire ma fonction. Vous verrez, vous verrez....

SCENE V.

ARGAN, BERALDE.

ARGAN.

Mon frere, vous ſerez cauſe ici de quelque malheur.

BERALDE.

Le grand malheur de ne pas prendre un lavement que Monſieur Purgon a ordonné! Encore un coup, mon frere, eſt-il poſſible qu'il n'y ait pas moyen de vous guérir de la maladie des Médecins, & que *vous vouliez* être toute votre vie enſeveli dans leurs remédes.

ARGAN.

Mon Dieu! Mon frere, vous en parlez comme un homme qui ſe porte bien; mais, ſi vous étiez à ma place, vous changeriez bien de langage. Il eſt aiſé de parler contre la Médecine, quand on eſt en pleine ſanté.

BERALDE.

Mais quel mal avez-vous?

ARGAN.

Vous me feriez enrager. Je voudrois que vous l'*euſſiez*, mon mal, pour voir ſi vous jaſeriez tant. Ah! Voici Monſieur Purgon.

****

SCENE VI.

MONSIEUR PURGON, ARGAN, BERALDE, TOINETTE.

MONSIEUR PURGON.

Je viens d'apprendre là bas à la porte de jolies nouvelles, qu'on ſe moque ici de mes ordonnances, & qu'on a fait refus de prendre le reméde que *j'avois* preſcrit.

ARGAN.

Monſieur, ce n'eſt pas. . . .

MONSIEUR BURGON.

Voilà un hardieſſe bien grande, une étrange rebellion d'un malade contre ſon Médecin.

TOI-

TOINETTE.

Cela eſt épouvantable.

M. PURGON.

Un clyſtére que j'avois pris plaiſir à compoſer moi-même.

ARGAN.

Ce n'eſt pas moi. . . . .

M. PURGON.

Inventé, & formé dans toutes les régles de l'art.

TOINETTE.

Il a tort.

M. PURGON.

Et qui devoit faire dans des entrailles un effet merveilleux.

ARGAN.

Mon frere. . . . .

M. PURGON.

Le renvoyer avec mépris!

ARGAN *montrant Béralde.*

C'eſt lui. . . . .

M. PURGON.

C'eſt une action exorbitante,

TOINETTE.

Cela eſt vray.

M. PURGON.

Un attentat énorme contre la Médecine,

ARGAN *montrant Béralde.*

Il eſt cauſe. . . . .

M. PURGON.

Un crime de léze-faculté, qui ne ſe peut aſſez punir.

TOINETTE.

Vous avez raiſon.

M. PURGON.

Je vous déclare que je romps commerce avec vous;

ARGAN.

C'eſt mon frere. . . . .

M. PURGON.

Que je ne veux plus d'alliance avec vous,

TOINETTE.

Vous ferez bien.

M. PURGON.

Et que, pour finir toute liaiſon avec vous, voilà la

donation que je faiſois à mon neveu, en faveur du mariage.

ARGAN.

C'eſt mon frere qui a fait tout le mal.

M. PURGON.

Mépriſer mon clyſtére!

ARGAN.

Faites le venir, je m'en vais le prendre.

M. PURGON.

Je vous aurois tiré d'affaire avant qu'il fût peu.

TOINETTE.

Il ne le mérite pas.

M. PURGON.

J'allois nettoyer votre corps, & en évacuer entiérement les mauvaiſes humeurs;

ARGAN.

Ah! Mon frere!

M. PURGON.

Et je ne voulois plus qu'une douzaine de médecines, pour vuider le fond du ſac.

TOINETTE.

Il eſt indigne de vos ſoins.

M. PURGON.

Mais, puiſque vous n'avez pas voulu guérir par mes mains,

ARGAN.

Ce n'eſt pas me faute.

M. PURGON.

Puiſque vous vous êtes ſouſtrait de l'obéiſſance que l'on doit à ſon Médecin,

TOINETTE.

Cela crie vengeance.

M. PURGON.

Puiſque vous vous êtes déclaré rebelle aux remédes que je vous ordonnois,

ARGAN.

Hé, point du tout.

M. PURGON.

J'ai à vous dire que je vous abandonne à votre mauvaiſe conſtitution, à l'intempérie de vos entrailles,

à la corruption de votre ſang, à l'âcreté de votre bile, & à la féculence de vos humeurs;

TOINETTE.

C'eſt fort bien fait.

ARGAN.

Mon Dieu!

M. PURGON.

Et je veux qu'avant qu'il ſoit quatre jours, vous deveniez dans un état incurable,

ARGAN.

Ah! Miſéricorde!

M. PURGON.

Que vous tombiez dans la bradipepſie.

ARGAN.

Monſieur Purgon!

M. PURGON.

De la bradipepſie dans la diſpepſie.

ARGAN.

Monſieur Purgon!

M. PURGON.

De la diſpepſie dans l'apepſie.

ARGAN.

Monſieur Purgon!

M. PURGON.

De l'apepſie dans la lienterie.

ARGAN.

Monſieur Purgon!

M. PURGON.

De la lienterie dans la diſſenterie.

ARGAN.

Monſieur Purgon!

M. PURGON.

De la diſſenterie dans l'hydropiſie.

ARGAN.

Monſieur Purgon!

M. PURGON.

De l'hydropiſie dans la privation de la vie, où vous aura conduit votre folie.

SCENE VII.

ARGAN, BERALDE.

ARGAN.

Ah! Mon Dieu! Je ſuis mort. Mon frere, vous m'avez perdu.

BERALDE.

Quoi? Qu'y a-t-il?

ARGAN.

Je n'en puis plus, Je ſens déjà que la Médecine ſe venge.

BERALDE.

Ma foi, mon frere, vous êtes fou; & je ne voudrois pas, pour beaucoup de choſes, qu'on vous vit faire ce que vous faites. Tâtez-vous un peu, je vous prie, revenez à vous-même, & ne donnez point tant à votre imagination.

ARGAN.

Vous voyez, mon frere, les étranges maladies dont il m'a menacé.

BERALDE.

Le ſimple homme que vous êtes!

ARGAN.

Il dit que je deviendrai incurable avant qu'*il ſoit* quatre jours.

BERALDE.

Et ce qu'il dit, que fait-il à la choſe? Eſt-ce un oracle qui a parlé? Il ſemble à vous entendre, que Monſieur Purgon tienne dans ſes mains le filet de vos jours; & que, d'autorité ſuprême, il vous l'allonge, & vous le racourciſſe comme il lui plaît. Songez que les principes de votre vie ſont en vous-même, & que le courroux de Monſieur Purgon eſt auſſi peu capable de vous faire mourir, que ſes *remédes* de vous faire vivre. Voici une avanture, ſi vous voulez, à vous *défaire* des *Médecins*; ou, ſi vous êtes né à ne pouvoir vous en paſſer, il eſt aiſé d'en avoir un autre, avec lequel, mon frere, vous puiſſiez courir un peu moins de riſque.

ARGAN.

Ah! Mon frere, il ſçait tout mon tempérament & la maniére dont il faut me gouverner.

BERALDE.

Il faut vous avouer que vous étes un homme d'une grande prévention; & que vous voyez les choſes avec d'étranges yeux.

SCENE VIII.

ARGAN, BERALDE, TOINETTE.

TOINETTE *à Argan.*

Monſieur, voilà un Médecin qui demande à vous voir.

ARGAN.

Et quel Médecin?

TOINETTE.

Un Médecin de la Médecine.

ARGAN.

Je te demande qui il eſt?

TOINETTE.

Je ne le connois pas, mais il me reſſemble comme deux gouttes d'eau; &, ſi je n'étois ſûre que ma mere étoit honnête femme, je dirois que ce ſeroit quelque petit frere, qu'elle m'auroit donné depuis le trépas de mon pere.

ARGAN.

Fait le venir.

SCENE IX.

ARGAN, BERALDE.

BERALDE.

Vous étes ſervi à ſouhait. Un Médecin vous quitte, un autre ſe préſente.

ARGAN.

J'ai bien peur que vous ne ſoyez cauſe de quelque malheur.

BERALDE.

Encore? Vous en revenez toujours-là.

ARGAN.

Voyez-vous, j'ai ſur le cœur toutes ces maladies-là que je ne connois point, ces....

****

SCENE X.

ARGAN, BERALDE, TOINETTE en Médecin.

TOINETTE.

Monſieur, agréez que je vienne vous rendre viſite, & vous offrir mes petits ſervices pour toutes les ſaignées & les purgations dont vous aurez beſoin.

ARGAN.

Monſieur, je vous ſuis fort obligé. [*à Béralde.*] Par ma foi, voilà Toinette elle-même.

TOINETTE.

Monſieur, je vous prie de m'excuſer, j'ai oublié de donner une commiſſion à mon valet; *je reviens* tout à l'heure.

****

SCENE XI.

ARGAN, BERALDE.

ARGAN.

Hé? Ne diriez-vous pas que c'eſt effectivement Toinette?

BERALDE.

Il eſt vray que la reſſemblance eſt tout à fait grande. Mais ce n'eſt pas la première fois qu'on a vû de ces ſortes de choſes, & les hiſtoires ne ſont pleines que de ces jeux de la nature.

ARGAN.

Pour moi, j'en ſuis ſurpris; &...

****

SCENE XII.

ARGAN, BERALDE, TOINETTE.

TOINETTE.

Que voulez-vous, Monſieur?

ARGAN.

Comment.

TOINETTE.

Ne m'avez-vous pas appellée?

ARGAN.

Moi? non.

TOINETTE.

Il faut donc que les oreilles m'ayent corné.

ARGAN.

Demeure un peu ici pour voir comme ce Médecin te reſſemble.

TOINETTE.

Oui, vrayment! J'ai affaire là-bas; & je l'ai aſſez vû.

SCENE XIII.

ARGAN, BERALDE.

ARGAN.

Si je ne les voyois tous deux, je croirois que ce n'eſt qu'un.

BERALDE.

J'ai lû des choſes ſurprenantes de ces ſortes de reſſemblances; & nous en avons vû, de notre tems, où tout le monde s'eſt trompé.

ARGAN.

Pour moi, j'aurois été trompé à celle-là; & j'aurois juré que c'eſt la même perſonne.

SCENE XIV.

ARGAN, BERALDE, TOINETTE en Médecin.

TOINETTE.

Monſieur, je vous demande pardon de tout mon cœur.

ARGAN *bas à Béralde.*

Cela eſt admirable

TOINETTE.

Vous ne trouverez pas mauvais, s'il vous plaît, la curioſité que j'ai euë de voir un illuſtre malade comme vous êtes; & votre réputation qui s'étend par tout, peut excuſer la liberté que j'ai priſe.

ARGAN.

Monſieur, je ſuis votre ſerviteur.

TOINETTE.

Je vois, Monſieur, que vous me regardez *fixement*. Quel âge croyez-vous bien que j'aye?

ARGAN.

Je crois que tout au plus vous pouvez avoir vingt-ſix, ou vingt-ſept ans.

TOINETTE.

Ah, ah, ah, ah, ah! J'en ai quatre-vingt-dix.

ARGAN.

Quatre vingt-dix?

TOINETTE.

Oui. Vous voyez un effet des ſecrets de mon art, de me conſerver ainſi frais & vigoureux.

ARGAN.

Par ma foi, voilà un beau jeune vieillard pour quatre-vingt-dix ans.

TOINETTE.

Je ſuis *Médecin* paſſager qui *vais de ville en ville*, de province en province, de royaume en *royaume*, pour chercher d'illuſtres matiéres à ma capacité, pour trouver des malades dignes de m'occuper, capables d'exercer les grands & beaux ſecrets que j'ai trouvés dans la Médecine. Je dédaigne de m'amuſer à ce menu fatras de maladies ordinaires, à ces bagatelles de rhumatiſmes & de fluxions, à ces fiévrotes, à ces vapeurs, & à ces migraines. Je veux des maladies d'importance, de bonnes fiévres continues avec des tranſports au cerveau, de bonnes fiévres pourprées, de bonnes peſtes, de bonnes pleuréſies avec des inflammations de poitrine, c'eſt là que je me plais, c'eſt là que je triomphe; & je voudrois, Monſieur, que vous euſſiez toutes les maladies que je viens de dire, que vous fuſſiez abandonné de tous les Médecins, déſeſpéré, à l'agonie,

gonie, pour vous montrer l'excellence de mes remédes, & l'envie que j'aurois de vous rendre ſervice.

ARGAN.

Je vous ſuis obligé, Monſieur, des bontés que vous avez pour moi.

TOINETTE.

Donnez-moi votre pouls. Allons donc, que l'on batte comme il faut. Ah! Je vous ferai bien aller comme vous devez. Ouais! Ce pouls-là fait l'impertinent; je vois bien que vous ne me connoiſſez pas encore. Qui eſt votre Médecin?

ARGAN.

Monſieur Purgon.

TOINETTE.

Cet homme-là n'eſt point écrit ſur mes tablettes entre les grands Médecins. De quoi, dit-il, que vous êtes malade?

ARGAN.

Il dit que c'eſt du foye, & d'autres diſent que c'eſt de la rate.

TOINETTE.

Ce ſont tous des ignorans, c'eſt du poumon que vous êtes malade.

ARGAN.

Du poumon?

TOINETTE.

Oui. Que ſentez vous?

ARGAN.

Je ſens, de tems en tems, des douleurs de tête.

TOINETTE.

Juſtement, le poumon.

ARGAN.

Il me ſemble parfois que j'ai un voile devant les yeux.

TOINETTE.

Le poumon.

ARGAN.

J'ai quelquefois des maux de cœur.

TOINETTE.

Le poumon.

ARGAN.

Et quelquefois il me prend des douleurs dans le ventre, comme ſi c'étoient des coliques.

TOINETTE.

Le poumon. Vous avez appétit à ce que vous mangez?

ARGAN.

Oui, Monsieur.

TOINETTE.

Le poumon. Vous aimez à boire un peu de vin?

ARGAN.

Oui, Monsieur.

TOINETTE.

Le poumon. Il vous prend un petit sommeil après le repas, & vous êtes bien aise de dormir?

ARGAN.

Oui, Monsieur.

TOINETTE.

Le poumon, le poumon, vous dis-je. Que vous ordonne votre Médecin pour votre nourriture?

ARGAN.

Il m'ordonne du potage,

TOINETTE.

Ignorant.

ARGAN.

De la volaille,

TOINETTE.

Ignorant.

ARGAN.

Du veau,

TOINETTE.

Ignorant.

ARGAN.

Des bouillons,

TOINETTE.

Ignorant.

ARGAN.

Des œufs frais,

TOINETTE.

Ignorant.

ARGAN.

Et le soir de petits pruneaux, pour lâcher le ventre;

TOINETTE.

Ignorant.

ARGAN.

Et sur tout de boire mon vin fort trempé.

TOINETTE.

Ignorantus, ignoranta, ignorantum. Il faut boire votre vin pur; &, pour épaiſſir votre ſang qui eſt trop ſubtil, il faut manger de bon gros bœuf, de bon gros porc, de bon fromage de Hollande, du gruau & du ris, & des marons & des oublies, pour coller & conglutiner. Votre Médecin eſt une bête. Je veux vous en envoyer un de ma main, & je viendrai vous voir de tems en tems, tandis que je ſerai en cette ville.

ARGAN.

Vous m'obligez beaucoup.

TOINETTE.

Que diantre faites-vous de ce bras-là?

ARGAN.

Comment?

TOINETTE.

Voilà un bras que je me ferois couper tout à l'heure, ſi j'étois que de vous.

ARGAN.

Et pourquoi?

TOINETTE.

Ne voyez-vous pas qu'il tire à ſoi toute la nourriture, & qu'il empêche ce côté-là de profiter?

ARGAN.

Oui; mais j'ai beſoin de mon bras.

TOINETTE.

Vous avez-là auſſi un œil droit que je me ferois crever, ſi j'étois en votre place.

ARGAN.

Crever un œil?

TOINETTE.

Ne voyez-vous pas qu'il incommode l'autre, & lui dérobe ſa nourriture? Croyez-moi, faites-vous le crever au plûtôt, vous en verrez plus clair de l'œil gauche.

ARGAN.

Cela n'eſt pas preſſé.

TOINETTE.

Adieu. Je ſuis fâché de vous quitter ſi-tôt; mais il faut que je me trouve à une grande conſultation qui ſe doit faire pour un homme qui mourut hier.

ARGAN.

Pour un homme qui mourut hier?

TOINETTE.

Oui, pour aviſer & voir ce qu'il auroit fallu lui faire pour le guérir. Juſqu'au revoir.

ARGAN.

Vous ſçavez que les malades ne reconduiſent point.

SCENE XV.

ARGAN, BERALDE.

BERALDE.

Voilà un Médecin, vrayment, qui paroît fort habile.

ARGAN.

Oui; mais il va un peu bien vîte.

BERALDE.

Tous les grands Médecins ſont comme cela.

ARGAN.

Me couper un bras, & me crever un œil, afin que l'autre ſe porte mieux? J'aime bien mieux qu'il ne ſe porte pas ſi bien. La belle opération, de me rendre borgne & manchot.

SCENE XVI.

ARGAN, BERALDE, TOINETTE.

TOINETTE *feignant de parler à quelqu'un.*

Allons, allons, je ſuis votre ſervante. Je n'ai pas envie de rire.

ARGAN.

Qu'eſt-ce que c'eſt?

TOINETTE.

Votre Médecin, ma foi, qui vouloit me tâter le pouls.

ARGAN.

Voyez un peu, à l'âge de quatre-vingt-dix ans.

BERALDE.

Or-çà, mon frere, puiſque voilà votre Monſieur Purgon brouillé avec vous, ne voulez-vous pas bien que je vous parle du parti qui s'offre pour ma niéce?

ARGAN.

Mon mon frere, je veux la mettre dans un couvent puiſqu'elle s'eſt oppoſée à mes volontés. Je vois bien qu'il y a quelque amourette là-deſſous; & j'ai découvert certaine entrevûë ſecrette, qu'on ne ſçait pas que j'aye découverte.

BERALDE.

Hé bien, mon frere, quand il y auroit quelque petite inclination, cela, ſeroit-il ſi criminel; & rien peut-il vous offenſer, quand tout ne va qu'à des choſes honnêtes, comme le mariage?

ARGAN.

Quoi qu'il en ſoit, mon frere, elle ſera Religieuſe, c'eſt une choſe réſolue.

BERALDE.

Vous voulez faire plaiſir à quelqu'un.

ARGAN.

Je vous entends. Vous en revenez toujours là, & ma femme vous tient au cœur.

BERALDE.

Hé bien, oui, mon frere, puiſqu'il faut parler à cœur ouvert, c'eſt votre femme que je veux dire; &, non plus que l'entêtement de la médecine, je ne puis vous ſouffrir l'entêtement où vous êtes pour elle; & voir que vous donniez, tête baiſſée, dans tous les piéges qu'elle vous tend.

TOINETTE.

Ah! Monſieur, ne parlez point de Madame, c'eſt une femme ſur laquelle il n'y a rien à dire; une femme ſans artifice, & qui aime Monſieur; qui l'aime..... On ne peut pas dire cela.

ARGAN.

Demandez-lui un peu les careſſes qu'elle me fait;

TOINETTE.

Cela eſt vray.

ARGAN.

L'inquiétude que lui donne ma maladie;

TOINETTE.

Assûrément.

ARGAN.

Et les soins, &c. les peines qu'elle prend autour de moi.

TOINETTE.

Il est certain. [*à Béralde.*] Voulez-vous que je vous convainque, & vous fasse voir, tout-à-l'heure, comme Madame aime Monsieur? [*à Argan.*] Monsieur, souffrez que je lui montre son béjaune, & le tire d'erreur.

ARGAN.

Comment?

TOINETTE.

Madame s'en va revenir. Mettez-vous tout étendu dans cette chaise, & contrefaites le mort. Vous verrez la douleur où elle sera, quand je lui dirai la nouvelle.

ARGAN.

Je le veux bien.

TOINETTE.

Oui; mais ne la laissez pas long-tems dans le désespoir, car elle en pourroit bien mourir.

ARGAN

Laisse-moi faire.

TOINETTE *à Béralde.*

Cachez-vous, vous, dans ce coin-là.

SCENE XVII.

ARGAN, TOINETTE.

ARGAN.

N'y a-t-il point quelque danger à contrefaire le mort.

TOINETTE.

Non, non. Quel danger y auroit-il? Etendez-vous là seulement. Il y aura plaisir à confondre votre frere. Voici Madame. Tenez-vous bien.

SCENE XVIII.

BELINE, ARGAN étendu dans sa chaise, TOINETTE.

TOINETTE *feignant de ne pas voir Béline.*

Ah, mon Dieu! Ah, malheur! Quel étrange accident!

BELINE.

Qu'eſt-ce, Toinette?

TOINETTE.

Ah! Madame.

BELINE.

Qu'y a-t-il?

TOINETTE.

Votre mari eſt mort.

BELINE.

Mon mari eſt mort?

TOINETTE.

Hélas! Oui. Le pauvre défunt eſt trépaſſé.

BELINE.

Aſſurément?

TOINETTE.

Aſſurément. Perſonne ne ſçait encore cet accident-là; & je me ſuis trouvée ici toute ſeule. Il vient de paſſer entre mes bras. Tenez, le voilà tout de ſon long dans cette chaiſe.

BELINE.

Le Ciel en ſoit loué. Me voilà délivrée d'un grand fardeau. Que tu es ſotte, Toinette, de t'affliger de cette mort!

TOINETTE.

Je penſois, Madame, qu'il fallût pleurer.

BELINE.

Va, va, cela n'en vaut pas la peine. Quelle perte eſt-ce que la ſienne, & de quoi ſervoit-il ſur la terre? Un homme incommode à tout le monde, mal propre, dégoûtant, ſans ceſſe un lavement, ou une médecine dans le ventre, mouchant, touſſant, crachant toujours, ſans eſprit, ennuyeux, de mau-

vaise humeur, fatiguant sans cesse les gens, & grondant jour & nuit servantes & valets.

TOINETTE.

Voilà une belle oraison funébre.

BELINE.

Il faut, Toinette, que tu m'aides à exécuter mon dessein; & tu peux croire qu'en me servant ta récompense est sûre. Puisque, par un bonheur, personne n'est encore averti de la chose, portons le dans son lit, & tenons cette mort cachée, jusqu'à ce que j'aye fait mon affaire. Il y a des papiers, il y a de l'argent, dont je me veux saisir; & il n'est pas juste que j'aye passé, sans fruit auprès de lui, mes plus belles années. Vien, Toinette, prenons auparavant toutes ses clés.

ARGAN *se levant brusquement.*

Doucement.

BELINE.

Ahi!

ARGAN.

Oui, Madame ma femme, c'est ainsi que vous m'aimez?

TOINETTE.

Ah, ah! Le défunt n'est pas mort.

ARGAN *Béline, qui sort.*

Je suis bien aise de voir votre amitié, & d'avoir entendu le beau panégyrique que vous avez fait de moi. Voilà un avis au lecteur; qui me rendra sage à l'avenir, & qui m'empêchera de faire bien des choses.

****

SCENE XIX.

BERALDE sortant de l'endroit où il s'étoit caché, ARGAN, TOINETTE.

BERALDE.

Hé bien, mon frere, vous le voyez.

TOINETTE.

Par ma foi, je n'aurois jamais crû cela. Mais j'entends votre fille, remettez-vous comme vous étiez, & voyons de quelle manière elle recevra votre mort.

C'est

C'eſt une choſe qu'il n'eſt pas mauvais d'éprouver; & , puiſque vous êtes en train , vous connoîtrez par là les ſentimens que votre famille a pour vous.

[*Béralde va encore ſe cacher.*]

SCENE XX.

ARGAN, ANGELIQUE, TOINETTE.

TOINETTE *feignant de ne pas voir Angélique.*

O Ciel ! Ah , fâcheuſe avanture ! Malheureuſe journée !

ANGELIQUE.

Qu'as tu, Toinette, & de quoi pleures-tu?

TOINETTE.

Hélas! J'ai de triſtes nouvelles à vous donner.

ANGELIQUE.

Hé quoi?

TOINETTE.

Votre pere eſt mort.

ANGELIQUE.

Mon pere eſt mort, Toinette?

TOINETTE.

Oui. Vous le voyez-là ; il vient de mourir tout-à-l'heure d'une foibleſſe qui lui a pris.

ANGELIQUE.

O Ciel ! Quelle infortune! Quelle atteinte cruelle! Hélas! Faut-il que je perde mon pere, la ſeule choſe qui me reſtoit au monde, & qu'encore, pour un ſurcroît de déſeſpoir , je le perde dans un moment où il étoit irrité contre moi! Que deviendrai-je, malheureuſe, & quelle conſolation trouver après une ſi grande perte?

SCENE XXI.

ARGAN, ANGELIQUE, CLEANTE, TOINETTE.

CLEANTE.

Qu'avez-vous donc, belle Angélique, & quel malheur pleurez-vous?

ANGELIQUE.

Hélas! Je pleure tout ce que dans la vie je pouvois perdre de plus cher, & de plus précieux. Je pleure la mort de mon pere.

CLEANTE.

O Ciel! Quel accident! Quel coup inopiné! Hélas! Après la demande que j'avois conjuré votre oncle de faire pour moi, je venois me présenter à lui; & tâcher, par mes respects & par mes prières, de disposer son cœur à vous accorder à mes vœux.

ANGELIQUE.

Ah! Cléante, ne parlons plus de rien. Laissons-là toutes les pensées du mariage. Après la perte de mon pere, je ne veux plus être du monde, & j'y renonce pour jamais. Oui, mon pere, si j'ai résisté tantôt à vos volontés, je veux suivre du moins une de vos intentions, & réparer par-là le chagrin que je m'accuse de vous avoir donné. [*Se jettant à genoux.*] Souffrez, mon pere, que je vous en donne ici ma parole, & que je vous embrasse, pour vous témoigner mon ressentiment.

ARGAN *embrassant Angélique.*

Ah! Ma fille.

ANGELIQUE.

Ahi!

ARGAN.

Vien. N'aye point de peur, je ne suis pas mort. Va, tu es mon vray sang, ma véritable fille; & je suis ravi d'avoir vû ton bon naturel.

SCENE XXII.

ARGAN, BERALDE, ANGELIQUE, CLEANTE, TOINETTE.

ANGELIQUE.

Ah! Quelle ſurpriſe agréable! Mon pere, puiſque par un bonheur extrême, le Ciel vous redonne à mes vœux, ſouffrez qu'ici je me jette à vos pieds pour vous ſupplier d'une choſe. Si vous n'êtes pas favorable au panchant de mon cœur, ſi vous me refuſez Cléante pour époux, je vous conjure, au moins, de ne me point forcer d'en épouſer un autre. C'eſt toute la grace que je vous demande.

CLEANTE *ſe jettant aux genoux d'Argan.* Hé! Monſieur, laiſſez-vous toucher à ſes priéres & aux miennes; & ne vous montrez point contraire aux mutuels empreſſemens d'une ſi belle inclination.

BERALDE.

Mon frere, pouvez-vous tenir là contre?

TOINETTE.

Monſieur, ſerez-vous inſenſible à tant d'amour?

ARGAN.

Qu'il ſe faſſe Médecin, je conſens au mariage. [*à Cléante.*] Oui, faites-vous Médecin, je vous donne ma fille.

CLEANTE.

Très-volontiers, Monſieur. S'il ne tient qu'à cela pour être votre gendre, je me ferai Médecin, Apoticaire même, ſi vous voulez. Ce n'eſt pas une affaire que cela, & je ferois bien d'autres choſes pour obtenir la belle Angélique.

BERALDE.

Mais, mon frere, il me vient une penſée. Faites-vous Médecin vous-même. La commodité ſera encore plus grande, d'avoir en vous tout ce qu'il vous faut.

TOINETTE.

Cela eſt vray. Voilà le vray moyen de vous guérir bien-tôt: & il n'y a point de maladie ſi obſtinée, que de ſe jouer à la perſonne d'un Médecin.

ARGAN.

Je penſe, mon frere, que vous vous moquez de moi. Eſt-ce que je ſuis en âge d'étudier?

BERALDE.

Bon! Etudier. Vous êtes aſſez ſçavant, & il y en a beaucoup parmi eux qui ne ſont pas plus habiles que vous.

ARGAN.

Mais il faut ſçavoir bien parler latin, connoître les maladies, & les remédes qu'il y faut faire.

BERALDE.

En recevant la robe & le bonnet de Médécin, vous apprendrez tout cela; & vous ſerez après plus habile que vous ne voudrez.

ARGAN.

Quoi! L'on ſçait diſcourir ſur les maladies, quand on a cet habit là?

BERALDE.

Oui. L'on n'a qu'à parler avec une robe, & un bonnet, tout galimathias devient ſçavant, & toute ſottiſe devient raiſon.

TOINETTE.

Tenez, Monſieur, quand il n'y auroit que votre barbe, c'eſt déja beaucoup, & la barbe fait plus de la moitié d'un Médecin.

CLEANTE.

En tout cas, je ſuis prêt à tout.

BERALDE *à Argan.*

Voulez-vous que l'affaire ſe faſſe tout-à-l'heure?

ARGAN.

Comment tout-à-l'heure?

BERALDE.

Oui, & dans votre maiſon.

ARGAN.

Dans ma maiſon?

BERALDE.

Oui. Je connois une Faculté de mes amies, qui viendra tout-à-l'heure en faire la cérémonie dans votre ſale. Cela ne vous coutera rien.

ARGAN.

Mais, moi, que dire, que répondre?

BERALDE.

On vous inſtruira en deux mots, & l'on vous dou-

nera par écrit ce que vous devez dire. Allez-vous-en vous mettre en habit décent, je vais les envoyer querir.

ARGAN.

Allons, voyons cela.

SCENE DERNIERE.

BERALDE, ANGELIQUE, CLEANTE, TOINETTE.

CLEANTE.

Que voulez-vous dire, & qu'entendez-vous avec cette Faculté de vos amies?

TOINETTE.

Quel eſt donc votre deſſein?

BERALDE.

De nous divertir un peu ce ſoir. Les comédiens ont fait un petit interméde de la réception d'un Médecin, avec des danſes & de la muſique, je veux que nous en prenions enſemble le divertiſſement, & que mon frere y faſſe le premier perſonnage.

ANGELIQUE.

Mais, mon oncle, il me ſemble que vous vous jouez un peu beaucoup de mon pere.

BERALDE.

Mais, ma niéce, ce n'eſt pas tant le jouer, que s'accommoder à ſes fantaiſies. Tout ceci n'eſt qu'entre nous. Nous y pouvons auſſi prendre chacun un perſonnage, & nous donner ainſi la comédie les uns aux autres. Ce carnaval autoriſe cela. Allons vîte préparer toutes choſes.

CLEANTE *à Angélique.*

Y conſentez-vous?

ANGELIQUE.

Oui, puiſque mon oncle nous conduit.

Fin du troiſiéme Acte.

III. INTERMEDE.

PREMIERE ENTRÉE DE BALLET.

Des tapissiers viennent, en dansant, préparer la salle, & placer les bancs en cadence.

II. ENTRÉE DE BALLET.

Marche de la Faculté de Médecine, au son des instrumens.

Les porte-seringues représentant les massiers, entrent les premiers.

Après eux viennent, deux à deux, les Apoticaires avec des mortiers, les Chirurgiens & les Docteurs, qui vont se placer aux deux côtés du Théatre. Le Président monte dans une chaire, qui est au milieu; & Argan qui doit être reçû Docteur, se place dans une chaire plus petite, qui est au devant de celle du Président.

LE PRESIDENT.

Sçavantissimi Doctores,
Medicinæ Professores,
Qui hic assemblati estis;
Et vos almi Messieures,
Sententiarum facultatis
Fideles executores,
Chirurgiani & Apoticari,
Atque tota compania aussi,
Salus, honor, & argentum,
Atque bonum appetitum.
Non possum, docti confreri,
En moi satis admirari,
Qualis bona inventio,
Est medici professio;
Quam bella chosa est & bene trovata,
Medicina illa benedicta,
Quæ, suo nomine solo,
Surprenanti miraculo,
Depuis si longo tempore,
Facit à gogo vivere
Tant de gens omni genere.

Per totam terram videmus
Grandam vogam ubi sumus,
Et quod grandes & petiti
Sunt de nobis infatuti.
Totus mundus currens ad nostros remedios,
Nos regardat sicut Deos;
Et nostris ordonnanciis
Principes & reges soumissos videtis.

Donque il est nostra sapientiæ,
Boni sensus atque prudentiæ,
De fortement travaillare,
A nos bene conservare
In tali credito, vogâ, & honore;
Et prandere gardam à non recevere,
In nostro docto corpore,
Quam personas capabiles,
Et totas dignas remplire
Has plagas honorabiles.

C'est pour cela que nunc convocati estis,
Et credo quod trovabitis
Dignam matievam medici,
In sçavanti homine que voici;
Lequel, in choses omnibus,
Dono ad interrogandum,
Et à fond examinandum
Vestris capacitatibus.

PREMIER DOCTEUR.

Si mihi licentiam dat Dominus Præses,
Et tanti docti Doctores,
Et assistantes illustres,
Tres sçavanti bachelier
Quem estimo & honore,
Domandabo causam & rationem, quare
Opium facit dormire.

ARGAN.

Mihi à docto Doctore
Domandatur causam & rationem quare
Opium facit dormire.
A quoi respondeo,
Quia est in eo
Virtus dormitiva,

Cujus eſt natura
Senſus aſſoupire.

CHOEUR.

Benè, benè, benè reſpondere,
Dignus, dignus eſt intrare
In noſtro docto corpore.
Benè, benè reſpondere.

SECOND DOCTEUR.

Cum permiſſione Domini Præſidis,
Doctiſſimæ facultatis,
Et totius hîs noſtris actis
Compania aſſiſtantis,
Demandabo tibi, docte Bacheliere,
Quæ ſunt remedia,
Quæ in maladiâ
Ditte Hydropiſia
Convenit facere?

ARGAN.

Clyſterium donare,
Poſteà Seignare,
Enſuita purgare.

CHOEUR.

Benè, benè, benè, benè reſpondere
Dignus, dignus eſt intrare
In noſtro docto corpore.

TROISIEME DOCTEUR.

Si bonum ſemblatur Domino Præſidi,
Doctiſſimæ Facultati
Et compania præſenti,
Demandabo tibi, docte Bacheliere,
Quæ remedia hîctîcis,
Pulmonicis atque aſmaticis
Tuyas à propos facere.

ARGAN.

Clyſterium donare,
Poſteà Seignare,
Enſuita purgare.

CHOEUR.

Benè, benè, benè, benè reſpondere;
Dignus, dignus eſt intrare
In noſtro docto corpore.

QUA-

QUATRIEME DOCTEUR.

Super illas maladias,
Doctus Bachelierus dixit maravillas;
Mais si non ennuyo Dominum Præsidem,
Doctissimam Facultatem,
Et totam honorabilem
Compagniam écoutantem;
Faciam illi unam quæstionem.
Dès hiero maladus unus
Tombavit in meas mannus;
Habet grandam fievram cum redoublamentis,
Grandam dolorem capitis,
Et grandam malum au côté,
Cum grandâ difficultate
Et penâ respirare.
Veillas mihi dire,
Docte Bachelière,
Quid illi facere?

ARGAN.

Clysterium donare,
Postea seigare,
Ensuita purgare.

CINQUIEME DOCTEUR.

Mais si maladia
Opiniatria
Non vult se gavire,
Quid illi facere?

ARGAN.

Clisterium donare,
Postea seignare,
Ensuita purgare.
Reseignare, repurgare, & reclysterisare.

CHOEUR.

Benè, benè, benè, benè respondere;
Dignus, dignus est intrare
In nostro docto corpore.

LE PRESIDENT à Argan.

Jurus gardare statuta
Per facultatem præscripta,
Cum sensu & jugeamento?

ARGAN.

Juro.

LE PRESIDENT.

Essere in omnibus

Consultationibus
Ancieni aviſo ;
Aut bono,
Aut mauvaiſo ?
ARGAN.
Juro.
LE PRESIDENT.
De non jamais te ſervire
De remediis anciens,
Quam de cum ſimplement docto facultatis ;
Maladus dit-il crevare
Et mori de ſuo malo ?
ARGAN.
Juro.
LE PRESIDENT.
Ego cum iſto boneto
Venerabili & docto,
Dono tibi & concedo
Virtutem & puiſſanciam.
Medicandi,
Purgandi,
Seignandi,
Perçandi,
Taillandi,
Compandi,
Et occidendi
Impune per totam terram.

III. ENTRÉE DE BALLET.

Les Chirurgiens & les Apoticaires viennent faire la révérence en cadence à Argan.

ARGAN.
Grandes Doctores doctrinæ,
De la Rhubarbe & du ſéné ;
Ce ſeroit ſans doute à moi choſe folle,
Inepta & ridicula,
Si j'allois me engageare
Vobis louangeas donare,
Et entreprenoibam adjoindre
Des lumieres au Soleile,
Et des étoilas au Ciele,
Des ondes à l'Ocean.

Et des rosas au printanno.
Agreate qu'avec uno moto
Pro toto remercimento
Randam gratiam corporè tam docto.
Vobis, vobis debeo
Bien plus qu'à natura, & qu'à patri meo.
Natura & pater meus
Hominem me habent factum;
Mais vos me, ce qui est bien plus,
Avetis factum medicum.
Honor, favor, & gratia,
Qui in hoc corde me vilà,
Imprimant ressentimenta
Qui dureront in sæcula.

CHOEUR.

Vivat, vivat, vivat, vivat, cent fois vivat
Novus Doctor, qui tam benè parlat,
Mille, mille annis, & manget, & bibat,
Et seignet, & tuat.

IV. ENREE DE BALLET.

Tous les Chirurgiens & les Apoticaires dansent au son des instrumens & des voix, & des battemens de mains, & des mortiers d'Apoticaires.

PREMIER CHIRURGIEN.

Puisse-t-il voir doctas
Suas ordonnancias,
Omnium Chirurgorum,
Et Apoticarum
Remplire boutiquas.

CHOEUR.

Vivat, vivat, vivat, vivat, cent fois vivat
Novus Doctor, qui tam benè parlat,
Mille, mille annis, & manget, & bibat.
Et seignet, & tuat.

SECOND CHIRURGIEN.

Puisse toti anni,
Lui essere boni
Et favorabiles,
Et n'habere jamais

Quam peſtas, verolas,
Fièvras, pleureſias,
Fluxus de ſang & diſſenterias.

CHOEUR.

Vivat, vivat, vivat, vivat, cent fois vivat
Novus Doctor, qui tam benè parlat,
Mille, mille annis, & manget, & bibat,
Et ſeignet, & tuat.

V. & dernière ENTRÉE DE BALLET.

Pendant que le dernier chœur ſe chante, les Médecins, les Chirurgiens & les Apoticaires ſortent tous ſelon leur rang en cérémonie, comme ils ſont entrés.

LE MALADE IMAGINAIRE,

En trois Actes avec des Intermédes, fut représenté ſur le Théâtre du Palais Royal le 10 *Février* 1672.

C'eſt une de ces Farces de Molière dans laquelle on trouve beaucoup de Scènes dignes de la haute Comédie. La naïveté, peut-être pouſſée trop loin, en fait le principal caractère. Ses Farces ont le défaut d'être quelquefois un peu trop baſſes, & ſes Comédies de n'être pas toujours aſſez intéreſſantes. Mais avec tous ces défauts-là, il ſera toujours le premier de tous les Poëtes comiques. Depuis lui, le Théâtre François s'eſt ſoutenu, & même a été aſſervi à des loix de décence plus rigoureuſes que du tems de Molière. On n'oſeroit aujourd'hui hazarder la Scéne où le Tartuffe preſſe la femme de ſon Hôte; on n'oſeroit ſe ſervir des termes de *Fils de Putain*, de *Carogne*, & même de *Cocu*; la plus exacte bienſéance règne dans les Pièces modernes. Il eſt étrange que tant de régularité n'ait pu laver encore cette tache, qu'un préjugé très injuſte attache à la profeſſion de Comédien. Ils étoient honorés dans Athénes, où ils repréſentoient de moins bons Ouvrages. Il y a de la cruauté à vouloir avilir des hommes néceſſaires à un Etat bien policé, qui exercent, ſous les yeux des Magiſtrats, un talent très difficile & très eſtimable. Mais c'eſt le ſort de tous les gens à talens, qui ſont ſans pouvoir, de travailler pour un Public ingrat.

F I N.

REMERCIEMENT

AU ROI.

Votre pareſſe enfin me ſcandaliſe,
Ma muſe, obéiſſez-moi;
Il faut ce matin, ſans remiſe,
Aller au lever du Roi.
Vous ſçavez bien pourquoi;
Et ce vous eſt une honte
De n'avoir pas été plus prompte
A le remercier de ſes fameux bienfaits,
Mais il vaut mieux tard que jamais;
Faites donc votre compte
D'aller au louvre accomplir mes ſouhaits.
Gardez-vous bien d'être en muſe bâtie,
Un air de muſe eſt choquant dans ces lieux
On y veut des objets à réjouir les yeux,
Vous en devez être avertie;
Et vous ferez votre cour beaucoup mieux,
Lorſqu'en Marquis vous ſerez traveſtie.
Vous ſçavez ce qu'il faut pour paroître Marquis;
N'oubliez rien de l'air, ni des habits,
Arborez un chapeau charge de trente plumes
Sur une perruque de prix,
Que le rabat ſoit des plus grands volumes,
Et le pourpoint des plus petits.
Mais ſur-tout je vous recommande
Le manteau, d'un ruban, ſur le dos retrouſſé,
La galanterie en eſt grande;
Et, parmi les Marquis de la plus haute bande,
C'eſt pour être placé,
Avec vos brillantes hardes,
Et votre ajuſtement,
Faites tout le trajet de la ſale des gardes,
Et, vous peignant galamment,
Portez de tous côtés vos regards bruſquement,
Et ceux que vous pourrez connoître,
Ne manquez pas d'un haut ton,
De les ſaluer par leur nom,
De quelque rang qu'ils puiſſent être;
Cette familiarité

Donne, à quiconque en uſe, un air de qualité.
Grattez du peigne à la porte
De la chambre du Roi;
Ou, ſi, comme je prévoi,
La preſſe s'y trouve forte,
Montrez de loin votre chapeau;
Ou montez ſur quelque choſe
Pour faire voir votre muſeau,
Et criez, ſans aucune pauſe,
D'un ton rien moins que naturel,
Monſieur l'huiſſier, pour le Marquis un tel.
Jettez-vous dans la foule, & tranchez du notable;
Coudoyez un chacun, point du tout de quartier,
Preſſez, pouſſez, faites le diable,
Pour vous mettre le premier;
Et, quand même l'huiſſier,
A vos déſirs inéxorable,
Vous trouveroit en face un Marquis repouſſable,
Ne démordez point pour cela.
Tenez toujours ferme là,
A déboucher la porte il iroit trop du vôtre,
Faites qu'aucun n'y puiſſe pénétrer;
Et qu'on ſoit obligé de vous laiſſer entrer,
Pour faire entrer quelqu'autre.
Quand vous ſerez entré, ne vous relâchez pas,
Pour aſſiéger la chaiſe, il faut d'autres combats,
Tâchez d'en être des plus proches,
En y gagnant le terrain pas à pas;
Et, ſi des aſſiégeans le prévenant amas
En bouche toutes les approches,
Prenez le parti doucement,
D'attendre le Prince au paſſage.
Il connoîtra votre viſage,
Malgré votre déguiſement;
Et lors, ſans tarder davantage,
Faites-lui votre compliment.
Vous pourriez aiſément l'étendre,
Et parler des tranſports qu'en vous font éclater
Les ſurprenans bienfaits que, ſans les mériter,
Sa libérale main ſur vous daigne répandre,
Et des nouveaux efforts, où s'en va vous porter
L'excès de cet honneur où vous n'oſiez prétendre;

Lui dire comme vos désirs
Sont, après ſes bontés qui n'ont point de pareilles,
D'employer à ſa gloire, ainſi qu'à ſes plaiſirs
Tout votre art, & toutes vos veilles;
Et, là-deſſus, lui promettre merveilles.
Sur ce chapitre on n'eſt jamais à ſec;
Les muſes ſont de grandes promettreuſes,
Et, comme vos ſœurs les cauſeuſes,
Vous ne manquerez pas, ſans doute, par le bec;
Mais les grands Princes n'aiment guéres
Que les complimens qui ſont courts;
Et le nôtre, ſur tout, a bien d'autres affaires
Que d'écouter tous vos diſcours.
La louange & l'encens n'eſt pas ce qui le touche;
Dès que vous ouvrirez la bouche
Pour lui parler de grace & de bienfait,
Il comprendra d'abord ce que vous voudrez dire,
Et, ſe mettant doucement à ſourire
D'un air qui, ſur les cœurs, fait un charmant effet,
Il paſſera comme un trait,
Et cela vous doit ſuffire.
Voilà votre compliment fait.

F I N.

LA GLOIRE
DU
VAL-DE-GRACE.

DIGNE fruit de vingt ans de travaux ſomptueux,
Auguſte Bâtiment; Temple majeſtueux,
Dont le dôme ſuperbe, élevé dans la nuë,
Pare du grand Paris la magnifique vûë,
Et, parmi tant d'objets ſemés de toutes parts,
Du voyageur ſurpris prend les premiers regards;
Fais briller à jamais, dans ta noble richeſſe,
La ſplendeur du ſaint vœu d'une grande Princeſſe,
Et porte un témoignage à la poſtérité.
De ſa magnificence, & de ſa piété;
Conſerve à nos neveux une montre fidéle
Des exquiſes beautés que tu tiens de ſon zéle.
Mais défends bien ſur-tout de l'injure des ans
Le chef-d'œuvre fameux de ſes riches préſens,
Cet éclatant morceau de ſçavante peinture,
Dont elle a couronné ta noble architecture;
C'eſt le plus bel effet des grands ſoins qu'elle a pris,
Et ton marbre, & ton or ne ſont point de ce prix.
Toi qui dans cette coupe, à ton vaſte génie
Comme un ample théatre heureuſement fournie,
Es venu déployer les précieux tréſors
Que le Tibre t'a vû ramaſſer ſur ſes bords,
Dis-nous, fameux Mignard, par qui te ſont verſées
Les charmantes beautés de tes nobles penſées;
Et dans quel fonds tu prends cette variété,
Dont l'eſprit eſt ſurpris, & l'œil eſt enchanté.
Dis-nous quel feu divin, dans tes fécondes veilles,
De tes expreſſions enfante les merveilles,
Quels charmes ton pinceau répand dans tous ſes traits,
Quelle force il y mêle à ſes plus doux attraits,
Et quel eſt ce pouvoir, qu'au bout des doigts tu portes,
Qui ſçait faire à nos yeux vivre des choſes mortes;
Et d'un peu de mêlange & de bruns & de clairs,
Rendre eſprit la couleur, & les pierres des chairs.
Tu te tais; & prétends que ce ſont des matiéres
Dont tu dois nous cacher les ſçavantes lumiéres,

Et que ces beaux secrets, à tes travaux vendus,
Te coûtent un peu trop pour être répandus;
Mais ton pinceau s'explique, & trahit ton silence,
Malgré toi, de ton art, il nous fait confidence;
Et, dans ses beaux efforts à nos yeux étalés,
Les mystères profonds nous en sont révélés.
Une pleine lumière ici nous est offerte;
Et ce dôme pompeux est une école ouverte,
Où l'ouvrage faisant l'office de la voix,
Dicte de ton grand art les souveraines loix.
Il nous dit fortement les trois nobles parties *
Qui rendent d'un tableau les beautés assorties,
Et dont, en s'unissant, les talens relevés
Donnent à l'univers les peintres achevés.
Mais des trois, comme Reine, il nous expose celle †
Que ne peut nous donner le travail, ni le zéle;
Et qui, comme un présent de la faveur des Cieux,
Est du nom de divine appellée en tous lieux;
Elle, dont l'essor monte au-dessus du tonnerre,
Et sans qui l'on demeure à ramper contre terre,
Qui meut tout, régle tout, en ordonne à son choix,
Et des deux autres mène & régit les emplois.
Il nous enseigne à prendre une digne matière,
Qui donne au feu d'un peintre une vaste carrière,
Et puisse recevoir tous les grands ornemens,
Qu'enfante un beau génie en ses accouchemens,
Et dont la poëfie, & sa sœur la peinture,
Parant l'instruction de leur docte imposture,
Composent avec art ces attraits, ces douceurs,
Qui font à leurs leçons un passage à nos cœurs;
Et par qui, de tout tems, ces deux sœurs si pareilles
Charment, l'une les yeux, & l'autre les oreilles.
Mais il nous dit de fuir un discord apparent
Du lieu quel'on nous donne, & du sujet qu'on prend;
Et de ne point placer dans un tombeau des fêtes,
Le Ciel contre nos pieds, & l'enfer sur nos têtes.
Il nous apprend à faire, avec détachement,
De grouppes contraftés un noble ageancement
Qui, du champ du tableau, faffe un juste partage

* *L'invention, le deſſein, le coloris.*
† 1. *L'invention, premiere partie de la peinture.*

En conſervant les bords un peu légers d'ouvrage,
N'ayant nul embarras, nul fracas vicieux
Qui rompe ce repos ſi fort ami des yeux;
Mais où, ſans ſe preſſer, le groupe ſe raſſemble,
Et forme un doux concert, faſſe un beau tout enſemble,
Où rien ne ſoit à l'œil mendié, ni redit,
Tout s'y voyant tiré d'un vaſte fonds d'eſprit,
Aſſaiſonné du ſel de nos graces antiques,
Et non du fade goût des ornemens gothiques;
Ces monſtres odieux des ſiécles ignorans;
Que de la barbarie ont produit les torrens,
Quand leur cours, inondant preſque tout la terre,
Fit à la politeſſe une mortelle guerre;
Et de la grande Rome abbattant les remparts,
Vint, avec ſon empire, étouffer les beaux arts.
Il nous montre à poſer avec nobleſſe & grace
La premiere figure à la plus belle place,
Riche d'un agrément, d'un brillant de grandeur
Qui s'empare d'abord des yeux du ſpectateur;
Prenant un ſoin exact que, dans tout ſon ouvrage,
Elle joue aux regards le plus beau perſonnage,
Et que, par aucun rôle au ſpectacle placé,
Le heros du tableau ne ſe voye effacé.
Il nous enſeigne à fuir les ornemens débiles
Des épiſodes froids & qui ſont inutiles,
A donner au ſujet toute ſa verité,
A lui garder par tout pleine fidélité,
Et ne ſe point porter à prendre de licence,
A moins qu'à des beautés elle donne naiſſance.
Il nous dicte amplement les leçons du deſſein,*
Dans la maniére Grecque, & dans le goût Romain;
Le grand choix du beau vray, de la belle nature,
Sur les reſtes exquis de l'Antique ſculpture,
Qui, prenant d'un ſujet la brillante beauté,
En ſçavoit ſéparer la foible vérité,
Et formant de pluſieurs une beauté parfaite,
Nous corrige par l'art la nature qu'on traite.
Il nous explique à fond, dans ſes inſtructions,
L'union de la grace, & des proportions;
Les figures par tout doctement dégradées,

* II. *Le deſſin, ſeconde partie de la peinture.*

Et leurs extrémités ſoigneuſement gardées;
Les contraſtes ſçavans des membres agrouppés,
Grands, nobles, étendus, & bien développés,
Balancés ſur leur centre en beautés d'attitude,
Tous formés l'un pour l'autre avec exactitude,
Et n'offrant point aux yeux ces galimathias,
Où la tête n'eſt point de la jambe, ou du bras;
Leur juſte attachement aux lieux qui les font naître,
Et les muſcles touchés autant qu'ils doivent l'être;
La beauté des contours obſervés avec ſoin,
Point durement traités, amples, tirés de loin,
Inégaux, ondoyans, & tenant de la flâme,
Afin de conſerver plus d'action & d'ame;
Les nobles airs de tête amplement variés,
Et tous au caractére avec choix mariés;
Et c'eſt là qu'un grand peintre, avec pleine largeſſe,
D'un éfeconde idée étale la richeſſe,
Faiſant briller par tout de la diverſité,
Et ne tombant jamais dans un air répété;
Mais un peintre commun trouve une peine extrême
A ſortir dans ſes airs, de l'amour de ſoi-même;
De redites ſans nombre, il fatigue les yeux,
Et, plein de ſon image, il ſe peint en tous lieux.
Il nous enſeigne auſſi les belles draperies,
De grands plis bien jettés, ſuffiſamment nourries,
Dont l'ornement aux yeux doit conſerver le nud;
Mais qui, pour le marquer, ſoit un peu retenu,
Qui ne s'y colle point, mais en ſuive la grace,
Et, ſans la ſerrer trop, la careſſe & l'embraſſe.
Il nous montre à quel air, dans quelles actions
Se diſtinguent à l'œil toutes les paſſions;
Les mouvemens du cœur, peints d'une adreſſe extrême
Par des geſtes puiſés dans la paſſion même,
Bien marqués pour parler, appuyés, forts, & nets;
Imitans en vigueur les geſtes des muëts
Qui veulent réparer la voix que la nature
Leur a voulu nier; ainſi qu'à la peinture.
* Il nous étale enfin les myſtéres exquis
De la belle partie où triompha Zeuxis;
Et qui, le revêtant d'une gloire immortelle,

* III. *Le Coloris, troiſiéme partie de la peinture*

Le fit aller du pair avec le grand Apelle,
L'union, les concerts, & les tons des couleurs,
Contraſtes, amitiés, ruptures & valeurs,
Qui font les grands effets, les fortes impoſtures,
L'achévement de l'art, & l'ame des figures.
Il nous dit clairement dans quel choix le plus beau,
On peut prendre le jour, & le champ du tableau,
Les diſtributions, & d'ombre, & de lumière,
Sur chacun des objets & ſur la maſſe entière,
Leur dégradation dans l'eſpace de l'air
Par les tons différens de l'obſcur & du clair,
Et quelle force il faut aux objets mis en place
Que l'approche diſtingue, & le lointain efface,
Les gracieux repos que, par des ſoins communs,
Les bruns donnent aux clairs, comme les clairs aux bruns,
Avec quel agrément d'inſenſible paſſage
Doivent ces oppoſés entrer en aſſemblage,
Par quelle douce chûte ils doivent y tomber,
Et dans un milieu tendre, aux yeux ſe dérober,
Ces fonds officieux qu'avec art on ſe donne,
Qui reçoivent ſi bien ce qu'on leur abandonne,
Par quels coups de pinceau formant de la rondeur,
Le peintre donne au plat le relief du ſculpteur,
Quel adouciſſement des teintes de lumière,
Fait perdre ce qui tourne, & le chaſſe derrière,
Et comme, avec un champ fuyant, vague & léger
La fierté de l'obſcur ſur la douceur du clair,
Triomphant de la toile, en tire avec puiſſance
Les figures que veut garder ſa réſiſtance,
Et, malgré tout l'effort qu'elle oppoſe à ſes coups,
Les détache du fond, & les amene à nous.
Il nous dit tout cela, ton admirable ouvrage;
Mais, illuſtre Mignard, n'en prends aucun ombrage,
Ne crains pas que ton art, par ta main découvert,
A marcher ſur tes pas tienne un chemin ouvert,
Et que de ſes leçons les grands & beaux oracles
Elévent d'autres mains à tes doctes miracles;
Il y faut des talens que ton mérite joint,
Et ce ſont des ſecrets qui ne s'apprennent point;
On n'acquiert point, Mignard, par les ſoins qu'on
ſe donne,

Trois choſes, dont les dons brillent dans ta perſonne,
Les paſſions, la grace, & les tons de couleur,
Qui des riches tableaux ſont l'exquiſe valeur;
Ce ſont préſens du Ciel, qu'on voit peu qu'il aſſemble,
Et les ſiécles ont peine à les trouver enſemble.
C'eſt par-là qu'à nos yeux nuls travaux enfantés
De ton noble travail n'atteindront les beautés.
Malgré tous les pinceaux, que ta gloire réveille,
Il ſera de nos jours la fameuſe merveille;
Et, des bouts de la terre, en ces ſuperbes lieux,
Attirera les pas des ſçavans curieux.
O vous, dignes objets de la noble tendreſſe
Qu'a fait briller pour vous cette auguſte Princeſſe,
Dont au grand Dieu naiſſant, au véritable Dieu,
Le zéle magnifique a conſacré ce lieu,
Purs eſprits, où du Ciel ſont les graces infuſes,
Beaux Temples des vertus, admirables recluſes
Qui, dans votre retraite, avec tant de ferveur,
Mêlez parfaitement la retraite du cœur,
Et, par un choix pieux hors du monde placées,
Ne détachez vers lui nulle de vos penſées,
Qu'il vous eſt cher d'avoir ſans ceſſe devant vous
Ce tableau de l'objet de vos vœux les plus doux,
D'y nourrir par vos yeux les précieuſes flâmes
Dont ſi fidélement brûlent vos belles ames,
D'y ſentir redoubler l'ardeur de vos déſirs,
D'y donner à toute heure un encens de ſoupirs,
Et d'embraſſer du cœur une image ſi belle
Des céleſtes beautés de la gloire éternelle,
Beautés qui dans leurs fers tiennent vos libertés,
Et vous font mépriſer toutes autres beautés!
Et, toi, qui fus jadis la maîtreſſe du monde,
Docte & fameuſe école en raretés féconde,
Où les arts déterrés ont, par un digne effort,
Réparé les dégâts des barbares du Nord,
Source des beaux débris des ſiécles mémorables,
O Rome, qu'à tes ſoins nous ſommes redevables
De nous avoir rendu façonné de ta main,
Ce grand homme, chez toi, devenu tout romain,
Dont le pinceau célébre, avec magnificence,

De ſes riches travaux vient parer notre France,
Et, dans un noble luſtre y produire à nos yeux
Cette belle peinture inconnue en ces lieux,
La freſque, dont la grace à l'autre préférée
Se conſerve un éclat d'éternelle durée,
Mais dont la promtitude & les bruſques fiertés
Veulent un grand génie à toucher ſes beautés!
De l'autre qu'on connoît, la traitable méthode
Aux foibleſſes d'un peintre aiſément s'accommode.
La pareſſe de l'huile, allant avec lenteur,
Du plus tardif génie attend la peſanteur;
Elle ſçait ſecourir, par le tems qu'elle donne,
Les faux pas que peut faire un pinceau qui tâtonne;
Et, ſur cette peinture, on peut, pour faire mieux,
Revenir quand on veut, avec de nouveaux yeux.
Cette commodité de retoucher l'ouvrage,
Aux peintres chancelans eſt un grand avantage,
Et, ce qu'on ne fait pas en vingt fois qu'on reprend,
On le peut faire en trente, on le peut faire en cent.
Mais la freſque eſt preſſante, & veut, ſans complaiſance,
Qu'un peintre s'accommode à ſon impatience,
La traite à ſa manière, &, d'un travail ſoudain,
Saiſiſſe le moment qu'elle donne à ſa main.
La ſévére rigueur de ce moment qui paſſe,
Aux erreurs d'un pinceau ne fait aucune grace;
Avec elle il n'eſt point de retour à tenter,
Et tout, au premier coup, ſe doit exécuter.
Elle veut un eſprit où ſe rencontre unie
La pleine connoiſſance avec le grand génie,
Secouru d'une main propre à le ſeconder,
Et maîtreſſe de l'art juſqu'à le gourmander,
Une main prompte à ſuivre un beau feu qui la guide;
Et dont, comme un éclair, la juſteſſe rapide
Répande dans ſes fonds, à grands traits non tâtés,
De ſes expreſſions les touchantes beautés.
C'eſt par là que la freſque éclatante de gloire,
Sur les honneurs de l'autre emporte la victoire,
Et que tous les ſçavans, en juges délicats,
Donnent la préférence à ſes mâles appas.
Cent doctes mains chez elle ont cherché la louange,
Et Jules, Annibal, Raphaël, Michel-Ange,

Les Mignards de leur siécle, en illustres rivaux,
Ont voulu par la fresque ennoblir leurs travaux.
Nous, la voyons ici dignement revêtuë
De tous les grands attraits qui surprennent la vûë.
Jamais rien de pareil n'a paru dans ces lieux;
Et la belle inconnuë a frappé tous les yeux.
Elle a non seulement, par ses graces fertiles,
Charmé du grand Paris les connoisseurs habiles,
Et tout révéré la cour le beau monde sçavant;
Ses miracles encore ont passé plus avant,
Et, de nos courtisans plus légers d'étude,
Elle a pour quelque tems fixé l'inquiétude,
Arrêté leur esprit, attaché leurs regards,
Et fait descendre en eux quelque goût des beaux arts.
Mais ce qui, plus que tout, éléve son mérite,
C'est de l'auguste Roi l'éclatante visite;
Ce Monarque, dont l'ame aux grandes qualités
Joint un goût délicat des sçavantes beautés,
Qui, séparant le bon d'avec son apparence,
Décide sans erreur, & loüe avec prudence.
LOUIS, le grand LOUIS, dont l'esprit souverain
Ne dit rien au hazard, & voit tout d'un œil sain,
A versé de sa bouche à ses graces brillantes
De deux précieux mots les douceurs chatouillantes,
Et l'on sçait qu'en deux mots ce Roi judicieux,
Fait, des plus beaux travaux, l'éloge glorieux.
Colbert, dont le bon goût suit celui de son maître,
A senti même charme, & nous le fait paroître.
Ce vigoureux génie au travail si constant,
Dont la vaste prudence à tous emplois s'étend,
Qui, du choix souverain, tient, par son haut mérite,
Du commerce & des arts la suprême conduite,
A d'une noble idée enfanté le dessein
Qu'il confie aux talens de cette docte main;
Et dont il veut par elle attacher la richesse
Aux sacrés murs du Temple,* où son cœur s'intéresse.
La voilà, cette main, qui se met en chaleur,

* Saint Eustache.

Elle prend les pinceaux, trace, étend la couleur,
Empâte, adoucit, touche, & ne fait nulle pause;
Voilà qu'elle a fini, l'ouvrage aux yeux s'expose,
Et nous y découvrons, aux yeux des grands experts,
Trois miracles de l'art en trois tableaux divers.
Mais, parmi cent objets d'une beauté touchante,
Le Dieu porte au respect, & n'a rien qui ne enchante,
Rien en grace, en douceur, en vive majesté,
Qui ne présente à l'œil une Divinité,
Elle est toute en ces traits si brillans de noblesse;
La grandeur y paroît, l'équité, la sagesse,
La bonté, la puissance, enfin ces traits font voir
Ce que l'esprit de l'homme a peine à concevoir.
Poursuis, ô grand Colbert, à vouloir, dans la France,
Des arts que tu régis établir l'excellence,
Et donne à ce projet, & si grand, & si beau,
Tous les riches momens d'un si docte pinceau.
Attache à des travaux, dont l'éclat te renomme,
Le reste précieux des jours de ce grand homme.
Tels hommes rarement se peuvent présenter,
Et, quand le Ciel les donne, il faut en profiter.
De ces mains, dont les tems ne sont guéres prodigues,
Tu dois à l'univers les sçavantes fatigues,
C'est à ton ministère à les aller saisir
Pour les mettre aux emplois que tu peux leur choisir,
Et, pour ta propre gloire, il ne faut point attendre
Qu'elles viennent t'offrir ce que ton choix doit prendre.
Les grands hommes, Colbert, sont mauvais courtisans,
Peu faits à s'acquitter des devoirs complaisans,
A leurs reflexions tout entiers ils se donnent,
Et ce n'est que par-là, qu'ils se perfectionnent.
L'étude & la visite ont leurs talens à part,
Qui se donne à la cour, se dérobe à son art,
Un esprit partagé rarement s'y consomme,
Et les emplois de feu demandent tout un homme;
Ils ne sçauroient quitter les soins de leur métier
Pour aller chaque jour fatiguer ton portier.

Ni par tout, près de toi, par d'aſſidus hommages,
Mandier des prôneurs les éclatans ſuffrages,
Cet amour du travail, qui toujours régne en eux,
Rend à tous autres ſoins leur eſprit pareſſeux,
Et tu dois conſentir à cette négligence
Qui de leurs beaux talens te nourrit l'excellence.
Souffre que, dans leur art s'avançant chaque jour,
Par leurs ouvrages ſeuls, ils te faſſent leur cour.
Leur mérite à tes yeux y peut aſſez paroître,
Conſultes en ton goût, il s'y connoît en maître,
Et te dire toujours, pour l'honneur de ton choix,
Sur qui tu dois verſer l'éclat des grands emplois.
C'eſt ainſi que des arts la renaiſſante gloire
De tes illuſtres ſoins ornera la mémoire;
Et que ton nom porté dans cent travaux pompeux
Paſſera triomphant à nos derniers neveux.

Fin du ſixieme & dernier Tome.

ERRATA

pour le Tome Cinquieme

pag. 71. *lig.* 30. teſte *liſez* veſte.
pag. 320. *lig.* 15. maître *liſez* maître.

pour le Tome Sixieme.

On a omis à la page 5. de mettre SCENE II.

Howes
4.12.87
[VOLT.]